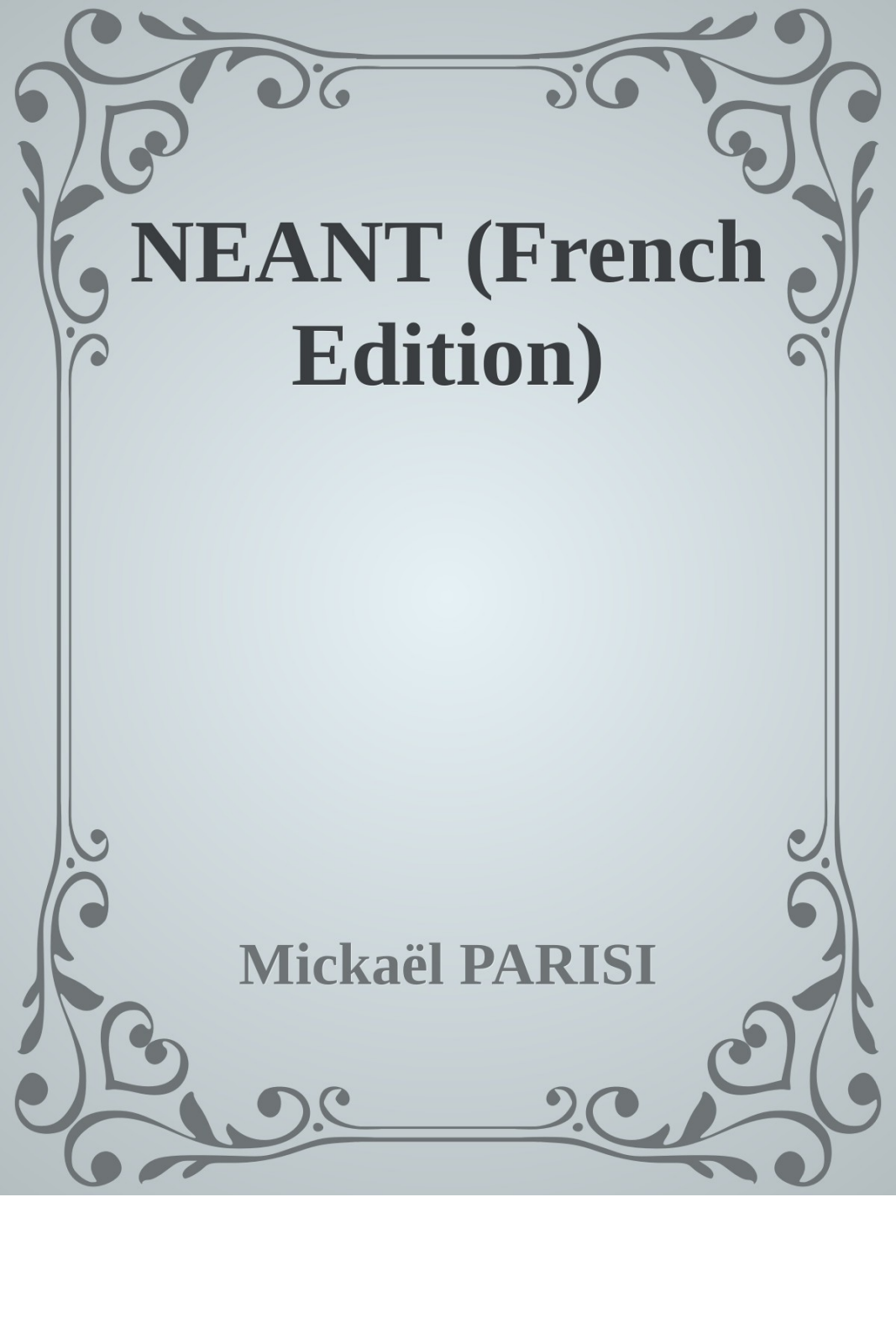


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

NEANT (French Edition)

Mickaël PARISI

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Mickaël PARISI

NEANT

Mickaël PARISI

NEANT

**Ce livre a été écrit avant les événements tragiques
du
13 novembre 2015.**

*« Encore à l'heure actuelle, les gens ne sont pas prêts à accepter le fait
que les artistes aient une sensibilité différente qui leur permet de voir
des choses qu'ils ne voient pas eux-mêmes, qu'ils n'imaginent pas exister,
alors qu'elles sont là, dehors, sous leurs yeux ! »*

Hubert Selby Jr.

1

Lazare

**« Qui mange seul
s'étrangle seul. »
Proverbe arabe**

Le plus grand risque du suicide n'est pas de mourir, mais de se loucher...

J'ai souvent songé à mettre fin à mes jours. Une obsession qui rongait mes nuits.

Mais j'ai repoussé à maintes reprises l'échéance de ma déchéance.

Il est dit, par la pensée commune, que se suicider c'est être lâche.

Alors comment peut-on définir une personne qui désire fortement mettre fin à ses jours, mais qui finalement est trop lâche pour se foutre en l'air ? Je suis donc quelqu'un de trop lâche pour être complètement lâche.

On peut également introduire dans le domaine du suicide la notion de courage. En effet, d'après Maupassant, le suicide est le sublime courage des vaincus. J'avais envie de me suicider car je n'avais pas le courage de vivre. Et pour tout dire, je n'avais pas non plus le courage de mourir. J'ai toujours voulu jeter l'éponge, pour ensuite la récupérer. Au final, tous mes projets, quels qu'ils soient, étaient voués à l'échec, même mon suicide.

Ma lâcheté est donc doublée d'un autre symptôme, et pas des moindres : la peur de l'échec. En effet, l'équation était on ne peut plus simple : J'avais déjà foiré ma vie ; J'avais donc peur d'également foirer ma mort.

Je voulais quelque part devenir Dieu ; décider du droit de vivre ou de mourir. Je voulais tout contrôler même le moment de ma mort. Hors de question de me laisser surprendre par la faucheuse ; c'est moi qui voulais lui faire une sale blague.

De plus, ironie du sort, les artistes les plus intéressants étaient souvent des suicidés : Ernest Hemingway, Hunter S. Thompson, Kurt Cobain, Romain Gary, Primo Levi, Stefan Zweig, Vincent Van Gogh, Ian Curtis, Yasunari Kawabata, David Foster Wallace... En résumé et en terme artistique, un artiste qui se suicide = valeur ajoutée à son œuvre. Au final, j'étais comme les petites catins qui s'intéressent à un mec juste parce qu'il est tatoué ; moi je m'intéressais à un artiste juste parce qu'il s'est mis un canon de fusil dans la bouche. Le suicide est un produit marketing. La mort en général même. Néanmoins, un mec lambda qui se suiciderait serait considéré soit comme un pauvre gars, soit comme une fiotte. Deux poids, deux mesures.

Difficile de m'imaginer me suicider par éventrement à la Yukio Mishima. J'étais allergique à la douleur. Hors de question de me scarifier, de m'ouvrir les veines, de me poignarder ou même de me pendre. Je n'étais pas prêt à souffrir pour mourir. Je n'étais pas non plus prêt à souffrir pour vivre.

L'indécision me laisse en vie, par défaut.

Je souffre de claustrophobie, d'agoraphobie, de glossophobie, de scopophobie, d'onychophagie, de misanthropie, de scopophobie, d'obstination malade à la procrastination pouvant mener directement à mon annihilation. Si Dieu m'avait donné le talent d'être écrivain, je serais sûrement atteint de leucosélobie. Plus tard, je vais sûrement souffrir de gérascobie. Mais Dieu merci (oui, encore lui), je ne souffrais pas de phobies débiles telles que l'ornithophobie, l'hylobie, la chichélobie, la coulrophobie, l'Hexakosioihexekontahexaphobie ou encore la Carpophobie. Et comme vous l'aurez compris, je ne souffre pas de thanatophobie. Du moins, l'idée de mourir ne me dérange pas. Franchir le pas, c'est autre chose.

Le drame ultime pour un être humain serait d'être pantophobe, c'est-à-dire avoir peur de tout, puisque la personne aurait peur de la vie et tout ce qu'elle contient et de la mort. Il n'aurait donc aucun moyen de se suicider. Suis-je au final pantophobe ?

Mais je n'avais pas spécialement de réelles raisons de me suicider. Pas de traumatisme d'enfant, pas de rupture atrocement douloureuse, pas de séquelles physiques qui auraient fait de ma vie un enfer au quotidien. Rien de tout ça. C'est juste le néant qui me menait sur cette voie. Le vide m'habitait. Je voulais mourir pour me sentir vivant. Je me demandais ce qui poussait les gens au 21^{ème} siècle à se mettre une corde autour du cou. Alors j'ai carrément postulé pour travailler au standard de « Suicide Ecoute » mais malheureusement ma candidature n'a pas été retenue. Ont-ils relevé chez moi de la téléphonophobie ?

Quelles phobies n'ont pas de termes inventés ? La peur d'avoir inventé le monde dans lequel nous vivons (solipsophobie), la

peur des otaries (phocacésophobie), la peur des Pakistanais (qaumitaranaophobie), la peur du Christ (christianophobie), la peur des heures jumelles genre 3h33 (similochronophobie), la peur de n'attirer aucune femme même en étant un écrivain de génie (houellebecqphobie), la peur des pin's (hasbeenophobie), la peur des sèche-cheveux (cloclophobie) et enfin la peur de la peur... Mais je m'égare... Ce monde m'a rendu trichotillomaniaque.

Parfois, je repensais à ce jeu vidéo merdique du début des années 90 : les Lemmings. Il fallait empêcher des petits bonhommes écervelés aux cheveux verts de se suicider. J'y ai joué des heures et des heures étant petit. J'ai appris quelques années plus tard qu'il existait vraiment un animal appelé Lemming, une sorte de petit rongeur qui se déplace en masse lors des migrations. Beaucoup de Lemmings tombent des falaises suite à des bousculades entre eux, où se noient suite à des tentatives désespérées pour traverser des rivières.

Je n'étais pas un lemming. Car jamais je ne tenterai de traverser la rivière. Alors j'ai cherché le moyen de passer par dessus. Je suis né pour mourir. Si je me force à vivre, je pourrais bientôt mourir, c'est possible... Mais c'est comme dire à un futur pendu que c'est dans ses cordes.

Je savais que je pouvais m'évanouir en un seul clic. D'une simple pression sur une gâchette. Mais je n'avais pas le goût à aller chez un armurier. Nous n'étions pas aux States après tout, et il aurait fallu passer par le trafic parallèle en banlieue, et ça m'épuisait rien que d'en parler. Puis même en me tirant une balle dans la bouche ou dans le cœur, j'étais capable de survivre.

Je rêvais tellement de supprimer ce monde de ma tête...

Solipsisme. Je rêve tellement d'avoir tout inventé. D'être l'abruti qui a tout créé. Et après tout, quelle preuve avais-je attestant que le monde qui m'entourait existait REELLEMENT ?

On ne voit les étoiles que lorsqu'elles meurent ; je voulais me faire remarquer.

J'ai donc sombré peu à peu dans la tentation de l'autodestruction. J'ai tenté de relativiser mais rien n'y faisait. Au final, ma vie a été sauvée par le fait que je ne sois rien d'autre qu'une fiole. Ma santé mentale partait en couilles. Et mes couilles se mettaient à réfléchir. Rien n'allait au final. Ma finalité était de mettre un point final à toute cette mascarade.

Et un jour, tout a basculé.

J'ai rejoint une société secrète.

J'ai fait croire à tout le monde que j'étais décédé.

On m'a aidé à maquiller ma mort. A quitter la société. A disparaître de tout fichier. A être libre. On m'a donné l'occasion de réellement VIVRE.

Conclusion : je suis mort !

J'ai quitté ce monde.

Game Over.

Comme on dit, j'ai rendu mes clés.

Je n'attendais pas l'absolution. J'avais trouvé la plus tordue des solutions, certes, mais une solution quand même. J'ai donc été assez pervers pour assister à mon propre enterrement. Privilège ultime. Il n'y'avait là ni récit de l'au-delà, ni introspection, ni rien qui puisse dépasser les différentes lois métaphysiques. Mort et vivant à la fois : j'étais le chat de Schrödinger.

J'ai été officiellement tué par un sociopathe surnommé sobrement « Le Pyromane ». Un espèce de timbré qui s'amusait à cramer des endroits divers de la ville pour une raison que lui seul connaît. Je suis donc censé être mort carbonisé dans la baraque d'un magnat du pétrole. Mon décès présumé et les morts de 77 autres personnes ont fait la une des journaux, et a été relayé en masse sur les réseaux sociaux. Le drame a ému tous les habitants

de la région.

Mon quart d'heure de gloire n'arrivera donc jamais officiellement, puisque je ne suis qu'un mort parmi tant d'autres. Un mec qui s'immolerait devant le Pôle Emploi, lui, aura le droit à quelques lignes sur lui, un instant éphémère de gloire. Que dalle pour moi.

Ce pays ne sacralise que les criminels ou les martyrs. Ils sont en une des journaux. Quant aux victimes lambda, elles sont à peine évoquées. Mais là n'est pas le sujet.

Il était difficile d'expliquer la jubilation malsaine que j'ai eu lorsque j'ai amorcé mon retrait du monde.

*

Comment oublier le jour de sa mort ?

J'ai évidemment mis plusieurs réveils pour ne pas être à la bourre le jour de mon enterrement.

Ce jour-là, le ciel était couleur antigel, mais tout présageait à penser que le temps allait virer en une toile grise cadavérique de circonstance. Je n'ai jamais aimé parler de la pluie et du beau temps ; c'est le sujet typique que l'on aborde lorsqu'on a franchement rien à dire d'intéressant ou que la personne d'en face ne semble pas inspirer autre chose qu'un ennui profond.

Nous étions dans une belle Bentley noire, qui nous conduisait au

cimetière. Je me rongerais les morceaux de peau autour de mes ongles en observant le triste paysage défilé. Deux personnes m'escortaient pour aller regarder le spectacle de ma mort. Le premier s'appelle Safed Winnickberg. Il fait officiellement partie des vivants. Winnie, comme on le surnomme, est un juif Ashkénaze d'une trentaine d'années environ, bras droit de mon patron, Antonio Jephté. Père d'un enfant qu'il ne voit apparemment jamais. C'est un ami de la famille, voilà comment je le connais à la base. Même s'il est au demeurant fort sympathique, il n'a rien d'un ourson. Il avait les cheveux plaqués en arrière, fixés avec un demi-pot de gel, et plutôt longs sur la nuque, ce qui lui donnait des allures de footballeur Italien des années 90. Il gère un magasin de jantes, et un site de vente de kippas en ligne. Le week-end, il est également barman à la boîte de nuit dont Antonio Jephté est le propriétaire, le « Crystal Palace ».

A la place du mort, place où j'aurais du logiquement me trouver en ce jour saint, se trouve Nyx. Un black de 110 kilos de muscles. Ne me demandez pas de vous dévoiler son vrai prénom, c'est le plus gros mystère depuis le triangle des Bermudes. Nyx lui fait partie des morts. Il est recensé comme décédé. A la face du monde, il n'existe plus. Plus d'identité. Plus de numéro de sécurité sociale. Il a disparu des registres.

Cette technique a été inspirée par une communauté Indienne, appelée le « Uttar Pradesh Association of Dead People » et créée par un paysan nommé Lal Bihari. En raison des différentes failles de la justice Indienne, il est plutôt facile de se faire passer là-bas comme décédé, notamment pour toucher un héritage ou préparer une magouille. L'association regroupait près de 20 000 personnes mortes/vivantes. Nyx, Winnie et moi-même travaillons donc pour un homme qui a plagié cette excellente idée.

Puisque tout est question de rituel, je devais assister à mon propre enterrement. Un peu comme Michael Jackson. Mais

évidemment, je ne pouvais pas me pointer comme une fleur sans mystifier toute l'assemblée. J'ai donc dû me travestir. Winnie n'a pas trouvé de meilleures idées que de me faire porter un niqab, tenue traditionnelle musulmane qui couvre le corps ainsi que le visage à l'exception des yeux. Un modèle Saoudien à la pointe de la mode Islamique. On m'a raccourci les cils et mis des lentilles de couleur verte. Avec mon physique longiligne, me dit-on, je vais passer sans problème pour une femme. J'étais franchement perplexe à tous les niveaux.

- Les gens vont s'interroger et se demander qui est cette femme en Burqa dans une église, non ?

- Non ne t'inquiètes pas, mehouga, je vais aller saluer ta famille pendant l'enterrement. Si tes parents me demandent qui tu es, je leur dirai que tu es une cousine venant d'Israël. Certaines juives se mettent à porter le voile...

Je n'étais pas convaincu.

- Qu'est-ce qu'un sioniste pressé ? demanda Nyx juste pour faire chier Winnie.

- Je ne suis pas sioniste alors ta blague tu te la carres où je pense... Mais dis quand même que je tente de me fendre.

- Un expressionniste.

Aucune réaction.

- A mon tour alors, puisque tu me cherches. Qu'est-ce un black dans un club sadomasochiste en train de se faire fouetter ?

- Je t'emmerde d'avance.

- Un black nostalgique.

Le plus long doigt de la main droite de Nyx était levé dans la direction de Winnie.

Je fixais un point invisible. « Vous êtes arrivés » indiquait la voix monocorde du GPS. C'était l'heure qu'on m'enterre.

Au loin, le cimetière. Et cette atmosphère pesante, cette omniprésence de la mort qui vous assaille comme lorsque vous arrivez en Inde. Le parvis de l'église était infesté de parasites de mon ancienne vie. Les liens du sang sont décidément une

malédiction. Etaient présents des membres plus ou moins proches de ma famille, mon cousin Aaron, des amis de la famille, des amis d'enfance, des amis du collège, du lycée, des ex (dont certaines ont le Q.I d'animateurs Marmara), une ancienne prof de Français, des collègues de boulot... Même mon psy, le docteur Sismene était présent. [Oui je suis suivi, ça vous étonne de la part d'un mec qui maquille sa mort ?]. Ce gros lard flasque, habillé aujourd'hui comme un mormon, était sûrement venu à mes funérailles pour se féliciter d'un échec aussi cuisant – c'est le cas de le dire, j'ai flambé dans un incendie – et aussi pour pleurer la perte mensuelle de 200 euros.

Certains portaient des lunettes noires. D'autres n'étaient venus que par devoir. Ou parce que ça ferait tâche de ne pas se rendre à ces obsèques. Ou pour gratter un RTT.

Avec Winnie, nous nous étions amusés – chacun ses divertissements – à compter combien de personnes de mon répertoire téléphonique se sont déplacés à mes funérailles. Nos statistiques ont au final déterminé que seulement 17% de mon répertoire s'est déplacé aujourd'hui. Bilan général : j'ai perdu beaucoup de temps à être courtois avec une belle armée de fils de putes.

Quand nous nous sommes approchés de la petite assemblée, j'ai senti tous les regards sur moi. J'étais tiraillé entre la peur d'être reconnu et la honte d'être dévisagé comme un être anormal.

Winnie est allé saluer les membres de ma famille. Je voyais mes parents en larmes, j'avais le cœur noué et je me suis retenu de pleurer, préférant esquiver la vision des gens que j'aimais. J'étais émotionnellement invalide. J'ai donc vu tous les gens qui m'aimaient pleurer. J'ai vu tous les faux culs qui sont venus à la fête faire semblant de pleurer. Mais eux, étaient venus. C'est déjà ça !

A l'inverse des films, personne n'avait de costard. Aucun effort vestimentaire n'a été fait, à une ou deux exceptions près. Les gens ont la même tenue que s'ils allaient au cinéma ou au

bowling ; la mort est devenue un spectacle comme un autre. Dieu merci, je n'avais vu aucun survêtement. Dans le cas contraire, tel Lazare j'aurais ressuscité et agressé tout assassin du bon goût. Tuer le tueur, c'était ça le concept de toute cette merde. Dans l'ensemble, ces gens étaient médiocres. Chacun a sa propre définition de la médiocrité. Mais dans leurs cas, chaque définition leur convenait. Mais ils étaient au final tout de même plus sains d'esprit que moi.

Toute l'assemblée s'attroupait à la hâte pour aller devant l'autel de l'éternel. Nous prenions place sur des bancs vides au fond. Il m'a semblé entendre le sobriquet de « Dark Vador ». Quel dommage que j'ai oublié mon sabre laser dans la Bentley pour transpercer les trous du cul qui se sont ouvertement foutus de ma tronche voilée. Bref, nous étions repérés mais pas reconnus. L'essentiel était assuré.

- C'est fade une église, mechouga. Quelle connerie tu as faite de te faire baptiser.

Je ne pouvais qu'acquiescer. Cette cérémonie religieuse équivalait pour moi à une séance de chimiothérapie. Mon expérience de l'Eglise se résumait à mon baptême quand j'avais 12 ans. J'étais au collège Immaculée Conception, du même nom que cinq cents autres collèges et lycées en France. Tout le monde était Chrétien. Les cours de catéchisme étaient obligatoires et je me sentais profondément exclu. Alors j'ai décidé de me faire baptiser pour rejoindre les autres. Ce fut une de mes rares tentatives d'intégration.

- T'adapter c'est fini maintenant, me glissa Winnie à l'oreille comme s'il avait lu dans mes pensées.

Un pédophile dirigeait ma messe d'adieu. Aucun enfant à mon enterrement. Dure journée pour lui. Il avait une Bible en main, était vieux comme Damas et s'adressait à l'assemblée d'un ton monocorde. Il s'excusa du retard qu'avait pris la messe, prétextant qu'un de ses « frères » avait quitté récemment les

ordres, et que l'église était en sous-effectif. Une entreprise comme une autre. Puis il me remarqua et me jeta un regard noir. Quelques secondes après, il me léchait le cul avec ces prières grotesques, il me louait alors qu'il ne m'avait jamais vu. Un discours plus pompeux qu'une épitaphe léchage de couilles sur un cénotaphe. Certains psalmodiaient des prières inintelligibles à l'unisson. En fait, j'en avais plein le cul, je rêvais d'avoir un AK-47 et de faire feu. Mais un rituel est un rituel, et avec Winnie nous devions veiller de nos propres yeux à ce que ma mort soit gobée par tout le monde. Le curé a ensuite déblatéré ses conneries sur le Paradis et l'Enfer. Bonne question : allais-je servir de Frolic pour Cerbère ou de vide-couilles pour Saint-Pierre ?

Un homme passa parmi les différentes travées pour la quête. Nous fuyons.

En sortant de l'église, certaines personnes discutaient des certificats de décès pour justifier de l'absence à un enterrement. Voilà leurs seules préoccupations lors d'un deuil. Le cortège se rendit ensuite au crématorium. Les regards de travers continuaient. J'étais l'insulte de mon propre enterrement. Le responsable des pompes funèbres, dans son costume Prada qui ne lui allait vraiment pas du tout, nous invitait à le suivre, tout en me fusillant au passage du regard. Je n'avais qu'une seule envie : qu'il devienne son propre client, le nouveau candidat à la prochaine crémation.

- Qui est la jeune fille au gilet rose ? Elle est fraîche !

Winnie n'avait pas perdu ses instincts de chasseur Low-Cost. Il parlait d'une cousine éloignée, et j'étais stupéfait que cette connasse ait trouvé le moyen de mettre du rose à un deuil. Elle aurait carrément dû opter pour un nez de clown. Il est dit statistiquement que les enterrements sont un des endroits où il est le plus possible de faire des rencontres amoureuses ou sexuelles. Je ne m'imaginais pas trop lever une des convives à

mon propre enterrement. « Hey salut, je suis le mort. » Cela me rappelle le test psychologique de l'enterrement où une femme assiste à l'enterrement de sa mère, et rencontre un jeune homme dont elle tombe amoureux au premier regard mais dont elle ne réussit pas à avoir les coordonnées. Quelques jours plus tard, elle tue sa sœur, pour espérer le revoir au prochain enterrement. Le raisonnement final ne paraîtrait évident qu'aux sérial-killers. Cela coulait de source pour moi, pourtant.

Même schéma lors de l'arrivée au Crématorium. Bancs vides au fond. Certains se précipitaient sur les places de devant. J'hallucinais. N'étais-je pas encore retombé de la psilocybine que j'avais prise la veille avec ma bien-aimée ? En tout cas, tous ces nécrophages ici présent me dévoraient, ces putains de vautours rodaient, ils sentaient l'odeur de mon corps en décomposition, ces hyènes voulaient se masturber devant ma charogne. Un recueillement d'un quart d'heure suivit. J'ai repéré cinq, six personnes dont Aaron sur son portable. Toute cette merde ne servait à rien. Au lieu de payer des fortunes pour me faire brûler, il aurait mieux fallu une crémation collective et gratuite pour les pauvres comme à Bali. Le cercueil était sur le catafalque. Le maître d'office retira les fleurs artificielles. Quelle imposture ! J'étais censé cramer à 800 degrés.

Le corps était celui d'un Roumain, du nom glamour de Bogdan, et d'à peu près mon âge et de ma corpulence – en d'autres termes, maigre et mince – qui a été molesté à mort par des gitans et dont on a brûlé consciencieusement le visage pour le rendre complètement méconnaissable. Une belle pioche de Winnie. Si ce Roumain, qui m'a quelque part subrogé, pouvait voir les larmes que mes proches ont versées pour lui, il n'en croirait pas ses yeux. Il paraîtrait que la crucifixion du Christ est une connerie : ce ne serait pas Jésus sur la croix, mais un imposteur. Bogdan est notre imposteur du jour.

Bref, plus de corps, plus de preuve, voilà le pourquoi du comment du choix de la crémation, bien loin d'une éventuelle

croissance ou d'un souhait divin.

Une fois que les comédiens du deuil se sont bien donnés en spectacle, à coups de larmes de crocodile, c'était l'heure des U.V. Je voyais le cercueil partir à la flamme et s'éloigner, en même temps que mon ancienne vie. La chaleur était épouvantable, c'était l'enfer avant l'heure. Me voir disparaître ainsi a sonné le début de ma liberté. Evidemment, dans ce monde, on meurt et ces enflures nous suppriment de leurs bases de données. Au final, je serais remplacé. Mon appartement sera reloué. Mes ex seront rebaisées. L'humain est un kleenex : jetable, remplaçable. De la matière première. Du Fordisme. J'étais prêt à jouir de ce nouveau départ.

Je suis passé devant ma famille qui s'est installée dans le salon d'attente pour attendre l'urne funéraire. Tout le reste était parti. J'avais les jambes qui flageolaient, rien qu'à l'idée de passer devant eux. Je ne savais pas vraiment ce qu'allaient devenir mes cendres, enfin celles de Bogdan. Mais sincèrement, il était peu sûr qu'ils se disputent tous cette ridicule urne remplie de phosphate de calcium. Je ne renaissais pas de mes cendres ; je les observais seulement. No Phénix. Toutefois, c'était enfin fait. J'étais officiellement décédé. Mission accomplie ! « Seul repose en paix celui qui meurt oublié » disait un trou du cul Hollandais dont le nom m'échappait. Oubliez-moi le plus rapidement possible, je vous en supplie ! J'espérais seulement ne pas souffrir d'athazagoraphobie...

Nous parcourions le cimetière à la recherche de Nyx, parti rôder entre les tombeaux. Ce cimetière était un anti Père Lachaise. Que des illustres inconnus. Des comptables, des plombiers, des bons pères de familles, des écrivains ratés, des coiffeuses, des ivrognes, des peintres, des mécaniciens, des prostituées, des collabo, des ex-SS, des fils de quelqu'un, des fils de personne, des fils de putes... Des centaines de mètres de dalles, dont les

inscriptions sont pour la plupart difficiles à décrypter vu le mauvais état de certaines tombes. Beaucoup de gens aiment flâner dans les cimetières pour lire les différentes épitaphes, qui peuvent les émouvoir ou non. Y'a-t-il une sorte de perversité chez ces visiteurs funestes ? Je sais, il est difficile de pouvoir juger cela, de la part d'une personne ayant maquillé son propre enterrement.

« A toi, Pierre, que nous aimons plus que tout, toi, l'homme aimant, le mari fidèle, le père dévoué ». Existe-t-il réellement des épitaphes dans le style « A toi, Emile Louis, qui mérite de crever en Enfer, infâme fils de pute, l'humanité te déteste, ta mort fait le bonheur des bienveillants et des asticots. Connais la damnation éternelle et surtout va niquer ta mère la chauve. »

Nous avons eu également le droit à une épitaphe de style Memento Mori.

« Passant, souviens-toi que je fus comme toi, et que tu seras comme moi... », le genre d'expression de merde tout droit venue de la Rome Antique. Je suis déjà mort, Messieurs. Liberté Egalité Fraternité. C'est le slogan idéal pour la mort, pas pour la république Française.

La minute anecdote.

A Taïwan, il est possible de louer des stripteaseuses pour les enterrements. Cela a pour but d'attirer du monde à vos funérailles. En effet, mourir dans l'anonymat, par conséquent n'avoir presque personne qui vous pleure, équivaut à se réincarner en un truc atroce.

En Corée du Sud, ils organisent de fausses funérailles. Les personnes enfilent des vêtements spéciaux, entrent dans un cercueil et simulent la mort. Cela serait reconnu comme un moyen de lutter contre la pression sociale, une expérience permettant de relativiser sa vie en vivant sa mort. Evidemment, cette expérience coûte une blinde. Se suicider équivaut à économiser.

Au Cambodge, la pauvreté est telle dans ce pays que lorsque des

familles enterraient leurs défunts, elles étaient obligées de rester plusieurs jours sur les dépouilles des morts pour ne pas que d'autres personnes viennent manger les cadavres. Il fallait attendre l'entière décomposition pour que le mort et sa famille puissent enfin trouver la paix éternelle. L'inhumation au service de la gastronomie. Il y'avait également les fossoyeurs et pilliers de tombes qui inhument les cadavres pour récupérer les dents en or.

En Chine, le vert représente la mort. J'imaginai donc toutes les tombes remplies de vert de partout. Les végétariens étaient-ils considérés comme gothiques là-bas ?

Et enfin chez nous, sur certaines tombes, j'ai remarqué des codes barres pour Smartphone. En braquant son téléphone sur le fameux code barre, il était désormais possible d'accéder directement à la biographie du défunt. La technologie est l'assassin du romantisme. Finissons par un peu de finance : lorsque nous mourrons, les banques prélèvent des frais pour clôturer nos comptes. Imaginez donc l'argent que se font nos banques, elles n'ont plus qu'à attendre nos morts pour s'engraisser...

Puis nous avons enfin rejoint Nyx qui observait sans aucune émotion une tombe.

Nyx est né d'un père Guadeloupéen et d'une mère Congolaise. Il a trois sœurs dont il ne parlait jamais. Je ne savais que dalle sur son passé, autre que professionnellement parlant. Il était titulaire d'un CAP Soudure. Il avait purgé trois mois de prison ferme pour avoir essayé de souder la gueule de son ancien boss. Les études étaient pour lui un fardeau. La prison : pas pire. Autodidacte, il avait commencé à s'intéresser à la littérature dès que son cul n'était plus assimilé aux bancs de l'école. Je n'avais jamais rencontré sur terre un plus grand fan de Friedrich Wilhelm Nietzsche. Après une expérience d'un an en tant que gardien de cimetière, il a travaillé quelques mois dans une morgue.

- Ce qui est bien avec les morts, me disait-il, c'est qu'ils ne sont pas bien chiants. Le problème viendra toujours des vivants.

Il me racontait souvent des anecdotes diverses et variées.

- J'ai repéré une veuve - une jolie brune, même pas genre le premier cadavre venu, une véritable bombe - qui masturbait son mari défunt. Sinon, régulièrement, je devais retirer des Tampax des cadavres d'accidentées de la route. Ce métier était une horreur, je suis même encore hanté par le bourdonnement des chambres froides. Alors oui, il nous arrivait de rire. J'ai une blague par exemple : que fait un nécrophile cannibale quand il n'a pas faim ?

Il saute un repas.

Silence de mort. J'enchaînais dans la foulée sur autre chose.

- Je ne m'habille plus jamais dans cette tenue. Le regard des gens est vraiment abominable, j'ai eu l'impression d'être le pire phénomène de foire.

- Oh tu sais, ce n'est pas étonnant, dans un pays où l'on pense que l'échec est mat... Un pays laïc où les jours fériés s'appellent « L'Assomption » et Pâques ». Un pays où au sein d'un établissement scolaire, le voile est interdit mais le string est autorisé. Ce pays a clairement d'autres priorités. Bref... Marlon, voici en exclusivité mondiale... ma tombe.

Sur une plaque en laiton, était inscrit :

F.MOUSTIER

- F. ? C'est quoi ton prénom ?

- Qu'est-ce que ça va changer à ta vie ?

- Allez dis. Fabrice ? Frédéric ? Farid ? François ? Florent ? Florian ?

- Laisse tomber.

- Francis ? Ferdinand ? Farés ? Fofana ? Fabio ? Flavio ? Fabrizio ?

- Tu vas tous les faire ? Et j'ai une gueule de rital ?

- Fodé ? Firmin ? Franck ? Franz ?

- J'ai franchement une gueule à m'appeler Firmin ?

- J'en déduis que si tu ne veux pas me dire ton prénom, c'est que

ça doit être encore pire que Firmin.

- Tu n'as pas tort sur ce point, le Doliprane.

« Le Doliprane » est le charmant surnom que Nyx me donnait pour des raisons évidentes de pigmentation.

Une faible bruine arrosait nos âmes. Il était temps de fuir, de s'enfuir définitivement.

Des kleenex remplis de liquide lacrymal, de morve, ou de traces d'eye-liner, jonchaient la pelouse, négligemment laissés par les endeuillés. Un corbillard aux vitres teintées était garé à l'entrée du cimetière. Qui rêve sincèrement de travailler aux pompes funèbres ? Pour connaître une éventuelle réponse, j'avais cinq saisons de Six Feet Under à me retaper. Pourtant, j'étais régulièrement en contact avec des personnes travaillant pour des pompes funèbres. Le business de la mort, je connaissais bien ça puisque je travaillais dedans. En effet, après avoir abandonné la fac de lettres – seule alternative possible hors écoles élitistes et hors de prix – et par conséquent toute chance d'être journaliste, j'avais trouvé ce boulot au sein d'un grand quotidien local dans la rubrique nécrologique. Bridé au niveau des interprétations et de mes idées, je m'étais dit que si c'est pour n'avoir aucune possibilité de m'exprimer, autant être payé pour fermer ma gueule. Le but était de saisir bêtement les annonces nécrologiques. Soit j'avais des avis de décès faxés au journal à recopier sur un module, soit je recevais des appels de pompes funèbres ou directement des familles, majoritairement en pleurs, pour me dicter l'éventuel texte à faire paraître pour le lendemain dans la rubrique nécro. Je devais les extorquer de plusieurs centaines d'euros pour qu'ils publient leurs chefs d'œuvre ; c'était limite plus onéreux qu'un réel encart publicitaire dans notre torchon. La souffrance humaine ne me dérangeait pas, tant qu'elle ne m'atteignait pas. N'empêche que j'avais quand même des problèmes de conscience à faire ce boulot. La veille, j'ai justement vu dans le journal où je travaillais mon avis de décès. Impossible de savoir si le quotidien, en tant qu'ancien

employeur, l'a offert gratuitement à ma famille où si c'est eux qui ont décidé de faire publier cette pauvre nécrologie à prix d'or.

Winnie et Nyx étaient fixés sur l'invité surprise qui venait de pointer son museau.

Un détective privé nommé Thomas Grant. Un sociopathe mercenaire, travaillant à son compte et que j'ai déjà rencontré une fois en boîte et une fois lors de l'incendie où je suis censé être mort. Le hic est qu'il m'a bel et bien repéré. Pour je-ne-sais-quelles-raisons, je n'ai pas osé en parler à Winnie. Il prenait des photos du sol, inspectait la terre, les empreintes de pas.

- Méfie-toi comme la peste de ce mec, mechouga. En gros, c'est la seule personne sur terre qui est encore susceptible de venir te casser les couilles. Ca fait des mois qu'on essaie de l'éliminer, mais rien à faire, il s'évapore plus vite qu'il n'arrive.

Il observait à la loupe le sol, puis comme si de rien n'était, se débraguetta et se mit à pisser sur une tombe. Il formait des arabesques avec son jet, ce qui le faisait exploser de rire. Il contempla ensuite l'inondation provoquée par son urine et partit explorer une autre partie du cimetière.

L'alarme du premier mercredi du mois retentissait, troublant le pieux silence.

- Ramenez vos derches, les morts. On s'arrache !

En quittant ce foutu cimetière, je quittais définitivement le monde réel. Il n'y avait plus de lois, plus de règles. C'est ce que je croyais... Et l'anodine averse se transforma en déluge. J'avais échappé à la perpétuelle peur de l'intégration, en faisant croire à ma désintégration. Nyx et Winnie m'ont ramené au Sanatorium, endroit désaffecté où les employés de Jephté vivaient. Nous logions dans un endroit fréquenté autrefois par des gens qui savaient pertinemment qu'ils ne resteraient pas très longtemps en vie. C'était donc un endroit pour les exclus de la société. Finalement, ça l'est resté, la maladie en moins.

J'avais creusé ma propre tombe.

Et je sentais les asticots en train de me dévorer. Lentement... Très lentement...

2

Stérilet

*« Quelle époque terrible que celle où des idiots dirigent
des aveugles »
William Shakespeare*

*« Trop d'esprit dans un monde au matérialisme brutal.
Les lauriers vont aux sportifs et aux hommes de science.
Pour les humanistes, c'est la guillotine. »
Pedro Juan Gutiérrez*

Je vis dans une ville réputée bourgeoise et froide. Une agglomération criminogène.

Une mégalozone à mi-chemin entre la montagne et la mer. Une ville de musées. Une immense nécropole. Un patrimoine architectural et historique au service de la dictature du paraître. Ici les résidences portent les noms d'anciens racistes. Les hôpitaux ont des noms de saints. Les rues ont des noms d'illustres écrivains morts, d'hommes politiques ou de membres de l'élite mondiale.

Plus haut taux de chômage, plus haut taux de suicides, plus haut taux d'accidents, plus haut taux d'homicides, plus haut taux de SDF décédés dans la rue, plus haut taux de pauvreté, plus haut taux d'immigration, plus haut taux de prostitution, plus haut taux de plus haut taux.

Ici le taux de mortalité écrase le taux de natalité. « Félicitations pour ton avortement, ma chérie » est une phrase bien plus répandue qu'un faire-part de naissance. La seule chose qui naît ici est la rancœur.

Bienvenue dans le nouveau désordre mondial.

Cette ville est ma cage ; l'état me jette des cacahuètes.

Je vis parmi une masse bien particulière. Une population qui se contemple le nombril, chauvin, pédante, hautaine, méga-beauf, qui considère cette ville comme un joyau alors qu'ils ne sortent jamais de cette ville et que c'est l'antichambre de l'enfer. Une ville narcissique au possible. Plus je connais l'humain et plus

l'idée d'un homicide de masse m'est présente et plaisante. Aucune discrimination, je loge tout le monde à la même enseigne sans aucune distinction de classe ou de race.

Mais qui étais-je ? Quelle était ma vie avant de devenir un fantôme administratif ? Que s'est-il passé pour en arriver à un point où maquiller sa mort semble être l'unique solution ? Je suis un pestiféré au physique ectomorphe, issu d'une famille dysfonctionnelle, monoparentale, avec des relents de religion matrilineaire. Fils unique, père absent, mère fragile psychologiquement. Mes parents ont reconstruit leurs vies, chacun de leurs côtés. Je suis le dernier trait de l'arbre généalogique. Ces conneries de famille, ce n'était à mes yeux rien d'autre que de la géométrie.

J'attirais la connerie humaine. Des gens sans saveur, des gens bornés. J'avais un peu de fric, mais personne pour pouvoir parcourir le monde à mes côtés. J'aimais lire. Mais personne ne lisait autour de moi. Je rêvais de rencontrer des gens cultivés. Que nenni ! Je ressentais le grand besoin de faire le ménage dans ma vie. En effet, à vingt-cinq balais, on commence à nettoyer devant sa porte.

Mon but dans la vie ? Trouver un but ! Celui qui me donnera l'envie de me lever chaque matin avec plaisir et qui me motivera à chaque infime seconde de mon éphémère existence. Malheureusement, peu de choses me retenaient réellement sur terre. J'étais un dépressif light. Pas dangereux, pas d'addiction, mais au fond du gouffre quand même. Et à force d'osciller entre schizophrénie latente et nihilisme exacerbé, j'ai commencé sérieusement à psychoter. Au plus profond de moi, je ressentais cette paranoïa omniprésente, bien loin de l'époque bénie du landau. En effet, il m'arrivait de regretter l'insouciance de mon enfance, cette époque où je pouvais scruter toute la planète d'un air supérieur avec l'intime conviction que le monde

m'appartenait. Mais au fil des années, j'ai vite pris conscience de l'énorme supercherie universelle à laquelle nous sommes tous confrontés. Simple pion sur l'échiquier du désespoir, qui doit s'estimer heureux d'être à genoux devant la braguette ouverte du système. Claustrophobie dans l'ascenseur social. Esclavage moderne. Désert sentimental. Vies dénuées de sens. J'étais ailleurs, j'étais loin... loin...à mille lieues de ce monde et je me suis voilé, voilé parce que mes yeux ne pouvaient plus supporter la déchéance qui m'entourait. Oui, je n'ai pas réussi à me supprimer, alors j'ai supprimé ce monde et ces règles, j'ai tout redéfini selon mes aspirations.

Je ne pourrais jamais parler de bonheur. Mais je suis là où je devais être. En dehors du monde, en dehors du temps, en dehors de l'asservissement que nos congénères nous ont imposé, dans ce monde sans solidarité, où je craignais mon prochain au lieu de vouloir l'aider. Agressé par le monde extérieur, misanthrope précoce et obsédé par le concept de « Vivre vite et mourir jeune », j'ai renoncé à tous mes rêves pour tutoyer un néant coloré. La productivité était une donnée que j'avais proscrite. J'aurais pu être productif en terme de procréation. Quant à la procrastination, elle me permettait d'être improductif en matière de création.

Nous tutoyons le néant, parcelles d'excréments sur l'échiquier du temps.

Nos existences nous tourmentent, nous sommes des héros romantiques rêvant de viols et de multiples tournantes non réprimandés par les forces de l'ordre. Les forces occultes dominant cette ville, l'énergie qui s'en dégage est pestilentielle. Nous voulions énucléer le mauvais œil qui flotte au dessus de la pyramide... Le monde était à vomir, et cette routine était un doigt dans la gorge. Et cette ville était merveilleuse : mon mouroir. Face à un surplus d'informations, là où se situer est infernal, le désir d'expatriation est le dernier coup de katana à disposition. Crise économique, entreprises qui périclitent... Le capitalisme nous a tous mis sur le trottoir. Nous tutoyons le

caniveau. Nous sommes prêts à franchement n'importe quoi pour un arc-en-ciel de billets.

J'adore me faire enculer pour quelques cents.

*

Fierté nationale : d'après des statistiques très sérieuses, la France est le troisième pays, après les Etats-Unis et l'Ukraine, où les dépressions liées au travail sont les plus nombreuses. Cocorico !

Ma vie valait à peu près onze euros de l'heure. La journée type d'un esclave ressemblait à peu près à ça :

- J'arrive au pied d'une tour grisâtre, faible érection de béton.
 - Dans les locaux et l'ascenseur, je croise des gens qui n'ont pas mon âge, voire qui sont en décomposition avancée. Et même dans le cas où ils auraient le même âge que toi, ils paraissent avoir dix ans de plus. Pas besoin d'être proctologue pour voir des trous du cul toute la journée.
 - Je me badge. Des relents de Nazisme.
 - Je salue tout le monde. Je hais tout le monde. Je copule avec l'ennemi.
 - Pendant la journée, je gratte une bonne demi-heure en allant aux chiottes, à lire un livre d'un natif de Bombay « fatwa-isé » sur le trône.
 - J'effectue un travail dans lequel je ne m'épanouis pas, emprisonné sept heures par jour, sans compter la pause déjeuner à supporter des clowns, dans un immense open-space froid comme du marbre.
- On parlait sans cesse de travailler pour survivre, mais qu'en est-il de la survie au travail ?

Sur les murs étaient inscrits deux citations : tout d'abord un verset de la Bible proclamant :

« Quand les mains sont paresseuses, la charpente s'effondre, et quand on a les bras ballants, il pleut dans la maison » (Verset 18)

Et une citation de Khalil Gibran certifiant que :

« Le travail est l'amour rendu visible. »

Personne ici ne connaissait Gibran. Mais parlons un peu de mon gagne-pain. Toute la journée, je saisis des avis de décès. En effet, la mort a un prix. Il faut savoir par exemple que la présence d'une croix ou qu'un caractère Gras est beaucoup plus cher, que pleins de détails qui peuvent paraître insignifiants représentent vite une forte somme d'argent. Il s'agit donc de négocier des prix avec des personnes qui viennent de perdre un membre de leur famille la veille ou le jour même. Parfois, j'étais d'astreinte et je travaillais le samedi et le dimanche. Chaque jour du weekend travaillé était payé double, ce qui sauvait un peu ma paie. Mon salaire restait tout de même minable.

Parlons brièvement hiérarchie. Bruno Renard, mon boss, avait un Master 2 Ressources Humaines option Enfant de Putain. D'après lui, je ne suis pas assez performant, pas assez rapide et ne rapporte pas assez d'argent. Il est mon maquereau et moi, une mauvaise catin administrative. Il s'élevait pourtant clairement à son niveau d'incompétence. Nouvelle Mercedes Classe A, montre Harry Winston, maroquinerie Louis Vuitton, ses émoluments en font un monument d'enculé de fils de pute. Il faut savoir que Renard, patron de la rubrique « Avis de décès » est avant tout un essayiste et un biographe raté. Il a écrit une biographie sur Napoléon et un essai surnommé « Batman, ou l'allégorie de la burqa ». Je détestais les biographes. Ils ont une vie tellement plate qu'ils se font de l'oseille sur celle des autres. Combien de trous du cul se sont fait de la thune en sortant des essais sur Nicolas Sarkozy ? Ou sur le 11 Septembre ? De toute manière, il peut écrire tout ce qu'il veut, il peut même avoir la plume à

Dostoïevski, il ne vendra jamais autant que « 120 trucs pour réussir ses Cupcakes » ou « Comment faire l'amour toute la nuit ? ».

Les statistiques homicides étaient alléchantes. Equation simple : plus il y'a de morts et donc d'annonces, plus longues seront les vacances de Renard, plus loin sera sa destination et plus chères seront les putes qui lui poliront la tige en période de crise. Vexé par la chute du chiffre d'affaires de la rubrique « Avis de décès », Bruno s'adressa à tous les esclaves bureaucrates du pôle nécrologie d'un air respirant l'autosuffisance et la condescendance :

- On ne va pas se le cacher, les lecteurs de ce fichu torchon sont cons comme des manches à balai. On n'est pas là pour leur fournir de la littérature, mais pour leur vendre de l'espace pour larmoiements publics. Alors je veux vendre, bordel de merde, je veux PLUS d'espaces publicitaires écoulés, je veux PLUS de morts, PLUS d'annonces, PLUS PLUS PLUS... Chaque nuit, je prie pour un attentat de masse, une tornade ou un foutu nouveau putain de virus à la con. Et d'ailleurs, que Dieu bénisse ce foutu Pyromane. Je lui baise les pieds et lui embrasse le cul. Mais putain, faites-moi crever du peuple, sortez dans les rues avec des Kalachnikov, abattez-moi des gens durant vos foutus pauses clopes, merde ! Rayez le mot « compassion » du dictionnaire. Les inspecteurs des impôts font-ils preuve de compassion ? Pas à ce que je sache ! Alors arrêtez de vous laisser marcher dessus et de subir. Agissez ! Alors maintenant, vous allez me vendre des lignes supplémentaires de nécrologie à chaque client, même si ça les ruine à en hypothéquer leurs taudis, je veux voir des putains de romans dans ses foutus putains de lignes. Débrouillez-vous, soyez créatifs, imaginatifs mais avant tout commerçants. Marlon, la nuit c'est fait pour dormir ! Magne-toi un peu le cul et saisis. Mon bâillement n'était pas passé inaperçu, moi qui pensait avoir fait preuve de toute la discrétion du monde. Son téléphone retentissait toutes les deux minutes, avec la sonnerie dégueulasse

Travailler était ma hantise. Je ne croyais pas en ce que je faisais. Je n'avais aucune forme de motivation. J'étais simplement soumis. Mes doigts tapaient machinalement sur le clavier. J'avais envie de dégueuler quand j'étais face à des fichiers Excel remplis de tableaux croisés dynamiques et de statistiques de décès, ou de vieux slides Powerpoint.

J'étais autant porteur d'espoir que le Pape est porteur de chlamydia. Parlons de cette éducation qui nous pousse tout droit vers la soumission puis vers l'aliénation. La hiérarchie est la première forme d'oppression ; elle écrase tout le reste. Et à force de vouloir m'intégrer, j'ai fini par me désintégrer. Sourire était un supplice : j'avais l'impression de vendre mon cul. Faible orateur, je subissais la dictature des marguerites. Boules de neige sur le bureau, photos de leurs enfants placardés sur les murs, récits palpitants de leurs derniers séjours dans le Jura ou en Meurthe-et-Moselle, recettes de soupes d'échalotes, virées chez Kiabi, voilà les sujets passionnants que je me mangeais à longueur de journée. Je n'avais réellement aucune envie d'entendre les mésaventures de mes collègues, je préférais encore entendre les clients chialer. Leurs larmes avaient au final un effet relaxant sur ma psyché. Les pauses n'en avaient que le nom. La dictature de la machine à café t'oblige à te manger toutes sortes de conversations inintéressantes. J'étais littéralement dépité. Je haïssais ces putains de gobelets marron ; miroir de mon échec. Je lisais dans le marc de café que ma vie était une défaite. Les seules choses qui pouvaient m'intéresser étaient soit quelque chose qui pouvait m'élever spirituellement ou culturellement soit un bon plan pouvant servir à changer d'existence. Qui allait pouvoir m'aider parmi ces badauds ? La pensée commune me tuait, me liquéfiait. Leur putain de microcosme patriarcal me obligeait à rire de leurs blagues, à les brosser dans le sens du poil... Bandes de trous du cul imbus d'eux-mêmes, leurs enfants et leurs piscines étaient le centre de leur écosystème moisi. Des blaireaux

sans rêve. Lobotomisés et Endemolisés. Ils jardinaient, se félicitaient d'avoir la main verte. Ils exhibaient fièrement les photos, exploits ou dessins hideux de leurs mioches, parlaient de leurs samedis passés chez Ikea. Ils sont tous sous antidépresseurs, mais cherchent à simuler une certaine joie et épanouissement dans leur quotidien.

Résumons : je n'étais pas adapté socialement parce que je ne regardais pas la télévision. Tout tournait autour de la lucarne : sujets du journal télévisé, émissions de télé réalité de la veille, les derniers exploits du Pyromane... Ils étaient franchement incapables de trouver une occupation par eux-mêmes. La télévision les rend dépendants et prisonniers, normal quand on a 250 chaînes. Ils donnent parfois de stériles avis sur les événements inhérents à la pensée commune via leurs réseaux sociaux de chiottes. Ils s'extasient devant une flamme olympique. Elles se font des suspenses au rayon lessive de Carrefour. Ils s'extasient devant le Vendée globe. Elles s'extasient devant la famille royale d'Angleterre. Ils te parlent quelque fois d'art sans s'y connaître, des dernières daubes hollywoodiennes qu'ils ont adorés, du dernier album formaté d'une diva ménopausée, débattent sans fond des derniers crimes dont la presse fait les choux gras, parlent du dernier Smartphone à la mode, des résultats de l'équipe locale : quand ils perdent, c'est « Ils sont nuls, c'est des chèvres » / quand ils gagnent, c'est « ON est les meilleurs ». Ils possèdent une faible culture générale mais pensent savoir plus de choses que toi et pensent connaître la vérité suprême. Ils se permettent de critiquer ouvertement les choix, attitudes ou vêtements qui ne rentrent pas dans leurs codes de pensée commune. Ils dénigrent ce qu'ils ne savent pas faire, ou ce qu'ils n'ont pas les couilles de faire. Un diplôme inutile ou l'obtention du Permis de conduire est leur seul bonheur, une consécration. Un voyage par an leur suffit. Un ou deux verres, pas plus ; il ne s'agirait pas d'être pompette. Leur orgasme mensuel leur suffit largement. Orgasme mensuel, prime annuelle, peine éternelle. Crédits interminables sur le dos.

- Ces gens n'ont pas le sens de l'autodestruction, mon gars. Dixit Nyx. Les imbéciles sont les plus heureux, mon gars. Ils se contentent de vivre, rien de plus. S'ils arrivent à s'adapter à la société, c'est le bonheur ultime. Leurs vies étaient plus ou moins pathétiques, seul fluctuait la réussite scolaire. La perspective de l'indépendance les excitait comme si c'était l'aboutissement suprême. Ces personnes auraient sûrement balancé Anne Frank pendant la guerre.

Une de mes collègues avait perdu le E de son clavier.

Malheureusement, tout le monde n'est pas Georges Perec. Une de mes collègues portait régulièrement un t-shirt disant « Anyone who rides a bike is a friend of mine ». Sans commentaires !

Bonjour la beaufitude ! Et après, quand je me pointe avec un Rushdie, je me fais mater de travers. On se demande qui mérite le plus la fatwa.

Un homme sans sensibilité artistique est pire qu'un animal dixit Nyx toujours.

« Elle est entrée dans la paix du seigneur, dans la joie de Dieu... » Elle va être sacrément déçue je pense. J'écrivais de ces conneries... J'agonisais.

J'en avais réellement marre d'avoir des familles en deuil au téléphone et d'appliquer la sacrosainte méthode Croq. Au final, je me sentais aussi vivant que les gens auxquels je tapais la nécrologie. Je me laissais parfois attendrir par ses familles en larmes, par ses vieilles personnes séniles. Je me sentais tellement mal lorsque je leur annonçai une somme exorbitante pour seulement quelques lignes et leur demandais les 16 chiffres de leur carte bleue ainsi que le pictogramme au dos, les trois putain de chiffres du diable. Les procédures ont pris le pouvoir sur les hommes. Malheureusement, il fallait être productif : pas de place pour les sentiments. La mort des gens m'achetait ma Jack Daniel's, mes capotes et mon accès Wi-Fi. La réelle question est : Quelle serait la différence si je vendais de la came ? La mort me

faisait vendre ; et si je vendais de la mort ?

Je ressentais la frustration de ne pas être moi. Que les gens et la société m'obligent à être quelqu'un que je ne suis pas. Harassé par la médiocrité ambiante, j'avais le sentiment que la masse, embourbée dans un panoptique d'échecs successifs, m'obligeait à calquer le sacro-saint modèle hétéro fasciste. En effet, lorsque tous les codes de la pensée commune ne sont pas réunis chez un individu, cela irrite et agace la masse, perdue et désespérée. Le travail salarial m'a littéralement émasculé. Je vendais mon cul à bas prix.

L'épanouissement au travail permet de gagner une certaine estime de soi. Idem pour la reconnaissance des autres.

Malheureusement... Tout cela mène fatalement au burn-out.

Le burn-out !

On parle du burn-out comme d'une maladie de civilisation... Le burn-out est identique à la fabrication du foie gras : on nous gave jusqu'à ce qu'on explose.

Quand les pensées sont noires, les nuits sont blanches. J'ai noyé régulièrement mes insomnies dans un océan de réflexion. J'ai cherché le moyen de ne plus jamais travailler, de ne plus jamais revenir dans cet enfer dont Renard est le Cerbère. Toutes les solutions avaient été envisagées pour me sortir de cette merde :

- Faire pousser du shit a été envisagé, malheureusement le problèmes des lampes éclairées constamment, et la surconsommation de courant qui peut être signalé aux autorités par EDF était évidemment un gros frein.

- La démission. Même Benoît XVI a démissionné. Peut-être que son passé Nazi l'a fait réfléchir. Mais démissionner équivalait à faire une croix sur de futures indemnités du Pôle Emploi.

Et je ne voulais plus jamais postuler à un boulot. Car mes lettres de motivation risqueraient d'être livrées avec de l'anthrax.

- J'avais épuisé tous les motifs d'arrêt maladie. Tomber en dépression nerveuse grave pour me faire arrêter longtemps est possible.

- Poursuivre ma boîte pour harcèlement.
- Partir à l'étranger (aucune piste fiable, pas assez débrouillard pour s'en sortir seul)
- Winnie m'a même conseillé (avant que je le rejoigne) d'entrer dans un Kibboutz en Israël. Il n'y a pas d'institution plus saine selon lui. Cela ne me disait rien.
- J'ai également pensé à gober des antidépresseurs ou somnifères en plein boulot et voir ce qui se passe, pour sonner l'alarme. Cela me faisait penser au phénomène de Karoshi, maladie professionnelle reconnue au Japon, qui tue subitement des employés de bureau par la surcharge de travail ou le trop-plein de stress.
- J'ai demandé au Docteur Sismene, mon psy, de me diagnostiquer un quelconque syndrome d'Asperger afin de bénéficier d'un statut handicapé, donc d'une certaine clémence. Bref, je ne pouvais pas me résoudre à être esclave toute ma vie. Je campais sous une échelle. Toutes mes tentatives pour être heureux s'avéraient être des coups de feu dans le sable. En bref, j'étais dans une impasse. Et cette perpétuelle rumination, cette absence d'illumination me menait droit vers ma propre extermination. Nul besoin d'être psychiatre pour en arriver à cette conclusion.

A la base, j'ai fait appel au Docteur Sismene sur recommandation de mon médecin généraliste afin de canaliser mes nerfs et soigner mon agoraphobie. Un charlatan du 21^{ème} siècle. Un psychiatre. Ce jour-là, je me rappelais particulièrement qu'il portait un chino beige dégueulasse. On était franchement à des années lumières du Docteur Melfi des Sopranos. Il était laid comme un couloir d'hôpital. Il avait d'épaisses lunettes rondes. Un nombre incalculable de pellicules parsemaient sa chevelure hirsute et grisonnante et formaient un film de crasse épouvantable. Son visage est une fournée industrielle de pustules, nodules et autres papules. Un dermatologue se pendrait face à un tel boulot. Il a littéralement bousillé mon acuité visuelle. Il avait également des mono sourcils genre Emmanuel Chain. Classe. Son accoutrement

vestimentaire n'avait donc pas le mérite d'arranger les choses : une redingote kakie qu'il ne quitte jamais, une sorte de pantalon en velours et une paire immonde de santiags. Dans les années 60, cette tenue devait déjà être démodée, c'est dire. Bref, étant donné que le Diable s'habille en Prada, j'ai l'intime conviction que mon psy aura une place V.I.P au paradis. Sismene avait du pognon – on le saurait depuis longtemps si les psy gagnaient le SMIC – vu le nombre de dépressifs qu'il a chaque jour, pourtant rien sur lui ne montre que cet homme gagne beaucoup d'argent. Il semblait s'habiller dans des surplus d'usine ou chez Emmaüs. Même son véhicule est une honte pour l'automobile : une vieille Skoda vert pomme de très mauvais goût. J'imagine ce plouc habiter dans un adorable pavillon de banlieue, avec une charmante marâtre rubiconde inbaisable qu'il n'a pas troncé depuis la guerre du Golfe, des enfants fantastiques ; deux adolescents archiboutonneux (sponsorisés par Casio, et faisant la joie et la fortune de Biactol) dont un skateur gothique, fan de métal, de Satan et de l'Antéchrist et une jeune poufiasse qui se fait sauter par tout ce qui possède un pénis, adepte de sodomies, de partouzes et de tournantes, ultra-maquillée, sourire Sanogyl avec résidus de sperme dans les gencives, en résumé un cauchemar vivant pour l'association « *Ni Putes Ni Soumises* ». Bref, un père exemplaire, qui donne des leçons aux gens toute la journée, mais qui n'arrive pas à élever correctement ses enfants. Sismene était tellement anachronique qu'il me fut difficile de croire qu'un tel homme puisse analyser les problèmes – futiles il est vrai – de notre génération écervelée de « Digital Natives ». J'avais un rapport de défiance avec lui. En tant qu'autorité supérieure intellectuelle, je voulais inverser les rôles et le laisser sans voix, le rendre inutile, le rabaisser telle la sombre merde qu'il est. Je continuais à aller chez cet imbécile, car il me divertissait. Sismène sentait ce qu'on pouvait rapprocher de plus similaire à la mort. Une odeur apocalyptique de transpiration daubée. Classe 2.0. Le divan était plutôt confortable. Point positif. Le seul.

- Marlon, prenez-vous le Seroplex que je vous ai prescrit ?

- Oui.

La vraie réponse que j'aurais du donner est : Non, je m'en sers pour les mettre dans le verre des petites salopes en boîte.

- Comment vont vos nerfs ? Avez-vous été sujet à des crises ou à de grandes manifestations émotionnelles ?

- Non. Combien dois-je vous payer pour me diagnostiquer un syndrome d'Asperger ?

- Marlon, ce n'est pas la première fois que vous insistez à ce sujet.

Avoir un statut handicapé ne changera rien à votre situation.

Sismene réussit ensuite et tant bien que mal à n'obtenir de moi que quelques monosyllabes. Il griffonne je-ne-sais-quoi sur son foutu calepin de 14-18.

Il avait aux panards une paire de Timberland dégueulasse aux pieds, avec – j'avais bien l'impression – un peu de merde dessous. Classe 3.0. J'ai également oublié de préciser qu'il avait la voix chantante et saccadée d'Alain Finkielkraut.

- Qu'est-ce qui vous donne l'envie de vous lever le matin, Marlon ?

- L'envie de pisser.

- Sérieusement ?

- Acheter de nouveaux meubles chez Ikea ou aller manger dans un restaurant Vietnamien sont-ils réellement des objectifs plus censés ?

- Chacun doit trouver sa part de bonheur là où se situent ses centres d'intérêts.

- Je ne vois que la superficialité autour de moi, des gens qui se vantent d'avoir fait des choses sans aucun intérêt.

Particulièrement au travail.

Il se gratta le nez.

- Les salles de pause des grandes entreprises sont une hécatombe de médiocrité en ce qui concerne le contenu intrinsèque des échanges inter-collègues. Voilà une des choses qui m'a poussé à avoir mon propre cabinet.

J'étais surpris que Sismene me comprenne un tant soit peu.

- Pourquoi ne pas reprendre les études, Marlon ? Qu'aimeriez-

vous faire ?

- J'aurais aimé être journaliste mais je n'ai pas les moyens de payer l'école, et c'est une branche fermée et sans réels débouchés.

Les grandes écoles sont des usines élitistes de trou de balle. Les Universités sont des fabriques à chômeurs.

- Votre fils ira sûrement dans une école comme ça, au vu de vos revenus.

- Mon fils est mort.

- Désolé.

C'était loupé pour la théorie du skateur gothique. J'aurais adoré qu'il se mette à chialer devant moi, je lui aurais tenu la main et extorqué de 75 euros.

- Vous m'avez dit, Marlon, que vos collègues se vantaient tous de posséder une grande maison avec piscine, et des beaux enfants.

- Voilà, c'est ça.

- Et ils font donc le même travail que vous, Marlon ?

- Exact.

- Donc vous avez juste à vous trouver une compagne, dans le but de bénéficier d'un double salaire et vous aussi vous aurez tout ça.

Où est le problème ?

- Mais je ne veux pas tout ça !

- Si vous ne voulez pas ça, que pouvez-vous bien vouloir sur Terre, Marlon ?

- Me sortir de cet esclavage

- Ca de l'esclavage ?

- J'essaie de me battre contre une fin comme ça.

- Le Christ a échoué, Marlon. Vous combattez le néant.

- C'est cette société des apparences qui me tue.

Il se gratta la tête.

- Vous parlez de la superficialité, Marlon. De la société des apparences. Pourtant, pour prendre un simple exemple, je vois une marque sur votre polo. Pourquoi ?

- J'entre dans la ronde.

- Jugez-vous une personne à ce qu'elle porte ?

- Je mentirais si je disais le contraire.

- Alors n'êtes-vous pas quelque part entré dans la matrice à votre tour en jouant le jeu des apparences de l'allure extérieure, Marlon ? Est-il raisonnable de blâmer notre société alors que vous aussi, êtes enfermé dans le temple du paraître ?

L'enfoiré m'avait cloué, pourtant je n'avais rien d'un Christ.

- C'est mon problème. Je reproche à ce monde de ne juger que par les apparences alors que je suis le premier à ne pas tenir compte de la beauté intérieure, si ce n'est la mienne dont j'aimerais tant qu'on fasse les louanges.

Il se gratta les couilles. Non je plaisante, quand même...

- Je pense qu'il vous faut trouver quelqu'un avec qui partager votre vie.

L'expérience de couple avait déjà été tentée. Je ressentais profondément cette incapacité à suivre un plan de vie stable. Tout n'était que lassitude. Tout était binaire. Tout n'était que succession de plaisirs mondains ignobles, d'orgasmes étouffés et d'une fausse complicité qui faisait peine à voir, une superposition des faiblesses de l'autre que l'on avait en stock pour mieux le détruire à la fin de la relation. Les gens se rencontrent, s'aiment puis se séparent. Point barre.

Je regrettais cette dégénérescence des sentiments, cette obsolescence de l'amour. L'humain est un produit. On le remplace à sa péremption. Et j'ai été remplacé plusieurs fois. J'ai remplacé aussi plusieurs fois à mon tour. Il m'était difficile de n'être considéré que comme « un » parmi tant d'autre. De prendre le risque d'être trompé ou trahi. De subir la jalousie malade de son partenaire. De dire adieu à sa liberté. De tomber sur une femme qui veut tout contrôler chez toi, même tes pensées.

L'amour n'existe pas sur la durée. Il est éphémère. Les textos ont remplacé l'épistolaire. L'amour dure le temps d'idolâtrer quelques mois – quelques années pour les plus lâches – quelqu'un, particulièrement sur des critères physiques. Puis lorsqu'un signe de faiblesse arrive, plus personne. Notre société n'a plus de pitié : handicap physique ou opération qui réduit la

beauté, fatigue mentale, et la personne s'en va. Elles voient beaucoup plus beau, beaucoup plus jeune à la télévision, alors elles partent, elles jettent l'homme qu'elles ont tant vénéré et dont elles ont avalé le sperme des mois durant. Jusqu'au jour où leurs choix superficiels les mènent à la mort : elles tombent sur le prince charmant, qui au final leur met trente-six coups de couteau. Lorsqu'elles voient défiler leurs vies – à peu près au septième coup de couteau – elles regrettent cette homme fragile qui lui donnait son amour malgré sa relative faiblesse, dans cette routine qu'elle rêverait de retrouver, ce corps sans abdos qu'elle n'aurait au final jamais du quitter. La société des apparences peut tuer.

J'écumais les différents sites de rencontres. J'enchaînais les rencontres glauques dans des pubs, avec des blancs à chaque conversation, de la gêne, de l'appréhension, et au final des discussions trop souvent stériles. Je décernais même des stérilets d'or à mes pires rencarts. Et il fallait parfois voir les tromblons que je me farcissais. Des cétacés de la pire espèce, des sociopathes anorexiques allergiques au gluten et à l'huile de palme, des piranhas là uniquement pour l'argent, des frigides, des rigides, des nymphomanes carrément dégueulasses, des pseudos intellectuelles, des décérébrées ainsi que des suicidaires. Pour ces dernières, j'aimais les interroger sur leurs tentatives de suicide ratées ou leurs malheurs. Ca me donnait la pêche pour les jours suivants. Elles traînaient dans des boîtes de nuit archi merdiques au bord des quais. Certaines travaillaient dans des bars à champagne, d'autres – quasi-toutes au final - faisaient une faculté de droit.

Elles pensaient que l'orgasme leur était dû. Aucune ne me plaisait vraiment au final. Il était assez rare qu'elles aient un quelconque charme. Je ne voyais en aucune d'elles un idéal Les plans cul ne m'intéressaient pas réellement. J'étais dans un total jeu de séduction. Je répétais un rituel de phrases toutes construites. Tout cela avait un nom : le Taylorisme. J'étais doué

en tchatte. Je compensais mes carences sociales avec le petit lait de mes paroles. Le meilleur moment est bien sûr lorsqu'elles succombaient au baratin. J'étais un pervers narcissique, dans le sens où je faisais croire aux gens que c'était eux le problème. Surtout dans une relation où je rejetais la faute sur ma compagne quand elle me reprochait quelque chose. Je savais m'analyser et m'autocritiquer. Je n'avais pas besoin de ce raté de Sismene.

Le désir de ces femmes me piégeait dans cette vie. Certains plaisirs terrestres m'ont poussé à devenir un mensonge vivant. Je m'inventais des identités. J'avais peur des représailles. Je voulais tester toutes les femmes... Appelons ça le syndrome de la mosaïque. Oui, vous connaissiez cette chaîne sur le câble permettant de visionner une dizaine de chaînes en même temps. Nous avions accès à une telle multitude de choix dans tous les domaines qu'il ne fallait pas s'étonner à ce que ça se répande dans la sexualité, notamment avec la popularisation du porno streaming. Qui a envie de baiser le même corps toute sa putain de foutue vie ? Je matais le film Shame avec Michael Fassbender, je lisais Choke de Chuck Palahniuk, je n'avais aucune solution à cette addiction sexuelle. J'avais une sexualité fondée sur mon propre plaisir et la reproduction du schéma dit classique du porno ou même des clichés télévisuels. Si je retrouvais des poils pubiens dans ma literie, le monde pouvait continuer à tourner. Toutes ces femmes adoraient terriblement le cul. J'en étais bouleversé. De temps en temps, une fille horriblement coincée venait se glisser dans mes rouages de pervers tel un anachronisme dans notre époque de débauche. J'ai même baisé cette vendeuse à domicile de France Loisirs. En échange d'une signature pour une adhésion à sa secte littéraire, j'ai pu mettre ma queue dans l'endroit de mon choix. J'ai craché puis j'ai résilié. Quand certaines voulaient se faire baiser sans capote, j'exigeais un dossier médical.

Bref au final, chaque femme séduite, chaque femme baisée, me donnait une vague sensation d'appartenance à ce monde. Je me

sentais exister éphémèrement et à travers un narcissisme exacerbé. Parfois, la femme n'était rien d'autre qu'un socle. Je ne ressentais pourtant pas une once de honte. Certaines étaient beaucoup trop connes pour être considérées comme des êtres humains.

Je n'étais pas non plus un humain.

*

La France est la poubelle du monde.

Lorsque je sortais du bain de Renard, je devais traverser les quartiers les plus pourris de la planète. On assistait notamment à la prolifération des sans-abris. Un véritable fléau. Un clochard était assis par terre en tailleur et tendait un gobelet en plastique venant de chez Starbucks, avec contre lui un bout de carton où il était marqué :

POUR MANGE SIVOUS PLAÎT.

Etre pauvre n'excusait pas les fautes d'orthographe. Plus tard, j'en croiserai un autre qui récupérait le cadavre d'un rat dans un sac plastique gris : le repas de ce soir est tout trouvé. Qu'il fasse une fondue bourguignonne avec, de toute façon je n'en avais complètement rien à foutre. La ville était touchée par un drôle de fléau : les clochards se faisaient carboniser. Surement le Pyromane. Les vagabonds étaient des cobayes pour psychopathes. Ces pestiférés étaient des cintres pour guenilles, et quand l'autre allumé décidait d'en faire des torches humaines, la chance pouvait te permettre d'assister à un ballet de feux follets. On assistait également à la prolifération des prostituées. Ça me dérangeait beaucoup moins que les clodos. Elles venaient des

quatre coins de la planète. Certaines filles de l'Est étaient beaucoup plus belles que toutes celles qu'on pouvait rencontrer à la fac, en boîte de nuit ou au boulot. Des Tchèques, des Bulgares, des Russes, des Hongroises, des Slovènes, des Lettonnes... Il y'avait sûrement plus de prostituées que de clients. Les catins se planquaient dès qu'elles entendaient au loin le doux capharnaüm produit par les sirènes de la milice. Et sous la lumière des néons roses de certains peep-shows, je croisais des anciennes connaissances qui se prostituaient pour rembourser leurs prêts étudiants.

Ce monde n'est qu'une grosse merde en décomposition. Des odeurs de malade, les vieux qui puent l'urine et chient dans leurs couches. Effluves d'excréments, édentés nauséabonds qui schlinguent comme pas permis. Les trajets en métro lors des heures de pointe me donnaient envie d'envoyer lettre de motivation et C.V à Al Qaeda ou Daesh pour ensuite faire tout sauter. Les néons grésillaient. J'avais l'air d'un cadavre sous la lumière métallique et sans aucune humanité des stations de métro. Les rats, les cafards, les humains. Tous logés à la même enseigne. Les gens puaient, étaient de vrais réceptacles à merde. Et le métro sentait la pisse. Les sièges sentaient la pisse. Dans les stations de métro, régnait une odeur de pisse. Si bien que lorsque j'étais aux toilettes chez moi, je me croyais dans le métro. Souvent, des Roumains chantaient dans le métro. C'était l'Eurovision. Ils nous faisaient partager des airs dégueulasses et préenregistrés d'accordéon et déambulaient parmi les usagers avec des gobelets. Nous avions tous sans exception envie de les tuer. C'était une des rares fois où tout le peuple se retrouvait en adéquation.

La pauvreté me flanque la trouille. Quelques centimes dans un gobelet ne me tueraient pas pourtant. Une petite Roumaine, maximum sept ans, défile. Elle avait l'œil gauche crevé. Surement un argument marketing pour obtenir plus de piécettes. Elle tend la main, je me défile.

Autre phénomène hautement répandu dans le métro : les couples moches qui s'embrassent devant tout le monde sans gêne aucune. Oui, ce sont les moches qui s'exhibent de cette manière, vous le remarquerez lors de votre prochaine virée en métro.

Evidemment, cette théorie ne s'applique pas forcément qu'aux transports en commun, elle concerne à peu près tout lieu public. Est-ce pour prouver à la face du monde entier qu'ils ont trouvé tongues à leurs pieds ? C'est une question sociologique sur laquelle il serait intéressant de se pencher longuement. Et comme d'habitude en sortant de la rame, je manque à chaque de trébucher à cause de leurs quotidiens gratuits et formatés disséminés un peu partout au sol de toutes les stations de métro de cette foutue ville.

Les Japonais attrapaient le Syndrome de Paris, sans être à Paris. Ils avaient une vision idéalisée de la France. Mode, gastronomie, cinéma, littérature. Non ! La France c'est surtout le pays où il y'a le plus de cas de gastro-entérite. Il faisait laid dans un monde où Charles Bukowski passerait ses journées dans les bars PMU.

J'étais agressé par le tumulte urbain, aveuglé par cet horizon de béton, le faible soleil masqué par les immeubles Haussmanniens. Les berges longeaient le fleuve. Parfois, lors de longues périodes de pluie, des cadavres flottaient à la surface. Les Maccabées finissaient irrémédiablement par être mangés par des silures. Et ma peine se reflétait dans les vitres des cafés, où les gens s'entassaient dans ces bistrots bondés lorsque le soleil daigne pointer le bout de ses rayons. Et quand le soleil se couchait, tous les abrutis de la presque île se donnaient rendez-vous et s'agglutinaient sur des péniches de mauvais gout. L'opéra de la ville était infesté d'épaves vivantes ou de danseurs ratés. Sous les arcades, sous les arcanes de dépression, de dépressurisation, j'aimerais qu'une bombe artisanale fasse voltiger des litres de globules rouges. Les femmes, d'un pas léger comme l'âme et épanouies par leurs récentes découvertes de la maternité, déambulaient avec leurs poussettes, faisant goûter la pollution à

leurs progénitures. Elles n'hésitaient pas à se mélanger aux prostituées au rayon lingettes pour bébé.

Sur la devanture d'un immeuble crasseux, quelqu'un avait tagué : « Prends un fusil et deviens une star. ». En anglais, ça aurait sûrement eu plus de gueule. En Allemand, ça serait carrément dégueulasse. Prends un fusil et fais-toi sauter la cervelle. Quand les réverbères commencent à s'allumer, j'imagine des pendus à chaque poteau.

Je ne me sentais à l'aise que dans mon petit cagibi qui me servait de studio. Je n'avais pas le goût au rangement et à la décoration. Tout ce qui était brisé était automatiquement rafistolé avec des morceaux de scotch marron. De ma fenêtre, j'avais la vue sur une pharmacie de garde. De temps en temps, j'observais à travers les stores comme si j'étais Malcolm X. Je passais mes soirées à m'empiffrer de glace Haagen-Dazs noix de macadamia et à me torcher au Baccardi devant des séries HBO. Je connaissais par cœur toutes les saisons de *The Wire*, *OZ*, *The Shield* et des *Sopranos*. Je m'usais les yeux sur des livres de Salman Rushdie, d'Ernest Hemingway, d'Herman Hesse ou de Pedro Juan Gutierrez. Je relisais à l'infini des vieux *Strange* et *Nova*. Sur mon bureau, se trouvaient des boîtes de préservatifs périmés, rien de tel pour flatter l'égo. J'avais le vice des jeux vidéo mais je me sentais coupable en y jouant. Coupable de perdre mon temps. Je ne voulais pas être assimilé à tous ces Geeks qui trouvaient refuge dans le virtuel. Il m'était impossible de snober le monde réel. Tout ce que je possédais de matériel finira au final sur des vides-greniers. Je regardais du Sumo sur des chaînes Youtube Japonaises. A la fin de chaque combat, les adversaires sont acclamés par la foule. Une autre vision de la société des apparences. Comment la France pourrait-elle accepter de voir des combats de boules de graisses en string ?

On fantasme, on rêve de vacances, de se baigner dans de la pisse multi-ethnique. J'étais complètement blasé. Et aller voir un

concert ou m'inscrire à une salle de sport n'allait pas changer le cours de mon existence, ou rendre ma vie plus excitante.

Mon voisin tabassait assez régulièrement sa femme. Car il est bien connu : on commence par s'échanger des gourmettes pour finir par s'échanger des coups.

J'avais l'oreille collée à la cloison pour écouter la baston qui s'annonce. Les cris redoublaient d'intensité. Un staccato de mandales. L'ange sur mon épaule droite me priait d'alerter la volaille. Mais le téléphone étant coupé, ma voisine devra donc finir sa soirée dans une jolie mare de sang. Et pourquoi se voiler la face, j'en avais strictement rien à foutre, l'ange sur mon épaule droite n'existait pas réellement. Bienvenue dans le monde de l'individualisme. Et comme d'habitude, il la violera, comme d'habitude j'écouterai, et je suis bercé par les sanguinolentes vocalises de ma voisine avec qui j'ai dû échanger à peu près trois mots en toute une vie. Tout va bien dans le meilleur des mondes. Qu'Aldous Huxley aille se faire enculer.

Je n'étais pas là pour contrarier les planètes. Je voulais juste faire sauter la nôtre. J'étais traîné à l'échafaud et me voyais partir en lambeaux.

Dehors, un clochard est en train de carboniser. J'ai dans l'ensemble plutôt bien dormi cette nuit.

3

Le néant des néons

*« Je pense à la mort, surtout quand je
mange des sardines en boîtes. »*

Salvador Dali

Quelque chose ne tournait franchement pas rond dans cette société des apparences.

Nous jouions au pire jeu de société : le jeu de la société.

Je me rappelle de cette dernière soirée de merde en tant que

numéro de sécurité sociale.

Qui étais-je ?

J'étais l'esclave du paraître dans une génération qui fait l'apologie du néant. J'étais l'ennemi du positivisme. J'étais un inadapté social qui me préparait pour mon premier bain de foule voulu de la semaine. Je me travestissais. Je n'étais pas moi. J'étais celui que les autres veulent que je sois. Autrement dit, une sombre merde. J'étais prêt à aller patauger dans les marécages. Je suis pourri de l'intérieur, et ça se voit à l'extérieur. Voilà pourquoi se sont battus les combattants de la deuxième guerre mondiale : pour laisser un pays libre à une armée de trous du cul arrogants rêvant de faire de la télé réalité, se vantant du moindre fait positif de leurs vies sur les réseaux sociaux...

La ville semblait dans la léthargie, quand le crépuscule se changea en nuit. Tout était moche ; même le coucher de soleil était abject. Un ami quelconque est venu me chercher en voiture, accompagné de deux femmes sans intérêt qui, de toute manière, ne sont pas venues à mes funérailles. La plupart des gens que je connaissais étaient relativement limités, relativement jaloux, relativement arrogants pour des clopinettes, relativement soumis, relativement relativement. Ils représentaient seulement un faible divertissement. J'étais au fond de moi très affecté de ne trouver réellement personne qui me ressemble. Que ce soit en amitié ou en amour.

Le Crystal Palace est une boîte étiquetée « trash » où règne une « pseudo-débauche ». Voilà son faible argument marketing. La sobriété y est ici aussi rare qu'un hymen. Cette discothèque, autrefois chic et snobinarde, a été créée par un Britannique exilé en France et fan du célèbre club de football Londonien. Quelques années plus tard, le lieu sera racheté par Antonio Jephté, mon futur patron, et se popularisera en attirant toute la merdasse de la région, y compris moi. De nombreuses prostituées arrivistes se

fondaient dans le décor et tentaient de racoler le plus grand nombre de clients. De plus, pour rajouter du charme à ce lieu, circulaient pêle-mêle de la cocaïne, de la mescaline, du LSD, des anabolisants, du crack, du speed, de l'héroïne, du Crystal Meth, et dans un autre registre des tasers, des poings américains, des armes blanches, des shurikens, voire même des guns. On a les lieux qu'on mérite. Les rumeurs parlent également de séropositifs armés de seringues sur eux afin d'inoculer le virus du Sida à leurs victimes choisies sur des critères dont je ne connais franchement pas la teneur. Une fois par mois, la boîte mettait en place des shows semi-pornos à l'instar de Supermartxe au Privilège à Ibiza qui sont au final plutôt pathétiques et glauques.

Je détestais les gens au plus haut point, mais j'adorais me mélanger à eux le vendredi et samedi soir. C'était comme faire du saut à l'élastique. Des hordes de victimes du système s'entassaient devant la porte rouge sang / rouge organique du complexe. Les VIP en plastique, eux, rentraient d'office, snobant la queue avec un air de suffisance et de mégalomanie affligeante. D'ailleurs, ce soir-là, dans le carré V.I.P se trouvait une ancienne connue de la Star Academy 5 et il n'en fallait donc pas plus pour provoquer l'effervescence au sein de cette masse de brebis.

Nyx me salua. Toujours poli, toujours propre sur lui. Il portait un t-shirt à l'effigie d'Amadou Diallo. J'avais le souvenir de mes slaloms entre les amoncellements d'enfants de putain qui ternissaient le décor - plutôt bien pensé d'ailleurs - de ce lieu dédié à la fête nocturne. Les néons violets sous les escaliers faisaient penser à une soupe de comprimés Synthroid. Sur les tables, les pigeons payaient des magnums positionnés dans des bacs à glace Moët. Certains se balançaient les glaçons à la gueule et trouvaient ça drôle à se taper le fion sur le parquet.

Au prix que nous payons comme si nous ne trouvions pas cela honteux, il restait évident que nous pourrions TUER sans hésitation aucune l'infâme fils de pute qui essaierait de taper ne

serait-ce qu'une seule microgoutte de notre bouteille. La seule chose que pourrait éventuellement espérer le voleur serait de se faire casser la bouteille sur le crâne et de se faire crever l'œil avec le tesson. J'avais l'habitude de jouer le rôle de la tapisserie. Je me sentais parfois même inutile comme les couilles du Pape. Parfois, la Vodka me rendait étrangement sociable. Parfois, j'avais envie de tirer dans le tas. Un mec dans l'assemblée avait un t-shirt « FUCK ME, I'M STALINE ! »

Le DJ avait lancé des morceaux de Drum & Bass, mais la foule n'avait l'air guère enthousiaste, et sa fouguese initiative de copier les meilleurs clubs Londoniens se soldera donc par un échec cuisant. Il retournera donc vite aux merdes généralistes qu'affectionne particulièrement la masse de moutons décérébrées agglutinée sur l'immense podium en acier. Conclusion, l'assemblée se contentera de logorrhées, de logorythmes sur des sonorités binaires et linéaires qui foutent franchement la gonorrhée, avec un abruti latino qui débite des absurdités que reprennent en chœur...

Pourquoi faut-il matraquer une chanson en boucle pour que vous l'aimiez ?

Bienvenue dans le temple du paraître, là où tout le monde se juge au physique, aux apparences et à l'épaisseur du compte en banque. Ici, la conversation est grandement facultative voire carrément inutile. La troisième guerre mondiale est psychologique et se situe dans les clubs. Les jeunes rêvent de reproduire ce qu'ils voient à longueur de journée sur MTV et les chaînes de la TNT. Le monde est prêt à s'entre-tuer pour une paire de seins (refaits) ou pour une liasse de billets multicolores. Et grâce au monde de la cosmétique, de la coiffure et du textile Low-Cost, n'importe quelle erreur génétique se prend dorénavant pour une princesse. Une génération de filles gâtées et capricieuses.

Cela dévie donc sur une multitude d'exigences physiques et sociales. Dans le carré V.I.P, s'entassaient des bobos costard-

cravatés, frôlant la quarantaine, un début de calvitie, cadres dans l'entreprise de leurs parents. L'argent leur donnait l'impression de dominer le monde, dans leurs costumes qui valaient l'équivalent de deux ans de mon loyer. Puisqu'ils n'arrivaient pas à serrer dans leurs jeunesses aigries, ces jeunes opportunistes tentaient de se taper des petites jeunettes de dix-huit ans, qu'ils charmaient à coup de verres de Vodka-Pomme et de plaquettes de GHB. Ils leur promettaient monts et merveilles, les sautaient à l'arrière d'un coupé sport, et ce à l'infini jusqu'à l'âge ou même la pilule bleue ne fait plus effet. En ce qui concerne les demoiselles, elles voulaient oublier leur quotidien minable sans occupations, la morosité de leurs existences. La plupart sont fringuées comme des salopes (qu'elles sont en majorité) tous âges confondus. La concurrence faisait rage entre elles où il faut absolument être la plus superficielle et avoir le pire accoutrement de pute, bref c'était le carnaval de la prostituée bénévole. Elles se prennent toutes pour Paris Hilton, alors qu'elles ont pour approximativement 22,70 euros de sapes sur elles, achetés dans des magasins Chinois.

Elles sont toutes la bouche en cul de poule, lorsque le photographe d'un site Internet consacré aux sorties nocturnes se pointait pour leur tirer bénévolement le portrait. Il avait trois décalcomanies sur les biceps ; Effervescence chez les demoiselles. Leurs idoles sont des prostituées et des gogo-danseuses. Leurs rêves c'est d'être la nouvelle chienne à la mode de télé réalité pour voyager à l'œil et se faire payer des sacs hors de prix par des mecs blindés qu'elles aimeraient en plus beaux intelligents et cultivés. Etre à poil en couverture de Newlook ou d'Entrevue, voilà un beau projet professionnel. Applaudissements ! Elles réduisent la gente masculine à un schéma type calqué sur les abrutis de télé réalité. Elles veulent être V.I.P mais n'ont rien fait dans leurs vies qui justifieraient ce statut. Et elles ne lisent pas, si ce n'est Closer ou des tabloïds à la con, et encore, elles ne regardent que les images. L'Abbé Prévost disait à son époque qu'une fille chaste ne lisait pas de roman ; maintenant, c'est le

contraire. Ah si, mille excuses, j'oubliais ; Ces chiennes assumaient parfaitement le fait que la seule lecture qu'elles ont était la stupide trilogie « Cinquante Nuances de Grey ».

Une boîte de nuit est le centre de formation des pétasses, un Clairefontaine mondain. Ici, les demoiselles ont des mensurations plus élevées que leurs Q.I. La plupart d'entre elles sont ici pour se faire troncher. Et après elles réclament le respect, alors qu'elles-mêmes ne se respectent pas. Pourquoi avoir du respect pour une génération de pétasses qui se font troncher et retroncher du matin au soir, et finiront malgré elles par se faire engrosser, accoucheront et allaiteront de futures trainées qui feront forcément la fierté de leurs ex-poufiasses de mater en se faisant péter le cul dès l'âge de treize piges, âge cela dit en passant où je jouais encore aux Pokémons. Maintenant, la pilule remplace les Dragibus, les avortements sont aussi répandus que la coke et bientôt les pères n'auront plus qu'à acheter des cartons de Clearblue à leurs filles pour Noël. Dorénavant, une grosse berline et des promesses bidons suffisent à tringler une pétasse de première catégorie. Les moins fortunés pourront toujours utiliser de la MDMA puisque parfois un comprimé peut remplacer de belles promesses...

Mais si tu es doté d'une quelconque morale, et que tu n'as pas un sou, espérons que ton physique soit vraiment avantageux. Tu devras être beau, bien taillé, être musclé, proportionné et habillé comme ses dames le souhaitent. En gros, n'essaie pas d'avoir de la personnalité, c'est hautement secondaire. Ne sois surtout pas excentrique, on te prendrait pour un homosexuel ou un illuminé. Bref, ces procédés basés sur l'esthétisme avant tout et rien d'autre, me rappellent le Nazisme tout simplement. Mein Kampf et les magazines de mode : même combat. Adolf Hitler aurait fait de la télé réalité de nos jours. Etre dans un certain moule, sinon mise à l'écart. Déporté directement dans le camp de concentration du célibat et de la frustration libidinale. Fascisme esthétique. Depuis combien de temps une fille ne t'a pas jugé au premier regard et t'a laissé ne serait-ce qu'une chance de montrer

tes qualités intérieures.

La vie sentimentale de ma génération est une arnaque, une accumulation de simulacres d'amourettes stupides qui finissent au planning familial. Rapports sexuels sans lendemain, pilule du lendemain. Les femmes d'aujourd'hui sont passées des réunions Tupperware aux soirées Sex Toys. Je rêve de leur fracasser le crâne avec la pointe de leurs Louboutins. Leurs maudites existences seulement vouées à faire fantasmer les hommes, à baser leurs existences sur le charme. Les milliards de rendez-vous chez la manucure, le coiffeur, les heures à la salle de sport, le diététicien, à tenter des régimes à outrance. Des pantins superficiels avec des soutifs rembourrés : elles mentent sur leur taille de poitrine. Talons : elles mentent sur leurs tailles. Maquillages : elles mentent sur leur visage. Une femme sans charisme, ni personnalité n'a que son cul à tendre. Une femme qui n'a rien à dire montre ses seins. Le physique, c'est au final son seul atout, elle fait ce qu'elle peut avec ce qu'elle a. Je continue à vous fréquenter car je n'aime pas me faire enculer.

Les toilettes unisexes sont le début de l'apocalypse. Ils faisaient la queue pour aller vomir dans un monde où nous faisons tous la queue pour aller mourir. Sauf que tout le monde nous laisserait passer dans ce cas, à part les suicidaires, qui, impolis, grillent la priorité à tout le monde.

Les chiottes, similaires aux tréfonds de Karachi, étaient sans portes afin d'éviter tout coût ou prise de coke. Accumulation de prise de tête, rencontre avec des gens qui devraient faire des prises de sang, et la solitude nous taraude tellement qu'on est tous à la recherche de quelqu'un qui aurait une prise d'iPhone. Un mec était en train de se battre avec le distributeur de capotes. J'ai pensé à cette anecdote comme quoi les Chinois se lavent les mains avant de toucher leur bite et pas le contraire. Je pense sincèrement qu'ils ont raison. Les Chinois ont toujours eu raison et nous le prouveront dans cinquante ans quand ils viendront tous nous déboîter et nous débouter.

Il y'avait du vomi dans mon urinoir. J'avais l'impression d'être dans le métro.

Au pissoir d'à côté, je vis Nyx débarquer. Le bruit d'un jet monstrueux résonnait.

- Tout plaisir n'est-il pas dans le soulagement ?
- Mmm-hmm ?
- Burroughs.
- Ah. Pas trop dur d'être videur ?
- Portier ! Je préfère que tu dises portier.
- Désolé.
- Pas grave, petit.

Quarante personnes m'ont proposé de la cocaïne. Quarante autres personnes m'ont demandé si j'en vendais. Bug de synchronicité.

La planète est un immense cendrier, nous partirons tous en cendres et nous consumerons alors pour repousser l'échéance nous consommons. Le rituel pouvait donc commencer dans la secte de la débauche. Certaines filles m'observaient comme si j'avais violé leurs petites sœurs autistes de six ans. Mon pote était en pleine discussion avec un transsexuel. La soirée était normale. Plate. Comme l'encéphalogramme de mes rêves.

*

Elle s'appelait Angela.

Comme la chancelière Allemande. Pas spécialement excitant à première vue.

Il était assez difficile de croire que ce genre de femme puisse réellement exister. Non, je n'avais pas le souffle coupé, mais je ne pouvais réellement pas poser mes yeux ailleurs que sur elle. Comme si mes yeux avaient été inventés pour l'apercevoir. Dorénavant, ils ne me serviraient à rien d'autre. Dès qu'elle

disparaîtrait de mon champ de vision, je pouvais aller me faire crever les yeux. Sa chevelure solaire, qui lui arrivait au niveau des fesses, illuminait l'entrepôt glauque dans lequel nous étions. Elle avait des yeux verts d'un magnétisme troublant. J'aimais sa façon d'être, de se tenir. Elle ne faisait pas vulgaire ; c'est tout le reste du monde autour d'elle qui était d'une affligeante vulgarité. Son corps était l'antre du vice, il semblait tout droit sorti d'un porno mais tout était naturel, tout était magnifique, elle était, et de loin, la plus belle chose que j'avais vu sur terre. D'ordinaire, elle était strip-teaseuse. Pourtant aujourd'hui, elle n'était pas en tenue et portait un simple jean et un décolleté quelconque. J'avais tellement honte de la description que j'en avais faite. Elle n'avait décoché aucun sourire à aucun moment. Elle était littéralement blasée. Mais elle resplendissait quand même. En toute sérénité, elle pissait sur le monde. Sa façon de bouger, de se déplacer était clairement ophidienne. Elle était le mal incarné, le serviteur du Diable, l'espèce de pute qui a fait manger cette foutue pomme à Adam.

Winnie avait un bracelet rouge au poignet gauche et une paire de Berluti aux pieds. Il me servait des shooters de Raki, cet alcool répandu dans les clubs de vacances Low-Cost en Crète.

- J'ai envie de noyer toute personne qui noie son whisky. Je n'arrive pas à comprendre que des gens puissent couper leur Jack Daniel's avec du Coca. Quel sacrilège, mechouga ! Et j'en ai plus que marre qu'on reçoive des pseudos VIP ces derniers mois. Aujourd'hui, on a un blaireau de la Star Ac'. Là-bas, une greluce qui se prend pour je ne sais qui. Je ne sais pas qui c'est pour te dire.

Voyant mon pote passant avec sa nouvelle conquête, j'interrogeai Winnie :

- Tu vois la personne là-bas ? Homme ou femme ?
- Aucune idée. Essaie de regarder si il/elle a une pomme d'Adam. Pourtant, je m'y connais en trans' : j'ai vu toutes les saisons de Nip/Tuck. A toi de voir si ce personnage va pisser chez les

hommes ou les femmes. T'aurais été niqué si on avait prévu des chiottes pour travelots, Marly. Il doute de sa sexualité, ton pototo ?

- Je pense juste qu'il a oublié de mettre ses lentilles.

- Au moins, il se libérerait de tous les problèmes qu'engendrent les femmes. Ah ces femmes, elles font les prudes alors qu'elles perdent leur virginité avant de perdre leurs dents de lait, mechouga ! C'est la seule réalité. La petite souris, elle retrouve du foutre séché sous le coussin. Ou même de la mouille, avec le nombre de nymphomanes qui se masturbent en se frottant à leurs coussins.

Il sortit plusieurs insultes en yiddish que je ne saurais retranscrire.

- De toute façon mechouga, soyons francs : sans le regard féminin, pourquoi vivre ? Dans quel but ?

J'acquiesçais.

Puis je lui parlais d'Angela.

- La petite Angie ? De la science-fiction. Mec, son cul peut faire vendre du yaourt. Du bifidus actif. J'irais même jusqu'à dire qu'elle a un formidable cul pour jouer en Ligue des Champions. Un cul Old Trafford ou Camp Nou. Un bouvard San Siro.

Mechouga tu vises trop haut, j'ai repéré quelques culs Roudourou qui devraient combler néanmoins ton redoutable appétit.

- J'aimerais tenter ma chance quand même. Qui ne tente rien n'a rien.

- C'n'est pas une pute discount. Dans un jour de grande bonté, éventuellement elle t'enjambra. Mais faut dégainer la caillasse si tu veux que ta mouette lâche son guano.

- Je veux simplement lui parler.

- Lui parler ? T'es un drôle d'animal chouga. Lui causer de quoi ? Tu veux lui parler poterie ? Mais bon si tu veux avoir la chance de lui parler, vas-y elle est en grève today. Elle t'emmènera en salle de lapdance avec un sourire commercial mais ne te fera rien du tout. Limite elle te collera un badge CGT dans le fion. Et vu que ça dure obligatoirement vingt minutes, vous serez en tête à tête lors de ce laps de temps. A toi d'arriver à dompter la bête.

C'est quasi-impossible. C'est comme enlever tout le sable du désert avec une cuillère.

D'un pas déterminé, mais flageolant, je fonçais en direction d'Angela.

- Euh salut...

Elle leva les yeux sur moi. Je ne pouvais pas soutenir son regard.

- Dégage de là où j'appelle la sécurité.

Douche froide.

- Winnie m'envoie te tenir compagnie vingt minutes pendant ta grève, dis-je avec une franchise sûrement due aux nombreux verres de Whisky et aux shooters de Raki ingurgités.

Elle fit la moue. Je dus faire un effort surhumain pour ne pas fixer constamment ses (gros) seins.

- Ok suis-moi en arrière salle.

Elle flottait au dessus du commun des mortels. Elle semblait dominer naturellement le monde. Comme si c'était une simple évidence.

- Comme Winnie a du te dire, aujourd'hui je ne travaille pas. Si tu veux qu'on discute – la seule chose que je peux t'offrir ce soir – tu dois me payer d'avance.

Je sortis deux billets bleus qu'elle s'empressa de cacher dans son soutif. J'avais une demi-molle. J'observais son corps. Elle s'était fait tatouer des personnages d'Alice au Pays des Merveilles sur les bras.

Nous nous assîmes sur un canapé. Elle me servit un verre de Whisky, sans me demander au préalable si j'en voulais.

- Sympa tes tatouages. T'as combien de personnages comme ça sur toi ?

Elle caressa le Chapelier fou sur son bras droit.

- Trois. J'adore Alice.

- Ca ne te dérange pas que l'auteur soit un gros pédophile ?

- Enfin quelqu'un qui connaît. Enfin quelqu'un qui ne me demande pas quels sont ces dessins. Et enfin quelqu'un qui ne me dit pas qu'il adore le Disney. J'ai également des tatouages en

rapport avec les Hauts de Hurle-Vent, mais là on augmente le niveau.

- T'aimes les sœurs Brontë ?

- Tu te démarques déjà des autres abrutis. Bon point. Pourquoi un petit gars comme toi, apparemment un minimum cultivé, se rabaisse à prendre des lapdances ? Voire dans le cas d'aujourd'hui, me paie pour me parler ?

- Parce qu'un petit gars comme moi n'est pas regardé par les filles comme toi.

- Qui penses-tu que je sois ?

- Une femme magnifique, sublime...

- La réelle question à poser est : pourquoi ne suis-je considérée que comme un joli morceau de viande ? Pourquoi cette société des apparences ?

- Je ne sais pas...

- Si je devenais un sumotori, pourquoi me verrait-on différemment alors que je suis la même personne ?

Je n'avais aucun argument. De plus, l'alcool avait littéralement brouillé mon esprit.

- La société des apparences marche dans les deux sens.

Esthétiquement, je sais que je ne suis pas à ton goût.

- Comment peux-tu connaître mes goûts ? Tu as des dons divinatoires ? Tu es médium ? Me parlerais-tu si j'étais laide ?

Alors pourquoi te plaindre que les gens se jugent sur les apparences ? Peux-tu blâmer qu'une femme aime qu'un homme ait des gros bras ? Toi tu dois sûrement aimer les gros seins ? Moi je sais ce que tu essaies de faire, en sachant pertinemment que tu n'aurais rien de sexuel tarifé ce soir puisque je suis en GREVE. Je pense que tu me catalogues comme une méga-salope prétentieuse et que ça te plairait de te taper une stripteaseuse. L'appel de la queue provoque chez l'homme des montées d'hormones et de poésie mielleuse. Certains sont prêts à simuler un amour inconditionnel pour réaliser leurs fantasmes. Le cœur a ses raisons que le pénis partage sûrement.

Elle faisait tomber les cendres de sa cigarette dans une canette de

Coca-Cola Light vide.

- Pourquoi tu fais ce boulot ?

- Je connais des filles qui ont passé cinq ans en fac de droit, pour finir tapin dans une discothèque. Personnellement, j'ai économisé cinq ans.

- Tu faisais quoi avant de travailler ici ?

- J'ai bossé comme aide soignante dans un sanatorium qui soignait tuberculeux et cancéreux. Travailler dans une boîte de nuit ne change pas réellement ; tous les gens sont malades, ils souffrent tous. Je suis ici pour alléger leurs souffrances. Et il était vrai, après mûre réflexion, qu'elle n'avait rien à envier à Mère Térésa.

- Faut croire qu'à l'époque, j'avais d'autres projets dans ma chienne de vie que de me faire sauter par le premier clampin venu. Et maintenant, je travaille sur plusieurs sites de Webcam. En gros, je me fous à poil devant des pervers sur Internet. Pour que le show continue, ils envoient de l'argent et la session doit atteindre une somme minimale afin que je continue à me déshabiller et à me toucher devant tous ces malades. Le pire est d'être obligée de lire les saloperies qu'ils me demandent d'effectuer. Je ne suis pas tenue de leur obéir.

Je sentais monter l'érection. J'avais en effet déjà fréquenté ce genre de sites. Je m'amusais à taper des noms de dictateurs pour voir si cela perturbait les modèles. Elles ne semblaient jamais perturbées par le fait que je leur demande de se mettre Kim Jong-Il dans la chatte.

- Et toi, tu travailles dans quoi ?

- Dans un journal, j'escroque des familles qui viennent de perdre leurs proches.

- On est tous les deux dans l'arnaque alors. Je méprise mes clients. Pas de clin d'œil aguicheur à tous ces connards de merde, je préfère les foudroyer du regard et mépriser chaque particule qui constitue ces macaques. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond dans ce putain de monde ? Vu que t'es dans cet endroit de merde, je ne pense pas non plus que tu aies la réponse. Je ne suis là que

pour satisfaire les cas sociaux. Un tiers de ma clientèle tombe amoureux et me fait des déclarations d'amour. Le deuxième tiers est impuissant et ne bande pas. Le troisième tiers croit dur comme fer être au dessus de tout ça, alors qu'ils sont juste en face de moi. Bienvenue dans la troisième catégorie, jeune homme.

Elle avait sur le ventre une petite chaîne en argent représentant le signe Paix. Je ne savais pas quoi dire, alors je bus une gorgée de Whisky, en grimaçant.

- Regarde-les, me dit-elle en me montrant les demoiselles qui se tortillaient sur le dancefloor. Ces filles lambda ne savent pas que le monde ne tourne pas autour de leur pauvre cul. Enlève leur push-up, admire et dégueule. Elles se croient supérieures à nous. Puis nous observions les collègues d'Angela à l'horizon, en train de se trémousser contre des barres horizontales.

- Et elles...Regarde-les. Mes congénères vivent uniquement pour avoir de belles maisons, des maris riches et des sacs et sapes de haute couture. A part leurs culs, elles ont rien à proposer. Personnellement, je veux me libérer du regard de l'homme. Sans devenir lesbienne ou voilée. Je ne suis ni une conquête ni un trophée.

- Mais tu gagnes bien ta vie ?

- Tu n'as pas idée. Je peux bientôt prendre ma retraite. No Pain No Gain. Le meilleur est donc à venir.

Le temps était presque écoulé. Elle m'attrapa par le bras. Elle avait des ampoules sur les mains.

- Tu as l'air d'être un bon petit gars. N'approche pas Winnie et toute son équipe. Ca peut vite devenir dangereux.

- Ok ok, lui répondis-je sans conviction en dodelinant de la tête.

- Et je ne plaisante pas quand je dis ça.

Dans un monde où je ne pourrais pas avoir une femme comme cette Angela à cause des apparences, il me fallait impérativement disparaître. Winnie m'offrit une Tequila Sunrise en guise de consolation.

- Dans la vie, on n'a pas forcément qui l'on voudrait, mechouga. On se contente de ce que Dieu nous apporte. Ne crois-tu pas que j'aimerais passer mes nuits à farcir des Cubaines, des Dominicaines, des Portoricaines ? Saute ce que tu trouves, Marly, la vie est courte t'y sais. Utilise ta perche ; ce soir c'est toi Jean Galfione.

Une rasade de Tequila parcourut ma gorge.

- De plus, mechouga, cela fait près de cinquante fois que je te relance. Tu quittes toute cette merde, tous ces gens minables et ces soirées de merde, et tu viens bosser pour Monsieur J. Ca sera mieux que de déprimer tout seul dans ton coin. Même quand tu es en soirée, j'ai l'impression que tu vas te suspendre au bout d'une corde. Puis, t'es pas aidé, regarde donc l'état de ton pote. Aaron était en plein transfert buccal de fluides corporels avec le travelo.

- Bosse avec nous. Quitte toute cette merde. Tu vas te faire des millions et toutes les putes que tu veux.

- Des millions ?

- Et toutes les putes que tu veux.

- Tu n'es pas millionnaire toi pourtant.

- C'est beaucoup plus compliqué que tu crois. Je suis, disons, la face visible de l'iceberg.

- Et quel travail me permettrait de gagner des millions ? C'est bien légal ?

- Rien n'est légal, chouga. Exploiter les gens pour un SMIC, tu trouves ça légal toi ? Admettons que ce que je te propose n'est pas légal. Moi je te garantis que tu n'as aucune chance de te faire arrêter. Que tu vas gagner plus qu'un footballeur du Paris Saint-Germain. Et qu'en plus tu vas t'écarter comme un dingue.

- M'en veux pas d'être tout de même très sceptique, Winnie...

- Attends.

Il se baissa et chercha quelque chose au fond de son bar. Il en sortit une sacoche dans laquelle il fouilla, jusqu'à extirper de celle-ci un carnet de chèques. Il prit un stylo, ouvrit son carnet, et commença à griffonner. Précautionneusement, il découpa le

chèque et me le tendit.

- Tiens, t'as juste à mettre ton prénom et nom en ordre.

Je tenais entre mes mains un chèque de 35 000 euros. Le chèque était bien au nom de Safed Winnickberg.

- Viens la semaine prochaine chez Monsieur J. Si tu n'es pas convaincu, tu encaisses ce chèque en échange de ton silence. Je ne peux pas faire mieux comme gage de sérieux. Maintenant, tu ranges ça et tu me lèves une bonne petite grogniasse, Marly Marl.

Chèque en poche, je ne risquais pas grand chose, puisqu'au final j'étais prêt à faire à peu près n'importe quoi pour m'en sortir.

- La seule obligation, c'est de ramener à Monsieur Jephté quelque chose qui témoignera de ta gratitude. A toi de faire jouer ton imagination ! Il doit bien y'avoir quelque chose à tirer de ton taf au journal. Bref en attendant, et afin de te relaxer, va utiliser ta perche. Trouve une jolie pétasse qui a l'anus tout le temps ouvert comme un épicier arabe. Va.

Un mec étrange se pointa vers le bar. Il avait un chapeau comme dans les polars des années 30. Lorsqu'il l'enleva, apparaissaient des cheveux grisonnants. Il paraissait clair que ce type s'était nettement trompé de lieu. Voire d'époque.

- Marly, ne t'approche pas de ce gars.

- Qui est-ce ?

- Un véritable danger public. Son nom est Thomas Grant, c'est un détective privé à son compte. Un pur malade mental.

- Mais pourquoi Nyx fait rentrer ce mec ? Il fait quand même 50 kilos de plus.

- Parce que ce sociopathe a constamment des armes à feu sur lui. Il leur donne même des prénoms. Il pourrait massacrer des clients de la boîte juste par contrariété si on ne le laisse pas rentrer. A peu près toutes les deux semaines, il vient faire son tour chez nous...

Manque de pot, il s'approcha de nous. Il passa tranquillement derrière le bar pour se servir.

- Pousse ton gros cul Juif, Winnickberg. Bordel, ton peuple aurait dû rester prisonnier en Egypte, ça nous aurait permis de souffler un peu. Pistonne-moi, j'aimerais commencer une carrière d'acteur !

Safed s'éloigna par dépit et Grant farfouina parmi les différentes bouteilles. Il se décida avec résignation pour un verre de Jameson, en prenant soin d'embarquer également la bouteille. Puis, il s'assit à côté de moi et me déclara :

- Ils ne servent même pas d'absinthe, mon gars. Te rends-tu compte ? Interdit à la vente dans des lieux publics en France. Bordel, mon gars. Les peigne-culs du gouvernement, à part marier les pédés, ils sont bons à quoi ?

J'acquiesçai.

- T'aimes danser ? T'as le physique du danseur toi, avec tes trente kilos.

- Pas vraiment et vous ?

- Je ne danse pas. A part sur la tombe de mes ennemis.

J'acquiesçai 2.0.

Grant avait une descente redoutable ; il enquillait verre sur verre sans même prendre le temps d'apprécier. C'était un geste complètement mécanique. Winnie me fit les gros yeux puis un geste de la tête, me signifiant d'aller sur la piste pour échapper à ce détective d'un autre temps. Quelques minutes plus tard, Grant lança un shooter sur les stripteaseuses, puis un verre ce qui fit saigner une des danseuses. Nyx arriva pour accompagner la blessée dans une arrière-salle. Apparemment, elles avaient déjà pris conscience qu'il n'y avait rien à faire comme ce type. Il fit un salut nazi en direction de Winnie et quitta le bar en titubant.

- Je te casse le Sion, Safed hahahahahahahahaha.

Quelques minutes plus tard, Winnie m'expliqua :

- On réfléchit sérieusement à un moyen radical de se débarrasser de ce type mais ce n'est pas si facile, surtout à cause de ses armes. Et la milice connaît le personnage, ils ne peuvent rien faire contre lui, il a une sorte d'immunité. Bref c'est surtout

difficile pour notre staff. Sur les fiches de paie des stripteaseuses, des videurs et du staff, nous avons rajouté une prime de risque. Elle n'est là qu'à cause de Grant.

Beaucoup d'hommes autour de moi avaient le regard sombre caractéristique des personnes qui repartiront seuls chez eux ce soir. J'avais oublié que je connaissais des gens. Mon pote était littéralement décalqué et me parlait de sa conquête.

- Elle s'appelle Cyrille. Tu la trouves comment ?

Nous regardions dans sa direction.

- C'est un travelo.

Il éclata de rire.

- C'est toi le travelo !

- T'es sur de toi ?

- Ne t'inquiète pas, Marlon. Je tiens le bambou.

- De quoi ?

- Je tiens le bambou. Tu ne connais pas l'expression ? En tout cas, je vais l'emmener à l'hôtel. Ce soir est mon jour de chance.

Et il commence à fredonner une chanson de R.Kelly. J'éclate de rire.

- Je pense que nous n'avons pas la même vision de la chance. Tu es bien sûr d'avoir mis tes lentilles ce soir ?

- Oh que oui. Tu devrais en mettre aussi, c'est le petit conseil du soir.

- Mais tu es *vraiment* sur de savoir ce que tu fais ? Tu risques d'avoir une mauvaise surprise... Regarde si elle a une pomme d'Adam.

- Toi mon pote, t'es un jaloux. C'est pas bon ça les jaloux, ça meurt tôt.

Je lui montrais ma pomme d'Adam et tapotais plusieurs fois dessus. Il répliqua avec un doigt d'honneur, qu'il fit ensuite semblant de se planter dans le cul. Sans le savoir, il avait fait une prémonition de sa fin de soirée.

Mais au final ma tentative de dissuasion avait échoué. Je le regardais donc avec sa conquête, sac à main au creux de son

bras, s'éloigner ensemble, sachant pertinemment qu'ils finiront chacun la soirée malheureux. C'est beaucoup plus drôle d'imaginer un clochard flamber. Contemplant le panoptique qui servait de dancefloor sous la douce cacophonie d'une house lobotomisante, j'avais compris ce que je comprenais à chaque fin de soirée. Au bout de quatre, cinq verres, je réalisais à chaque fois que je n'étais pas réellement à l'endroit où je DEVAIS être.

*

J'avais pour intention d'enterrer mon chagrin dans la tombe de la débauche.

J'avais déjà repéré une stupide et vulgaire greluche insipide blonde et à peine majeure je présume. Elle sirotait de la Vodka Red Bull et me regardait en triturant sa paille. Elle portait une mini-jupe en cuir bon marché, un haut quelconque qui moulait une poitrine assez correcte. Lors du round d'observation, je l'observais danser et gesticuler. Cela me faisait penser aux rituels des animaux avant l'accouplement. Ses gestes étaient sexy mais faux. Il n'y avait aucun naturel, aucune spontanéité. C'était triste comme un viol collectif. Etant aussi mobile qu'un tronc d'arbre, elle décida de prendre les devants. Et comme c'était la descendante directe de Baudelaire, elle mima une fellation en gonflant sa joue et en gesticulant sa main droite en direction de sa bouche. Tout un programme ! Son ridicule m'excitait ; elle était destiné à finir à quatre pattes, comme ses congénères les chiens – les chiennes dans ce cas précis – elle pouvait évidemment ressentir du désir comme nous les hommes mais en fait ça me dégoutait au plus haut point. Elle a ramené son vieux cul, son haleine était un mélange de tabac, d'alcool et de chewing-gum à la fraise. On a commencé une discussion rituelle stérile. Déjà, son prénom ne m'intéressait pas. Elle a baragouiné

quelque chose mais la musique m'a empêché d'entendre. Appelons-la Truc. Elle m'a demandé le mien : je lui ai dit que je m'appelais Bryan. Truc s'est ensuite lancée dans de longs monologues comme quoi son ancien petit-ami était boxeur, violent avec elle – comme c'est étonnant de la part d'un boxeur – et jaloux compulsif. Elle continua en me disant qu'elle n'avait aucune chance avec les mecs, et qu'il s'en foutait complètement d'elle. J'étais comme eux, j'allais donc pouvoir tirer mon coup. Quelle cruche !

Je décidais donc de quitter les lieux avec la passable Truc. En quittant la boîte, je saluais d'un signe de main Nyx, qui lisait « Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur » de Harper Lee, en sirotant ce qui semblait être un Malibu ananas, ou à je-ne-sais-quel-jus-de-fruit, avec un petit parasol violet sur le verre.

Leçon de vie : pourquoi ramener une fille à l'hôtel quand on a son propre appartement ? La paranoïa, l'envie de ne pas exister, de n'avoir aucun prénom, aucune adresse, aucune vie. Etre un fantôme. Etre de passage. De fuir en coup de vent dès que l'occasion se présente. Je pense surtout au fait que je ne la connais pas, qu'elle pourrait très bien tenter de me retrouver, de me harceler, de m'égorger pendant mon sommeil afin de me voler des affaires et enfin foutre le feu chez moi. Je vais loin dans mon raisonnement mais on n'est jamais trop prudent. Je préfère jouer à l'extérieur.

De plus, j'avais mon chèque de Winnie en poche. Je pouvais au final me permettre certaines excentricités. Dès que nous sommes arrivés à la réception de l'hôtel, j'ai demandé à la réception de nous faire monter une bouteille de champagne.

- Chambre 404

C'était de toute évidence une erreur, qui ne mènerait à rien...

A peine arrivée dans la chambre, elle voulait que je l'honore. Elle me chevaucha après avoir retiré ses fringues de merde. Quand je l'ai vue à poil, j'ai failli dégueuler. Je l'ai quand même baisée, en

faisant abstraction des boutons qu'elle avait sur le cul. Elle me mordit l'oreille. J'étais le descendant d'Holyfield ! Sa langue était râpeuse comme celle d'un vieux chat. Que penseraient ses parents si ils la voyaient lécher une bite, avec une application que l'on ne retrouvera sûrement pas dans ses devoirs de mathématiques ? En effet, je doutais sérieusement qu'elle soit majeure. Mais elle était douée. Elle faisait disparaître ma bite dans sa gorge. C'était la descendante de Houdini ! Elle m'a proposé une capote mais j'ai refusé, prétextant que j'étais allergique au Latex. Ce n'était pas faux, mais c'était également par mesure de prudence. En effet, la prolifération actuelle de ces femmes qu'on appelle les « Sperm Hunters » rend parano. Ce sont des femmes, armés de préservatifs troués, qui cherchent à se faire enfanter, et traquent les mecs pendant leurs périodes d'ovulation. Les plus vicieuses réclameront à la naissance de l'enfant une pension alimentaire. Il ne manquerait plus que ça : que je sois lié à vie avec Truc. Quelle horreur ! Quant aux moins exigeantes et manipulatrices, elles se contentent du divin liquide qui leur permettra de connaître les douces joies de la maternité. Elle m'a donc mis la capote (sans latex) que je lui ai tendue avec sa bouche comme une pute X de base. Le plaisir de ma partenaire m'importait peu. J'étais forcé de baiser cet animal alors qu'il existait sur terre des femmes magnifiques comme Angela.

Dépression pré-coïtale.

Nous baisions dans la semi-pénombre alors j'ai songé que je prenais Angela, mais cela m'excitait beaucoup trop pour pouvoir tenir un timing correct. De mon côté, c'était sans amour, sans âme et brutal comme un attentat suicide. Ca manquait clairement d'élégance et de raffinement.

Déboutée sous mes coups de boutoir, elle jouissait beaucoup trop pour que ce soit vrai. On aurait dit une mauvaise simulatrice. Elle jouit tellement dans les aigus qu'elle pourrait faire du gospel. Etant donné qu'il est scientifiquement prouvé que l'orgasme désactive la vigilance auditive du cerveau, quand la demoiselle jouit, il est conseillé d'éclater un objet au sol. Si elle

réagit, elle ne jouit pas. Dans le cas contraire... En la pénétrant, j'ai étendu le bras pour exploser la lampe de la table de chevet à terre. Boucan, pas de réaction. Elle jouissait vraiment, la dinde. Et elle continuait son vacarme, c'était ridicule ; on aurait dit un chant de Pachelbel. J'ai joui consciencieusement et me suis retiré comme Jospin. Ce monotone transfert de fluides enfin achevé, les pensées les plus sombres me traversaient. Il est dit qu'une femme tombe automatiquement amoureuse lorsqu'on lui fait correctement l'amour. Je pense qu'elle me hait.

Je lui ai ensuite tendu son vieux string mauve puis un billet de vingt euros.

- Mais... Je ne suis pas une pute ! Gardes-le ton pognon.
- C'est pour prendre un taxi... dis-je d'une voix frôlant l'embarras.
- Je te rassure, je peux me payer moi-même un taxi.

Je la vis se rendre sur l'application Uber et passer sa commande. Je rangeais le billet bleu dans ma poche et me servit une petite coupe de champagne.

Il me restait du gloss sur le gland. Je me suis nettoyé la queue avec le petit savon qui est donné la plupart du temps dans les hôtels, et j'ai embarqué le shampoing gratuit dans ma poche. Dehors, une averse s'abattait. Ceci dit, il serait étonnant qu'elle s'abatte dedans. J'ai observé la grogniasse par la fenêtre, tel Malcolm X car j'adore vraiment faire ça. Truc manqua de se casser la gueule en remettant son talon, et s'engouffra dans la berline noire. Elle va me manquer.

Musique classique dans l'ascenseur. Classique !

J'avais la hantise depuis toujours de rester bloqué durant des heures dans un ascenseur. Je craignais les espaces exigus. Voilà pourquoi je ne me sens pas à mon aise dans ce pays. Juste quand les portes de l'ascenseur allaient se refermer, un pied bloqua la porte.

- Bonsoir.

Je hochais la tête.

Une prostituée. Pas de doute sur la marchandise. Elle sortait d'une commande. Cette pute était sale comme le métro de Paris. Elle avait les gencives abîmées et les dents en mauvais état, caractéristique d'une professionnelle qui aurait de nombreuses années de service derrière elle. Elle avait également des lésions cutanées genre maladie de Kaposi.

Elle pleurait et hoquetait.

- Vous voulez un mouchoir ? lui demandais-je dans un élan de générosité absolu.

- Merci c'est gentil.

Elle s'essuya les yeux, et le mouchoir se noircit.

- J'en ai marre de me prostituer. J'en ai marre marre marre... Je fais tout ça pour pouvoir emmener ma petite fille chez Disneyland. Je n'en peux plus...

Résumons : cette femme suce des kilomètres de queue pour avoir le privilège de faire... des kilomètres de queue. Elle se soumet à des vieux dégueulasses pour que sa fille puisse, en allant chez Walt, apprendre à idolâtrer et être soumise, via les carnets d'autographes vendus servant à demander de stupides signatures aux personnages Disney.

Je lui tendis les vingt euros, qu'avait refusée Truc.

La pute était gênée.

- Remontons dans ta chambre, je vais te tailler une pipe.

- Nan, laisse tomber, prends juste.

La condescendance est cause de tutoiement.

Elle me regarda, hocha la tête et me « remercia infiniment », d'après les quelques mots audibles qui sortirent de sa bouche. Elle avait du sperme qui dégoulinait lentement le long de la jambe. La magie de Disney !

- Un autre mouchoir ?

J'ai rendu la carte magnétique de la chambre à la réception. Le veilleur de nuit avait une tête de con, puait la bière de basse qualité et devait sûrement être aigri de passer sa nuit à voir défiler des connards comme moi ramener des petites geluches à

lever ou des grosses putes des faubourgs. Je hélais un connard de taxi, qui me passa devant le pif.

Tout d'un coup, alors que j'attendais avec désespoir qu'un autre taxi passe, je vis que le dénommé Grant m'attendait. Il fumait une clope et cracha la fumée en ma direction. Il s'approcha de moi à pas chassés.

- Alors elle était bonne, mon gars ? Alors comme ça on fait dans la prostituée bénévole baisée dans chambre numérotée ? Pas de luxe pour ce genre de femmes, t'aurais dû la ramoner dans les bois à même le sol. En plus, vu le temps que ça a duré, c'est un peu du gâchis.

- Vous m'avez suivi ?

- Si tu veux mon humble avis, elle m'avait l'air d'avoir un bon vieux gros sida des familles. Tu t'es enrubanné le chinois, j'espère ? Ils t'ont fait des cours sur la contraception au lycée ? Je peux te filer des capotes si tu veux, elles me vont trop grandes, je vieillis tu sais.

- Vous n'êtes même pas un vrai flic, lâchez-moi !

- Oh c'est le beau Winnie circoncis qui t'as informé. Je n'ai rien à voir avec un flic. Je travaille à mon compte, l'auto entrepreneur du crime. Je te dépose chez toi, mon gars ?

- Non merci !

- Oh tu refuses mon amitié... Ta maman t'a appris à ne pas monter avec des inconnus ? J'ai une sucette pourtant. Une grosse sucette...

- Lâchez-moi.

- « Lâchez-moi, lâchez-moi », ton vocabulaire est vachement limité, mon gars. Tu vas prendre froid avec cette pluie. T'aurais dû prévoir un K-Way.

- Je vais prendre un taxi. Barrez-vous de là.

- Avec le chèque que t'as tendu le Juif, il est vrai que tu peux te payer un bon gros taxi. Je te prierais d'être un peu plus poli avec moi, cela va énerver Sylvain.

- Sylvain ?

Il sortit de sa poche un flingue. C'était la première fois que j'en

voyais un en vrai.

- Rangez ça, je ne vous ai rien fait moi. Et pourquoi vous m'espionnez ?

Ma voix déraillait complètement.

- Pour ton joli petit cul, mon gars. Et puis je fais ce que je veux, que vas-tu me faire ? Bon tu feras un gros bisou sur le bout du gland bien casher de mon petit Safed de la part de Thomas Grant, son meilleur ami. Sylvain le salue également.

Il tira une balle en l'air, ce qui eut pour effet de me faire baisser et de me boucher les oreilles. J'étais à moitié sourd. Entre les chants de Pachelbel de Truc, les musiques insipides du Crystal Palace et Sylvain, je n'étais pas gâté ce soir-là niveau auditif. Il repartit en pas chassés jusqu'à la poubelle qui lui servait de voiture. Il exécuta une roue puis monta dans sa bagnole. J'étais stupéfait.

Quand le corps est nourri, l'âme se sent délaissée. Déprime post-coïtale assez classique. La ville me happait dans son tourbillon de néons lugubres. C'était une nuit sans lune. Il pleuvait des cordes, bref un temps à se pendre.

Je longuais le long du fleuve et guettais les cadavres qui flottaient à la surface. Les quais étaient déserts, à part quelques clochards qui mendiaient un peu de chaleur. Peut être que le Pyromane pourrait venir les flamber pour exaucer leurs vœux. J'ai finalement fini par prendre le métro. Bordel, mais que foutent les vieux dans les transports en commun à 6h du matin ?

Je me sentais perdu comme un enfant américain sur une brique de lait. On tourne en rond, rêvant d'anachronismes dans le quotidien de cette vie pathétique. J'ai pris un Seroplex. Et je me suis mis à songer, que peut-être il y'avait une solution, un moyen de s'en sortir. Puis, j'ai vomi tout ce que j'avais, à m'en étouffer comme si j'étais Jimi Hendrix. J'ai vu la suite des événements dans ce que j'avais dégueulé. En cogitant trop, j'avais conscience d'être en train de m'autodétruire. Trop de lucidité sur ce monde

peut mener tout droit vers l'anarchie.

Rien n'est plus difficile que d'essayer de décrire le néant.

Je suis tombé près de mon lit sur un catalogue Thomas Cook que j'avais récupéré dans ma boîte aux lettres. J'ouvris le catalogue à une page au hasard et tomba sur les Bahamas. Il y'avait la photo impressionnante de cet immense hôtel appelé Atlantis. Autour de ce monument, une eau d'un bleu indescriptible. J'ai posé le catalogue et ai regardé par la fenêtre ; la vue magnifique sur la pharmacie de garde. Devant, des clochards et des junkies avaient le rôle d'épouvantails.

L'envie de disparaître n'avait jamais été aussi forte. CTRL + S.

J'ai pris un ciseau dans un tiroir et ai découpé en plusieurs morceaux ma carte d'identité. Idem pour la carte de crédit et la carte vitale. J'ai ensuite regroupé mes fiches de paie, mes factures, les papiers des impôts, de la mutuelle, les documents bancaires, mon extrait de naissance, mes diplômes, mes vieux livrets scolaires... j'ai versé sur le tout le tiers restant d'une vieille bouteille de J&B et ai tout fait flamber.

J'étais prêt à tout pour ne plus rien faire.

J'ai vu mon futur dans ce brasier.

Comment vivre dans ce monde quand il n'apparaît que comme le comble de l'égoïsme et l'égocentrisme ?

Puis j'ai re-dégueulé.

4

Blablabla

« Le diable le transporta encore sur une montagne

très élevée.

*Là, il lui montra tous les royaumes du monde et leur
magnificence.*

Puis, il lui dit :

*- Tout cela, je te le donnerais si tu te
prosternes devant moi pour m'adorer »*

Matthieu 4 versets 8-9

J'étais né pour me plaindre.

Ma vie était gâchée, voilà pourquoi je rêvais de gâchette.

Nyx était au volant de cette foutue Bentley noire. Il portait un t-shirt à l'effigie de Gil-Scott Heron. Quant à Winnie, doté sur lui d'un t-shirt Kenzo avec un tigre dessus, il était à la place du mort. J'étais visiblement mal à l'aise et pas dans mon assiette à l'idée de changer radicalement d'existence. L'excitation faisait place à la peur. De plus, l'odeur du cuir neuf me brûlait les narines.

- T'apprécies ce genre de voitures, petit ? me demanda Nyx.

- Je n'ai pas le permis, ça vous laisse imaginer l'intérêt que je porte aux bagnoles.

Il gloussa, me proposa une bouteille d'eau comme un chauffeur Uber, puis démarra.

- Marlon, as-tu bien le sac que je t'ai demandé ?

- Oui, je l'ai.

Sur la route, Nyx et Winnie débâtèrent sur le Pyromane. Ils discutaient du mode opératoire qu'il respectait, de ses éventuelles motivations et de sa probable identité. J'étais dans les vapes et ne désirait pas participer à ce débat, qui au final ne changerait rien à mon existence. Je regrettais de ne pas être allé voir avant le Docteur Sismene pour qu'il renouvelle mon ordonnance ; j'étais en pénurie de cachetons. Je rêvassais par la fenêtre, observant sans engouement le bleu Viagra de ce ciel sinistre. C'était le début d'un automne gris, un temps à shooter dans les pommes de pin, au 22 long rifle par exemple...

Nous nous dirigeons à la grande baraque du Big Boss. L'endroit était apparemment difficilement accessible sans voiture. J'allais enfin rencontrer Antonio Jephté. Je ne savais pas grand chose sur lui. J'ai essayé de cuisiner un peu Winnie mais il est resté très évasif sur le sujet. Les seules informations connues sur Jephté concernent ses fréquentations dans le monde de la Franc-

Maçonnerie. Il est un puissant homme d'affaires ayant fréquenté les loges maçonniques pendant plusieurs années avant d'être expulsé pour une raison somme toute inconnue. De plus, il souffrirait de dégénérescence maculaire liée à l'âge. Je ne savais pas réellement ce que cela voulait dire. Peu importe au final. Et enfin, je sais évidemment qu'il est l'heureux propriétaire du Crystal Palace et d'autres sociétés écran afin de pouvoir manigancer ce qu'il veut. En gros, j'en savais déjà beaucoup trop. Il m'était donc impossible de faire machine arrière. De plus, Winnie m'avait bien eu : son chèque de 35 000 euros ne me servira à rien dans le futur. Je ne pourrais pas l'encaisser. J'avais mis ma vie entre parenthèses pour une somme à plusieurs virgules.

Winnie m'a demandé lors de la dernière soirée d'apporter quelque chose à Jephté pouvant témoigner de ma bonne foi. Evidemment, on n'apporte pas une bouteille de vin, des fleurs ou des chocolats à un type de ce genre. J'ai donc récolté en une semaine de travail toutes les coordonnées bancaires des cartes bleues des clients ayant demandé la publication d'un article nécrologique chez mon futur ex-employeur. J'ai donc un fichier Excel assez conséquent composé des seize chiffres de C.B plus les trois chiffres au dos. Ces coordonnées sont suffisantes pour effectuer des achats en ligne sur Internet. Pour que les flics ne remontent pas jusqu'à moi, en regroupant les différentes arnaques et en s'apercevant que tous ont perdu récemment un proche et commandé un avis de décès, Jephté mixera plus tard toutes ses coordonnées avec celles de deux autres personnes dans mon cas, un mec travaillant dans une mutuelle et ayant accès aux informations confidentielles des adhérents ainsi qu'une femme travaillant à La Banque Postale. Winnie avait cru bon m'avertir que la phrase préférée de Jephté était : « Si à cinquante ans, tu n'as pas tué un homme avec une Rolex, tu as raté ta vie. »

La Bentley pénétra dans une propriété privée. Il y'avait

d'immenses parterres de fleurs dans tout le vaste jardin. On se serait cru Place Tian'anmen en Chine. Nyx fit un créneau minable sur les quelques places aménagées.

- Prends ton sac, Marlon.

Il y'avait une caméra de surveillance juste au-dessus de la grille. J'ai fait une grimace à son attention en penchant la tête et en gonflant les joues, avant de me rendre compte de la puérilité de mon geste et du fait que ce tic devrait être soigné de toute urgence par d'éminents docteurs Tchétchènes. Un majordome nous ouvrit la porte d'entrée.

- Messieurs.

- Bonjour Alexandre.

Nyx et Winnie lui serrèrent la main. J'en fis de même.

- Bienvenue chez Monsieur Jephté, jeune homme.

Accueil cordial. L'intérieur était luxueux. Des lustres en cristal méga-clichés qui devaient valoir la peau du cul, des meubles que je n'ai jamais vu dans les catalogues Ikea, des fresques, des amphores, des vases antiques... Sur un des murs, se trouvait l'affiche du film « Le Mépris » de Jean-Luc Godard. Sur un autre mur, se trouvait une copie du tableau d'Edvard Munch « Le Cri ». Je trouvais cela un peu cliché, puisque n'importe quel connard de nos jours connaît cette œuvre. Nous parcourions un long corridor. Sur le mur, on pouvait observer un étrange tableau. Il représentait un Egyptien ou Egyptienne, au temps des Pharaons, jouant à un jeu que je n'arrivais pas à déterminer, face à une sorte d'adversaire invisible. Des hiéroglyphes, dont l'œil de Râ, ornaient ce tableau.

- Ce jeu est le Senet, m'adressa Nyx en me voyant admirer cette œuvre. Un jeu datant de l'Egypte Antique. Une sorte de mélange entre le Backgammon, le jeu de l'Oie et les Dames. Le fait d'être confronté à un adversaire invisible est une subtile métaphore. Ici, Néfertiti est mise au défi avant de pouvoir rejoindre le royaume des morts. Nous aussi, nous affrontons un adversaire invisible. Et le seul moyen d'affronter un adversaire invisible est de devenir invisibles nous aussi.

Winnie me prit à part.

- Attends, je vais te montrer mon tableau préféré, puisque tu m'as l'air d'être un grand amateur d'art.

Le tableau représentait un Rabbin d'un certain âge donnant une pièce à une mendicante voilée.

- Il n'est pas magnifique ce tableau, Marlon ? De la magie pure.

- Oui, très beau symbole de paix, répondis-je avec un ton de mièvrerie qui ne me ressemble d'habitude pas.

- Oh non, tu n'as pas vraiment compris le véritable sens du tableau.

Et Winnie éclata de rire.

- Merci Marlon, tu m'as fait rêver, l'espace de quelques secondes.

- Monsieur Jephté est encore à table, mais cela ne le gêne guère de vous recevoir en mangeant.

- Merci Alexandre.

Cet Alexandre ressemblait à Alfred, le majordome dans Batman. En fait, je n'imaginai pas les majordomes différemment. Il n'était pas non plus très différent de Nestor, le majordome du Capitaine Haddock à Moulinsart.

Dans la pièce où nous sommes rentrés, se trouvait un aquarium géant où des milliers de poissons multicolores se croisaient. La pièce était carrelée de dalles en marbre noir.

Au centre de la pièce, un homme était assis à une table. Il arborait un catogan. Ses cheveux étaient gris usine. Il me faisait vaguement penser au personnage du Mandarin dans les vieux comics d'Iron Man. Il portait un costume blanc à col Mao. Mon nouveau chef me salua d'un hochement de tête. Il posa ses couverts, se déplaça jusqu'à moi et me serra la main. Puis il me fit signe de m'asseoir. Sa poignée de main m'avait littéralement broyé la patte.

- Bienvenue Marlon. Assieds-toi. J'espère que cela ne vous dérange pas que je finisse de manger pendant notre entretien.

- Non, pas de soucis, lui répondis-je en glissant un timide sourire. Antonio Jephté était en train de manger des Gratons, une

spécialité locale à base de résidus grillés de graisse de porc, qui me faisait regretter profondément ma Junk Food.

- Safed m'a beaucoup parlé de toi. Il paraît que tu es quelqu'un de censé et de très intelligent. Il t'apprécie beaucoup.

- J'aime beaucoup ce petit, ajouta Winnie. Ses grands-parents, paix à leur âme, étaient des pieds noirs. Des gens formidables.

- Tu sais très bien Safed que je n'aime pas quand tu portes ce genre de t-shirts de marque. Etre vivant ne te dispense pas de suivre nos préceptes.

- Désolé.

- Laissez-moi seul avec le petit, je vous prie.

Winnie et Nyx quittèrent la pièce. Jephté s'essuya le coin des lèvres avec une serviette bleu lagon.

- Dis-moi tout. Pourquoi désires-tu nous rejoindre ?

- Parce que ce monde ne me correspond pas.

- Qu'est-ce qui te fait croire que tu vauds mieux que tout ça, jeune homme ?

- Tout le monde vaut mieux que tout ça.

Il sourit.

- J'ai beaucoup enquêté sur toi. Notre recrutement est un long processus : cela fait plusieurs mois que nous suivons ton cas. Déjà, ton casier judiciaire est vierge, ce qui est un excellent point. J'ai ensuite réuni plusieurs dossiers dont ton dossier chez un certain Theodore Sismene.

Je me suis senti pâlir. Personne d'autre que moi ne sait que je vais voir ce trou de balle. Je ressentais une douce sensation de viol. Il poussa son assiette et ouvrit un dossier conséquent avec pleins d'annotations écrites au stylo bille. Il sortit une feuille sur laquelle un post-it était collé. T.SISMENE était inscrit dessus.

- Si tu n'y vois pas d'inconvénient, je vais lire ce qu'il a marqué sur toi dans son dossier, à toi de me dire si tout ceci est vrai. Je cite :

« Marlon a un important Quotient Intellectuel et une très grande culture, ce qui le place en position de perpétuelle critique et le place en dépression par rapport à l'environnement qui l'entoure.

Le sujet a du mal à s'intégrer, à vouloir s'adapter aux codes de la pensée commune. Il ne se sent pas à sa place et ne sait pas à quoi son existence se destine. D'après ces dires, il souhaite « ne pas être esclave toute sa vie pour toucher une ridicule retraite ». Il n'a pas accès aux hautes études qu'il souhaite à cause de la réalité économique et du prix excessif des grandes écoles actuelles. Le fait de haïr l'autorité et les ordres fait qu'il n'arrive pas à exploiter et à mettre en valeur ces réelles capacités dans des boulots en adéquation avec son niveau moyen de diplôme. Il est donc obsédé par la quête d'un échappatoire quelconque lui permettant d'échapper aux diverses contraintes imposées par notre société actuelle. Sans péjorativité, on peut le qualifier d'inadapté social. » De plus, un de nos « agents » chargé de récolter les informations confidentielles de la sécurité sociale, a remarqué que tu étais souvent en arrêt maladie.

Je baissais les yeux. En vrai, que pouvais-je répondre à tout ça ?

- Ne t'inquiète pas. Tous les gens censés dépriment.

Un Sphinx pénétra dans la pièce. Il se dirigeait vers Jephthé en ronronnant.

- Vois-tu ce chat ? La majorité des gens le trouverait moche, puisqu'il n'a pas de poil. Mais pourtant, chacun voit la beauté différemment. Observe tout, n'admire rien. Voici un de mes conseils les plus précieux. Dis toi que c'est la société qui dicte les modèles.

Le Sphinx se frottait aux jambes de Jephthé.

- J'ai un certain âge. Mais je peux encore me mettre à votre place. Une jeunesse perdue, désorientée, qui ne veut plus travailler. C'est normal, vous vous sentez inutiles et exploités. Veux-tu du thé ?

- Oui, pourquoi pas.

Jephthé fait signe à Alexandre de nous apporter du thé. Ce dernier obéit bien sagement.

- J'ai conscience que ce pays, voire ce monde, est géré par des personnes âgées, séniles et perverses. Il est dans mon devoir de vous libérer de tout ça. De vous libérer de tous ces menteurs... Ils

nous donnent l'illusion de pouvoir choisir grâce au droit de vote, mais ce n'est que pour choisir le pantin nous représentant. A chaque mandat, tu changes le pantin. Mais tu ne changes pas l'élite. Le président est un bouc-émissaire, un souffre douleur, une simple marionnette. La vérité se trouve au-dessus des institutions elles-mêmes. Ce petit groupe de personnes... Il faut que nous arrivions à violer le violeur.

Jephté me faisait son speech sur sa théorie du complot. J'avais l'impression d'être sur les pauvres sites conspirationnistes qui pullulent sur la toile.

- Ce que je vais te proposer est simple. Vois-tu, le monde marche sur un schéma de pyramide. En effet, nous faisons partie d'un tout. Si tu le veux bien, je vais te faire disparaître de la surface de la planète. Afin que tu te retrouves en dehors de cette Pyramide. Par conséquent, si tu n'existes plus, tu n'es plus soumis aux lois qui régissent notre société actuelle.

J'acquiesçais, puisque c'était de toute façon mon sport national.

- Tu es prêt à tout quitter pour changer de vie ?

- Oui ! Je n'ai pas spécialement d'attaches.

Jephté se gratta le crâne.

- Parlons du travail que je vais te proposer alors.

Alexandre posa deux tasses de thé en face de nous, et une coupole remplie de morceaux de sucres.

- Il me semble injuste qu'il faille trimer jusqu'à la dernière bulle d'air. Le boulot que je vais donc te proposer sera éreintant et traumatisant. Mais la période de travail sera relativement courte comparée aux nombreuses dizaines d'années que la société nous impose à cravacher pour une retraite misérable.

- Combien de temps ?

- Une année.

Cela me semblait relativement correct.

- Tout travail mérite salaire, je ne t'apprends rien. Déjà avant toute chose, je fais en sorte que mes disciples aient de quoi vivre aisément. Tu sera donc nourri logé blanchi. Winnie te montrera tout à l'heure ton futur lieu de villégiature. En ce qui concerne la

rémunération, tu seras rémunéré de base avec ta propre assurance vie. Nous possédons des taupes dans des mutuelles, nous pouvons donc facilement encaisser l'argent de ta mort en truquant ta date d'adhésion. De plus, tu toucheras 10% de l'argent que tu génèreras via les missions qui te seront confiées. Je placerais pour toi une partie de cet argent sur des comptes offshore afin de capitaliser encore plus d'argent. Es-tu satisfait ? J'esquissais un vague sourire.

- Tout cela me semble correct.

Il porta sa tasse à sa bouche, et j'entendis le bruit du liquide entrer dans sa glotte.

- Le seul conseil que je peux te donner : n'accepte pas ce travail si c'est seulement pour les millions d'euros. Puisque tout s'écroule sous le poids de la cupidité. Tu dois être dans une réelle démarche de reboot spirituel. Tu crois en qui ? En Jésus ? En Yahvé ? En Allah ? En Joseph Smith ? En Bouddha ? En Raël ? En Satan ? En un alien ? En Bruce Springsteen ?

Je croyais en rien, à part en la sieste.

- En rien, Monsieur. Je suis athée.

- Très bien, jeune homme. Passons à la face cachée de l'iceberg. Il faut savoir que nous sommes des professionnels. L'élite du marginalisme. Notre organisation est appelée par certains médias « Le Gang des Zombies ». Mais nous ne sommes qu'une légende urbaine, une vaste rumeur. Certains quittent la société pour fonder des communautés hippies dans les égouts. Très peu pour nous, je tiens à la dignité de tous mes soldats. Tu auras toujours ce que tu veux, tu dois juste éluder le matériel. Ni montre, ni bijou. Plus de téléphone. Plus de Smartphone. Plus d'Internet. Considère-toi en Corée du Nord. La superficialité est bannie. Notre mission est de tuer le capitalisme et le matérialisme. Et pour cela, j'ai besoin de gens censés comme toi, Marlon... Je ne suis pas là pour engager des racailles fouteuses de merde. Je désire avoir à ma disposition des manipulateurs d'esprits acerbes partageant cette doctrine qu'est l'anarcho-primitivisme. Je ne savais pas ce que c'était, mais je n'ai pas osé demander. J'ai

acquiescé. Comme d'habitude.

- Je veux que tu ailles au-delà de tes limites, Marlon. Cette année que je t'accorde va te servir à te reconstruire, à te découvrir, à voir ce dont tu es capable. Je te veux impitoyable. Je veux que tu te venges de cette société qui t'a chié dessus pendant une vingtaine d'années. Laisse ta morale de côté. La morale c'est seulement les limites que l'on veut bien s'accorder. Comme je dis toujours, la morale, c'est ce petit truc qui fait qu'on ne se masturbe pas à table devant ses parents. Tu me suis ?

L'image était claire. Mais pourquoi ne le ferait-on pas ? Je bus une goutte de thé.

- Je ne cherche pas à faire de vous des gens mauvais. Juste à être vous-même, dans un monde qui ne vous accepte pas. Nous sommes des êtres civilisés. Aucun acte ne doit être gratuit. Tout doit être pondéré et modéré. Toutefois, je n'interdis pas la barbarie. Je la tolère. Puisqu'elle fait partie de chacun d'entre nous. Mais je pense seulement qu'elle doit s'appliquer uniquement lorsqu'elle est nécessaire.

Jephté rajouta un sucre dans sa tasse.

- Parlons de ta disparition officielle de la surface de la planète. Je vais te permettre de fuir le monde. En 1945, lorsqu'Adolf Hitler était au pied du mur, il a assassiné sa femme et maquillé son propre suicide. Il s'est ensuite enfui en Amérique du Sud pour commencer une seconde vie anonyme. Alors que tout le monde le croyait mort à la fin de la seconde guerre mondiale, il a passé une quarantaine d'années paisible alors qu'il était l'homme le plus détesté de toute l'histoire de l'humanité. C'est une pratique courante. Idem pour certaines célébrités. Maquiller sa mort est le must de l'arnaque.

Imiter Hitler ne m'excitait pas plus que ça. Je buvais mon thé en fixant le col Mao de Jephté.

- Ta première mission commence demain, Marlon. En effet, tu vas participer à une soirée médecine organisée par la fille d'un riche magnat du pétrole. Alcool à volonté et filles sublimes. Une soirée placée sous le signe de la luxure. Tu auras deux tâches

à effectuer ce soir-là : amener des sachets de cocaïne à la jeune fille et récupérer l'argent. Et enfin, en fin de soirée, tu devras asperger d'essence les alentours de la maison.

- Je ne comprends pas... Pourquoi ?

- Cette maison sera l'endroit de ta mort. Samedi, tu meurs dans un incendie. Il te faudra donc brûler cette baraque. As-tu déjà entendu parler de ce Pyromane ? Il va falloir faire croire que c'est une de ces nouvelles œuvres. On appelle ça un « Copycat » dans le jargon.

Je ne savais pas quoi dire.

- Je sais que tu sens que tu n'en es pas capable. Mais c'est faux. Tu vas y arriver. Nyx t'expliquera comment procéder. Et il y'aura une deuxième personne qui travaille pour nous qui t'aidera à réaliser ta tâche. Ca sera un jeu d'enfant. Après cela, tu seras officiellement décédé. Nous procéderons à ton enterrement. Et ton renouveau commencera enfin. Quelques dernières précisions : quand tu seras officiellement mort, n'aie pas peur des autorités. Ces gens ne sont avant tout et après tout que des fonctionnaires. Un simple billet suffit à les faire taire de toute manière. J'use de toute mon influence pour votre sécurité. La police est corrompue. Mais attention aux gens. Toute personne qui t'aurait reconnue après le jour de ton enterrement devra être éliminée. Je suis formel sur ce point. Entraîne-toi donc demain soir à être discret. Et enfin, tu seras géolocalisé, afin de pouvoir te venir en aide au cas où. Nous n'existons pas, par conséquent nous ne communiquons pas. Tu dois agir comme si tu étais un fantôme. As-tu ce que je t'avais demandé ?

J'acquiesçais puis j'ai remis mon fichier d'une centaine de numéros de carte bleue à mon nouveau patron.

- Quand on ne manque de rien, on remarque certaines choses invisibles aux gens qui sont occupés par d'autres choses tels que leur confort ou leur avenir. Quand tout est acquis, l'œil s'ouvre. Sur quelque chose d'astral. De grand. Dans un an, tu me remercieras. Observe tout, n'admire rien.

Je ne savais pas de quoi parlait mon interlocuteur, mais je lui ai

esquissé un sourire de diversion. J'avais néanmoins un mal de tête considérable.

- J'ai une dernière question. Tu es de quel groupe sanguin ? Pour être sur que je n'ai pas de fausses informations.

- O + . En quoi c'est important ?

- O + . Parfait. J'aime que mes dossiers soient exacts.

Nyx attendait à l'entrée et était en pleine lecture d'Ainsi Parlait Zarathoustra.

- Je t'emmène dans ton nouveau « chez toi ».

Après un trajet anecdotique en voiture, nous sommes arrivés sur une propriété privée. Un panneau affichait « Sanatorium Sainte Thérèse d'Avila ». La devanture du sanatorium était sordide. Les murs rainurés avaient quelque chose de répulsif. Aucune voiture n'était garée devant. Nous étions dans un lieu fantôme.

- Le lieu est désaffecté depuis plus de quinze ans. Tu crécheras au dernier étage du bâtiment principal. On l'appelle « le paquebot ». Une partie de la communauté vit ici. Je sais que le bâtiment ne paie pas de mine comme ça, mais rassure-toi, tu seras bien. Nous avons même une piscine intérieure. Et tu pourras profiter d'une très belle vue. Il y'a également d'autres pavillons sur le terrain, mais tu n'as pas besoin de t'en occuper...

Autrefois, le sanatorium accueillait des malades de la tuberculose, des gens donc exclus par la société. Au final, rien n'a changé.

Nous pénétrions dans le paquebot et parcourions de nombreux dédales. Plusieurs néons bourdonnaient et l'intérieur était vétuste. Il me montra une porte.

- Nous y voilà.

La chambre était plutôt spacieuse, à ma grande surprise. C'était plus grand que mon ancien appartement. On pourrait même y vivre à deux, voire trois. J'avais également une salle de bain avec des toilettes, ainsi qu'un espace cuisine pour pouvoir exprimer mes faibles talents culinaires. Il y'avait même une cafetière, cela tombait bien puisque je ne buvais jamais de café...

Dans l'armoire, on trouvait une dizaine de t-shirts de différentes couleurs, sans marque. Des pantalons, des jeans, des baskets, des chaussures de ville, des caleçons, des chaussettes... J'avais même à ma disposition quelques costards.

- Si la taille ne convient pas, n'hésite pas à nous le dire, on s'occupera de remplacer ce qui ne te va pas.

- Merci, c'est gentil.

- Si tu as besoin que nous te fassions amener une masseuse ou une prostituée pour te détendre, tu as juste à passer commande d'avance quand je suis là. Idem pour la nourriture, ou objets divers tels que produits de toilettes, ou même des livres ou des DVD, tu me fais une liste de courses que tu aimerais et je t'apporte ça. D'ailleurs, on va y aller ce soir, je vais t'emmener. Je ne tenais pas spécialement à aller faire la queue dans des grandes surfaces. Mais ayant été pris au dépourvu surtout en ce qui concerne l'histoire des prostituées, je n'ai pas osé refuser.

En bas du sanatorium, Nyx s'alluma une clope.

Un camion se gara. Deux types à l'allure quelconque sortirent du véhicule. Ils ouvrirent le coffre et dégagèrent une civière recouverte d'un long drap blanc.

- Tu te demandes ce qu'il y'a sous le drap, n'est-ce pas ? m'interrogea Nyx avec un sourire jusqu'aux oreilles.

- Un cadavre ?

- Evidemment. Mais pas n'importe lequel.

Il souleva le drap.

Un corps nu se présentait à moi. Le visage avait été littéralement massacré, voire carbonisé, et difficile d'imaginer le visage initial de cette personne. Il avait des cheveux courts, et un corps plutôt grand et mince.

- Il s'appelait Bogdan. Ce sera ton remplaçant pour ton enterrement. Le corps du Christ. Il a ta corpulence donc ça passe crème.

J'étais dubitatif et ça, Nyx l'avait bien remarqué, tandis que nous nous dirigions tous vers une sorte de salle d'autopsie.

- Mec, j'ai travaillé dans une morgue, je connais mon job. Sors de ton sac ce que Safed t'avait demandé.

J'en sortis une vieille chemise à moi, un pantalon correct et mettable en soirée, un caleçon, des chaussettes noires et des chaussures de ville.

- Bon sortez les mecs, laissez-nous un peu d'intimité, je vais habiller Monsieur.

*

Nous étions derrière un immense entrepôt. Nyx a saisi un code de sécurité et utilisé une clé. Rebelote à l'intérieur de l'entrepôt.

Avec une lampe de poche, nous nous dirigeons dans de nombreux couloirs. A l'entrée d'une salle, Nyx me demanda de l'attendre.

Trois minutes interminables après, il revient tout content de lui.

- J'ai coupé les caméras de surveillance. On est tranquille.

- Quand vas-tu me dire où nous sommes ?

- Patience, Marlon.

- Et pourquoi ne sommes-nous pas allés faire nos courses ?

- Patience, je t'ai dit. La patience est une vertu, ne le sais-tu pas ?

Des dédales, des dédales, toujours des dédales, des dédales de dédales, des dalles différentes à chaque dédale, un rond-point de dédales, pourquoi je dédaignais détailler alors que Nyx ne désirait point me détailler les détails de cette déroute annoncée.

Désemparé, j'avais envie de dégueuler derechef comme une décérébrée dérégulée. Je pense que, même en quittant la société, je n'avais pas fini de me faire couillonner.

- Marlon, tu te dois de comprendre un truc. En surface, il y'a tous ces gens honnêtes. Ils consomment sagement, ils font la queue, ils suivent le droit chemin. Il y'a ceux qui un jour pètent un câble. Ils font la une des journaux, et sont montrés du doigt par ces mêmes gens honnêtes. Ils s'endorment paisiblement et se réjouissent de ne pas être comme eux. Puis il y'a les

débrouillards. A petite échelle, il y'a les ouvriers qui travaillent au black. C'est illégal, mais il n'y a pas mort d'homme. Après on monte doucement dans l'illégalité. Les petits dealers de drogue, les gros dealers de drogues, les gens corrompus, les flics corrompus, le gouvernement corrompu... Mais je te rassure, nous n'irons pas si haut. Pour mieux illustrer mon propos, de ton vivant, avais-tu un compte Facebook ?

- Oui, pourquoi ?

- Sur Facebook, au fil du temps tu t'es créé un réseau d'amis, du moins de connaissances, qui au final ne servent à rien à part éventuellement flatter ton égo sur des photos ou des publications idiotes. Des gens qui à part se vanter ne t'apportent rien. Je me trompe ?

- Non non, c'est bel et bien ça.

- Ici, c'est le même procédé. Faire partie de ce qu'ils appellent « Gang des Zombies » c'est être en lien avec des centaines de personnes, sauf que eux peuvent réellement t'apporter des services différents. En gros, nous avons toutes les clés.

Nyx ouvrit une grille et une immense surface s'illumina, des milliers de néons s'éclairèrent.

- Bienvenue chez Auchan, Marlon.

C'était une blague ?

- N'oublie pas de prendre un caddie. Tiens, j'ai une pièce de 1 euro.

J'étais complètement médusé. Ne plus avoir d'identité pour... pénétrer la nuit chez Auchan ?

- Nous n'allons pas dans le sens de la société de consommation, si nous n'achetons pas leurs produits.

Bordel, mais ferme ta gueule !

- Il faut juste être méthodique. Interdit de se battre avec des poissons, ni se jeter des œufs à la poire.

Je suis donc allé chercher un caddie et je l'ai rempli. Il y'avait des seringues pleines de sang au sol dans le rayon Charcuterie. Je m'étais complètement fait avoir...

Copycat

« Il porta son regard vers Sodome et Gomorrhe et vers toute la plaine environnante et il vit s'élever de la terre une épaisse fumée, comme celle d'un immense brasier. »
Genèse 19 :28

« Si vous apprenez que, dans le camp des ennemis, il y'a des festins continuels, qu'on y boit et qu'on y mange avec fracas, soyez-en bien aise ; c'est une preuve infaillible que leurs généraux n'ont point d'autorité. »
Sun Tzu

J'aurais pu trouver franchement pire comme dernière apparition publique : une réception élégante dans la villa d'un magnat du pétrole multimillionnaire, Pierre Goschmann, dans les hauteurs de cette bonne vieille région de merde. Tout le petit gratin y sera. Cela inclut célébrités locales, futurs médecins et avocats, et parasites en tout genre, dont je fais partie. Cette petite sauterie élitiste est organisée par Flavia Goschmann, fille chérie et future unique héritière de l'empire Goschmann. Pendant que Papa Gosch est entre deux avions entre Bahreïn et le Koweït, Flavia a décidé d'inviter tous ses amis de sa promo de médecine.

Mais l'héritière a un pêché mignon, une addiction, une faiblesse : la cocaïne.

Voilà où j'interviens. Je suis le fournisseur officiel de poudre blanche de la soirée médecine la plus hype de l'année. Ne croyez pas que j'en retire une quelconque fierté ; je m'en foutais royalement.

Mais malheureusement, ma tâche ne s'arrêtait pas là.

Flavia était connue pour sa perversité, sa frivolité et son goût pour la luxure. La soirée devrait donc normalement se terminer en orgie générale. Pendant que tout le monde sera affairé à trouer ou à se faire trouer, mon rôle sera d'asperger les contours de la maison d'essence afin d'établir le brasier le plus hype de l'année. Appelons-la ça un « Copycat ». L'objectif étant de copier allègrement le modus operandi du fameux Pyromane, afin de faire croire aux médias qu'il est l'auteur de ce bûcher.

Officiellement, mon cadavre sera retrouvé au sein de la baraque. Et la boucle sera bouclée.

L'habit ne fait pas le moine, mais il permet de rentrer au monastère.

Ma tenue de soirée m'attendait dans une housse en plastique noire : costume noir, chemise en oxford blanche et cravate grise. Le costard avait été « récupéré » tranquillement cette nuit chez Hugo Boss, d'après Nyx, puisque un des rares plaisirs des zombies était apparemment d'aller faire les magasins en nocturne.

Je remettais comme il faut ma cravate comme un bon commercial sous-payé. Ma marchandise était prête. J'analysais les sachets de cocaïne comme si c'était les selles d'un panda. Avec fascination et dégoût. Nyx me rassura comme il pouvait.

- Freud prenait de la coke lui aussi. Alors ne culpabilise pas d'en refourguer.

Il était vrai au final qu'écouler un peu de came n'était pas pire que de gérer un standard ou une autre corvée de ce genre.

- Tu as fait économie au lycée ? Lorsque tu vendras la coke, tu dois créer le client façon Peter Drucker.

Ou le lobotomiser façon Michel Drucker.

- Je sais que ce n'est pas facile pour toi tout ça, me rassure Nyx. Mais par essence, notre collaboration marche dans les deux sens, comme un palindrome. Et tout cela ne durera que quelques mois, je te le promets. Considère ça comme un V.I.E, comme du volontariat dans un pays étranger. Après tu n'auras plus jamais besoin de bosser. A toi les cocotiers, avec un bon vieux Nietzsche sur les plages de Cuba.

Je hochais la tête en signe d'approbation. J'ai eu des flashes de plage, des flashes de ténèbres, des flashes de flashes.

Le crépuscule envahissait le panorama. Des papillons de nuit flirtaient avec la lumière des réverbères. Le rendez-vous final se déroulerait dans une église. A cet endroit, je ferais mes adieux à la vie. Nyx m'a donné toutes les instructions nécessaires : à qui fournir la came, où trouver l'essence pour le futur barbecue... Je devais également rejoindre un de leurs agents infiltrés, qui

apparemment viendra de lui-même à moi.

Perdu dans mes méditations, à l'intérieur de la Bentley, elle aussi perdue dans le flot de la circulation, j'aspirais à rien d'autre qu'inspirer et expirer dans ce monde qui n'avait au final aucun sens.

J'étais dans les vaps pendant que Winnie et Nyx débattaient sur des sujets quelconques, comme d'habitude. La discussion la moins hype de l'année. Je déteste ce putain de mot « hype ».

- Il n'y a actuellement aucun mérite à citer l'Art de la Guerre. N'importe quel abruti qui veut se faire mousser citera ce connard de Sun Tzu. C'est beaucoup trop simple. On va dans la facilité. J'irais même jusqu'à dire qu'un roman contemporain citant l'Art de la Guerre sera automatiquement une grosse bouse.

- Je vais dans ton sens, Feu d'artifice, mais tu ne peux pas comparer l'Art de la Guerre aux phrases récurrentes des jeunes adolescentes qui citent par exemple Wilde avec « La meilleure façon de résister à la tentation, c'est d'y céder... » ou encore JP Sartre avec le sempiternel « L'enfer c'est les autres ».

- Peut-être mais on ne peut pas nier que la citation de Sartre est sûrement la phrase la plus vraie et vérifiable de toute l'histoire de la littérature. Il faut pardonner à cette jeunesse inculte de s'approprier certaines phrases. Mais pour l'Art de la Guerre, c'est impardonnable. Et citer Le Prince de Machiavel, quoique plus rare, ça ne passe pas non plus pour moi.

- Le pire pour moi, c'est la philosophie, Feu d'art'. Un ping-pong d'auteurs qui se réfèrent sans cesse à d'autres auteurs.

- Ton truc, ce n'est pas les bouquins, c'est les kippas. Laisse chacun dans son domaine.

Les deux se chamaillaient comme un vieux couple qui ne baisait plus depuis le jour de leur mariage. Je n'ai pas osé demander à Winnie pourquoi il a appelé Nyx par le doux sobriquet de « Feu d'artifice ». J'avais bien quelques idées graveleuses que je décidais de ne pas développer.

- Evoquer Dr Jekyll et Mister Hyde, c'est cliché pour toi, demanda

Winnie.

- Le summum du cliché ! A égalité avec les rayons de soleil qui filtrent à travers les stores vénitiens.

Safed hocha la tête en signe d'approbation.

- Bon dieu qu'elle va être sinistre cette fête. Je crois même que je préférerais être attaché à une chaise à regarder toute la nuit la chaîne Al-Manar que de me mélanger à tous ces petits connards. Bon courage d'avance, Marlon. Au passage, invente-toi une identité.

Je n'étais même pas encore arrivé que je commençais déjà à être en sueur.

La Bentley gravit la longue colline. Des villas de luxe, peuplées par des quinquagénaires millionnaires, serpentaient la route, et il est vrai que c'était à se demander pourquoi le pyromane n'avait pas encore sévi dans ce quartier. Les pelouses étaient toutes admirablement taillées. Il y'avait autant de piscines ici que de paraboles en banlieue. Des hauteurs, la ville était magnifique. Un sacré leurre. Les paniers de baskets accrochés devant le garage, les berlines garées, les portails automatiques, les parterres de fleurs. Une bien bonne bourgeoisie. Un bon peloton d'enculés arrogants. Quoique dans notre société actuelle, même les pauvres sont devenus arrogants et veulent faire croire qu'ils ont un train de vie de richards.

Donne-leur l'abondance et ils s'entre-tueront.

Quand nous sommes arrivés, il fallait bien avouer que la villa était d'une splendeur irréaliste. D'après les informations de Nyx, la baraque était composée d'environ 30 pièces, et forme un espace de vie de plus de 1500 m2. Quant à la piscine, elle était simplement immense. Malgré sa beauté apparente, ce mouvoir doré représentait la tyrannie, les penchants matérialistes de cette société. Elle appartient à un exploiteur de plus, mangeur d'âmes. On attendait déjà la fête battre son plein, avec des « boom-boom » lointains.

Le vieux couple me déposait. Je descendis côté passager et les laissais continuer à déblatérer sur toutes les formes de clichés.

- Bon courage, mechouga me lança Winnie par la fenêtre.

Je le saluais d'une main puis relaçais ensuite ma chaussure quand une ombre vint se planter devant moi. L'ombre la moins hype de l'année. Je reconnus la conquête de choix d'Aaron. Il/elle m'effleura l'épaule.

- Salut Marlon.

J'eus le réflexe de regarder à droite, puis à gauche.

- Comment connaissez-vous mon prénom ?

- Tutoies-moi, chou. C'est moi l'agent de Jephthé. Je m'appelle Cyril.

J'étais médusé au possible. Il y'a deux jours, je suis rentré dans Auchan, j'ai volé des pommes noisettes, des pâtes de toutes sortes, des glaces Haagen-Dazs, bref je ne vais pas détailler tout le butin. Aujourd'hui, je me retrouve à devoir faire sauter une baraque archi-comble avec l'aide d'un monstre en talons. J'avais l'impression que Marcel Béliveau se cachait dans les fourrés, et qu'il allait enfin surgir pour me sortir de cette foutue mascarade dans laquelle je m'étais empêtré. Bref. Autant j'étais plutôt classe pour une fois, que Cyril était le VRP du mauvais gout. Le VRP le moins... Bon j'arrête. Bref, du vert sur les paupières, un maquillage outrancier, des talons de 15cm, un corsage léopard, j'en passe et des meilleurs.

- Tu ne vois pas d'inconvénient à travailler avec un shemale ?

- A la base, je vois un inconvénient à travailler tout court. Le reste c'est le décor.

Il/Elle m'exaspérait. Impossible de passer au-dessus de sa différence.

- Je serais là pour t'aider à mettre le feu. Je te donnerais le signal et tu iras chercher l'essence.

Il me tendit un GPS pré-réglé, que je m'empressais de fourrer dans ma poche. Vu les talons qu'elle portait, cela paraissait évident que ce n'est pas lui qui allait chercher l'essence. Je me perdais

dans les « il » et « elle », ne sachant plus à quel groupe nominal me vouer. Je faisais mine de m'intéresser un peu à sa vie.

- Pourquoi tu fais tout ça ?

- Pour enfin être moi-même.

Quel cliché ! Le cliché le plus hype de l'année. Oui, je continue !

- C'est à dire ?

- Pour devenir complètement une femme. Actuellement, je prends des hormones, d'où ma poitrine. Je fais également des injections de testostérone, mon médecin m'a prescrit du Androtardyl 250 mg.

J'acquiesçais comme si j'y comprenais quelque chose. Dommage que ton docteur ne t'ai pas prescrit du cyanure.

- Avec l'argent de Jephté, je vais pouvoir me payer une vaginoplastie dernier cri. Voilà mon rêve. Est-ce plus bête que de vouloir se payer une villa en Espagne ?

Passez-moi les clés de la villa. Même avec la crise, je prends.

Large.

- Je suis une femme. Je me suis toujours sentie femme. Mais tout ça a un réel coût, chou. En plus de la vaginoplastie, je dois également payer pour cacher ma pomme d'Adam, pour modifier ma voix, pour avoir de nouveaux implants mammaires, pour suivre un traitement hormonal... Un véritable parcours du combattant.

Il est prouvé que la plupart des personnes qui bénéficient d'une opération de changement de sexe se suicident. Je ne trouvais pas opportun de lui en parler.

- Ne sois pas intimidé, Marlon.

Je hochais faiblement la tête, le regard dans le lointain. Il était vrai que Cyril pouvait réellement commencer une nouvelle vie, puisqu'il va jusqu'à changer de sexe. Dans un an, allais-je devoir me refaire faire le visage pour passer incognito ? J'étais dans le doute le plus total.

Nous passions une grille. Nous marchions sur un tapis rouge, summum même du cliché absolu. Quelques véhicules étaient

garés dans la cour, dont une Lamborghini jaune qui faisait forcément la joie des badauds.

Une sublime femme, que j’imagine être Flavia Goschmann, accueillait les invités. Elle avait une cigarette électronique en bouche. Je l’imaginais aisément avec une queue dans le gosier. Elle parlait à deux de ses copines. Elles étaient tartinées de cosmétiques aux hydrocarbures et avaient les joues creusées et les pommettes plus que proéminentes comme des mannequins de chez Prada. Mais que dire pour décrire plus en profondeur Flavia ? Elle avait les cheveux noir corbeau, des yeux verts « comprimé de Kétamine », une magnifique robe qui s’arrêtait à mi-cuisse et une paire de seins dans la moyenne et agréable à la vue qui gonflaient un très beau chemisier en soie, sûrement le chemisier le plus hype de l’année. D’un œil torve, elle me regarde puis me toise de la tête aux panards. Puis, ses yeux tombèrent sur Cyril, et ses yeux roulèrent vers le ciel. Elle fut interrompue dans sa contemplation par un abruti qui gardait ses lunettes de soleil alors qu’il faisait nuit. Elle lui fit la bise et lui glissa :

- Pas mal tes – je ne compris pas le nom de la marque - mon chou. Puis, nous observant de nouveau, elle glissa à l’oreille d’un de ses amis :

- Qui a laissé entrer ces trucs ? Je n’ai jamais invité... ça.

Trancher sa gorge, enfoncer un putain de couteau dans sa putain de gorge et découper comme si je tranchais une orange.

Néanmoins, je reste muet comme une carpe. D’ailleurs, est-ce vraiment muet une carpe ? Bref, cette salope me méprisait avec une puissance inégalable.

- Va chercher le mec de la sécurité au chapeau, chou.

Elle me regardait avec mépris, je la regardais avec envie. Ce n’est pas comme si c’était la première fois. C’était quasi tout le temps le même schéma à chaque fois que je regardais une fille dans la rue et que nos regards se croisaient. Elle se sentait supérieure pour une raison que seul la raison ignore. Cyril prit la parole :

- Nous sommes envoyés par Monsieur Jephthé.

Elle nous reconsidéra et rappela son ami.

- Tu es le fournisseur ? me demanda-t-elle.

J'acquiesçais sans un sourire. Elle me prit soudainement dans ses bras, comme si j'étais le sauveur. La pression de ses seins sur mon torse était une sensation plutôt agréable. Pendant qu'elle me serrait dans ces bras, je regardais Cyril d'un air interrogateur. Il secoua la tête comme pour dire qu'il ne comprenait pas sa réaction.

- Excuse-moi, je suis un peu à cran en ce moment, me dit-elle, l'œil un peu brillant. Tu t'appelles ?

- Bryan.

- Bienvenue, Bryan. Je suis Flavia. Tu es chez toi ici. Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu viens me voir. En tout cas, j'espère que tu ne m'en veux pas.

Dans la foulée, j'aperçus malheureusement une vieille connaissance en bustier moulant, avec des amis à elle.

- Hey Ryan !

Cette dinde de Truc était là et m'avait reconnu.

- Tu connais Ryan, Flavia ? Les amis, je vous présente Ryan, un des multiples mecs qui me considère comme rien d'autre qu'une benne à sperme.

Elle était sérieusement éméchée. J'étais sérieusement gêné, je saluais timidement l'assemblée.

- Euh salut !

- Pour lui, je ne suis rien d'autre qu'un garage à bites. Hey Ryan, j'espère qu'en fin de soirée, tu viendras te garer.

Elle me fit un clin d'œil. J'étais mort de honte. Et cela me perturbait qu'elle écorche ma fausse identité. B-RYAN, connasse ! Elle s'était rajoutée un piercing sous la lèvre. Et mon dieu, ne me dites pas qu'elle effectue des études de médecine. La fin du monde approchait à grands pas.

La nuit était pleine d'étoiles. Les illuminés voyaient des foutus animaux dans le ciel noir. La lune était la pustule pleine de pu du ciel. La soirée allait être très longue. J'esquivais le VRP du mauvais goût, et me mis à taper dans le champagne, servi par

d'élégants majordomes, sur des plateaux d'argents. Tout brillait. Les Rolex étaient plus répandues que des pollutions nocturnes dans les draps du Pape. Si à cinquante balais, je n'ai pas tué quelqu'un avec une Rolex, j'ai raté ma vie. Putain de Jephthé. J'évoluais dans cet impétueux brouhaha, faisant mine d'être à l'aise au milieu de tous ces gens pédants. Certains m'adressaient la parole car ils savaient que j'étais le dealer de la soirée. J'étais donc l'objet de toutes les fascinations, un rôle que je n'ai jamais eu auparavant. Pêle-mêle et alors que les coupes de champagnes émettaient des tintements à chaque toast porté à l'indicible richesse de chacun, j'entendis parler de mille et un sujets. J'ai notamment entendu parler de professeurs de fac aperçus dans des clubs échangistes, de l'analyse qu'on peut faire des films de Larry Clark, de la République Dominicaine en tant qu'endroit ennuyeux à mourir, de Basquiat, de divorces, d'adultères, de natation, de la situation politique en Syrie, d'une certaine Emeline – prénom de merde - qui serait actuellement en HP, des dernières pilules amaigrissantes à la mode, d'une vidéo de panda sur Youtube, d'une Coréenne déformée par l'abus de Botox, de Jamie Oliver, du parc Ferrari World à Abu Dhabi, de putasseries en tous genres, des performances footballistiques d'un attaquant Uruguayen évoluant en Premier League, des Reptiliens, du taux de chômage, de la taille de l'avant-dernier président de la République Française, de la couche d'ozone, de Bernard Tapie, d'hommes d'églises aperçus eux aussi dans des clubs échangistes, du cancer de la gorge, du Mexique qui n'est au final pas mieux que la République Dominicaine, du monument à la gloire de Mussolini se trouvant aux alentours du Stade Olympique de Rome, de la nudité dans la publicité, d'Oxidado, d'un documentaire sur la misère sexuelle au Japon, du dernier tube d'une diva ménopausée, de la théorie de l'échelle, du Pyromane, de la Scientologie, d'une certaine Noémie qui travaillerait apparemment dans les ressources humaines, du dernier album d'Eminem, du gaz Sarin, des Fleurs du Mal de Charles Baudelaire, du Pape qui apparemment irait également dans des clubs

échangistes, de la théorie du complot, des différentes saveurs existantes pour les préservatifs, de lubrifiants, de godes-ceintures, de boules de geisha, de Lars Von Trier, de Twitter, d'éventuelles sociétés secrètes qui vivraient dans les souterrains, du cancer de la prostate, du parc Disneyland de Hong-Kong, d'armes bactériologiques, du taux d'acidité du Coca-Cola, du dernier livre de Marc Levy qui serait beaucoup plus ennuyeux qu'un séjour en République Dominicaine, de Linux, des cadavres retrouvés fréquemment dans les fleuves de la région, du Pyromane encore une fois, de Handball, de l'expérience sur la conscience de l'eau étayée par un test avec du riz, d'Albert Camus, du lancer de nains, d'un régime anti-graisse, des sept merveilles du monde, de formules mathématiques, de la dernière connaissance qui pose à poil en couverture d'Entrevue, de terroristes qui fréquenteraient régulièrement des clubs échangistes, du cancer des testicules, du tantrisme, de The Wire, de vignobles, des frères Coen, de l'émergence d'une nouvelle scène comique ratée, du Costa Rica, de martiens aperçus dans des clubs échangistes... Je m'emparais d'un nouveau verre. Du Kraftwerk retentissait dans les enceintes.

Slalom parmi les convives, mes sourires étaient timides, mes lèvres n'avaient pas le temps de sécher, sans cesse humectés par cet excellent champagne, qui me détendait peu à peu. Certains se murgeaient avec finesse, l'ambiance était feutrée, les verres s'entrechoquaient et il me paraissait peu probable que tout ce petit monde fasse dégénérer la soirée tellement l'atmosphère était classieuse. Et stagnait dans l'air le parfum des femmes qui viennent et repartent. Les portes-fenêtres donnaient sur un salon immense. La décoration était indescriptible, une telle accumulation d'œuvres d'art diverses, qu'il était possible de choper le fameux Syndrome de Florence rien qu'en restant planté dans le salon. Je faisais tranquillement ma visite de la maison comme si j'étais intéressé par l'achat de cette baraque. Dans une pièce reculée, des étudiants étaient regroupés autour d'une table.

C'est à ce moment-la que j'ai compris qu'ici, la seule chose qui était pure est la cocaïne.

En effet, des rails étaient tracés sur la table basse, et chacun y allait de son TGV nasal. Certains me remerciaient d'avoir ramené cet apéritif, et je m'étonnais que mon identité soit aussi vite démasquée par toute l'assemblée. Les nouvelles circulaient vite dans cette soirée, et je devais faire attention à la suite des événements. Bref, je les regardais imiter fièrement Tony Montana, respecter leurs rituels, tracer des lignes avec leurs cartes noires, bref faire parler la poudre. Poudre aux yeux, poudre d'escampette. Ils se remettaient sur les bons rails. Leurs trains de vie roulaient sur des rails de coke. Ils lisaient l'avenir entre les lignes. Les femmes partaient pour aller se repoudrer. La poudre, les plumes et le goudron. Trop de poudre, et forcément tous ces petits friqués finissaient sur la paille. J'ai slalomé entre tous ces fils de bourges qui testaient la poudreuse. Je pouvais continuer des heures comme ça. J'avais même mes quelques anecdotes inutiles sur la coke, comme par exemple qu'elle est légale au Portugal. Ou encore que 90% des dollars circulant en Amérique contiennent des traces de cocaïne.

Truc était justement en train de taper dans la coke. Elle me repéra et tout en frottant ses gencives avec la coke qui lui reste sur les doigts, elle me demanda :

- Tu veux te taper une ligne ?

Hochement de tête négatif de ma part. Elle avait des tics nerveux sûrement dus à la coke.

- Je comprends. Comme dans Scarface. Ne pas s'enfiler sa propre came.

Citer Scarface était beaucoup plus cliché que citer l'Art de la Guerre. Mais néanmoins beaucoup moins cliché que de mettre la musique de Dirty Dancing à son mariage. Et elle aspira de plus belle avec dans la narine gauche un billet qui s'avéra être de 500 euros, et j'étais médusé puisqu'il ne me semblait pas avoir vu auparavant un billet de 500 euros en vrai. Bref, elle tapait plus de coke que Marilyn Monroe. Cette pute était tellement cokée

qu'on aurait pu l'appeler « la traînée de poudre ».

Au final, dans ce brouhaha j'étais perdu, et tout le monde sniffait, allumait des joints ou des cigarettes, j'étais agressé par les molécules de nicotine, et pendant que le filigrane flirtait avec les milligrammes, j'avais des envies subites d'expérience de Milgram, d'escamoter tout l'organigramme de toute cette merde intersidérale.

Je sortis de la villa m'aérer l'esprit. Sur le parvis, des étudiants regardaient sur un iPad un dessin animé avec une femme violée par des tentacules. Rien n'est étonnant venant d'une jeunesse qui jouit devant des écrans. Tout d'un coup, je vis Grant. Il portait un blouson usé jusqu'à la corde ; il pouvait donc aller se pendre. Il s'avança vers moi en me pointant du doigt. Le truc qu'on interdit aux gosses quand ils sont petits.

- Hahaha ! Forcément quand y'a de la moule dans le périmètre, t'es toujours là mon gars. Un véritable radar à fentes. Un périscope de toute première catégorie. Un G.P.S. Gros Pervers Sexuel.

Il me tapota l'épaule.

- Alors mon gars ? Toi aussi, je suppose que tu es venue abuser d'une petite connasse d'infirmière insipide ? Personnellement, je ne vais pas gâcher cette chance unique, féérique et magique d'utiliser mon flamboyant stéthoscope sur les hauteurs de notre si belle région.

J'étais visiblement gêné.

- Tu n'es pas content de me voir ? Laisse-moi deviner, Juif m'a encore chié dessus ? Il t'a encore mis en garde contre moi ? Et oui mon gars, je suis une mauvaise surprise. Un peu comme le priapisme. Alors elles sont bonnes ? Comment est cette cuvée ? Diabolique ? Celtique ?

- Aucune idée.

- Amuse-toi, débile mental. Prends exemple sur moi ; je remplis mon verre et je vide mes couilles. C'est le principe des vases communicants.

- Vous êtes vraiment là pour ça ?

Il ouvre son imperméable. J'aperçus une crosse dépassant de sa poche intérieure.

- Reconnais-tu l'infatigable Sylvain ? Il se faufile de partout, un véritable caméléon d'une exceptionnelle furtivité... Sinon pas mal la piscine, dommage que j'ai oublié mon slobard de bain. Puis de toute façon, Sylvain ne sait pas nager.

Il alluma une cigarette et me souffla la fumée dans la tronche.

- Bon on se retrouve après, je vais aller voir la maîtresse de maison afin de savoir si tout se déroule parfaitement et ensuite sécuriser le périmètre. Et pour répondre à ton interrogation, je suis en mission donc je n'ai pas le droit de toucher aux plats cuisinés. Peut-être qu'à six heures du mat', j'irais me dégoter un cul d'occasion. En tout cas, je t'ai observé et je ne t'ai pas vu une seule fois dodeliner du chef au rythme de cette bonne vieille musique de merde qui passe. Tu t'es cru dans un bal de pureté ou quoi ? Vendre de la drogue ne t'empêche pas de t'amuser, mon gars.

Je levais les yeux au ciel.

- Comment savez-vous pour la drogue ?

- Goschmann m'a demandé d'être aux petits soins pour toi, vu que tu es son dealer chouchou. Je te conseille d'aller la culbuter sans plus attendre.

- Et pour la drogue, qu'allez-vous me faire ?

- Rien voyons petit, je ne suis pas un bœuf de la Bac. Je suis en freelance. Fais l'argent, petit. D'ailleurs, je ne comprends pas que la vente de drogues soit interdites dans un pays, voire une société, capitaliste à mort. C'est l'hôpital qui se fout du Charity Shield. Allez je te laisse, ça commence à chauffer.

La fête commençait à dégénérer. Les tenues étaient tout d'un coup beaucoup plus légères. Les rires des parvenus commençaient à me parvenir depuis le parvis. Certains commençaient à baiser dans le jacuzzi, comme pour montrer l'exemple. Les mélanges opéraient, ainsi que la sélection

naturelle, les filles les plus fines allant automatiquement vers les mecs plus forts. Elles étaient à la recherche du mâle alpha, peu importe si l'heureux élu était analphabète. Il était troublant de voir tous ces êtres, très bien habillés, se dévêtir sans honte. De plus, je n'avais jamais eu d'actes sexuels réels, ni de pénis, puisque seul le mien était sollicité normalement, cela va de soi. Il était difficile pour un gymnophobe de supporter cette soirée. J'étais planté verticalement comme un menhir. Ma vie entière se résumait à ça ; j'étais spectateur, jamais acteur.

Les corps s'enchevêtraient, se superposaient, fusionnaient, s'accumulaient, s'accoulaient et forcément s'enculaient. Il n'y avait rien de sensuel à cette prolifération sensorielle de sangsues en chaleur. Des gémissements, des râles de plaisir, des appareils génitaux élevés au rang de Saint Graal, je me croyais sur le tournage d'un film porno faiblard. Cette accumulation de viande et de stimuli était quelque chose d'au final assez logique dans un monde où tout est marchandise.

Et pourquoi le monde ne tournait-t'il au final qu'autour du cul ? L'argent fait peut être tourner le monde, mais les gens désirent de l'argent seulement pour accéder à des baisers de meilleures qualités. Voici la vérité unique !

La luxure est-elle une maladie de l'âme ? Elle extrait la sexualité de sa valeur spirituelle et morale dans un monde où les gens ne veulent plus réfléchir. Ils veulent consommer, l'être humain représente de la charcuterie.

Nous sortons d'un vagin. Toute notre vie, notre objectif est d'y retourner.

C'est une boucle. Rien de plus logique. De plus, il faut également savoir qu'un testicule pèse autant que l'âme humaine, c'est-à-dire 21 grammes. Il n'est donc pas étonnant que l'on ne pense qu'à baiser. On naît d'une baise. On passe sa vie à baiser et à se faire baiser.

La vie est un baisodrome. Dans la villa Goschmann, on ne faisait rien d'autre que de vivre.

Tout se polarisait sur le mélange des sens et l'échange des

fluides. Certains se pignolaient devant des relents de saphisme. Elles pensaient que leurs orifices avaient la valeur de saphirs, et s'affirment comme les descendantes de toutes les catins prônant le libertinage comme un néo-libéralisme de masse. Buvons dans le caniveau, mollardons dans le calice. Peinards dans ce lupanar, ils ne laissent qu'un sursis à leurs existences autodestructrices. A l'heure où le libéralisme sexuel se développe tandis que s'amenuise la liberté d'expression, les gens s'enculaient gaiement et cela ne semblait choquer personne. Merci à la démocratisation du porno. Nous passions du catalogue de la Redoute aux gangs-bangs. Remarquons la démocratisation de certaines pratiques sexuelles. Prenons l'exemple de l'anulingus : à la base c'était une preuve d'amour, cela voulait dire que je t'aime tellement que je suis même prêt à lécher l'endroit par où tu chies.

Qu'ai-je observé qui m'ait marqué ? Un mec se mettant de la cocaïne sur le gland afin de prolonger plus longtemps l'acte sexuel. Des étudiantes qui suçaient des godemichets fluorescents. Une dinde qui sniffait des lignes de coke qu'elle avait tracé sur le cul d'une autre. Quand elle relevait la tête, ses yeux se révulsaient. Puis elle lâchait des petits soupirs de satisfaction, s'assimilant parfaitement avec le bruit d'une brebis qu'on égorge sèchement. Odeurs caractéristiques de baise, je déambulais à travers la villa, dans le jardin ou près de la piscine, et à chaque lieu, l'odeur était similaire à celle d'une étable. En fond, Ring My Bell d'Anita Ward tournait, et cela ne pouvait pas mieux tomber, vu le double sens douteux de la chanson. Je pensais brièvement à ce documentaire magnifique sur lequel je suis tombé il y'a quelque temps sur le câble parlant de l'excision et de l'introcision. Grandiose !

Bref, rien n'était spontané, tout était mécanique. Que ça dégénère sexuellement était largement prévu. Le syndrome des rires enregistrés. Bourrelets disgracieux ou côtes saillantes, l'humain dans son imperfection fataliste.

Dans une partouze, comment se gère une dépression post-coïtale ? La partouze est l'essence même de la perte d'identité. Tu

n'es plus rien. Tu es un corps. Un appendice. Un socle. Une fente. Un trou noir. Sans mauvais jeu de mot. Le libertinage est le début de la psychopathie ambulante. La polygamie, blâmée par les chiennes de garde, est largement moins hypocrite que tout le reste. L'orgie est un prolongement du capitalisme. Il y'a désir sexuel à cause du niveau social et du sentiment de puissance. Le sexe mesure la réussite ; quel crédit accorderait-on à un puceau ? Ils avaient tué l'amour, tué l'acte, tué le désir, tué le tueur.

Alors au final, au travers de cette démente libertine, nous baignons dans des océans vertueux de merde éclairés par des lunes d'avortements où éjaculent des divins enculés de bâtards de fiente de chien.

Je ne ressentais aucune excitation ; seulement une profonde tristesse, une sensation d'être exclu du monde. Je ne regrettais pas ce monde, bien au contraire. Je me sentais dans la peau d'une âme bloquée sur Terre car elle n'avait pas trouvé la paix.

Dans ce capharnaüm, je reconnus celle qui lisait du Murakami dans le métro ; elle venait de se faire éjaculer sur les seins par un jeune black musclé et affichait un sourire de satisfaction, comme si elle venait de remporter la Coupe du Monde. Quant à Truc, elle suçait, et forcément je ne l'imaginais pas savoir faire autre chose. Elle vivait à fond sa passion.

Et quelque part en amont, des salopes avalent.

La maîtresse de maison était en train de filmer tout ce joyeux spectacle sur son téléphone. Elle aperçut que je l'aperçus, arrêta son enregistrement et me rejoignit.

Les effluves de son parfum chatouillaient mes narines. Elle enroule ses bras autour de mes épaules et m'embrasse sur le front.

- Alors Bryan, mon petit bébé, tu es timide ? Tu ne te mélanges pas ? minaude-t-elle.

- Je peux te retourner la question, fis-je avec un sourire malicieux qui ne me ressemblait pas du tout et qui me donnait limite envie

de gerber.

- Je suis simplement voyeuse. Je ne sais pas vraiment si le terme existe au féminin, mais c'est ce qui me définit le mieux. J'aime regarder faire, ça m'excite encore plus. Tu veux une preuve ? Elle prit ma main et la passa sous sa jupe. Elle n'avait rien mis en dessous. Et effectivement, je sentais qu'elle était trempée. Elle me regardait en se mordant les lèvres. J'avais besoin d'une nouvelle coupe de champagne.

- Tu veux ces deux filles ? Ce sont mes meilleures amies. L'une d'elles est anesthésiste et l'autre va travailler en gériatrie. Je m'en tamponnais littéralement le coquillard et je les regardais avec un regard vide se lécher mutuellement le con.

- La soirée te plaît, Bryan ?

J'acquiesçais.

- C'est une sacrée réception.

- La richesse permet certaines exubérances, dit-elle d'un air suffisant. Tout est une question de connaissances et de pistons. Je ne retire aucune fierté, je peux seulement m'éclater et faire ce que je veux. Et on dit que la vertu est un tombeau... Et la maison, elle te plaît ?

Je remarquais qu'il lui restait de la poudre sur le bord extérieur des narines. Je la regardais avec mépris, elle me regardait avec envie. J'avais quelque chose à lui offrir, cela changeait tout. Alors que pour moi au final son cul était interchangeable.

- Mon père est actuellement en voyage d'affaires à Doha. Tu sais où c'est ?

Question condescendante

- Qatar.

Elle me sourit en acquiesçant.

- La chose qui me plaît le plus chez mon paternel est son absence. Je lui rendis son sourire.

- L'habitude engendre la lassitude comme on dit. Le couple, tout ça, très peu pour moi. Le mariage est l'assassinat du désir. De plus, dans certaines traditions, ce n'est pas de sexe avant le mariage. Dans notre culture, c'est le contraire...

J'eus l'occasion d'intercepter un serveur pour prendre deux coupes de champagnes, dont une que je tendis à Flavia. Elle me remercia d'un bref signe de tête.

- Dis-moi, tu n'as pas l'air à l'aise avec notre univers, mais le fait que tu sois là montre que tu es quelqu'un d'important non ?

- C'est une façon de voir les choses.

- Ne t'inquiètes pas, moi aussi j'en ai marre d'entendre tous ces couillons parler de leurs crédits manquants pour valider leur semestre. Leurs conversations me fatiguent. Certains sont tellement sans vie que la seule chose dont ils peuvent se vanter c'est leur année passée à l'étranger avec Erasmus. Et encore, ils exportent juste leurs beuveries. Alala, c'est si loin de moi, j'aspire vraiment à faire de grandes choses.

- Et qu'aimerais-tu faire ?

- J'aimerais beaucoup écrire un livre. J'avais une excellente idée de...

Nous voulions tous écrire un putain de livre, pour se retrouver au final à vendre trente exemplaires en autoédition puisque snobés par les grandes maisons d'édition. Mon attention se portait sur les capotes qui flottaient au beau milieu de la piscine, comme si c'était les égouts de Pattaya. J'entendais un brouhaha de fond, mais impossible de me concentrer sur ce que me chiait mon interlocutrice.

- Tu connais cette phrase tirée de l'Art de la Guerre ? « Un général malheureux est toujours un général coupable. »

Merde, Nyx avait parfaitement raison. Je ne savais pas comment elle était venue à citer l'Art de la Guerre, mais cela prouvait qu'effectivement, n'importe quelle connasse pouvait citer ce foutu torchon militaire. En tout cas, j'avais tout de même appliqué un précepte de ce gars : « Simulez l'infériorité pour encourager son arrogance. ». Elle ne fera même plus attention à moi, lorsque le chaos se répandra.

Elle repartit ensuite rejoindre un autre invité en roulant des hanches. Je me mis à sentir mes doigts. Mouais.

Cyril ne m'avait toujours pas donné de signal afin d'exécuter ma mission. Toute cette affaire sentait la soirée à rallonge. Comme les soirées de boîte de nuit interminables, où l'on dépend de la personne qui conduit, qui elle ne veut pas partir tout de suite. Je décidais donc par curiosité de pénétrer dans une des portes, qui menait au sous-sol, puisqu'il semblait y avoir du bruit qui en venait. C'était soit ça, soit continuer d'admirer les gens baiser entre eux.

L'escalier grinçait. C'était franchement loupé pour la discrétion. Une lumière blafarde éclairait le périmètre. Le lieu était un cagibi géant : des seaux, des outils pour bricoler, des cartons, des produits d'entretien, un vieux vélo d'appartement, des vieux magazines, une tondeuse à gazon, des vélos, un vieux billard, un extincteur, une lampe halogène...

De la lumière filtrait sous une porte, d'où semblait venir des pleurs et des gémissements. Je m'approchais le plus discrètement possible et laissa traîner un œil dans l'embrasement de la porte.

Il y'avait un lit. Les draps étaient gris.

Autour du lit, des caméras sur des trépieds.

Au sol, un pentacle rouge.

Des hommes étaient nus sur une chaise. Ils se masturbaient.

Des enfants étaient nus sur un lit.

C'en était déjà trop.

Au sol, une scie électrique.

Il fallait impérativement que je remonte.

Je tremblais de tous mes membres. Il fallait impérativement que je prévienne Grant. Seul lui pouvait arrêter cette merde.

Impossible de savoir si Flavia était au courant de ce qui se passait au sous-sol. Je le trouvais rapidement en train de viser le cul d'une jeune fille en train de copuler avec un laser rouge. Il fut heureux de me revoir.

- Tu m'as l'air bien essoufflé mon gars... Tu t'es fait enculer par un quaterback ou quoi ? T'as vu, c'est cool, ça copule dans tous les sens, on se croirait dans un reportage sur les bonobos. Vise ce

cul.

Il me tendit le laser.

- Ecoutez, il se passe quelque chose d'affreux dans la cave et...
- Je te rassure, il se passe déjà quelque chose d'affreux dans le jacuzzi, y'a deux pédés qui se roulent des patins. Heureusement que y'a un chèque à la fin, sinon je les aurais flingués et enterrés dans la forêt.

- Non, je parle vraiment de quelque chose d'abominable, et vous qui êtes détective privé devriez venir voir.

- Je te stoppe illico. C'est le galurin qui te fait penser ça ?

- Qui me fait penser quoi ?

- Que je suis un foutu privé.

Il enlève son chapeau et me le montre du doigt en hochant la tête.

- J'aime ce putain de galurin, fils. Un galurin plus fidèle que toute femme que tu ne rencontreras jamais dans ta pauvre existence vouée à l'échec. Et je ne te parle même pas de mon imper. Mais allons-y, considérons que je suis détective privé, si tu veux. Mais moi, je me considère plutôt comme... un auto entrepreneur. Un brave auto entrepreneur de la mitraille. Je suis un mercenaire si tu préfères. Je flaire l'argent. La bonne caillasse. J'ai le museau affiné. Et je produis du boulot de qualité, norme ISO 9001.

- Ecoutez Monsieur. Vous êtes chargé de la sécurité et il se passe des choses abominables, des gens qui se masturbent devant des enfants attachés et ils ont une scie électrique et...

Il ricana.

- Ils peuvent faire cuire des zèbres, éviscérer des fœtus ou éjaculer sur des cadavres d'anciens nazis, ce n'est pas mon problème. Je ne vais pas me mêler de ça. Mais si vraiment tu insistes, je te fais le ménage pour 7000 euros si tu veux.

Je fronçais les sourcils.

- Mais je n'ai pas cet argent.

- Alors tant pis !

- On ne peut pas laisser ces enfants se faire massacrer...

- Mais arrête donc de me casser les noix de Saint-Jacques. La vie de ces enfants pour toi ne vaut même pas 7000 euros ? Il n'y a pas que moi qui suis à blâmer dans l'histoire alors. C'est un travail d'équipe ici. Et tout se monnaie.

- Vous n'avez donc aucun scrupule ? Vous avez l'air d'être au courant de ce qui se passe en sous-sol. Vous cautionnez ces trucs sataniques ?

Il s'alluma une cigarette et inspira une bouffée.

- Des trucs sataniques ? Mais que me chies-tu, fiston ? Satan... As-tu déjà remarqué cet illogisme hallucinant sur Satan ? On envoie les « méchants » en enfer, là où Satan fera payer les pêcheurs. Mais si Satan fait payer les pêcheurs, par définition, il est du côté du bien non ?

Je ne pigeais rien à ce qu'il débitait.

- Evidemment, si on veut pousser la réflexion plus loin, Satan il agit auprès des vivants. L'enfer est géré par Dieu, si on est logique, c'est à lui d'être sans pitié contre les gros enculés de ce monde.

Je perdais patience, traumatisé par ce que je venais de voir dans le sous-sol.

- Hey tu tremblotes. T'as déjà Parkinson ? T'es précoce... Mais ça je l'avais déjà remarqué, quand tu es redescendu de l'hôtel la dernière fois haha. A peine le temps de remplir une grille de Sudoku dans la Astra que ta greluche séropositive foutait déjà le camp.

Devant nous, une petite greluche, à l'air anémique, était en train de dégueuler dans la piscine. On aurait dit un squelette utilisé lors des cours de biologie au collège.

- C'est pas possible, on doit faire quelque chose, lançais-je pour remettre le couvert.

- Relax Max ! Ce n'est pas le premier endroit où ils font ça, et ce n'est pas le dernier endroit. Vas te détendre plutôt, va planter ton glaive, ton faible corps a besoin de s'exprimer. Utilise ta baguette de sourcier pour trouver l'humidité. J'ai vu que tu parlais avec la fille Goschmann tout à l'heure. Si tu arrives à l'épouser, tu es

peinard toute ta vie. Et magnitude 7 sur l'échelle de Richter de la baise. A côté, le truc que t'as bouillave la dernière fois, c'était un faible soufflet, une brise de cul.

Il tira une grande latte sur sa clope et essaya de viser le squelette avec son mégot.

- De quel animal descendons-nous, jeune homme ?

Je levais les yeux au ciel.

- Le singe, mon gars.

Puis, il commença à imiter le singe,

- Je comprends que tu sois impressionné. A l'école, j'ai fait Gibbon en deuxième langue.

Il posa sa main sur mon épaule.

- Alors regarde un peu autour de toi. Rien n'est anormal. Tu ne peux pas attendre autre chose d'eux, mon gars, voyons. Nous sommes des macaques en puissance. Alors fonce. Utilise ton quignon de pain pour aller saucer. A part si t'es asexuel. Si tel était le cas, je ne pourrais rien pour toi.

- C'est juste que je n'aime pas trop ce genre... d'ambiance.

- Ce que font tous ces gens, ce n'est pas plus déviant qu'une femme qui exige des mecs poilus. La compassion est l'ennemi de l'ambition. Ce n'est pas la gentillesse qui va te payer tes mocassins.

- Je m'en fous de tout ça, j'ai envie de m'occuper de ce qui se passe dans le sous-sol mais je ne peux pas y arriver seul.

- Voyons mon con ! L'humain est une salope. Si en toi naît des envies régulières et frénétiques de génocide de masse, c'est que tu t'humanises.

Il se ralluma une clope.

- Petit homme, fais marcher ton odorat. Ne sens-tu pas cette odeur âcre ? Oui mon gars, je te le donne dans le mille, c'est l'odeur des mythiques glandes de Bartholin, tu sais ces petites glandes qui secrètent la cyprine et lubrifient donc l'impitoyable vagin. Va fourrer. Fourre-les comme si c'était des beignets. Et ne t'occupe pas des passe-temps des milliardaires en sous-sol.

- Vous cautionnez ce qui se passe ?

- Les dommages collatéraux. On s'en occupera un jour. Pour l'instant, je prends l'argent à la source. Je sécurise le périmètre. Bon allez à plus tard et tiens toi correctement ou je te botte le cul.

Au loin, je vis Flavia passer à l'acte. Elle se laissa tripoter par un type anecdotique, puis forniqua sur une table qui semblait être en formica. Cyril vient me voir et me glissa à l'oreille d'aller chercher immédiatement l'essence. J'en avais oublié quelques instants ma mission. J'ai donc sorti le GPS. J'ai quitté discrètement la propriété Goschmann par une porte dans le jardin. D'ici, le chemin de terre qui s'offrait à moi menait dans une forêt sombre, un lieu que devait sûrement utiliser les Goschmann pour aller faire crotter leur éventuel chien. Je continuais tout droit, descendant les escaliers périodiques. De loin, on entendait très clairement la musique et le raffut, mais le fait d'entendre ce bordel de loin me donnait une sensation de plénitude pas négligeable. Le sentier était net et bien visible. A l'endroit où je me trouvais, j'étais en osmose avec la nature puisque je n'étais entouré que par des arbres et d'un sol jonché de feuilles mortes. L'endroit était idéal pour se faire égorger par un bucheron psychopathe. Une petite voix dans ma tête implorait mon abdication, mendiait ma capitulation mais selon moi, il était trop tard.

Hors de question de revenir en arrière. Hors de question de se pointer au journal à les implorer de me reprendre. Hors de question de se pointer aux administrations pour refaire mes papiers. Hors de question de retourner dans le cagibi qui me servait d'appartement. Hors de question d'être encore l'esclave du réveil-matin pour paraphraser ce chien de Jacques Mesrine de merde. Hors de question de me faire piétiner encore et toujours par cette société des apparences. Hors de question que je laisse survivre les mecs du sous-sol.

L'intermède avec Flavia m'a apporté une estime que je n'ai pas eue depuis longtemps.

Dans un monde où tout est géré par le pognon, il me fallait faire mon beurre.

Au fur et à mesure, je remarquais des cadavres d'animaux qui jonchaient le sol. Puis les ténèbres envahissaient tout, et seule la lumière du GPS m'éclairait. Je me sentais épié et suivi, alors je braquais le GPS dans tous les sens pour repérer une éventuelle ombre ou présence. Après cinq minutes de marche, le GPS m'annonça d'une voix électronique suave que j'étais arrivé à destination. J'étais face à une voie de chemin de fer désaffectée. A coté de cette voie, se trouvait une cabane. J'ouvris la porte et balaya l'intérieur de la cabane jusqu'à ce que mon faisceau lumineux s'arrête sur les jerricanes d'essence. Il y'en avait une dizaine mais je n'avais que deux mains et chaque jerricane était suffisamment lourde comme ça. A ce moment-là, je regrettais de n'avoir jamais fait de musculation, car je galérais au plus haut point. De plus, je crevais de chaud dans ce costume de merde, que je rêvais de bazarder. Le chemin du retour était interminable. Cyril m'attendait au début du sentier. Une jerricane chacun à répandre sur la maison Goschmann. Aujourd'hui, c'était mon baptême du feu.

Je fis donc discrètement le tour de la baraque en vérifiant que les convives avaient bien leurs orifices occupés, et que Grant n'était pas dans le coin. J'étais à la recherche de la partie la moins exposée. Mais avant toute chose, je me rappelais qu'il y'avait un extincteur dans le sous-sol. L'adrénaline et l'alcool m'ont poussé à aller le chercher, malgré le potentiel danger qui m'attendait en bas. Le bruit de la scie électrique et les hurlements d'enfants couvraient le grincement des escaliers et j'ai vidé le contenu de l'extincteur en me retenant de ne pas vomir. Je suis remonté, suis allé à la cuisine pour trouver un couteau afin de crever le tuyau d'arrosage qui traînait devant le jardin. Je ne devais rien laisser qui pourrait éventuellement nuire à la réalisation de mon bûcher. Au sol, un objet attira mon attention. Un badge rose.

Quelque chose d'assez soft, marqué en écriture gothique « Pink Mayhem »

J'entendais des bruits frénétiques de baise en fond ; on aurait dit des bonobos en pleine crise d'épilepsie. Alors que j'allais commencer à asperger les contours de la baraque, deux mecs complètement déchirés sont venus me quémander de la drogue.

- Bryan, file nous de la dope, on a de quoi payer.

- J'ai plus rien les gars, désolé.

- Merde mec, tu foires. Et tu fais quoi ? Tu vas arroser les plantes ?

- Oui les mecs je fais tout. Un vrai couteau suisse.

- T'es Suisse ?

La conversation était évidemment altérée par l'alcool et la coke.

- Prends nos numéros Bryan.

Evidemment, je suis passé pour un dingue en leur apprenant que je n'avais pas de portable sur moi.

- Tends ton bras.

Chacun m'inscrivit sur le bras droit, son numéro de téléphone.

- Ne nous oublie pas, Bryan.

J'acquiesçais, en tant que professionnel et détenteur de la carte pro d'acquiescement. Les deux abrutis n'ont pas demandé leur reste et m'ont laissé vaquer tranquillement à mon occupation.

J'ai ouvert le bouchon du jerricane et ai commencé à répandre tranquillement l'essence mais cela ne paraissait pas suffisant. J'ai donc effectué un nouvel aller-retour pour ramener un nouveau jerricane. Je n'avais pas la force nécessaire d'en ramener deux, mais un seul devrait faire l'affaire. Lorsque j'avais inondé d'essence les contours de la maison en toute discrétion, il était temps d'allumer le feu de joie. J'avais toujours apprécié cette odeur d'essence. Et j'essayais de faire attention à ne pas m'en mettre sur les pompes.

Allumer un bûcher me fit tout d'abord penser à Jeanne d'Arc.

Puis au fait que j'ai toujours voulu lire « Le Bucher des Vanités » de Tom Wolfe, et qu'il faudrait que je l'inscrive sur ma liste à Nyx

afin qu'il puisse le récupérer lors d'une éventuelle visite nocturne chez Decitre ou à la Fnac. Bref, je sortis mes allumettes, faute de mieux et faute de temps.

Le feu avait déjà été allumé de l'autre côté de la villa. Au moins, je ne pouvais pas reprocher ça à Cyril. Il fallait donc que je m'exécute instantanément. J'ai toujours galéré à craquer des allumettes. Mais ici, c'était soit craquer l'allumette, soit craquer tout court. Le feu a donc commencé à prendre, et je commençais déjà à entendre des hurlements par rapport à l'autre côté de la maison qui commençait tout doucement à flamber.

A force de trop jouer avec le feu, on finit par brûler des toits.

La fuite était amorcée. Chacun pour soi. J'avais largement fait grimper le mercure. J'enchaînais une course effrénée jusqu'en dehors de la villa Goschmann, puis je me dirigeais sur la route et je courais à en crever pour m'éloigner le plus vite possible de la baraque. Au loin, le feu vrombissait. Les flammes ravageaient Amityville. J'entendais les hurlements, et le bruit de la baraque qui s'embrase. Des tourbillons de fumée noire s'élevaient dans le ciel. Un décor apocalyptique dans lequel les flammèches dansaient sur une promesse d'anoxie. Puis tout d'un coup, une explosion. Un bruit sourd, affreux, soudain, ignoble, qui viola le silence de l'univers. Le souffle de l'explosion est carrément parvenu jusqu'à moi. Il me fallait continuer à m'enfuir, snobant l'amoncellement géant de gravats qui dominait la colline. Ma gorge me brûlait comme si j'avais bu des canettes de lave. J'avais énormément de mal à respirer. Et tout mon foutu corps tremblait. Mais l'essentiel était là : J'avais détruit Sodome et Gomorrhe. Maelström sonore et lumineux.

Les camions de pompiers défilaient. Je me cachais dans les fourrés pour ne pas être repéré. Mon cœur battait à rompre. Insupportable ! Je contemplais au loin le barbecue, la carcasse calcinée de la villa Goschmann.

Je me fis klaxonner, ce qui eut pour effet de me faire sursauter. Grant.

- Sacrée explosion, n'est-ce pas ?

Il balançait ses index de gauche à droite comme si c'était des essuie-glaces.

- Je te descends dans ma flamboyante Grantmobile, mon gars ? Je vois que t'as réussi à échapper à l'incendie, tu es un vrai champion. Un survivant de premier choix.

- Non merci, je préfère marcher.

- Ne déconne pas, fillette. Dans quelques minutes, ça va pulluler de flics, de pompiers et d'autres uniformes abjects dans le secteur, s'ils te voient comme ça, tu vas être désigné suspect. De plus, je n'aime pas les râdeaux.

Il aurait été justement suspect de refuser, j'ai donc accepté de monter dans sa voiture, une Opel Astra toute pourrie. Une multitude de canettes de bière jonchaient le sol de l'habitacle. J'avais à peine eu le temps de mettre ma ceinture de sécurité qu'il démarra en trombe.

Il observa mon bras.

- Deux numéros de téléphone. Ben tu vois mon con, t'es pas reparti bredouille. T'es une véritable ceinture noire.

Il commence à effectuer des mouvements de karaté sur son siège.

On allait finir dans le ravin, à n'en pas douter, et j'aurais définitivement gagné ma soirée. J'avais envie de vomir, alors Grant gara le véhicule sur le bas-côté et coupa le moteur. Au loin, on entendait seulement les sirènes des pompiers.

Et je me mis à dégueuler tout ce que j'avais.

- Cigarette ? Je n'ai que des Chesterfield, c'est un mauvais jour aujourd'hui ? Un très mauvais jour... J'aurais du buter le buraliste.

- Non merci, je ne fume pas.

Ses yeux roulèrent et il soupira. Il s'alluma une clope en protégeant la flamme du faible vent qui venait de se lever.

- Pourquoi avez-vous eu peur d'arrêter les salauds du sous-sol ?
Grant fronça les sourcils.

- Peur ? De quoi parles-tu ? Je suis en roue libre, petit. Je ne crains rien. Rien, à part peut-être les hémorroïdes. Regarde dans le coffre. Ca sera notre petit secret à tous les deux. Je te présente Cindy.

Il ouvrit le coffre et souleva une couverture marron. Un missile. Je le regardais dans les yeux. Il me sourit avec effusion de ses chailles couleur éponge.

- Vous comptez faire sauter quoi ?

- Je ne sais pas encore, je me tâte. Je réserve la petite Cindy pour une grosse occasion. Pour le bal de fin d'année.

Il s'éclata de rire et sortit une flasque de la poche intérieure de son imperméable.

- Absinthe ?

Je refusais poliment.

- Je te ferais goûter cette merveille un jour. Ca réchauffe le cœur. Et ca m'aide à conduire. Conduire sobre m'angoisse. La gnole me motive.

Mon costard était foutu. J'avais encore des tendances matérialistes qu'il allait falloir perdre pour les mois à venir.

- Vous n'étiez pas censé sécuriser le périmètre ?

- J'adore l'argent, petit. T'aurais eu les 7000 euros, j'aurais éliminé tout le monde. Mais tu sais, je ne suis pas du genre à faire des heures supplémentaires non rémunérées. Et vois-tu mon gars, mon petit côté Abbé Pierre m'a permis de te laisser foutre tranquillement le feu car de toute façon j'ai pris mon pognon, mes poches sont remplies alors le reste je m'en tamponne littéralement. La seule chose que je cherche à sécuriser, c'est mon compte bancaire. Je suis un collectionneur d'arches gothiques. Un numismate. Mais évidemment, si on me paie au lance-pierre, je dédommage au lance-roquettes.

Je n'écoutais pas la fin de sa phrase. Il savait. Il m'avait vu foutre le feu.

- Vous allez me dénoncer ?

- Te dénoncer ? Voyons ! Quelle idée ! Et à qui ? La loi c'est moi, jeune merde. Puis qu'est-ce qui est bien ou mal, mon gars ? La frontière entre bien et mal est aussi mince que... toi. Bordel, t'es maigre comme un jockey. Tu l'as garé où ton cheval ?

Il me tendit sa flasque.

- Absinthe ? Deuxième tentative ! Cette douceur est Allemande. Et les Allemands s'y connaissent en douceur.

Je déclinai à nouveau d'un signe de tête. Il alternait entre sa flasque et sa cigarette.

- Ca ne me dérange pas que tu aies foutu le feu. Aucun n'avait de présence, de charisme ou même de réel intérêt. Tout est financier. Apporte-moi des millions de roupies, et je t'abats tout le monde sans sommation et je nettoie même toute la baraque au Cif.

Y'a pas de sous-métiers, juste des sous-sommes. En tout cas, tu m'as bien fait rire quand tu portais les deux jerricanes, c'était pathétique. A en pleurer. Je n'ai même pas osé rire. Même Sylvain en est témoin. J'hésitais franchement à t'aider. On aurait dit un paraplégique, et encore ce n'est pas très sympa pour eux. Les cendres de sa cigarette pleuvaient sur son imperméable.

- Fallait venir me voir mon gars, je t'aurais loué un superbe lance-flammes, t'aurais beaucoup moins galéré. J'ai à ma disposition une vraie petite merveille, utilisée par l'Armée Soviétique durant la seconde guerre mondiale. Un véritable bijou, inusable, increvable. Le must. Où tu pouvais également fabriquer des cocktails Molotov. C'est à la portée du premier naze venu. Bouteille, essence, chiffon. Un jeu d'enfant. Je devrais monter des ateliers pour futurs Djihadistes, je ferais un carton. Oh ouais !

Il but une longue gorgée d'Absinthe.

- Toi qui t'avères être un gros crevard, il y'avait de la viande à volonté à cette soirée, pourquoi tu n'as pas tapé dans le buffet ?

Mon pote, t'es juste bon à t'agiter sur une crevette. Je ne comprends pas bien ta logique. Des dizaines de femmes qui ont le feu au cul, et toi tu t'amuses à foutre le feu.

Je ne savais pas quoi lui répondre. Il jeta sa clope d'un coup d'index, et son panard écrasa le mégot incandescent.

Grant me déposa en bas de la colline. Sur la route, je voyais les bourgeois qui regardaient, incrédules, le spectacle qui s'offrait à eux tout en haut. Impossible de savoir s'ils étaient heureux que ce voisin arrogant paie ses bringues à répétition et son vacarme nocturne. Ou s'ils étaient effrayés par peur que leurs habitations soient aussi flambées.

- Je peux te donner un conseil petit ? Vu que tu pues l'essence, je te conseille de carrément t'immoler. Vu la négativité qui te possède, mettre fin à tes jours radicalement est une solution sur laquelle tu devrais te pencher sérieusement.

Je me frottais les joues, constatant que ma barbe commençait déjà à repousser.

- En tout cas, si tu décides de vivre, alors on se reverra, mon gars. Je te le promets. Sylvain est impatient de te revoir. Il rêve d'être dans ta petite bouche de mange-bites. Et si tu as besoin d'armes légères et performantes, je peux te fournir ça. Prépare caillasse et arches gothiques, soeurette.

Il repartit dans un crissement de pneus assourdissant. Il klaxonna plusieurs fois, et la voiture s'éloigna. Enfin débarrassé. Il n'y avait aucune circulation à cette heure-ci. On apercevait pourtant encore la lune. J'étais envahi par une épouvantable fatigue nerveuse, mon corps n'était qu'un immense tremblement. Mais je sentais venu ce temps où je devais renoncer aux larmes, où piailler était devenu inutile et où chaque seconde était un drame de plus dans cette existence futile.

Mon regard était, je l'imagine, lugubre, et dans chacune dans mes élucubrations, je pouvais sentir que je dérivais vers quelque chose de profondément mauvais. Aucun point d'ancrage, aucun port d'attache. Juste les ténèbres pour décor. Le monde s'éveillait, en même temps que des millions d'étrons humains. Je regardais la ville en contrebas.

C'était ma ville. Mon empire. Quelque part je l'aimais. Quelque part, j'avais envie de continuer à tout faire sauter.
Ce monde ne méritait pas d'être sauvé.
« C'est grâce à cette méthode que j'examine la situation, et l'issue apparaîtra clairement. »
Et sous la cruelle clarté d'un début de soleil stupide, dans une aube d'une infinie cruauté, j'avais compris une chose...
Il me fallait Cindy.

*peux
être tué à n'importe quel moment dans ton sommeil. »
Trent Reznor*

*« En effet, l'Eternel avait ordonné à Moïse de dire aux Israélites :
- Vous êtes un peuple rebelle ; si je marchais au milieu de vous,
ne fut-ce qu'un seul instant, je vous exterminerais. Otez donc vos
parures, et l'on verra comment je vais vous traiter. »
Exode 33-5*

Comprimé orodispersible, dans la poche intérieure d'un manteau
(volé) hors de prix, pour violer au choix une grogniasse ou les
lois de la gravité. L'atmosphère est similaire à un spleen post-
estival, une vie en couleur sépia, en découle une attitude
maussade qui conforte ma conception étriquée du monde.
Noyade d'un chagrin impalpable dans des cargaisons de
nabuchodonosor. Quand la vie elle-même exerce son dumping,

que transitent les inégalités, qu'on nous force à calquer un schéma de mort. Manipulés par les rois des cons, mais lorsqu'on parle de régicide, ils se rattachent à des moteurs diesels et des programmes de télé-réalité. Quand le cœur est enlisé dans des nappes phréatiques d'incompréhension, quand l'espoir agonise, quand les phalanges s'enduisent subitement de globules rouges, quand nous sommes prêts à atteindre le point d'orgue de barbarie, quand l'écoeurement dépasse l'entendement, nous restons des cadavres dotés de Visas. Quand nos rêves d'être éternels et d'entrer dans la légende, propulsent tout droit nos égos dans les cendres et nos âmes dans les limbes. Désabusé, n'ayant en pensée que des réminiscences masturbatoires et des flashs de sordides baisers, mon humanité a été troquée contre une promesse d'aube. Dans un pays qui souffre d'anomie, fuir était impératif, une vasectomie de l'échec, sous peine de ne laisser sur terre comme seule trace qu'une formidable trainée rouge. Et quand le néant envahit le panorama, on se met à lui donner un nom pour donner un sursis à notre souffrance. Ce nom, c'est Dieu.

Dieu est un vieillard à la barbe blanche. Dieu est une excuse. Dieu est mort. Dieu a physiquement existé. Dieu s'est suicidé. Il y'a plusieurs dieux. Dieu n'existe pas. Dieu est Juif. Dieu est en chacun de nous. Dieu n'est qu'un simple spectateur de notre monde. Dieu est un gros bâtard. Dieu est l'assassin de son propre fils. Dieu est un extraterrestre. Dieu est un concept marketing. Jésus est un concept marketing. La religion est un concept marketing. Les concepts marketings sont des concepts marketings.

J'ai entendu tout et n'importe quoi sur ce qui entoure Dieu. Jésus était pédé. Si tu arrives à baiser une bonne sœur, cela te rend plus fort que Dieu dans le sens où ta bite arrive à surpasser la foi. Le désespoir a créé l'idée de Dieu, et non le contraire. Les footballeurs croient beaucoup en Dieu car ils ne lisent pas. La position de la prière n'est pas si différente de celle de la levrette.

Analysons les diverses statues de Jésus sur la croix : les abdominaux qu'il exhibe sont dans l'air du temps, preuve du produit marketing qu'il a toujours été. Si Jésus s'était suicidé en faisant une overdose de Valium, quel symbole les Chrétiens du monde entier exhiberaient en pendentif ?

Si Dieu existe, alors on ne fréquente pas les mêmes lieux. A ce qui paraît, nous sommes tous frères et sœurs ; le monde n'est donc qu'un gigantesque inceste. J'avais beaucoup de mal à admettre que le Docteur Sismène puisse être mon frère ou que Truc puisse être ma sœur. Je préfère en somme descendre du singe. Je suis un singe. Mais même les singes peuvent tomber des arbres. Je pensais à cette vie qui avait le goût fade du pain d'azyme. On se faisait tellement enculer que nos rondelles avaient la superficie des hosties. Dupés jusqu'à la moelle, nous faisant miroiter l'éternité auprès des archanges pour mieux nous tenir en laisse. Nous sommes des clébards dotés de Visa.

J'ai des flashes de ce rencard à l'église. Dans ce grand édifice à la gloire du néant. J'étais assis sur le parvis de l'église à nettoyer la foutue terre qui avait dégueulassé mes godasses. Un chien de Jephthé devait me ramener en voiture au sanatorium. Je m'attendais à n'importe quoi, vu que la dernière personne qui m'a été envoyée était un sale travelo. Je puais le cramé, l'alcool, le vomi, l'essence, et je ne devais pas être très beau à voir. J'étais même pris de tournis et de vertiges, et cela semblait durer un bon moment. Les abîmes m'habitaient. Mais regarder en arrière équivalait à se transformer immédiatement en colonne de sel.

A chaque fois que je rentrais dans une église, j'ai toujours eu cette sensation de malaise, comme si une force invisible rôdait dans les parages. Dans quelques jours, cet église sera le théâtre de mon avènement dans l'au-delà. Un au-delà qui ressemblera sûrement à la villa Goschmann.

Pourquoi les églises n'accueillent pas tous les clochards au lieu

de les laisser se faire carboniser ? Vous avez quatre heures...

L'idée de Dieu et de rédemption m'apparaissait souvent lors de grosses cuites. J'avais tellement envie de changer d'existence et d'entourage que j'envisageais sérieusement la religion comme un échappatoire. Je m'étais déjà fait baptiser au début du collège afin de m'intégrer et en pensant que cela aurait une incidence majeure à ma vie. Que nenni, j'ai juste réussi à tirer un peu de fric aux deux crétins que j'ai choisis comme marraine et parrain. La religion ne m'intéressait franchement pas. A défaut de messe dominicale, je préfèrerais baiser des putes en République Dominicaine.

- Marlon.

Mon doux patronyme était prononcé par une voix féminine, et c'était tellement rare... C'était Angela. Je la saluais timidement d'un hochement de tête. Elle était resplendissante.

- Tu t'en es sorti, félicitations !

- Merci. C'est toi qui vas me ramener ?

- Exact. Mais avant je dois finir quelque chose. Une petite livraison. Viens m'aider à décharger la marchandise.

Nous sortîmes de l'église afin d'en faire le tour. Une Audi blanche était garée derrière. Dans le coffre de la bagnole, se trouvaient deux caisses. Une chacun. La digne continuité des jerricanes d'essence. Jephté m'avait au final engagé pour être manutentionnaire. Je précédais Angela, et je ne pus m'empêcher de mater son très beau cul comme un chien de base. Nous posâmes la cargaison vers les cierges.

- Quel est le contenu de ses deux caisses ? osais-je demander, tout en baissant l'intonation en milieu de phrase à cause de l'écho. Angela ouvrit l'une d'entre elles, et en ressortit un objet en métal.

- Ce sont des moules à hosties.

- Jephté fait dans le religieux maintenant ?

Elle sortit du fond du carton deux sortes de petits sachets de

poudre, l'un gris-beige et l'autre violet.

- Héroïne à gauche, Violette à droite.

Cela ne m'étonnait même pas.

- Violette ?

- Une drogue de synthèse.

- Pourquoi ce nom ?

- Parce que c'est violet.

Je levais la tête en me tapotant de la main droite le menton.

- Normal. Les hommes d'églises sont au courant ?

- Personne n'est incorruptible tu sais. On est obligé de faire preuve d'imagination et de trouver des cachettes pour la came. Et puis ce curé est un peu... spécial. Il a légèrement perdu la foi. Et ce n'est pas le premier, d'autres se sont barrés avant lui. Donc peu importe pour lui ce trafic.

Je me suis assis sur un banc. Un faible Christ m'épiait. J'avais envie de casser cette statue.

- Tu es croyant ?

Ma tête bougeait horizontalement de gauche à droite et ma lèvre inférieure s'est avancée pour signifier que non.

- Pas croyant. Je ne crois en rien.

- Ne croire en rien reste une religion. Et, *oui* je suis croyante.

Mais pas pratiquante. Je suis persuadé que y'a bien un connard qui dirige nos destinées. Dieu est un antidépresseur comme un autre. Nous sommes dans un pays qui n'a jamais été aussi torturé qu'en période de paix. Pendant la guerre, les gens ne pensaient qu'à survivre, ils n'allaient pas chez le Psy.

Je validais ses dires d'un bref geste de la tête, tout en scrutant les vitraux.

- Tu savais que cette église sera le lieu de ton enterrement ?

- Alors tu es au courant de toutes ses magouilles...

- Evidemment, puisque moi aussi je suis morte aux yeux de la société. Une prostituée zombie. Suicide social. Je suis partie acheter des allumettes, comme on dit.

Elle attacha ses cheveux du blond le plus total.

- Te rappelles-tu ce que je t'ai dit au Crystal Palace ?
- Vaguement...
- Je t'ai conseillé de ne pas t'approcher de Winnie et de son équipe. Merci d'avoir suivi mon conseil...
- Tu travailles bien pour eux, toi.
- Mon cas est différent. Toi tu es un beau jeune homme, qui avait un métier, un appartement, des perspectives d'avenir. Tu aurais pu t'en sortir, si tu t'en donnais les moyens. Moi je n'avais réellement que mon cul pour m'en sortir. Je n'étais qu'un cul aux yeux de tous. Cette société ne me méritait pas. Dès la puberté, j'ai commencé à sentir que l'on me considérait comme de la viande. Malheureusement pour elle, je n'étais pas végétarien. Je notais au passage avec délectation qu'elle avait parlé de moi comme d'un beau jeune homme. Elle se mit à tousser puis continua :
- On est dans une phallocratie. Dès que tu es désirable, c'est niqué. Je parle de faire de grandes choses, pas d'être genre kinésithérapeute. Au final, nous ne sommes bonnes qu'à montrer nos chattes et à acheter des sacs à mains. Alors quand on a des objectifs précis dans la vie, le monde qui nous entoure est un frein à la réalisation de ton but. Et je finirais par dire que... la façon dont l'homme traite la femme, il le paie le jour où il verra des larmes sur les joues de sa fille.
- Cette femme avait le don pour plomber *définitivement* l'ambiance. Elle me fixait d'un air absent. Je finis par lui demander :
- Comment t'es-tu retrouvée à bosser pour Jephté ?
- Je voyais un psy : le Docteur Sismène. Un incapable, il...
- Je sais, l'interrompais-je, je suivais une thérapie chez lui.
- Comme presque toutes les recrues du Gang des Zombies. Il doit sûrement revendre nos dossiers à Jephté. Voilà comment on se retrouve dans cette galère.
- Le fils de pute.
- Tu l'as dit.

Puis, elle évoqua son expérience avec Jephté, comment s'est passée son enterrement, ce qu'elle a ressenti en voyant des proches à elle la pleurer, la découverte de sa chambre dans le

Sanatorium, ses premières missions... Puis elle conclut son histoire en me rassurant à sa façon :

- Tu vas culpabiliser quelques jours. Puis tout doucement, tu t'habitueras à ton inexistence. C'est un peu comme si tu avais l'immunité diplomatique.

L'immunité diplomatique. En gros, je représente une organisation : celle de Jephté. Mon invisibilité administrative me permettait donc d'échapper à toute sanction judiciaire, et de pouvoir faire tout ce que je voulais, dans le cadre de mon travail.

- Et si tu me baisais ? Là, tout de suite.

- De quoi ?

- Tu as très bien entendu. J'ai besoin de te mettre un couteau sous la gorge ?

Je n'en croyais pas mes oreilles. Mais je n'allais pas me faire prier, normal vu le lieu où je me trouvais... Putain. Et dire qu'il y'a quelques minutes, elle chialait d'être prise pour de la viande depuis la puberté.

- Je n'ai pas de capote, t'en as ?

- Pas besoin, j'ai jeté un coup d'œil sur tes récentes analyses sanguines.

Devais-je demander les siennes ? Je n'avais aucune résistance à la tentation. Je ne croyais en rien, et surtout pas en l'abstinence. Tout cela me faisait penser que je détestais les scènes de cul dans les livres. Elles étaient à chaque fois pathétiques. Il faut dire que la perversion écrite est magnifiquement retranscrite par des gens imbaisables, prenons l'exemple de la femme qui a écrit

« Cinquante Nuances de Grey » ; une vache intronçable. Une véritable horreur. A quoi bon décrire un orgasme minable, un glapissement grotesque, des halètements canins, un échange monocorde de fluides, une énumération de positions basiques ? Le lecteur se pâme-t-il devant la description de l'hectolitre de sève écoulé par le narrateur ?

Fondu enchaîné.

Après quelques courtes minutes de spéléologie vaginale, j'ai joui

en elle et ai remercié le ciel. Cela tombait bien, j'étais à l'endroit idéal pour le faire. Déprime post-coïtale et drôle de sentiment se sont enchainés. Je me sentais observé, épié. Quelque chose que je n'avais pas ressenti avant notre rapport sexuel. Puis, je remarquais quelque chose qui bougeait près du confessionnal. Il y'avait quelqu'un. Quelqu'un qui avait observé toute la scène. Je me précipitais pour voir qui était le mystérieux voyeur. J'ouvris la porte du confessionnal et vit... un curé, dans sa tenue d'homme d'église, la robe relevée et le sexe pendant. A ses côtés, un kleenex usagé. Je n'arrivais pas à y croire. Il tenait également un smartphone. Je m'adressais à Angela :

- Un Curé nous a regardé faire. Et j'ai bien l'impression qu'il a tout filmé.

- C'était prévu, Marlon. Il a payé pour ce spectacle. Ne te fais pas de soucis, il ne diffusera pas la vidéo, il la garde pour son usage personnel.

- C'est pas vrai...

Je n'osais même pas m'adresser à l'homme d'église.

- Je te donnerais ta part, tu as participé donc ne t'inquiètes pas... Mes premiers pas dans la prostitution. Je m'éloignais en essayant d'oublier le sexe mou du curé.

- Combien il t'a payé ?

Angela m'a chuchoté un montant à l'oreille. J'ai reculé brusquement la tête.

- Mais où un curé peut-il trouver une telle somme d'argent ?

- Les fidèles sont souvent généreux lors de la quête.

Je m'assis sur un banc pour tenter de retrouver mes esprits.

- Bordel de merde, même ces putains de curés sont des pervers.

Qu'est-ce qui cloche dans ce putain de monde ?

- Et si tu savais le nombre de prostituées que se tapent les prêtres, tu serais surpris. Beaucoup plus qu'un homme lambda. Beaucoup profitent des avantages de cette vie : nourri, logé, blanchi. Et détournement de quête pour acheter de la gnole et des fesses. Dis moi, tu as pris du plaisir ?

- Oui, évidemment mais...

- Alors dorénavant, tu ne pourras plus jamais critiquer une star du porno.

- J'aurais franchement préféré que ta démarche de baise soit sincère. Je me sens usé, sali et manipulé.

Elle m'embrassa sur le front.

- Mon pauvre chou... Ne t'inquiète pas, on remettra ça dans le privé.

Dieu soit loué. Dieu soit branlé même.

Nous nous dirigeâmes vers la sortie quand je lui demandais :

- Tu veux brûler un cierge avant de partir ?

Elle sourit.

- Brûler un cierge n'est pas suffisant, tu sais. C'est aussi inutile que de manger bio avant de se suicider.

Je suis pourtant allé en brûler un quand même, en l'honneur de Flavia Goschmann. Peut-être égoïstement, pour qu'enfin je cesse de la voir en feu dans mes cauchemars toutes les nuits. Pour que cessent enfin ces réveils en sursaut et en sueur.

- Tu viens, chaton ?

Elle me prit par la main. J'acquiesçais. Elle aurait pu me dire n'importe quoi, j'aurais de toute manière acquiescée. Je tenais un bout de paradis dans ma main.

Dieu est cruel. Mais qu'aurais-tu fait à sa place si on avait lapidé ton enfant ?

Quand nous sommes rentrés au Sanatorium, je ne saurais dire pourquoi mais, avant de prendre ma douche, j'ai recopié sur un papier les deux numéros de téléphone que les junkies m'ont écrit sur le bras. Avaient-ils survécu ? Je m'interrogeais également pour Flavia Goschmann, ainsi que pour Truc, dont j'aurais soudainement aimé connaître le nom. J'étais frustré de ne pas savoir réellement ce qui s'est passé à la villa Goschmann, connaître les réels dégâts et qui a survécu. J'étais coupé du monde, sans télévision ni Internet, et il est vrai et tout à fait caractéristique d'un pervers narcissique de ma trempe de vouloir

admirer son œuvre et l'effet qu'elle a produit sur la population. C'était comme sortir un livre, et ne pas savoir ce que les gens en pensent. Une frustration d'artiste. J'ai demandé à Angela ce qu'elle savait mais je n'apprenais rien de capital.

- Ils ont parlé de l'incendie dans les journaux ?

- Evidemment. Ils ont évoqué le Pyromane bien entendu, et relancé également la thèse Etat Islamique. Ils vont également enquêter voir si Goschmann avait des ennemis, bref ils s'éparpillent complètement. Une brigade criminelle va sûrement se pencher sur l'affaire et se tripoter la nouille devant le néant. Que diraient les médias s'ils apprenaient que cet incendie est l'œuvre d'un travelo et d'un ex-opérateur de saisie ?

Puis j'ai oublié tout ça, et quelques jours après, a eu lieu mon enterrement. La boucle est bouclée. J'irradiais de bonheur à la simple idée d'être radié de la vie. Commencèrent quelques jours fastes au côté d'Angela. J'étais sans résistance face au voluptueux appel du complémentaire. Nous avons siroté du champagne comme si nous avions quelque chose à fêter. Comme pour oublier que nous n'étions que des cadavres en décomposition. Nous passions nos nuits devant du cinéma contemplatif. Une grosse préférence pour le « *In The Mood For Love* » de *Wong Kar-Wai*, puis nous enchainions avec du *David Lynch*, du *Gus Van Sant* et un peu de *Larry Clark* et de *Lars Von Trier* en dose homéopathique. Nous écoutions des compils Lounge « *Ibiza Café Del Mar* » en réfléchissant aux nombreuses destinations où nous pourrions aller à la fin de notre bail. Un soir, elle m'avait offert un livre « *Les 100 plus belles villes du monde* ». La seule chose qui vaille le coup sur cette planète à ses yeux. Pour elle, il était interdit de mourir avant d'avoir vu tout ceci de ses propres yeux. Passé une couverture plutôt criarde, l'ouvrage dévoilait mille et une richesses : les casinos démesurés de Macao, le Gardens By The Bay de Singapour, les tours Petronas de Kuala Lumpur, les plages paradisiaques de Cuba, le pain de sucre dominant Ipanema et Copacabana à Rio de Janeiro, la jungle urbaine de New-York,

Shanghai et de Hong-Kong, le Machu Picchu au Pérou, l'île de Gorée au Sénégal, le Taj-Mahal en Inde, Le Cap en Afrique du Sud, Zanzibar surnommée « L'île aux épices », les incroyables villes de Dubaï et d'Abu Dhabi aux Emirats Arabes Unis, les merveilles d'Egypte, le Japon, l'Indonésie, l'Australie, sans parler de toutes les richesses dont regorge l'Europe. Et moi je me coltinais depuis la naissance cette ville horrible, froide, lugubre, aux gens étrangement antipathiques, lunatiques et franchement interchangeables. Evidemment, il y'aura toujours des personnes pour me dire « Estime-toi heureux, Marlon. Tu aurais pu naître dans des pays pauvres d'Afrique, en Irak, ou encore dans un bordel de Karachi. ». Le genre de personne qui regarde plutôt vers le bas que vers le haut. Les ennemis de l'ambition.

Mais ce qu'aimait le plus Angela, c'était refaire le monde. Elle était très critique vis-à-vis du monde qui l'entourait, elle évoquait même quelques théories solipsistes, presque persuadée qu'elle était elle-même l'inventrice de toute la mascarade que nous subissions. A des moments, elle me parlait brièvement de son ancienne vie, où elle s'occupait de patients en phase terminale.

- Ils me paraissaient tous plus vivants que toutes les personnes blasées que je croisais dans la rue. Mais lorsque je m'en occupais, ils ne faisaient que de me parler du fait qu'ils ont vécu la guerre. Comme si leurs existences se résumaient à cela. C'est pathétique. Le point Godwin trituré à son paroxysme. Les nazis par-ci, les nazis par-là. Ils n'ont pas compris que nous sommes une génération insolente, se réfugiant dans le virtuel, et qu'on en a strictement rien à carrer de leurs histoires antiques. La guerre on la vit aussi, mais elle est devenue psychologique.

Elle me parlait également de sa vision des hommes, et de l'amour en général, des bienfaits de notre relation, basée sur aucun critère social, donc épuré de toutes les corvées qu'implique une vie de couple.

- Je ne veux pas d'un homme qui a pour seule lecture *Auto Plus*,

qui erre dans des chichas, qui passe sa vie à brailler dans les gradins de stade, à s'égosiller pour encourager des millionnaires, dont certains plus jeunes qu'eux, ce qui est le summum de la honte et le suicide de l'égo. Les femmes te diront en général qu'elles pensent pareil que moi mais elles mentent. Elles adorent s'adapter aux passions de leurs hommes en bonnes soumises qu'elles sont. Elles vont même jusqu'à faire genre qu'elles s'y intéressent plus que leurs hommes. Les femmes ne veulent pas d'intellectuels, elles veulent des gros beaufs en *Audi* et qui peuvent subvenir à leurs besoins. Qui voudrait d'un rat de bibliothèque ? Les écrivains n'ont plus aucune notoriété, si tu veux plaire au peuple il faut être un comique lourdaud ou une star de la pop avec plus d'abdominaux que de talents musicaux. Elle posa sa main sur mon torse et me vendit notre couple.

- Tu ne me présenteras pas ta famille. Tu ne me présenteras pas à tes amis. Nous ne serons donc pas obligés de subir des apéros et des barbecues avec des gens inintéressants et stériles. Nous éviterons leurs activités de groupe ridicules, nous n'aurons donc pas à sourire pour être juste dans la norme. Nous n'écouterons pas leurs conversations stupides à bases de couche-culotte ou de débats politiques dont eux-mêmes ne comprennent pas la faible portée. Tu ne me prendras pas par la main. Nous n'irons pas faire des balades stupides dans des parcs. Nous ne fêterons ni la Saint-Valentin, ni les autres fêtes commerciales. Nous n'irons pas voir les derniers blockbusters. Tu ne m'obligeras jamais à me faire aimer ce que tu aimes. Je ne veux pas de tes cadeaux. Je ne veux pas de ta jalousie. Je ne veux pas de tes larmes. Je ne veux aucun avenir. Je ne veux ni mariage ni enfant. Sous prétexte que je suis une femme, un enfant doit-il être la seule trace que je dois laisser sur cette terre ? Je refuse catégoriquement, je ne suis pas une poule pondeuse, ni ce genre de femmes dont les enfants sont leurs seuls moteurs dans la vie. Comme si se faire cracher dedans était synonyme d'éternité... Si tu savais à quel point je hais tous ces futurs parents et tous leurs futurs enfants. Ces personnes haineuses qui enfanteront des mioches haineux, qui se

complairont dans un certain confort financier et la hype du moment, qui n'enfantent que pour avoir *enfin* un sujet de conversation en société. Et je hais cette putain de mascarade qu'est le mariage, ces salopes qui exhibent leurs bagues débiles au doigt comme si cela représentait une finalité ultime, ce rituel cérémonial afin d'étaler leur soi-disant bonheur à la face du monde. Former un couple de loosers, enfermés dans les dettes, enfermés dans le monde des apparences... Tant que tu vis à travers le regard des autres, tu ne seras jamais libre.

Angela avait tué net la fameuse théorie du mythe fondateur du couple.

- Dommage, ça m'aurait fait rire de faire des trucs niais de couple, genre t'offrir des cadeaux. Je n'ai jamais eu l'occasion d'offrir de bijoux à une fille.

- Le seul bracelet qu'un homme pourrait m'offrir sincèrement serait électronique, répondit-elle en riant.

Et elle se prenait pour Lauren Bacall sur le canapé. Je remarquais que ses ongles indiquaient certaines carences. Je pensais néanmoins avec délectation aux cadavres que j'avais baisé auparavant et je faisais le contraste avec cette femme qui partageait mon modeste lit. Et je lisais dans ses baisers des promesses d'une vie meilleure, d'une existence allant au-delà de mes attentes.

J'étais un mort ; mais je renaissais. Et tout ça prenait dangereusement les allures d'un très mauvais Harlequin. En beaucoup plus glauque.

*

Je me posais une question capitale : si le béton n'était pas gris, mais rose, serions-nous tous moins dépressifs ? Arriverions-nous à trouver cette ville moins triste grâce à ce changement de

couleur ? Où la couleur n'a-t-elle aucune incidence sur nos humeurs ? Vous avez quatre heures !

Sur de nombreux murs de la ville, étaient placardés des affiches *Front National*. Avant ma mort, le FN progressait dangereusement dans les sondages, et les talk-shows ne parlaient que de cette montée de l'extrême-droite qui semblait difficile à enrayer. Après ma mort, il était assez amusant de voir à quel point la politique était quelque chose de pathétique, et que peu importe qui passerait, rien ne changerait, que ce soit une association de nains au pouvoir, un parti Portugais-Sioniste, des Nazis nécrophiles ou des centristes mangeurs de caca, de toute façon je n'avais plus de gouvernement, plus aucune appartenance à cette société, plus aucune soumission à l'état, plus rien n'avait d'incidence sur mon existence. Non pas que je trouvais avant que la politique avait une grande influence sur ma vie, mais la société me forçait à m'intéresser à cette branlette intellectualisée, à travers la fameuse et sempiternelle dictature de la machine à café. Bref, j'en avais rien à foutre du *Front National*, et les autres partis étaient logés pour moi à la même enseigne. Mais il est vrai que *Marion Maréchal-Le Pen* avait ce petit quelque chose qui me faisait bander. J'avais ce fantasme de me réveiller dans la peau d'un Togolais et de sodomiser Marion à froid juste avant qu'elle me lèche les couilles. Je me suis toujours considéré comme quelqu'un de très équilibré.

Angela utilisait son corps au service de Jephté. Ses activités diverses étaient strip-teaseuse, escort girl ou encore hôtesse sur un site de webcam. L'imaginer se trémousser devant des inconnus dans un club ou sur Internet, baiser avec des vieux porcs richissimes, tout ça me rendait malade. Souvent, elle revenait très tard dans la nuit. Je n'avais pas le droit de lui demander où elle était puisqu'elle refusait d'en parler. Aujourd'hui, elle décida de m'emmener dans un studio où elle travaillait. D'après elle, Winnie et Nyx auraient sûrement des missions à me confier en rapport avec cet endroit, alors autant le

visiter dès maintenant. Elle gara sa voiture dans un petit parking sur lequel se trouvait un bâtiment insignifiant. La porte d'entrée indiquait plusieurs interphones avec quatre noms de sociétés, dont une de plomberie. Elle passa son badge et la porte s'ouvrit. Nous montâmes deux étages à pied, avant d'arriver devant une porte où était marqué sur une plaque en or fictif :

PM EVENTS

Angela passa une fois de plus son badge et nous arrivâmes dans une grande pièce ressemblant à un centre d'appels sous forme d'open-space, avec plusieurs marguerites. Flashs de mon ancienne vie, puis flashs de la fin de la série *The Shield*. Il y'avait quelques employés au téléphone. Je suivis Angela jusqu'au fond de la pièce, et une certaine Patricia me fût présenté. La cinquantaine bien tassée. Un visage grossièrement anguleux. A vue de nez, elle collectionnait les aventures, les cartes téléphoniques et les mycoses vulvaires. Dans sa jeunesse, elle avait saigné *Burnin Rubber* sur Amstrad GX4000. Elle était de la partie depuis MS-DOS, avait connu son heure de gloire en terme de salaire à l'avènement de Windows 95, puis a stagné pendant une vingtaine d'années dans le tertiaire. Deux mariages ratés, deux enfants ingrats qui ne lui parlaient plus. Un jour, par l'intermédiaire du Docteur Sismene, elle a été présentée à Winnie puis à Jephté, et a accepté de maquiller sa mort, et de gérer le pôle de PM EVENTS, gagnant ainsi huit fois le salaire qu'elle gagnerait dans une réelle entreprise. Ce bureau servait donc à plusieurs choses :

- Organiser des rendez-vous pour personnes aisées avec des Escort-girls ou des ateliers de divertissement (je n'en savais pas plus sur la teneur de ces ateliers). Des prix discount était accordés sur les orgasmes de masse.
- Exportation de filles des pays de l'Est, réunies toutes dans une maison close clandestine et souterraine se trouvant à un endroit secret de la ville.

- Gestion d'un service de Webcam où des femmes se dénudent en extorquant de l'argent à des frustrés devant leur écran.
- Gestion d'un service de téléphone rose.

- Mais le téléphone rose, ça marche encore de nos jours ?

Patricia tapait un texto d'un air dépité tout en buvant de l'*Arizona Iced Tea*. Un exemplaire de *Libération* pourrissait sur la table, juste à côté d'un *Dantec* corné et d'une boîte de trombones.

- Oui évidemment. Car nous vivons dans une gérontocratie. Et la plupart des vioques sont technophobes.

- Je vais te montrer où je travaille.

Angela frappa à une porte. Une magnifique jeune femme brune en sortit et nous salua, une créature de rêve à qui l'on pardonnait toutefois de ne pas avoir de seins, en gros une *Sasha Grey* de proximité. The Girl Next Door.

- Tu as refait le lit ?

- Oui, tout est clean, tu peux y aller.

Un immense lit se trouvait au centre de la pièce. Draps aux couleurs sobres et murs aux teintes claires étaient les premières choses qui sautaient directement aux yeux. En face du lit, un bureau sur lequel était posé un ordinateur portable, une caméra dernier cri que l'on peut guider avec une télécommande. Un coffre à côté du lit contenait une pléiade de jouets sexuels.

- Voici le lieu où je passe le plus de temps. Où des milliers de pervers me regardent faire semblant de jouir devant une webcam.

A l'époque, je rêvais d'être inscrit sur ce genre de sites, côté voyeur oblige. Mais les prix étaient réellement excessifs, ce qui m'avait nettement freiné.

L'univers du porno, mêlé à celui de la télé-réalité, débordait dans la réalité et faussait notre rapport aux femmes. Nous voulions des corps parfaits, des gros seins, des salopes qui faisaient des gorges profondes et des gargarismes avec tout un centre aéré de cru de jus d'homme. De la science-fiction au final. Alors que personne

ne s'est jamais plaint de ne pas pouvoir utiliser de sabre laser. Mais il était difficile à avaler que draguer une petite Noémie pouvait prendre des semaines – quand nous n'étions pas évincés directement par une concurrence mieux fournie en biceps et deltoïdes – pour au final des moments fades et des relations sexuelles bien décevantes, ou bander la première fois semblait être le signe du hasard tellement la déception était grande quand le corps de la jeune femme était dévoilé sans artifices, sans push up, sans chemise, sans pantalon. Civilisation de la frustration. Merci l'univers du porno. Angela participait à cette démocratisation.

- Ca ne te dérange pas trop de faire ça ? osais-je lui demander.
- Un peu, dans le sens où me masturber pendant plus d'une heure me gave. Et puis, le virtuel ne fait pas gagner des masses.
- Tu préfères le réel ?
- Financièrement parlant, oui.
- Tu gagnes bien ?
- Je n'ai pas à me plaindre.
- Quelle a été la somme maximale que tu as gagnée ?
- 10 000 euros.
- 10 000 euros pour combien de temps ?
- Vingt minutes.
- Quoi ? Vingt minutes ? Mais tu as fait quoi pendant vingt minutes ?
- Je me suis assise sur le visage d'un mec.
- Un mec t'a payé 10 000 euros pour s'asseoir vingt minutes sur ta gueule ?
- Exact. Pas très glamour, mais c'est le genre de choses qui ne me fait pas regretter de ne pas être devenue ingénieure ou avocate. Payer 5000 euros pour pouvoir s'asseoir en Business Class en avion, être payée 10 000 euros pour s'asseoir sur un visage. Quel drôle de paradoxe !
- As-tu déjà entendu parler du Swatting ?
- Non, qu'est-ce que c'est ?

- Le Swatting est un procédé né sur Internet consistant à monter un canular prétextant une situation tendue et dangereuse afin d'envoyer une patrouille de police, voire le GIGN chez une personne visée, qui évidemment sera stupéfaite quand elle verra arriver à l'improviste des forces armées. C'est un moyen idéal d'emmerder quelqu'un ou de salir sa réputation. Quelques personnes travaillant pour Jephthé s'occupent à l'aide de lignes sécurisées de balancer des faux appels afin de disperser les troupes de police et de les occuper, pendant qu'un vrai délit risque d'être commis. Il y'a également une deuxième variante. Nous passons des appels à des familles endeuillés, afin de répandre des rumeurs de canulars. Par exemple, nous nous faisons passer pour des gens censées être mortes, et les familles excédées portent plainte. Le but est de populariser le plus possible ce système comme ça si un membre de l'organisation de Jephthé craque un jour, et veut contacter sa famille, cela passera également pour un canular.

- J'avoue que c'est plutôt malin.

Au sein du sanatorium, nous n'avions aucune horloge. Comme dans les casinos de Las Vegas. Et tant mieux. Le temps n'avait plus aucune valeur. Je rêvassais en contemplant mon poulet trop grillé et à la croûte vaguement cancérigène. Angela évoquait sa haine des uniformes et je faisais semblant de m'y intéresser.

- Je hais les militaires. Il y'a des filles que ça excite, moi pas du tout. Le summum des chiens du système. Des soumis. Pas de cervelle. Ils me répugnent. Je n'ai jamais fantasmé une seule seconde sur les hommes en uniforme, ils me donnaient et me donnent toujours une forte envie de vomir. Des faibles qui se cachent derrière un costume, qui se faisaient tabasser dans la cour de récréation, et qui veulent se venger maintenant. Tu te rends compte que certaines sont excitées par les plombiers ou les pompiers. Qui peut être décemment excitée par un mec qui gagne moins de 2000 euros par mois ?

Allongé sur le lit, je la laissais débiter son monologue.

Un soir, elle partit dans son délire. Elle me couvrit de louanges, loua ma personnalité, m'éleva au rang de mec rare, sublima la nature même de notre relation, juste avant de conclure avec cette phrase :

- Marlon, tu es un ange. Mais dans ce monde, ce sont les gens comme toi qui sont tués, brûlés, massacrés. Ce monde est injuste...

*

Je déteste l'humain. Vraiment.

Le néant m'habitait, et je pouvais comprendre que certains se gavaient de stéroïdes pour pouvoir enchaîner conquêtes et génocides. Ce monde n'était que contradiction, cette omniprésence du bien que la société essayait de nous vendre pouvait pousser à l'aliénation. En gros, si ta génitrice persiste à parler sacs isothermes, bons sentiments et bienfaits du Périgord, ne t'étonne pas si je préfère apprendre d'un poseur de bombes névrosé car l'enculade manichéenne a assez duré. Les terroristes blâment notre civilisation, car il y'a quelque chose sous-jacent de vraiment vomitif. Beaujolais nouveau et saucisson en preuves d'intégration, excusez-moi de ne penser qu'à désintégrer les preuves.

Un soir, Angela débarqua dans ma piaule, bien sapée donc bien bandante, et m'extirpa d'un état de somnolence permanent.

- Allez chaton, on ne va pas passer non plus toutes nos soirées au Sanatorium. Allons nous changer les idées.

J'avais abusé du binge-watching, cet appétit vorace consistant à s'enfiler les un après les autres tous les épisodes d'une série. Je venais de terminer les deux dernières saisons de *Sons Of Anarchy* en un temps record et j'avais les yeux complètement explosés. Même marcher s'avérait ardu. Tout allait vite quand je repris cette fâcheuse habitude de réveiller les démons au Rhum

Agricole.

Une foule d'éternels badauds était agglutinée devant une Bugatti Veyron bleu anthracite garée devant la boîte de nuit. En sortit un espèce de porte-manteau, qui d'après les dires, aurait gagné une émission de télé-réalité très connue. Un valet de parking s'empara des clés de la voiture – sûrement en leasing – pour aller la garer dans le parking V.I.P.

- Ces putes font preuve d'un matérialisme d'un illogisme déstructuré : elles ne veulent pas de Porsche, *mais* elles veulent un homme qui *a* une Porsche. Et après elles te parlent d'égalité des sexes...

Je ne risquais pas d'être reconnu puisque potentiellement aucune personne de mon ex-entourage n'avait la stature pour fréquenter ce genre de lieux.

- Je vais te tester, chaton.

- Comment ça ?

J'avais les mains de chaque côté de son bassin, et j'avais envie de la soulever en l'air, car elle était le seul trophée que je n'avais jamais gagné.

- Avec mon cul et mes seins, je rentre comme je veux dans cette boîte de nuit. Et en grillant toute la file d'attente. Par contre toi... Ton objectif est de rentrer me rejoindre.

- Mais on avait dit qu'on passait la soirée ensemble, pour se changer les idées...

J'avais l'impression d'être un gamin de huit ans déçu après une promesse non tenue. Elle leva les yeux au ciel

- Si tu n'arrives pas à réussir à rentrer dans une simple boîte de nuit, comment vas-tu réussir tes prochaines missions ?

Elle n'avait pas tort. Alors elle m'abandonna, et rentra dans la boîte en grillant comme elle l'avait prévue toute la file d'attente et en glissant deux mots à l'abruti de videur. Il lui glisse un sourire, et tandis qu'elle pénétrait dans l'établissement, il la suivit du regard pour observer son cul. Nous eûmes le même

réflexe.

J'ai commencé à faire le tour de la boîte voir si je pouvais passer par une éventuelle porte arrière. Dans la ruelle adjacente, se trouvait un SDF qui se cuisait avec une bouteille de Vodka sûrement apportée par des clients de la boîte, qui n'ont pas eu le temps ou l'envie de la terminer avant de rentrer dans l'établissement. A ce moment-là, je me demandais ce qui se passerait dans la tête de ce SDF s'il avait assisté au cirque de la Bugatti Veyron. Pourquoi un homme comme lui n'ayant rien à perdre n'essayerait pas de balancer un cocktail Molotov sur la bagnole, ne poignarderait pas l'abruti au volant, n'essayerait pas de faire sauter la boîte de nuit ou tout simplement de dépouiller tous les clients ? Après tout, pourquoi ne pas essayer lorsque l'on n'a plus rien à perdre. On pourrait prendre le même exemple pour des vieillards de plus de quatre-vingts ans, qui au lieu de passer leurs journées à regarder *Motus* ou *Des chiffres et des Lettres*, pourraient tout simplement s'amuser à prendre un sniper ou une carabine, et s'amuser à dégommer tout représentant de cette nouvelle génération émergeante de trous du cul.

J'ai lu beaucoup de romans, notamment ceux se passant principalement à New York, où les SDF sont souvent évoqués. Et régulièrement, les auteurs décrivaient les SDF en train de torcher des bouteilles de Jack Daniel's. Il faut pourtant savoir qu'une bouteille de *La Villageoise* est environ 10 fois moins chère qu'une bouteille de Jack. Assiste-t-on donc à une bourgeoisie chez les clodos où la bouteille de Jack Daniel's est tout simplement très bon marché aux Etats-Unis comparé à chez nous ? Ou y'a-t-il un prorata par rapport au degré d'alcool contenu dans chaque bouteille ? Vous avez quatre heures.

Alors que je désespérais complètement et que je me laissais aller à des réflexions sans aucun sens moral, je vis une silhouette que je connaissais bien. Grant se tenait sur le trottoir opposé. Même d'où j'étais, n'importe quelle personne censée pouvait voir qu'il

était déjà bien imbibé d'alcool et sa démarche et sa gestuelle étaient des preuves supplémentaires.

Il me reconnut directement et approcha sa carcasse osseuse.

- Hey mon gars. L'apprenti pyromane. Comment tu vas ? Je t'ai déjà montré comment je fais la roue ?

Et dans la foulée, il exécuta une magnifique roue, qui aurait pu rendre jaloux tout gymnaste digne de ce nom.

- Je suis un expert. Je parie que tu veux entrer là-dedans, je me trompe petit ?

Mon sauveur.

- Exact, ma petite-amie est à l'intérieur, mais le videur ne me laissera jamais entrer.

- OHHHHH, mais Monsieur a une petite amie, c'est pour ça que tu n'as pas tapé dans le buffet Goschmann. La fidélité, quelle belle vertu, tu me fais rêver ! Allez viens, je t'aide à rentrer si tu m'offres un bon Bourbon chiasseux de boîte de nuit.

J'acquiesçais.

- Marché conclu.

Nous approchâmes donc du videur, sous les regards médusés des enfants de putains qui attendaient patiemment l'autorisation de se faire dépouiller de quelques centaines d'euros pour quelques gouttes d'alcool.

- Je veux rentrer dans ton établissement de merde, avec mon fils que je viens se faire dépuceler.

- Impossible. Dégagez de là !

Il insista.

- J'aimerais que mon fils se fasse dépuceler.

Je n'avais jamais ressenti une telle honte depuis la fois où je m'étais chié dessus devant toute ma classe en CE2. La montagne de muscles m'observa avec pitié.

- Vous vous foutez de ma gueule, les deux ? Allez, barrez-vous.

Grant leva l'index du style « attends deux secondes mon gars ». Il chercha dans sa poche et en ressortit un morceau de papier froissé. Il mémorisa quelques informations et renvoya son

papelard dans la même poche. Puis, droit dans les yeux, sans se dégonfler, Grant commença à débiter :

- Ta sœur s'appelle Coralie Granger. Elle a 23 ans. Elle vit 8 cours Emile Zola. Emile Zola, tu sais qui c'est ? Bref, elle travaille dans la boulangerie « À la miche dorée ». Pain dégueulasse, croissants passables. Ses horaires de travail sont 4h-13h. Elle est actuellement célibataire, donc facilement attaquable chez elle. Le code de sa porte est 9987A. Si tu ne me laisses pas rentrer immédiatement, je lui mets ma douce *queue* dans la bouche. Et quand elle aura avalé chaque grumeau de mon liquide aqueux, je lui mettrais également ça dans le gosier.

Il sortit de sa poche intérieure son fidèle Sylvain. Le videur était plus éberlué par ce qu'il venait d'entendre que par l'apparition soudaine d'une arme à feu.

- Quand elle sucera Sylvain, si je vois une seule goutte de mon propre foutre sur mon arme préférée, ça sera ta MERE qui la nettoiera avec sa langue râpeuse. Oui, tu n'as pas la berlue, je parle bien DE Véronique Granger. La belle Véronique ! 5^{ème} arrondissement. Secrétaire administrative chez Orpi. Donne des cours de Yoga à la MJC chaque jeudi de 18h à 20h. Maintenant, tu vas me laisser rentrer bien tranquillement, comme ça Véronique et Coralie pourront continuer à vivre leurs paisibles vies de merde.

Le videur se résigna en toute logique à nous laisser rentrer dans son établissement de merde. Pas sur qu'il nous reluque le cul quand nous allions franchir la porte d'entrée. Une housse quelconque nous accueillit dans ce lieu de perdition.

- Juridiquement tu peux l'enculer à froid s'il n'a pas sa carte professionnelle de pédé de service.

J'acquiesçais sans comprendre réellement. La soirée battait son plein. Je me faufilais dans l'habituelle cohue des abrutis congénitaux. La boîte était beaucoup plus petite que le *Crystal Palace*, mais beaucoup plus huppée et sélective. Je balayais la foule du regard pour retrouver Angela. Après deux bonnes minutes, je la trouvais et décidais de prendre congé de Grant.

- J'ai retrouvé ma petite amie, je vais aller la rejoindre.

- Montre que je me branle.

Tout fier, je la pointais du doigt, alors qu'elle, ne m'avait pas vue.

- Je la connais, c'est une pute. Je la surnomme « Broche à Kebab ». Elle tourne 24 sur 24. Une certaine idée du Taylorisme. Mon pauvre petit, tu t'attaches à de la marchandise payante, tu me fais énormément de peine.

Je n'avais même pas envie de me justifier, juste d'aller la rejoindre.

Angela survolait le monde. Je me délectais du goût de son gloss aux hydrocarbures. De l'odeur de son parfum de facho français. Son lissage était Sud-Américain, ses vêtements sûrement fabriqués par des Indonésiens intégralement imberbes, tout était au final géopolitique. Nous étions l'un contre l'autre à nous enlacer. Autour de nous, la masse hurlait de joie lorsque le DJ lança une chanson ultra-matraquée à la radio, le genre de daube commerciale qui passe 3 fois par heure sur toutes les stations FM.

- Ce qui tue la France, ce n'est pas le terrorisme, mais les goûts de chiottes des gens.

Je ne pouvais qu'approuver, qu'acquiescer, qu'apprécier.

Une bande d'abrutis était en train de boire du Jägermeister, tandis qu'un débile mental se laissait aller à une séance de DJ-ing, c'est-à-dire tripoter des platines imaginaires.

- Laissons la vie se charger d'eux.

Je levais un doigt et commandait deux Whisky-Coca. Regard condescendant du barman, comme si le mec gérait *Microsoft* derrière son vieux bar.

Réminiscences de ses soirées sans intérêt, à observer les petites beurettes qui se dandinent, avec poses et danses suggestives aux antipodes de la religion de leurs parents, en sachant pertinemment qu'il n'y aura que dalle. De ces conversations au fumoir avec des étudiantes dont le mot « amphithéâtre » suffit à les faire mouiller, et qui n'ont pour seule fierté que d'avoir passé

trois mois au Canada, dans le cadre d'études qui les mèneront au final aux caisses d'Atac. De ces pseudos-racailles pro-Palestiniennes mais qui font parfaitement le bonheur des maisons de disques gérées par des Sionistes, vivant à travers une pseudo-rebellitude dû à des paroles de rap calamiteuses que ces abrutis répètent comme des mantras, des versets, des sourates, que sais-je, en bouffant l'anus de la gauche, tout en démagogie et en capitalisme. De ces bouteilles de Vodka à 7 euros achetées chez Lidl, qui ont pour cause à effet de se retrouver en position cramponnage sur les toilettes quelques heures plus tard.

- Je suis jalouse de tes cils.

Et ce n'était pas la première. Elle me serrait contre elle, et je ne pouvais m'empêcher de voir Grant à quelques mètres s'adresser à moi en donnant des coups de langue entre son majeur et son index. Il me fit ensuite un clin d'œil complice et agitait de gauche à droite ses deux pouces levés d'approbation. Les cheveux frôlaient mon visage comme des gouttes de pluie. Néanmoins, elle toussait à répétition, ce qui gâchait le côté idyllique de cette étreinte.

Une table de jeunes étudiants bourgeois étaient en train de trinquer, et de faire un boucan pas possible dans la boîte.

L'argent les rendait arrogants, et se payer des magnums de Grey Goose les faisaient se sentir les rois du monde.

- Pourquoi ces petits fils de riches se font mousser ?

- Aucune idée.

- Parce que leurs ancêtres ont été transformés en savon.

- ...

J'avais la vague impression que ma vie post-mortem se composait peu à peu de personnes essentiellement cyniques. Nous étions deux zombies sur le dancefloor. Thriller. Nous étions morts. Morts. Quasi-enterrés.

J'aimais cette fille ; nous étions dans la même galère.

Au bout d'une heure dans la boîte, alors que je ne vis plus Grant

dans les environs, un type s'approcha d'Angela, et lui parla au creux de l'oreille. Elle me fit signe que tout allait bien. Il avait le crâne dégarni, une bedaine plus que naissante, des chaussures vernies et l'impression d'avoir un gros compte en banque. Après une bonne minute de tractation avec cet homme, Angela vint me parler à son tour dans le creux de mon oreille.

- Marlon, ça me gêne vraiment. Mais un de mes anciens clients désire mes services. Un de mes rares clients qui n'a ni les testicules fripées, ni des chromosomes manquants. Et c'est quelqu'un qui paie *vraiment* grassement. Je reviens te chercher ici en voiture dans trois heures, ça te va ?

Elle voulait me donner l'impression que j'avais le choix, alors que tout le monde pouvait deviner que c'était joué d'avance. Le type avait réellement une tête à payer 10 000 euros pour qu'on s'assoie sur son visage.

Je sortis de la boîte, dépité, puisqu'il était hors de question que je reste encore trois heures de plus ici. Le fils de Véronique me regarda de travers, et je n'avais que faire de lui, il pouvait aller se faire enculer lui et son salaire de paysan. Après avoir fait un tour désespéré du quartier, je crus reconnaître dans une ruelle la bagnole de Grant. Je m'en approchais timidement et je vis que Grant était installé au volant avec une jeune femme dont la tête disparut en dessous du tableau de bord. Peu concentré sur la besogne de cette brave fille, il me remarqua et me fit quelques appels de phare. Puis il me fit un signe me signifiant « Laisse moi encore deux minutes », je validais d'un bref hochement de tête qu'il valida à son tour d'un pouce victorieux. Je patientais, shootant dans des canettes de bière puis je retournais pas loin de la voiture. Grant était encore au volant, et la jeune fille remonta la tête. Son visage était complètement déformé, ce qui signifiait tout simplement qu'il venait de décharger, donc de franchir la ligne d'arrivée.

La fille partit, billets en main, avec la satisfaction du travail accompli. Et Grant, remettant sa ceinture, vint me tenir ce

langage :

- J'ai envoyé le lactose plus vite pour pas te faire trop attendre, c'est pas un beau geste ça ? Chatte hyper serrée. Comme la ligne 1 du métro Hongrois. Normal, seize balais. Un cadeau. Elle avait encore un appareil dentaire, mais le fait qu'à tout moment mon prépuce aurait pu se coincer dedans rajoutait une excitation non négligeable.

Son discours me permettait de relativiser, puisqu'au final, j'étais largement rassuré qu'Angela ne soit pas tombé sur un client dérangé comme Grant. Il pissa près d'un emplacement réservé aux deux-roues tout en continuant à me parler en prenant soin de hausser la voix, masquée par le ruissellement de son urine sur le mur.

- Petit, tu ne tapes pas dans le buffet royal et tu fricotes quelques jours après avec une dinde payante. Explique-moi le concept. Je peux aller te chercher un paperboard dans ma voiture, tu me feras quelques schémas pour m'expliquer.

- Pas payante pour moi.

Il éclata de rire, et je pouvais voir que quelques gouttes de pisse avaient atterris sur ses pompes.

- Si si, j'insiste, c'est payant pour tout le monde ce genre d'emballage, jeune poltron hépatique. Je le jure sur l'utérus avarié d'Edith Piaf. Je ne vois pas en quoi tu ferais exception. On va retourner à ma tire, je vais aller chercher le paperboard, j'insiste. Puis de toute façon je l'ai vue passer avec un déchet vivant, si tu sors vraiment avec, alors elle privilégie son travail à votre relation.

J'étais dépité et je ne m'en cachais pas.

- Je vais t'emmener dans un endroit sympa pour te réconforter, fiston. J'ai surnommé ce quartier « La Baie des cochons ». Comme à Cuba. Tu saisis la référence ? Bref, ça sera sûrement mieux que cet endroit de merde où nous sommes rentrés. Vos divertissements sont nazes, vous ne savez *pas* vous amuser. Quand j'étais jeune, avec mes potes, on savait *vraiment* se fendre la poire. On se pointait en boîte avec des pistolets à eau remplis

de javel, et on bombardait tous ceux qui se la pétaient. Celui qui restait le plus longtemps dans la boîte avait gagné. Puis au fil des années, les potes disparaissent mais les souvenirs restent.

- Vous allez m'emmener où ? Dans une Phéromone Party ?

- Bar à champagne, on va rire un peu. Cela me rappelle d'autres anecdotes de ma merveilleuse jeunesse. Tu sais, quand tu vas dans un bar à champagne, ces salopes se posent à côté de toi, te flattent, t'aguichent et te proposent de leur payer un coup à boire. Le bar te facture de l'alcool, mais dans son verre il n'y'aura pas d'alcool. Genre si tu paies une coupe de champagne à une grogniasse, dans son verre à la place il y'aura du Canada Dry. Alors quand je m'ennuie et que j'ai soutiré de l'argent à un trou de balle quelconque, cet argent que limite je pourrais flamber à la Gainsbar, je l'utilise afin de souler l'hôtesse en obligeant le con de barman à te prouver qu'il met *réellement* de l'alcool, voire en intervertissant les verres. Si tu es avec un pote, le but est de faire sombrer le premier son hôtesse attitrée. On s'amuse comme on peut. Je vais te faire essayer.

Angela m'avait brièvement parlé des bars à champagne. Elle m'expliquait que les hôtesse de ces lieux regardent de haut les autres filles exerçant des professions assez similaires tels que strip-teaseuses, escort girls, et prostituées. Alors que pourtant, les entraîneuses de ces bars sont au final juste des prostituées incapables, qui revendiquent une pseudo féminité alors qu'elles sont pires que le dernier des babouins. Je reprends évidemment les mots d'Angela, je ne me serais jamais permis d'employer de tels termes puisque j'ai beaucoup de respect pour les babouins. Grant se racla la gorge

- Riga c'est le Parc Astérix à côté. Tu connais Riga ? C'est en Lettonie. Un pays charmant. A Riga, tu rentres dans un bar, ils peuvent te facturer 300 euros ton verre et te casser les dents si tu ne paies pas. C'est au final beaucoup moins hypocrite que les bars à champagne. Car au final tu donneras 300 euros pour le même résultat, et c'est toi qui auras envie de casser des dents. Je parcourais de vieilles ruelles avec un sociopathe, et avec les

quelques doses d'alcool que j'avais dans le sang, cela ne me dérangeait pas plus que ça.

- Ouvre tes mirettes !

Il me montre d'un coup de menton un établissement franchement glauque, qui ne me disait rien qui vaille. Il n'y avait qu'une porte entièrement peinte en noire, avec un léger néon rose criard et une plaque sur laquelle était inscrit le nom du lieu :

LE DESIR

L'originalité du nom du bouge me sciait.

- La seule chose que l'on risque de voir danser ce soir, c'est des tabourets dans les airs.

Il était déjà bien imbibé, par conséquent un gros carnage se profilait.

Un débile mental stéroïdé nous accueillit, sûrement un cousin du fils Granger. Je crus que Grant allait sortir comme par magie un nouveau papier de sa poche avec toutes les informations sur sa famille proche, mais le videur, assez souriant, nous laissa entrer immédiatement sans faire de chichis et avec un petit sourire.

Nous arrivâmes directement dans un immense vestiaire, où nous avons laissé nos manteaux. Une hôtesse en porte-jarretelles de cuir rouge nous salua, puis nous invita à la suivre en sous-sol.

Grant me précéda. Nous étions dans une sorte de caverne, plutôt lugubre, avec de drôles de statues sans tête, d'étranges tableaux peints par des tuberculeux manchots, des néons multicolores et des barres horizontales où une blonde et une rousse prenaient des poses lascives, excessives, et cinq secondes me suffirent à voir leurs airs hautaines qui me donneraient presque envie de leur déchausser les incisives, là, tout de suite. L'hôtesse nous abandonna au bar, avant de remonter en surface. Un mec taillé comme une armoire nous demanda ce que l'on désirait boire ; je rêvais de lui vermifuger la gueule. J'optais pour une Vodka-

Redbull en pensant que c'était peut-être une mauvaise idée de mélanger les alcools, tandis que Grant, dont les ongles étaient noirs de crasse, se laissa tenter par du Cognac. En attendant les consommations, je vis qu'il examinait le bar, ruminait dans sa barbe et regardait en l'air comme s'il cherchait un moustique qui lui rôdait autour depuis plusieurs minutes. Mais point d'insecte, puisque je compris bien vite qu'il essayait de repérer où se trouvaient les différentes caméras de surveillance de l'établissement. Deux hôteses, une chacun, s'approchaient de nous. D'autres hôteses étaient en retrait, attendant l'arrivée d'autres clients. A vue d'œil, les hôteses étaient franchement moyennes, baisables mais vraiment sans plus. Une d'entre elles était siliconée, mais même un amateur pouvait remarquer que le travail était mal fait, torché en dix minutes chrono, comme si cette pauvre femme était une des victimes de l'éminent Docteur Michel Maure. Les ventres plats n'étaient pas plats. Bienvenue dans l'ère Low-Cost. Mon hôtesse attitrée avait des cheveux châtons ondulés, un air méditerranéen, et un bustier noir d'inspiration baroque. Elle s'assit sur la place à côté de moi, puisque ses professionnelles du marketing ont séparé Grant de moi d'un tabouret. Elle commença à entamer la conversation :

- Comment tu t'appelles, beau brun ?

- Bryan et vous ?

Ma politesse me perdra. Je regrettais immédiatement d'avoir vouvoyé une pute, enfin même pas une pute... Enfin si, mais qui ne fait même pas correctement son métier, tel un attaquant qui ne marque pas de buts.

- Natacha. Enchantée.

Et elle me tendit une main encore plus molle que la mienne.

- Et dans la vraie vie ?

Nous avons déjà un point commun : nous mentionnons sur nos prénoms respectifs. Elle me lança un sourire sans intérêt.

- Tu me paies un verre, mon chou ?

Je jetais un œil sur ses doigts diaphanes puis sur la citation à la con inscrit sur sa cuisse droite.

ONLY GOD CAN JUDGE ME

- Sympa ton tatouage.

- Merci.

Elle en était toute fière. Je ne pensais pas que Dieu puisse prendre la peine de la juger. Il ne voudrait même plus entendre parler de son cas. Elle se leva, et commença à me masser les épaules.

- Tu aimes ?

Au cœur du Désir, je n'avais eu autant le désir d'être cynique, le désir de fuir, le désir de me pendre.

- Et mon verre, chéri ?

Je détestais ce genre d'insistance. De plus, elle puait de la gueule. Y'a-t-il vraiment des gens qui paient les tarifs d'une catin en bois dans ce genre, moyenne, qui pue du bec et qui en plus a un regard condescendant du style « Mon pauvre biquet, tu n'arrives pas à tirer une femme dans la vraie vie alors tu as besoin de ce genre d'établissement pour reluquer un bout de nichon. » Alors ok, elle n'avait pas tort dans le principe. Mais voyait-elle mon regard signifiant « Tu fouettes du bec, tu es à peine baisable, sûrement atteinte de quelques MST datant du Moyen-Âge, j'ai un sociopathe qui m'oblige à être ici, donc pas le choix, et c'est toi qui DEVRAIT me payer pour t'accorder de l'attention, espèce de sous-femme ». Pour ne rien arranger, Je pus apercevoir que d'horribles scarifications ornaient ses poignets. Maquille tes cicatrices, maquille ta gueule, voire maquille ta mort. Elle vit que je vis, et elle cacha son bras avant de me proposer sans aucune honte :

- Tu veux une lapdance, mon bichon ?

Définition d'une lapdance : montrer un gâteau, le faire sentir, mais ne pas avoir le droit de le manger donc d'utiliser sa cuillère. Susciter l'envie, accroître la frustration. Mais ici, le gâteau avait l'air franchement périmé.

- Non merci.

Elle me regarda d'un air suspicieux.

- Tu connais au moins le principe d'un bar à champagne ?

Evidemment, puisque Grant me l'a bien rappelé juste avant. Sous la pression de cette professionnelle de l'arnaque, je me décidais enfin à commander un verre pour elle et un deuxième verre pour moi, rameutant l'armoire alors que je n'avais pas encore terminé mon premier verre. Toute enjouée d'avoir embobiné le pigeon que je semblais être, elle me fit la conversation et me posa des questions inintéressantes à retranscrire. Son lexique semblait très nettement restreint. Son regard mi-perçant mi-vidé me déstabilisait. Elle ressemblait à un castor mort. Du moins l'idée que je me faisais d'un castor mort, puisque je n'avais jamais vu de castor mort. On a tous nos carences. Grant remarqua avec un certain temps de latence que j'avais cédé, et que j'avais donc payé un verre à mon accompagnatrice.

- On va intervertir les verres, petit.

Grant procéda à l'échange, et Natacha hérita donc de mon deuxième verre à peine entamé, tandis que j'héritais de son verre déjà entamé. Je trempais mes lèvres dedans : de l'eau.

- Alors petit ?

- C'est de l'eau.

- Je te l'avais dit. On va demander à ce qu'on te serve un nouveau verre. Tu as payé pour DEUX verres de Vodka, on ne va pas se laisser enculer.

Grant interpella l'armoire et lui expliqua la situation calmement. D'un air dépit, le barman consentit donc à me resservir un verre de Vodka. Après une bonne minute où l'on n'entendait qu'une musique archi-commerciale tourner, Grant s'adressa à Natacha.

- Alors tu ne le bois pas ce verre ?

- Si si.

Et avec un dégoût perceptible, elle but une gorgée de sa nouvelle mixture. Elle essaya tant bien que mal d'embrayer sur un autre sujet de conversation, mais elle semblait nettement violée d'avoir vu son stratagème déjoué avec brio, alors qu'il avait dû tant

fonctionner auparavant, arnaquant âmes en peine en grosses quantités. Ne sachant pas quoi dire, et le courant ne passant vraiment pas, je m'occupais en regardant le décor, en observant Grant en train de baratiner la blonde qui lui avait été attribué. En regardant mon reflet dans un stroboscope, je la vis nettement verser le contenu de son verre derrière sa chaise. Je n'appréciais vraiment pas ce geste, moi qui ai payé ce verre avec l'argent de ma « Sex Tape », de l'argent honnêtement obtenu à la sueur de mon gland. A l'oreille de Grant, je glissais :

- Elle a versé le contenu de son verre par terre.

Cela le fit bondir et il s'adressa directement à Natacha.

- Ca t'amuse d'arnaquer les gens honnêtes ? Mon ami, tout gentil, t'a vu jeter son verre qu'il t'a offert avec son argent gagné durement. Pourquoi tu fais ça ? T'essaie d'imiter les prostituées Thaïlandaises ?

Prise de culpabilité, elle baissa le regard et articula d'une voix penaude :

- J'ai un enfant qui est très malade.

Grant intervient en frappant du poing sur le comptoir :

- Mais on s'en fout de ton vieil avorton de merde, qu'il crève ce n'est pas notre problème. T'avais qu'à A-VOR-TER, récipient à foutre. Ah la la, tirade classique chez les travailleuses du sexe. Technique habituelle, à croire que y'a dix ans il y'a eu un baby boom à Tchernobyl.

Son hilarité s'acheva en quinte de toux. Natacha n'avait guère apprécié et balança sur Grant son verre, qui par chance, ne se brisa pas en heurtant son visage. Elle tenta de l'agresser, mais l'armoire débarqua pour la retenir. Colère noire pour Grant.

- FAIS-TOI EXORCISER ET EXCISER GROSSE PUTE ! SOUS-PUTE ! Même le SIDA ne voudrait pas de toi ! A part apporter des balanites, tu sers à quoi ? Pars en Inde, espèce de CONNASSE, là bas tu seras sacrée. Je vais te foutre le paperboard qui se trouve dans le coffre de ma voiture dans ton cul.

Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire, même si j'avais l'impression d'avoir déjà entendu la vanne sur les vaches sacrées

quelque part. Et pourquoi pas Cindy pendant qu'il y est ? Mais je n'osais pas lui faire la remarque, car il était *capable* de le faire. Il s'adresse à l'armoire.

- Arnaque plus agression, je demande réparation. Laisse-moi casser la gueule à cette SOUS-MERDE et on sera quittes.

L'armoire répondit un truc du genre :

- C'est une femme, tu ne vas pas taper une femme. Je vais te prier de partir, on va vous rendre votre argent à ton ami et toi, et là on sera quittes.

Grant se gratta l'arête du nez avec le pouce et l'index avant de rétorquer, en cherchant quelque chose dans sa poche :

- As-tu ta carte professionnelle du CNAPS te permettant d'exercer un quelconque métier en rapport avec la sécurité ?

- De quoi ?

- Ta carte professionnelle du CNAPS. Tu l'as ? Je veux la voir !

Le videur grommela quelque chose qui ne plut guère à Grant. Ni une, ni deux, il mit un coup de taser au videur. La masse heurta directement le sol. Natacha hurla.

- Pas de papier, pas de quartier ! La prochaine fois, tu penseras à réclamer auprès du CNAPS ton autorisation préalable, enculé de tes vivants ! Bouge encore une seule fois, et je te mets une double ration de Claude François. Bzz Bzz !

Toutes les strip-teaseuses étaient acculées au fond de la pièce, à l'exception de Natacha. Le videur de l'étage, venu voir la raison de tout ce raffut, fut invité à les rejoindre, sous peine de se manger lui aussi un coup de taser. Grant montra à toute l'assemblée le dénommé Sylvain, afin d'être totalement respecté. Puis, il attrapa sans pitié Natacha par les cheveux et la cloua sur son tabouret d'origine, sous les yeux médusés de toute l'assemblée.

- Ce n'est pas très fair-play de ta part d'avoir jeté par terre le verre que le petit t'a offert. Tu voulais qu'il te paie à boire, il t'a payé à boire ! Tu voulais pas boire, eh ben maintenant je vais te faire boire. A toi de suivre ma cadence, et tu te *dois* de la tenir puisque je ne partirais pas sans que l'un de nous ait vomi.

Arnaqueuse !

Et après avoir récupéré la bouteille de Vodka derrière le bar, Grant servit à Natacha un grand verre de Vodka pure. Puis il se servit un verre de la même équivalence.

- Dans les yeux quand on trinque, connasse.

Grant l'avait forcée à trinquer. Elle tremblait de tous ses membres, et avalait de la Vodka tant bien que mal en grimaçant. Lorsqu'il termina son verre, Grant remit un léger coup de taser à l'armoire qui gisait sur l'espèce de moquette hideuse installée par un esprit malade. Voyant Natacha pleurer, trembler, gémir en buvant un liquide dont la bouteille est vendue en moyenne 100 euros en boîte de nuit, je décidais de ramener mon acolyte à la raison.

- On ferait mieux de partir. Ce n'est pas grave ce qu'elle a fait, elle le fait juste pour gagner sa vie, il n'y a rien de méchant. Son visage dodelinait de gauche à droite, comme pour signifier le refus.

- Pas de marche arrière, petit. Tu as deux choix fiston : soit on les fait boire jusqu'au blackout, soit on leur emprunte un pic à glace et on leur crève à tous les yeux. Sinon, ils peuvent nous reconnaître et filer notre signalement aux poulos. Que choisistu ?

Je n'avais pas pensé à ça sur le coup. Evidemment, ma décision ne fut pas bien longue à être prise.

- La boisson.

Grant resservit alors Natacha, qui n'avait même pas fini son premier verre.

- Bon, tu vas boire un peu plus vite, sinon j'électrocute une de tes copines.

Elle se força donc à boire, et la Vodka qu'elle n'arrivait pas à avaler et qui coulait de ses lèvres et de son menton, se mélangea à ses larmes. Grant me demanda ensuite d'aller chercher la salle où étaient installés les moniteurs des caméras de surveillance. Je n'y connaissais rien du tout, mais j'ai commencé à fouiner de partout, jusqu'à arriver dans une réserve où étaient stockées des

centaines de bouteilles d'alcool de tous types, de toutes sortes, de toutes saveurs. Je repérais un moniteur d'ordinateur, et après quelques minutes d'investigation, je compris vite que les caméras n'étaient de toute manière pas branchées et non fonctionnelles. Seule celle de l'entrée pouvait fonctionner, tandis que les autres avaient été placées seulement pour intimider les clients. Je fis mon rapport directement à Grant, qui était encore en train de resservir Natacha, affalée en très mauvais état sur le comptoir du bar et baignant dans son vomi. Elle avait donc perdu.

- Bon boulot, petit. Mais pour que la communication et la fuite soient optimales, on va enfermer tout le monde dans la réserve. Et tu devrais commencer par attacher ce joyeux trou du cul qui gardait la porte, le seul musculairement apte à pouvoir défoncer la porte.

- J'ai rien pour l'attacher.

- Tranche-lui les mains.

- C'est une blague ?

- Excuse-moi de prendre des précautions, JEUNE HOMME ! Bon, amène-les tous dans la réserve et fouille-les pour récupérer leurs téléphones portables. Ce genre de saloperies, ça appelle dare-dare la flicaille.

Tout le monde obtempéra, et après avoir fouillé tout le monde et récupéré un seul smartphone, celui du videur, j'enfermais tout ce beau petit monde dont Natacha qui sentait le vomi à plein tube. Quand la porte de la réserve fut fermée, Grant sortit deux cadenas et les enferma de l'extérieur. On pouvait discerner des grognements, des grommellements et des sanglots. Grant ouvrit le tiroir caisse et embarqua tous les billets dans ses poches. Puis dans un sac plastique qu'il sortait de sa poche, il mit quelques bouteilles d'alcool en souvenir de son périple. Je n'osais rien embarquer puisque de toute façon j'allais rentrer avec Angela et j'avais bien l'impression que cette petite escapade inattendue devra rester secrète. Mais je déroba quand même la bouteille de *Jack Daniel's* qui traînait. Avant de partir, Grant remit, « pour la route » d'après ses dires, un coup de taser au videur qui gisait au

sol. Ses convulsions faisaient légèrement trembler le parquet. Puis nous quittâmes l'établissement, en oubliant guère de récupérer nos manteaux.

- Il faudrait toutes les dessouder ces catins. La seule chose qu'elles ont dans le ventre, c'est des restes de fœtus morts mal gérés par le planning familial.

Et il s'éclata de rire, avant de céder à une toux grasse. L'air caressa mon visage, et c'était sûrement la plus belle sensation du monde. Une légère pluie commença à tomber.

- Voilà ta contribution. L'argent des blaireaux.

Il me tendit un bon paquet de billets, et je fus surpris, ne m'attendant pas à toucher une quelconque contribution de cette virée non prévue.

- Je n'ai pas fait grand-chose.

- Tout travail mérite salaire, petiot ! Tu es un excellent exécutant. On devrait bosser ensemble, je pourrais t'apprendre pleins de trucs.

Puis, il farfouilla dans sa poche en quête d'une cigarette et sortit ensuite une boîte d'allumettes. Après avoir craqué son allumette, il protégea la flamme de la pluie, comme si c'était la dernière lueur d'espoir que possédait l'humanité. Il savoura sa première bouffée de nicotine et il me tendit son taser.

- Je te laisse mon taser également, ça peut toujours te servir.

Histoire de t'éclater un vendredi en fin d'après-midi dans un quartier Juif. Tu veux je te passe aussi mon paperboard pour chez toi ?

Je le remerciais et nous rejoignîmes sa voiture garée près de la boîte de nuit. Nos chemins se séparèrent, il serra ma main molle et sa dernière phrase de la soirée fut :

- Rejoins-moi demain soir. Ca sera très instructif pour toi. Je ne sais pas si tu travailles pour Antonio Jephthé, comme ta fameuse petite amie au trou de balle tout le temps ouvert comme un épicier Arabe, mais si c'est le cas, je ne peux pas te laisser croupir entre ses mains.

Il balança ensuite son mégot dans le caniveau et se rendit en pas

chassés jusqu'à la portière conducteur de son tacot. Il démarra en trombe et klaxonna deux fois pour me dire adieu. Je le saluais d'un timide mouvement de main. Son départ me soulageait. J'étais seul avec ma bouteille de *Jack Daniel's*. Je n'osais pas regarder dans mes poches combien cette escapade m'avait rapporté. J'attendis Angela aux alentours de la boîte, faisant les quatre-cents pas, sans savoir combien de temps il s'était écoulé. Près de la lugubre devanture d'un restaurant Vietnamien, je vis la pute mineure que s'était tapé Grant en train de poireauter, dans l'attente d'un client, d'un taxi ou d'un miracle. Je décidais pour patienter de retourner dans la ruelle où se trouvait le SDF. Il dormait à poings fermés. Délicatement, je posais la bouteille de *Jack Daniel's* à ses côtés. Les polars avaient toujours raison. Après ce que j'estimais être une bonne heure, mais qui pouvait très bien n'être que vingt bonnes minutes, je vis enfin mon rêve revenir et me chercher. Je m'approchais d'elle. Elle ne m'embrassa pas et ne décocha pas un mot. Je la suivis jusqu'à la voiture. Je n'osais pas lui demander si « ça s'était bien passé » ou si « sa queue avait été bien bonne ». J'essayais de frôler sa main mais elle n'avait pas spécialement de réaction. Je décidais alors de la laisser tranquille et de ne pas m'en mêler, puisque j'étais déjà assez répuqué par l'idée de l'imaginer se faire prendre par d'autres hommes, et encore plus par le porc qui l'a abordé dans la boîte de nuit. Dans la voiture, elle ouvrit sa vitre, alluma une clope et une brise nocturne envahit l'habitacle. Pas besoin de paroles pour savoir que, ce soir, nous ferons chambre à part. Je la regardais via le rétroviseur et je voyais le néant total au fin fond de ses pupilles. Un CD de *Nina Hagen* tournait en fond, quasiment imperceptible puisque au niveau minimal sonore.

« Restait-il un peu de poésie et de romantisme sur cette planète ? » fut la dernière question que je me suis posée avant de m'endormir, papier toilette en main, sur le trône.

Eternel passager arrière, j'écoutais une fois de plus les sempiternels débats de Winnie et de Nyx. Complètement destroy par l'accumulation des médocs, du Rhum agricole ingurgité à chaque instant où je sentais monter une envie de pleurer venue d'ailleurs, et des films d'*Alejandro Jodorowsky*, je n'arrivais qu'à capter quelques bribes de leurs élucubrations littéraires. Je remarquais que j'avais encore la trace de l'oreiller qui traversait mon visage, ainsi qu'une formidable haleine de poney mort et l'odeur de la mouille d'Angela sur les doigts.

- *La Bible* est le livre qui a permis de prendre les terres d'Afrique. *Hamlet* est le livre qui a popularisé le théâtre. Quel est le rôle de « *Cinquante Nuances de Grey* » ?

- Elever une nouvelle génération de putes ?

- C'est plus complexe que ça, ça a quelque chose à voir avec le contrôle mental. Le but est d'apporter le chaos dans les normes sociales actuelles. Comme l'introduction de certaines pratiques sexuelles considérées il y'a plusieurs années comme déviantes ou encore l'introduction de couples homosexuels dans tous les domaines artistiques.

Winnie baillait, tout en tapotant sur son smartphone. Je rêvais franchement d'aller sur Internet, je me sentais déconnecté de ce monde que je rejetais tant.

- Et *L'Art de la Guerre* alors ? Il sert à quoi ?

Evidemment, il faisait exprès de relancer Nyx sur ce sujet, qui l'énervait à même hauteur qu'un éventuel viol de sa sœur.

- *L'Art de la Guerre*, mon cher Safed, sert à faire croire aux crétins qu'ils sont intelligents en lisant cette merde, et en postant sur leurs réseaux sociaux à la con des citations de ce torchon. Ils nous bassinent avec *l'Art de la Guerre* et *Le Prince* de Machiavel, alors que par exemple le *Traité des Cinq Roues* de Musashi est bien supérieur à la merde de Sun Tzu.

Nyx a donc continué cinq bonnes minutes à descendre une fois de plus *L'Art de la Guerre*, tout en jetant de temps en temps des coups d'œil dans le rétroviseur pour voir si je ne m'étais pas

tranché les veines. Chez Nyx, une digression ressemblait à une agression, voire une punition. Nous étions arrêtés, et le feu tardait étrangement à passer enfin au vert. Et quand il passa au vert, je pensais immédiatement au Gin Tanqueray.

- Dans la hiérarchie de l'ennui en littérature, on retrouve en pôle position l'Art de la Guerre, les essais politiques en seconde position et enfin, concluant la marche du podium, les polars.

- Qu'est-ce que tu as contre les polars, mechouga ?

- Ben, qu'y a-t-il de plus chiant qu'un polar ?

Tes conversations, pensais-je, tout en renflant mes doigts. Il continua :

- Descriptions bureaucratiques, soixante pages par roman en salle d'autopsie, passé torturé du meurtrier, passé torturé du détective qui au passage est forcément alcoolique, idylle entre collègues du service médico-légal, Ford banalisée, empreintes digitales, pièces à convictions, et tout ça évidemment en Irlande ou dans un coin pourri des Etats-Unis. Et après en plus, ils te vendent ça comme des romans d'une noirceur inégalée.

- Ben c'est normal, c'est la recette du polar. C'est comme si tu reprochais à une télé novela de mettre des acteurs latinos. Ou que si tu te plaignais qu'il y'ait de la farine dans un gâteau.

- Peut-être, mais explique-moi l'intérêt qu'ont les auteurs à écrire des livres comme ça, vus et revus. En plus, toutes les nationalités sont traduites, donc on se retrouve avec des romans Islandais se passant en Islande avec des tueurs Islandais, des légistes Islandais, des noms à la con Islandais, et l'Islande en capitale du monde. Mais l'histoire reste la même que tous les autres polars déjà écrits, avec accumulations de clichés et suspense à deux balles dans les vingt dernières pages.

- Je croyais que tous les polars se situaient en Irlande ou dans un coin pourri des USA...

- Un gros ratio. Tu prends 100 polars au hasard et tu fais tes statistiques. Je te fais un petit graphique sur Excel et ma théorie peut être facilement étayée et vérifiée.

- Ne perd pas ton temps, va ! Marlon, pourquoi tu sens tes doigts

toutes les dix secondes ?

J'adressais une grimace en direction du rétroviseur signifiant que je n'en avais aucune idée. Sur le siège arrière, se trouvaient différents journaux et magazines dont un *Tiercé Magazine* qui traînait, ce qui me fit directement penser à *Omar Sharif* puis à *Charles Bukowski*.

- Un auteur qui sort un livre tous les ans, c'est de la couille.

Regarde *Amélie Nothomb*, tous les mois de Septembre elle te pond un truc. Résultat : chacun de ses ouvrages se lit en une heure maximum et encore en étant dyslexique. Et c'est de plus en plus mauvais.

- Donc toi tu écrirais mieux ? Par contre, qu'est-ce qu'elle est moche cette femme ! Grave abusé ! Tu savais qu'elle aime manger des fruits pourris ?

- Ca changerait quoi si c'était une bombe ? Je pourrais comprendre que ça te gêne si elle faisait du porno, mais là sérieusement ça change rien...

- C'est toujours mieux si tu aimes les livres d'une femme, et qu'en plus que tu es charmé par son physique. Regarde Diane Ducret. Elle est somme toute assez fraîche...

- Oui, mais tu ne me feras jamais croire que tu aimes ce qu'elle écrit. Ses conneries sur les dictateurs. Ca te plaît ?

- Jamais lu. Mais elle est bonne. Elle est Juive ?

- Ca changerait quoi qu'elle soit Juive ?

- Logique communautaire. C'est le même principe que quand tu vas sur Google et que tu tapes le nom d'un sportif, d'un chanteur ou d'un acteur et qu'il est marqué en suggestions « Musulman » à côté du nom tapé. Genre « Michaël Jackson musulman », « Nagui musulman », « Bob l'Eponge musulman »...

- Il est musulman Bob L'Eponge ?

J'avais envie d'ouvrir la portière et de sauter.

- Je ne sais pas, peut-être, mais en tout cas Diane Ducret, c'est où elle veut, quand elle veut.

- Je pense qu'elle n'a que ça à faire de se faire sauter par un vendeur de Kippas.

- Ben si justement. Si elle est Juive, elle sera sensible à ma démarche entrepreneuriale qui est de proposer à la communauté Juive des kippas de qualité.

- Donc si tu vendais des rouges à lèvres L'Oréal sur le marché, Liliane Betancourt y serait sensible ?

- Laisse tomber, on clôt le sujet, t'es ouvert sur rien. Dershtikt zolsti veren !

- Alors de quoi allons-nous débattre, Ô grand roi du Yiddish ? Des différents parfums des arbres magiques, par exemple ?

- Pourquoi pas, peut-être que ça montrera que tu peux parler d'autres choses que de scribouillards canés depuis plusieurs siècles.

Du pouce et de l'index, il caressait sa barbe tandis que son esprit vagabondait.

- Vanille... Fraise... Pomme verte... Brise d'automne... Rosée du matin... Forêt tropicale... Parfum printanier... Fruit de la passion...

Il regarda l'arbre magique qui pendait en dessous du rétroviseur.

- Lavande... Je continue ?

Winnie paraissait excédé mais ne répondit rien. Mes doigts ne sentaient pas la lavande...

- Arctic White... Pêche... Pamplermousse... Citron... Noix de coco... Bubble Gum... Pina Colada...

- Pina Colada ? Tu n'es pas sérieux là, mechouga ?

- Je t'en achèterais un pour Hanoukka.

- N'empêche que le mec qui a inventé ça doit être blindé de thunes. Tes auteurs maudits, de leurs vivants ils ont dû vendre trois exemplaires de leurs torchons et vivre dans les égouts, tandis que ce mec-là, un arbre parfumé tout balourd et il palpe de quoi mettre sa famille bien sur une dizaine de générations.

- Ce que tu évoques, j'appelle ça l'injustice du point névralgique culturel de la masse. Désolé, je n'ai pas trouvé plus court. Ma théorie tend à prouver que par exemple un écrivain de génie ou un peintre de renom sera cent fois moins adulé qu'un vulgaire chanteur de pop, alors que son travail est cent fois supérieur

culturellement parlant. Et cela n'a rien à voir avec quelques critères physiques, puisque même un chanteur très moche, genre Christophe Willem sera plus adulé qu'un écrivain méga beau gosse. Tu sais la connasse qui s'habille avec des manteaux en viande là, Lady Gaga, elle s'est fait tatouer une citation de Rainer Maria Rilke. Déjà ça décrédibilise totalement Rilke. Mais le gros problème, c'est que les gens se disent : elle se fait tatouer c'est génial, elle se fait tatouer du Rilke c'est génial, la phrase de Rilke elle est géniale, mais évidemment les fans de Lady Gaga, à quelques curieux près bien sur, n'iront pas se procurer des bouquins de Rilke.

- Rilke et Lady Gaga dans la même phrase, c'est déjà un oxymore...

Je vis dans le rétroviseur qu'il esquissa un sourire.

- C'est la même injustice que ces personnes qui racontent leurs vies sur Youtube. Ils appellent ça des vlogs, ces personnes ont des vies toutes pétées, mais font des millions de vues. Toi tu as une meilleure vie, tu fais 100 000 fois plus de trucs mais personne ne te calcule. Alors imagine un peu les dégâts sur la jeunesse. Des milliers de jeunes filles qui suivent les conseils d'une ex-victime, ça va donner quoi plus tard ? « Pas beaucoup d'amis alors je compense avec mon ordinateur ». On n'en serait pas là si elles passaient leurs temps à lire des ouvrages intéressants ou à s'intéresser à de grands cinéastes.

- Ton discours est très confus. De toute façon, la vraie question, mechouga, est : pourquoi les idoles des jeunes sont-elle des victimes, des débiles mentaux ou des ex-dealers bisexuels ?

- Je ne saurais l'expliquer. Mais à travers les goûts d'une personne, tu vois sa personnalité, difficile de nier ça. Donc si par exemple tu aimes Polanski, Jean-Luc Lahaye, Lewis Carroll, et que tu trouves Frédéric Mitterrand tout à fait sympathique, **EXCUSE-MOI QUAND MÊME** de me poser des questions. Je conclurais en disant qu'un homme sans sensibilité artistique est pire qu'un animal. Marlon, tu dors ?

Je m'étais mis à somnoler et la voix de Nyx me fit revenir à la

(triste) réalité.

- T'en penses quoi de tout ça ? Tu as des questions ?

- Est-ce que Flavia Goschmann a survécu ?

Nyx et Winnie se regardèrent.

- Aucune idée. Pourquoi cette question ?

- Non, comme ça.

Winnie sortit son smartphone, et commença à taper un texto. Il semblait contrarié. Nyx décida de commencer à me parler du boulot que je devrais effectuer dans l'après-midi/fin de soirée.

Il appelait ça une mission Gonzo : on ne m'expliquait pas l'objectif, ni le passif, ni la finalité, aucun scénario, aucun indice, aucune logique, j'étais simple exécutant, juste une tâche à accomplir, peu importe qu'elle paraisse complètement ridicule ou insensée.

- Nous avons un cadavre sur le dos qu'il faudrait que tu ailles livrer à sa famille. La seule condition est que tu le livres en plusieurs morceaux. La tête, les bras, les jambes. Le tronc, pas besoin. Rassure-toi, nous te donnerons tous les outils pour te faciliter la tâche.

- Comment ça ?

- Je n'ai pas été assez clair ?

- Si... Mais je ne peux pas faire ça.

Je vis Winnie lever les yeux de son téléphone et me regarder dans le rétroviseur.

- Je ne vois pas pourquoi.

- Et si je refuse ?

Il se tourna vers moi, vexé, et me lança d'un ton plutôt agressif :

- Alors attends-toi de la part de Jephté à un cachet à la hauteur de ton travail. Tout quitter... Tant de sacrifices... Si c'est pour au final toucher une misère, tu aurais mieux fait de garder ta vie d'avant et d'aller braquer un Lidl, l'Effergan.

J'avais déjà acquis un peu d'expérience dans le domaine du braquage grâce à Grant, donc pourquoi pas ? Puis il reprit un ton doux, comme s'il était complètement schizophrène.

- Je peux comprendre que ce ne soit pas facile pour toi, mais dis-

toi que ça risque d'être le seul travail vraiment gore que tu auras à effectuer. Et puis, comme je te l'ai dit, ta deuxième partie de mission se situera au centre d'appels que nous t'avons montré. Winnie prit le relais.

- Monsieur Jephté t'a accueilli dans notre communauté, tu jouis de tout ce dont tu désires. Il paraîtrait même que tu fricotes avec Angela. Tu n'es pas satisfait, mechouga ?

- Si si.

- Tu as eu la chance de rentrer dans notre cercle privilégié juste parce que Safed t'apprécie, reprit Nyx. Ce n'est pas partout pareil, tu sais. J'ai lu qu'au Mexique, dans certains cartels, pour rejoindre l'organisation, il y'a un test d'entrée consistant à manger du cœur humain lors de rites initiatiques. Chez nous, tu as juste eu un entretien avec Monsieur Jephté. Limite, c'est beaucoup plus difficile d'être engagé comme balayeur chez Total. Puis, il n'y a rien de vraiment stakhanoviste dans la démarche de notre équipe.

Sur le moment, j'aurais eu du mal à expliquer le terme « stakhanoviste ». J'imaginais également un plat Mexicain composé de cœur humain et de tacos. J'avais besoin d'un cacheton.

- Mais qu'a fait ce mec dont je dois transporter le cadavre ?

- On ne t'a jamais dit que tu posais trop de questions ? Peu importe la raison. Livre ce corps. Et souviens-toi cet adage de Hegel : « La temporalité est régie par une conquête progressive de l'esprit ». Alors grouille-toi. Dernière chose : il serait mieux que tu prennes le métro pour la livraison.

De mieux en mieux. Moi qui pensais que je n'aurais plus jamais à subir ses putains de trajets en métro.

- Pourquoi ? Ca serait plus rapide en voiture, non ?

- Avec ton voile et en tant que piéton, tu ne seras jamais fouillé. Alors que les contrôles de keufs sur la route sont de plus en plus fréquents avec les rumeurs de terrorisme et les histoires du Pyromane.

Je pensais subitement au film *Blade Runner* de *Ridley Scott*. Ma

situation me faisait penser à celles des répliquants. Ils avaient en tout et pour tout droit à 4 ans de vie. Je ne dépasserais jamais les 4 ans en tant que « zombie ».

Nyx et Winnie me déposèrent dans une maison de banlieue assez isolée. La station de métro la plus proche se situait à quinze minutes à pied. Je frappais à la porte et un homme m'ouvrit. Il avait une drôle de dégaine, des cheveux gras, des yeux verts Marijuana et semblait tout droit débarqué des années 90, avec son survêtement sale *Sergio Tacchini* et ses baskets *Umbro* dégueulasses.

- Bonjour. Ji m'appelle Vassili.

- Enchanté. Marlon.

Boulette immédiate. Bryan, bordel ! Bryan ! L'accent me semblait déjà fortement cliché. Il devait être Roumain, Slovène ou Tchétchène. Mais aurait très bien pu aussi être Albanais, Géorgien ou même Azéri.

Il m'invita à entrer et me conduisit directement au cadavre, qui était enroulé dans un drap blanc. Il le découvrit afin que je puisse voir son visage, ce qui de toute manière ne changerait rien à la donne. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi blanc. Face à son visage cadavérique, je me demandais, non sans trembler, ce qu'il avait pu faire pour en arriver là. J'aurais aimé soudainement comprendre son cheminement de vie, comment depuis sa naissance le destin l'avait-il guidé jusqu'à ce sort funeste abject ? L'odeur de merde qui émana du cadavre me remonta immédiatement au visage, ce qui eut pour effet immédiat de me faire presque gerber le bol de nouilles chinoises, que j'ai ingurgité deux heures avant. Pour ne rien arranger à mes nausées, Vassili m'emmena dans la pièce voisine pour me montrer le matériel qui me servirait à étrenner ma nouvelle vocation de boucher. J'avais à ma disposition une tronçonneuse thermique Oregon. Un outil de première qualité. Le mode d'emploi m'avait même été laissé juste à côté afin que je puisse le potasser avant de m'exécuter. J'avais également pour mener à

bien ma tâche une meuleuse d'angle dotée d'après le manuel d'une poignée anti-vibrations trois positions, d'un carter pour tronçonnage et d'une vitesse de rotation avoisinant les 7000 tours par minute. J'avais toujours eu la phobie du bricolage, en témoignait tous les objets rafistolés au scotch marron dans mon ancien appartement, et je n'avais donc aucune envie d'utiliser ce genre de matos, et surtout pas pour une telle barbarie.

Et pendant que Vassili fumait une clope sur l'espèce de terrasse, j'étais moi-même terrassé, tremblant, prostré contre un mur dans la position d'un fœtus merdique. Je n'avais pas bien le choix.

Quand tout d'un coup, je me suis souvenu que je possédais dans mes poches l'argent du bar à champagne. Je gardais tout le temps sur moi l'argent que j'avais gagné, par peur que l'on me le fauche au Sanatorium. En effet, j'ai remarqué plusieurs fois que certains objets avaient été déplacés pendant mon absence, comme si des hommes de Jephté vérifiaient que je ne mijote rien de suspect dans leurs dos. Je rejoignis Vassili et lui demandais :

- Tu travailles pour Jephté ?
- Moi pas connaître.
- Qui t'a demandé d'emmener ce cadavre ici ?
- Un misieur noir. Grand, costaud.

Je lui expliquais brièvement que je ne pouvais pas accomplir moi-même cette tâche barbare que j'aimerais le payer pour qu'il le fasse à ma place. Il semblait directement enthousiaste et cela paraissait effrayant de voir à quel point il voulait commencer presque immédiatement sa tâche. Mon interlocuteur me fit vite comprendre qu'il voulait qu'on aborde assez rapidement la question de la rémunération.

- 20 000 euros. 5000 d'avance, et le reste quand ça sera fait. Cela vous va ?
- 7000 en avance.
- 6000. Et pas un mot au Monsieur noir, ok ?

Il me serra la main. Je n'avais jamais eu aucune poigne, et je sentais que parfois cela déstabilisait mes interlocuteurs. Lorsque je travaillais, un de mes collègues m'avait demandé si je n'avais

pas par hasard le poignet déboîté. Je n'avais jamais osé lui répondre ma justification rêvée, c'est-à-dire qu'à force de fister sa mère, forcément j'avais le poignet en vrac.

J'étais donc obligé d'investir tout l'argent gagné lors du braquage du bar à champagne. En résumé, j'allais investir pour que quelqu'un fasse mon travail à la place, donc donner du travail, pour pouvoir garder mon travail. Drôle de paradoxe !

Vassili ne manifesta aucun dégoût, aucune surprise, aucune réticence, aucune hésitation. Il s'attela presque immédiatement à son travail, en allant chercher tout le matériel dont il avait besoin.

Faire disparaître un corps était devenue la malsaine obsession de la littérature contemporaine, qu'elle soit Américaine, Japonaise ou Européenne, des films et séries télé US, ainsi que de certaines émissions télévisées centrées sur les Serial-Killers. Cette récurrence participe nettement à la banalisation de la violence, tout comme cette fascination qu'a la Pop Culture envers les Serial-Killers. Il était également véritablement troublant de voir tous ces fan-clubs pour tueurs en série. Certains même arrivaient à se marier avec des fans. Cela se recoupe donc avec cette grande obsession du 21^{ème} siècle de devenir célèbre, de connaître des gens célèbres, d'épouser une personne célèbre. Un anonyme, même beau, ne fascine pas. Le gros paradoxe est que 98% des gens sont incapables de citer les noms des derniers prix Nobel de la paix. Par contre, tout le monde peut te citer des noms de dictateurs ou de serial-killers. Et de plus, je n'ai jamais vu de fan clubs de prix Nobels. Voilà bien quelque chose qui endort le peuple. Et ça continue toujours à ralentir, à ralentir, à ralentir, à ralentir, à ralentir in-las-sa-ble-ment quand un gros accident de la route a eu lieu sur l'autoroute et que des corps en charpie sont retirés en kit des cadavres de ferraille.

Vassili disposait consciencieusement sur le sol plusieurs bâches en plastique. Ce qui était *réellement* effrayant, c'est de sentir que

le mec avait l'habitude de ce genre de tâches. Pendant qu'il cultivait l'amour du travail bien fait, je pensais à Angela. Elle me manquait terriblement. A chaque instant où je sentais mes doigts au final. Je vis que pendant l'installation des bâches, Vassili me dévisageait beaucoup, et cela me déstabilisait. Quand il eut terminé sa tâche, il s'adressa à moi :

- Tu mi fais penser à mon flèle. Il te lessemble bicoup, hélas il décédé.

Je ne sais pas si ce qui me surprenait le plus soit qu'il vienne sûrement de me parler de Bogdan, mon remplaçant dans la tombe, où le fait qu'il connaisse le mot hélas.

- Toutes mes condoléances pour votre frère.

Vassili semblait touché par ma compassion. Il m'adressa un sourire, et je vis qu'il n'avait pas toutes ses dents. Il était troublant de déléguer à ce point les tâches ingrates que je ne désirais pas faire, comme si j'étais devenu Bruno Renard. Morale de l'histoire : quand on a de l'argent, on ne veut plus *jamais* se salir les mains. Je sortis m'aérer sur la terrasse, pendant que Vassili faisait le sale boulot, et je regrettais à ce moment-là de ne pas fumer. J'entendais le bruit de la tronçonneuse pénétrant la chair et je regrettais également de ne pas avoir d'iPod.

- Marlon, peux-tu nittoyer la bête ? Elle est complitement encrassée.

Je payais ce mec 20 000 euros, et il ose me demander de l'aider à nettoyer la tronçonneuse ? On ne pouvait réellement plus faire confiance au personnel. Plus aucun respect de la hiérarchie, de la main qui nourrit.

J'ai donc retiré comme j'ai pu à l'aide de gants en latex, qui me ruinaient les doigts puisque j'étais allergique, de la chair bloquée dans la machine. Impossible d'ouvrir la fenêtre pour dissiper un tant soit peu l'odeur pestilentielle qui régnait en maître dans la pièce. Vassili ne semblait pas être gêné le moins du monde, comme si le mec était dans une boucherie à trancher tranquillement des bavettes d'aloyau. Quant à moi, j'ai surmonté

une magnifique envie de dégobiller. La chair retirée de la tronçonneuse avait formé un Test de Rorschach. Les tissus organiques me faisaient penser à du jambon de Parme. Le genre de scène à te traumatiser de la charcuterie pour l'éternité. La question que je me posais était : est-ce qu'un mec qui devient boucher le devient par passion ? A-t-il toujours senti au fond de lui qu'il était fait pour ça ?

Nous sommes des épaves en décomposition, des bouts de merde ambulants.

Vassili avait effectué avec brio le travail confié. Mais la question du transport posait toujours problème. J'avais des sacs isothermes de grande surface afin de transporter les membres désirés, mais je flippais d'être vite repéré à cause de l'odeur. Vassili avait pris soin de répartir équitablement les charges. La possibilité de transporter ses membres dans une valise était envisageable, façon Issei Sagawa, un cannibale Japonais. Me comparer à un tel monstre en disait long sur ma longue descente morale aux enfers. J'essayais donc de négocier avec Vassili.

- Combien puis-je te payer pour que tu livres ce corps ?

- Quand ?

- Tout de suite.

Il jeta un coup d'œil bref à la pendule murale.

- Disolé mon ami. Pas possible.

- Pourquoi pas possible ?

- Pas possible ji ti dis. Pas li temps. Et le misieur noir m'a dimandé di jeter le tlonc.

Et il regarda l'heure à nouveau. Je n'insistais pas, après tout il avait sûrement déjà prévu quelque chose, comme jouer de l'accordéon et chanter dans le métro en vue du prochain concours de l'Eurovision. J'allais devoir me débrouiller seul...

J'ai donc pris une double dose de Valium afin de limiter la tremblote. Angela me manquait ; j'entendais sa voix dans chaque bruit du monde.

J'avais encore des crampes à cause des jerricanes d'essence de la villa Goschmann. J'avais également le bassin explosé suite aux nombreux ébats avec Angela, mais cela me dérangeait beaucoup moins. Et j'avais toujours ce besoin essentiel de me plaindre, mais personne pour se délecter de mes lamentations.

- Respire, respire. C'est comme si tu travaillais chez Fed Ex. J'aurais pu considérer toute cette merde comme un vulgaire et stupide travail de coursier. Malheureusement, le colis que je me trimballais n'était ni un vase Ming, ni un appareil à fondue bourguignonne. Voilà où cette belle société m'a finalement mené. La nuit commençait à tomber. Je fis mon entrée dans le grand théâtre astral, dans ma nouvelle tenue d'acteur. Mon fidèle Niqab.

Au bout des quinze minutes de marche qui me séparaient de la station de métro, j'étais déjà en nage. Dans la rue, un jeune homme portait un t-shirt « Negativity is a gift ». Je sursautais quand je vis surgir du fin fond des ténèbres une voiture de flic, qui de toute manière continua sa route. J'étais face à l'entrée du métro, cette ligne que je prenais auparavant tous les jours, dans une vie différente, dans une vie où le néant régnait en maître. A tout moment, je pouvais croiser quelqu'un que je connaissais, ce qui avait pour effet d'accentuer encore plus mon stress. Une jeune femme avait déjà validé son titre de transport, validation qui ouvrait l'ascenseur, alors je me glissais dedans pour ne pas avoir à me coller derrière une personne ayant un passe pour franchir les portiques, puisque bien entendu j'avais complètement oublié de prendre de la monnaie pour m'acheter un ticket. La femme se trouvant avec moi dans l'ascenseur faisait la moue comme si le fait de ne pas avoir validé à mon tour de titre de transport la contrariait fortement. J'avais tout de même de la veine que le métro de ma triste ville soit simple et fonctionnel, les escalators menant directement à la station elle-même, contrairement aux métros de Paris, Londres, Singapour ou encore de Hong-Kong, et leurs dédales interminables.

Plongé dans la bouche souterraine, agressé par le bourdonnement des lampes au néon, je vacillais. J'étais obligé de laisser passer quelques mètres tellement je tremblais, tellement je chancelais, tellement j'aurais été repéré directement comme suspect, tellement je pouvais utiliser le mot tellement. Cette sensation ne m'était pas étrangère, je la ressentais dans mon ancienne vie avant tout contact avec des humains, alors je me mettais à siffler de l'alcool avec des entretiens, des rendez-vous administratifs, des repas, des anniversaires, pensant que les chewing-gums arrivaient à annihiler l'odeur. Au final, je me suis mis à boire à chaque fois que je sortais. Je conservais les médicaments pour le travail, afin que je n'aie pas tout à fait conscience de mon viol perpétuel.

De plus, je me sentais franchement observé. Je fixais le sol ou cette publicité pour le one-man show d'un comique raté aux cheveux crépus, sans talent et pistonné par ses parents eux-mêmes déjà bien installés dans le monde du spectacle. Puis lorsque j'en avais marre de voir sa sale gueule, je regardais les rats se balader sereinement entre les rails.

Grincement caractéristique de l'arrivée du métro au quai. Je me décidais enfin à monter dans la rame. Evidemment, certaines personnes me regardèrent de travers à ma montée. Un gars portait un t-shirt sur lequel était marqué : « Illuminatis are Geeks ». Décidément, c'était la soirée du t-shirt à message sans intérêt. On n'est jamais aussi observateur que lorsque l'on panique. Un abruti avec un casque *Bose* sur les oreilles s'empara promptement de la place que je convoitais. La politesse et la galanterie sont-elles des valeurs éculées à cette époque individualiste, ou ce connard mérite-t-il simplement que je lui foute un bras de mon cadavre dans le fion ? Je décidais de rester debout, juste en face de la porte, pour pouvoir décamper fissa presto lorsque j'arriverais à ma station. Lorsque le métro démarra, je remarquais qu'il n'y avait aucune trace d'une éventuelle famille de Vassili dans ma rame. Le taser que m'avait donné Grant me gênait dans la poche.

Plusieurs arrêts se succédèrent sans encombre. Au bout d'un moment, le métro freina brutalement entre deux stations. Nous étions tous surpris par les hoquets de la rame, et ballotés par les soubresauts, je manquais même de trébucher. Nous sommes restés une bonne grosse minute immobilisés au milieu du tunnel dans une semi-pénombre. Puis, le métro a redémarré et les lumières sont revenues en partie.

Un bras avait glissé d'un des sacs. Il s'était percé et un bras se trouvait au sol, à quelques mètres de moi, sûrement déplacé par le freinage brutal du chiotte motorisé. Bouffée de chaleur. Grosse bouffée de chaleur. Grosse grosse bouffée de chaleur.

Deux enfants chahutaient. Tout d'un coup, ils virent le bras. Sans se poser de questions, ils se le lancèrent. La mère ne les calculait pas, trop prise dans les informations formatées d'un quotidien gratuit. Du sang giclait à chaque lancer, dégueulassant le sol déjà dégueulasse, et les vêtements des deux enfants qui avaient l'air dégueulasses aussi. Par chance, personne ne faisait attention à eux, puisque les quelques personnes présentes dans la rame avaient les yeux rivés sur leurs Smartphones ou sur les quotidiens gratuits. Impossible de récupérer le bras sans éveiller de gros soupçons. Je descendis à l'arrêt suivant, qui se trouvait avant l'arrêt où je devais descendre. Je ferais le reste à pied, mais il fallait *impérativement* que je descende car les gens verraient mon sac percé, et feraient directement le rapprochement. Dès que le métro ouvrit ses portes, je m'en extirpais, pensant enfin pouvoir souffler un peu.

Mais un obstacle m'attendait, et pas des moindres. Les contrôleurs. Comme par hasard. J'étais déjà assez perturbé par la perte d'un bras, j'allais également bientôt perdre mon sang-froid. Mon cœur se mettait soudainement à battre plus vite et plus fort. - Bonsoir Madame. Titre de transport, s'il vous plaît.

Impossible de pouvoir prononcer le moindre mot, puisque même si j'essayais d'imiter la voix d'une femme, je serais directement grillé. Le prochain métro allait arriver dans une minute, d'après le panneau de passage. Je fis mine de chercher mon titre de

transport sous ma Burqa. Je vis avec stupeur que du sang coulait d'un de mes sacs. Panique totale. Heureusement que j'avais sur moi le fameux taser que Grant m'avait offert. Ni une, ni deux, je balançais une décharge sur le fonctionnaire le plus proche de moi. Un bourdonnement électrique se fit entendre et le premier contrôleur tomba au sol. Le deuxième, complètement éberlué, resta sur la défensive et regardait son collègue convulsionner au sol. Mon réflexe fut d'attraper le fonctionnaire restant et de le balancer directement dans les rails, me surprenant moi-même. Il hurla, alors que j'entendais au loin le métro arriver. Je pris instantanément la fuite, enjambant la personne restée K.O sur le quai.

Je n'aurais évidemment pas le temps de voir si une effusion de sang hallucinante allait émerger des rails lorsque le métro à pleine vitesse broierait le corps, dans le style de la scène d'ouverture du film *Suicide Club* de *Sono Sion*. Je m'enfuyais le plus rapidement possible pour ne pas entendre d'éventuels cris de douleur. J'avais fui la souffrance des autres toute ma vie, ce n'était pas aujourd'hui que j'allais déroger à la règle. J'étais en sueur, en nage, en proie à une adrénaline que je ne pouvais pas renier. Quelque chose s'était passée. Il y'avait eu quelque chose d'excitant. D'impalpable. De rare.

Plusieurs solutions s'offraient maintenant à moi. Première solution : trouver un bras de substitution. Après tout, est-ce que quelqu'un allait vérifier que tous les membres appartenaient bien à la même personne ? Je pourrais notamment aller à la morgue et récupérer un bras quelconque. Ou même exhumer un corps dans un cimetière. Malheureusement, cela me prendrait trop de temps. Toute cette merde m'avait coûté un bras. Putain...

Alors je marchais dans la ville, décidant de livrer ce qui me restait. Quelques clochards suintant la pisse m'affublèrent du sempiternel surnom de Batman. Lorsque j'arrivais à l'adresse indiquée, je laissais le colis incomplet sur le porche, puis me barrais précipitamment avec la satisfaction du travail mal fait.

Quelques ruelles plus loin, je fis brûler ma tenue avec des allumettes que j'avais pris soin d'embarquer sur moi. J'aurais pu utiliser les quelques allumettes restantes pour cramer sans ménagement deux trois clodos mais je me rétractais assez vite. Je sentais des auréoles se former sous mon pull, et je sentais que ce que j'avais fait m'empêcherait l'accès à une vraie auréole. J'ai donc voulu reprendre le métro en sens inverse, mais le trafic était perturbé suite à un incident sur la ligne. Après avoir marché une bonne dizaine de minutes avec la tremblote, j'attrapais au vol un bus qui faisait quasiment le même trajet que la ligne de métro. Il y'avait trois blacks au fond du bus qui fumaient un bédó ; Rosa Parks n'a finalement servie à rien. Les lumières de la ville, offerts à mes yeux derrière la vitre sale du bus, semblaient se foutre complètement de ma gueule. Il n'y avait même plus de sentiment de mélancolie, juste une impalpable sensation de néant, un goût de dégueulis dans la bouche qui resterait à jamais. Je ne tenais pas en place sur mon siège, j'étais en proie à des bouffées de chaleur et à des tremblements persistants. L'odeur de la drogue chatouillait mes narines, pendant que j'observais des âmes moins perdues que moi déambuler, rire, picoler, méditer, préparer peut-être des attentats dans leurs têtes. Le conducteur du bus nous imposait l'écoute d'une radio libre. Une fille de quatorze ans parlait de ses relations sexuelles avec son demi-frère. Les animateurs posèrent une myriade de questions, afin d'avoir le plus de détails glauques possibles. Quand ils eurent finis de la cuisiner et avant de passer à l'auditeur suivant, ils lui promirent de lui envoyer en cadeau le nouvel album du rappeur du moment, dont les rimes se limitent à envoyer ses adversaires s'initier au complexe d'Œdipe. Spirale infernale.

J'ai pris l'équivalent d'une dizaine de douches en rentrant. On ne s'habituerà jamais à l'odeur de la merde.

Je ne suis pas candidat au bonheur, le destin a voté blanc.

Mon activité onirique inexistante s'était transformée en succession de flashes sordides. J'imaginai Flavia Goschmann en torche humaine. Le cadavre d'Angela désarticulé, démembré, désossé, décortiqué, déshumanisé. Je voyais Vassili utiliser sa tronçonneuse sur des personnes vivantes sans visage, et à chaque meurtre il me réclamait avec son accent de merde les 14000 euros manquants. Je revoyais ce qui se passait au sous-sol de la villa Goschmann. Je voyais Grant me traquer, me braquer. Je voyais une pluie de sang, un déluge de cadavres lorsque, sans aucun remord, je ferais exploser Cindy en plein centre-ville. En attendant, je voulais faire le vide dans tous les sens. Un felching mental, en gros.

Les édredons dans le ciel allaient bientôt être remplacés par l'immensité glacée des étoiles, et je rêvassais à travers la vitre en pensant à un monde que je pourrais entièrement contrôler. Après une bonne vingtaine de minutes de route, le taxi me déposa devant le Hilton où Winnie m'avait donné rendez-vous. Je tendis le montant de la course au chauffeur de taxi, qui ressemblait fortement à un Albanais, mais ça pouvait aussi très bien être un Chilien ou un Egyptien. J'avais mis une veste de costard et une chemise pour ne pas paraître trop plouc dans l'établissement. Un valet m'ouvrit la porte et je me dirigeais d'un pas flageolant vers la réception ; j'aurais dû boire un sixième verre de cette excellente Vodka Française.

- Bonjour Monsieur, vous êtes ici pour un Check-In ?

Non, pour un check-up à vrai dire.

- Bonjour, non en fait je dois rejoindre quelqu'un. La chambre réservée est au nom de Winnickberg.

Le réceptionniste fit sa petite recherche sur son iMac blanc.

- Oui, je vais appeler la chambre. Qui dois-je annoncer ?

- Monsieur Normal.

- Ne bougez pas.

Vous allez me dire, pourquoi donc un nom aussi pété que Monsieur « Normal » ? Tout simplement car Normal est l'anagramme de Marlon. Après une bonne minute, le réceptionniste revint vers moi.

- On va venir vous chercher dans dix minutes, Monsieur. En attendant, installez-vous dans le lobby.

- Merci.

Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle Winnie m'avait donné rendez-vous dans cet hôtel. Savait-il pour le bras manquant ? Allais-je me prendre un savon ? La « blague » d'Angela dans la boîte de nuit, dont je ne me rappelais même pas le nom, résonna brièvement dans mon esprit.

Je ne saurais décrire les lustres, les luminaires, et le luxe. Le lieu était chargé en éclairages, et les canapés du lobby avaient ce petit côté réconfortant que je n'avais pas eu l'occasion de voir depuis bien longtemps. Après avoir ouvert ma veste, j'en profitais pour jeter un œil à la pile de journaux disponibles dans un présentoir doré. Je regardais les dates pour prendre le quotidien le plus récent possible. Le Pacifiste. Cela faisait longtemps que je n'avais pas senti sous mes doigts la texture si particulière du papier journal. Celle qui te donne envie de te laver les mains directement après l'avoir fini. Preuve que rien n'est propre dans ses torchons, pas même le papier. Même pas bon à être utilisé pour ramasser les merdes de chien. Je survole en diagonale les différents articles jusqu'à tomber, dans la rubrique fait divers, sur un article dont le titre racoleur était :

UNE FEMME VOILEE JETTE UN CONTRÔLEUR DANS LES RAILS DU METRO

«...le métro a littéralement broyé le contrôleur projeté dans les rails. Le deuxième a reçu des coups de taser. La scène a été filmée par les caméras de surveillance et montre une femme portant un voile islamique balancer sans pitié le contrôleur sans aucune hésitation dans la voie, quelques secondes avant l'arrivée au quai du métro. Le conducteur n'a pas eu le temps de freiner afin d'éviter la collision. Le contrôleur décédé avait quatre enfants dont deux en bas-âge... »

J'étais sincèrement médusé. J'ai relu attentivement deux-trois fois l'article, écrit sûrement par un stagiaire. J'avais besoin d'un antidépresseur. D'un paperboard. D'un missile au nom de mannequin.

Une page plus loin, je tombais sur ce titre :

UN BRAS HUMAIN DECOUVERT DANS UNE STATION DE METRO

J'avais une double actualité.

Aucun lien n'avait été fait entre les deux événements. Au final, les médias se frottaient les mains, et moi je les avais propres. Tout le monde y trouvait son compte. Je continuais une lecture assidue alors que je remarquais une sublime blonde prendre l'ascenseur. A la rubrique « Faits divers », je fus interpellé par un article dont le titre était :

BRAQUAGE D'UN BAR A CHAMPAGNE

« ...les braqueurs auraient forcés une des victimes à boire jusqu'au blackout afin de n'avoir aucune chance d'être reconnus. Les autres hôtes ont été enfermées dans la réserve. Quant au vigile, il a été victime d'une dizaine de coups de taser, le laissant

actuellement dans un état critique à l'hôpital... Les bandes des caméras de surveillance ont sûrement été subtilisées par les agresseurs... »

Triple actualité. Même la très ménopausée *Madonna* galérerait à avoir une telle omniprésence. Après avoir lu un article plutôt intrigant sur la disparition fréquente des chaussures de personnes décédées, je survolais les pages sportives, où l'on parlait d'athlètes plus jeunes que moi en train de réussir leurs vies. La dernière chose qui attira mon attention était une publicité pour un *diner*, ces sortes de restaurants à l'américaine. Des drapeaux américains, en veux-tu en voilà. Des damiers, des photos de modèles d'*Harley Davidson*, une représentation d'*Elvis Presley*... Une publicité aux couleurs criardes et au concept complètement cliché. Cela se situait à un quart d'heure de voiture de la ville.

J'essayais de voir si d'autres journaux se trouvaient dans la pile de magazines, dans l'espoir de tomber sur un numéro récent qui parlerait de l'incendie de la villa Goschmann car autant me faire un jubilé avec carrément une quadruple actualité, soyons fous ! Je me demandais combien de personnes avaient pu atterrir au service des grands brûlés. Mais que nenni, aucun journal n'avait pu étancher ma soif de curiosité. Le réceptionniste arriva dans mon champ de vision et m'annonça que je pouvais désormais monter jusque dans la chambre où l'on m'attendait. Après qu'il m'ait indiqué le numéro de chambre, je le remerciais et prit l'ascenseur en appuyant sur l'étage qu'il m'avait indiqué. Une femme voilée me rejoignit avant que les portes se referment. Sûrement la femme d'un émir ou d'un homme d'affaires Arabe aisé, vu le standing de cet établissement hôtelier. Quand je portais la Burqa, nous pourrions avoir l'air de deux sœurs jumelles. L'habit ne fait pas le moine, mais permet de rentrer au monastère. Dans ce cas-là, cela dépendait du lieu. De femme d'émir à femme terroriste, il n'y avait qu'un pas. Esthétique.

Lorsque je me trouvais face au bon numéro de chambre, ce qui ressemblait à un mot était scotché sur la porte :

Tu as fait du bon boulot. Voici un présent pour te remettre de tes émotions, et surtout pour que tu arrêtes de poser des questions.

Bises Mechouga.

Safed

Je rangeais précieusement le mot de Winnie dans ma poche et frappait à la porte. Après une trentaine de secondes, on m'ouvrit. C'était... Angela. Elle ne portait qu'une serviette autour d'elle. Elle m'embrassa tendrement, si tendrement que j'en avais des frissons.

- Tu as bien travaillé, chaton. En accord avec Winnie, j'ai une surprise pour toi.

Une magnifique blonde émergea de l'ombre et me salua à l'embrasure de la porte. Il me semblait que c'était celle que j'avais remarquée dans le lobby. Porte-jarretelles, bustier noir, toute la panoplie. Cheveux descendant jusqu'à ses fesses, yeux verts perçants, elle me dévorait des yeux comme si j'étais l'homme le plus excitant de la Terre et j'oubliais instantanément la merde vivante que j'étais. Angela laissa tomber sa serviette sur le sol.

Fini la verticalité. La fin de soirée s'annonçait subsaharienne.

Ma récompense.

L'âne et la carotte.

Dieu existe.

Putain.

Fée Verte

*« Fais de la place à l'imagination. Avec une chaise à bascule
confortable et des livres à portée de main sur les étagères
du bas, c'est tellement simple de se laisser emporter par les histoires. »*
Catalogue IKEA

Grant conduisait d'une main tout en pointant de l'autre Sylvain en ma direction. De temps en temps, il posait Sylvain et buvait dans une flasque un liquide au degré forcément élevé.

- Tu l'aimes mon tacot ? Ca te change sensiblement de la Bentley des deux trisomiques, n'est-ce pas ?

Je regardais au loin. Le ciel n'était ni bleu Valium ni bleu Viagra mais bleu « pastille pour urinoir ». Grant m'observait dans le rétroviseur.

- Mais qu'est-ce que je suis con, je t'ai bâillonné ta petite gueule de con, alors forcément tu vas avoir du mal à me répondre. Tu vois, mon petit, tu as refusé de monter dans ma grosse voiture de compétition. Idem deux chapitres auparavant. Et je déteste l'adage « Jamais deux sans trois. ». Tu n'as pas le sens du partage, tu aurais pu me faire plaisir un peu. Tes parents ne t'ont franchement appris aucune valeur ?

Je changeais toutes les deux secondes de position, car avec les mains attachées, j'avais du mal à trouver une position adéquate.

- Cesse un peu de te tortiller, t'as des vers au cul ou quoi ? On est presque arrivés !

Il se retournait, riant du spectacle qui s'offrait à lui et snobant complètement la route.

- Excuse-moi, j'aurais peut-être du enlever le siège bébé.

Il n'était pas possible que ce sociopathe puisse avoir des enfants, cela me paraissait carrément impensable.

- Tu te demandes sûrement si j'ai des enfants, n'est-ce pas ? La réponse est : oh que non ! Le siège bébé, c'est pour les gosses que

je kidnappe. Et oui, quand des mecs ne veulent pas être francs et me dire la vérité, je suis obligé de séquestrer leurs enfants. Les risques du métier, comme on dit. Mais la seule chose que je respecte est la sécurité routière. Je suis bouleversé chaque fois que je vois le nombre de morts sur les routes. Ca ne t'attriste pas, mon gars ?

C'était le cadet de mes soucis. Je m'étais complètement fait avoir. Par Jephté, par Nyx, par Grant, par Winnie... Comme je m'étais déjà fait complètement avoir par Sismene, Renard, et tout le reste de la planète. Grant roulait comme un chauffard, le contraire aurait bien sur été étonnant. Et il osait me parler de sécurité routière... Nous pénétrâmes dans le quartier le plus pourri qu'on puisse imaginer. Grant se gara – si on peut franchement appeler ça « se garer » - sur une place « handicapé ». Il se retourna dans ma direction.

- Bon mon gars, je vais te retirer le bandeau et te détacher les mimines. Si tu mouftes, ou que t'essaies de t'enfuir, je te mets deux pruneaux dans les guiboles, et ces pruneaux-là ne sont pas d'Agen. Tu peux demander à Sylvain, c'est lui qui les confectionne avec amour et conviction.

J'acquiesçais. Comme d'habitude. Je passais ma vie à acquiescer. La palme d'or.

Grant me détacha, puis me demanda de le suivre. Le quartier était sinistre, et peu de réverbères étaient allumés, alors que les ténèbres avaient déjà tout envahi. Nous entrions dans un immeuble au hall complètement désaffecté. Les boîtes aux lettres étaient défoncées, et il n'y avait même pas de noms dessus.

L'ascenseur était un modèle antique, avec une double porte à refermer derrière nous, puis une grille. Thomas Grant appuya sur le septième étage. Il m'inspectait de la tête aux pieds.

- Tu n'es vraiment pas beau à voir mon gars. Pas étonnant que tes passe-temps soient les incendies et le vandalisme.

L'ascenseur s'arrêta. Grant ouvrit le double mécanisme de l'ascenseur et s'approcha d'une porte d'entrée. La poignée de la porte était noire comme si on l'avait cramée au briquet. Il

tremblait et n'arrivait pas à viser le trou de la serrure.

- Bienvenue chez moi, connard !

L'appartement de Grant puait le tabac froid. Des cendriers non vidés étaient disséminés dans toute la pièce principale. Il y'avait un bordel innommable, à se demander si ce cinglé n'était pas atteint de syllogomanie. La fenêtre donnait sur une rue passante, composée de divers magasins délabrés. Dans une pièce, s'accumulait des chaînes-hifi, des lecteurs DVD, des appareils électroménagers divers, des consoles de jeux vidéo... Tous ces objets semblaient n'avoir jamais été utilisés et traînaient, semblant même attraper la poussière. Acheteur compulsif ? Sur son bureau, un tas d'ouvrages divers était entassé : « Critique de la raison pure » de Kant, le tristement célèbre « Mein Kampf », « Wuthering Heights » édition britannique des Hauts de Hurle-Vent, le mode d'emploi d'une tronçonneuse thermique, « Journal d'un curé de campagne » de Georges Bernanos, « Le Prince » de Machiavel, un vieux « Playboy » et de nombreux manuels d'investigations. Je pris dans mes mains ce qui semblait être une édition plutôt rare du « Des souris et des hommes » de Steinbeck. Grant jugea nécessaire de commenter mon choix.

- Un oignon littéraire ; j'ai chialé en épluchant ce livre.

Je suis resté bloqué sur le « Mein Kampf » qui me glaçait d'effroi. Grant vit que je regardais ce livre maudit.

- Mein Kampf ? Un Stephen King, en mal écrit. Il aurait du persévérer dans la peinture le con.

Une boîte recensait un nombre incalculable d'articles découpés dans les journaux par Grant. Il possédait une collection hallucinante et ahurissante de DVD pornographiques, ainsi que quelques VHS préhistoriques. Enfin, une pyramide de cartons contenant apparemment des dossiers dominait la pièce.

- Ca bosse, tu crois quoi ? Que je suis un branleur ? J'enquête sur un paquet de merdes en ce moment : le Pyromane, l'enfant de putain de Jephté qu'apparemment tu connais plus que bien, une affaire de rites vaudous dans la forêt, des affaires de franc-

maçonnerie, j'en passe et des meilleurs. Et mes missions, je les reçois via des clients sur Internet. Tu pensais quand même pas que je n'allais pas te retrouver ? Je suis partout. Je suis comme la mort, le malheur et l'inceste, mon gars. Où tu iras j'irais. Sheila mon gars ! Putain.

Il enleva son fidèle imperméable. Il portait en dessous un polo col Mao beige. Il se ramena avec une bouteille fermée avec un bouchon de liège. Je remarquais que les racines de ses dents étaient noires.

- Ce soir, c'est la fée verte. Echeilberger 70. De l'Absinthe Allemande. Je ne te sers pas de la merde. Merci qui ?

Le slogan d'un site pornographique m'est venu en tête, mais je l'ai gardé pour moi.

- Je n'ai pas trop envie de boire, mais buvez si vous le voulez, ça ne me dérange pas.

- Encore heureux, connard de merde ! Je suis chez moi, non ? Et si, tu vas boire, je ne te laisse pas le choix.

Il glissa sa main gauche dans son caleçon et se gratta élégamment les couilles puis se mit à sentir ses doigts. En résulta une moue de dégoût. Pendant un instant, j'ai eu un flash de Flavia Goschmann.

- C'est quoi ton prénom au fait ? Ton vrai prénom, pas un pseudonyme à la con.

- Vous êtes détective privé et vous ne connaissez pas mon prénom ?

- Je ne connais pas ton prénom parce que tu es une merde vivante et que tu ne sers à rien à la société. Dis-moi ton prénom où c'est Sylvain qui va s'en charger.

- Marlon.

- Marlon ?

- Marlon !

- C'est vraiment ton vrai prénom ?

- Oui.

- Hmm-mmm. Comme Marlon Brando. Tu savais qu'il était

bisexuel ?

- Et alors ?

- Ce que je veux souligner mon gars, c'est qu'on peut être le Parrain... et sucer de bonnes vieilles grosses bites.

J'ai soupiré.

- Où voulez-vous en venir ?

- Ca me fait plaisir que tu t'intéresses à mes théories. Et ben je veux tout simplement en venir au fait que les apparences sont trompeuses.

- Et la scène du beurre dans « Dernier Tango à Paris », elle compte pour... du beurre ?

- Bordel de merde, mais t'es un marrant toi en fait. Triple salve d'applaudissements. Bisexuel veut dire se taper les deux sexes, mon petit, il tape donc dans le rouge et dans le blanc.

- Pourquoi me dire que les apparences sont trompeuses ? Quel est l'intérêt au juste ?

- Tout simplement parce je suis le gentil, Marlon. Ce n'est pas moi le méchant dans l'histoire. Je suis le bon gars ! Tu devrais me bénir pour ma bonté. Bon réponds à mes questions : déjà que branles-tu avec l'autre tarlouze de Jephthé ?

- Il m'a aidé à quitter mon ancienne vie.

- Que cherches-tu à fuir ?

Je soupire, tout en observant les veines saillantes aux tempes de Grant.

- Laissez-moi partir, bordel de merde !

- Pas possible, mon gars. Déjà ça ne plairait pas à Sylvain. Il est taquin tu sais. Habitue-toi à ton sort. Absinthe ?

J'avais la gorge horriblement sèche.

- Vous n'auriez pas de l'eau plutôt ?

- Bordel mon gars t'es pas sérieux... Raconte-moi plutôt ce que tu cherches à fuir. On a tout notre temps, alors ouvre un petit peu ta gueule pour faire avancer le débat.

Il boit une rasade d'Absinthe au goulot, émet un petit gémissement de satisfaction et me cracha à la gueule. Après tout ce que j'avais fait ces derniers jours, peut être que je méritais au

moins ça.

- Ton prénom est bien à chier, je préfère t'appeler Marion. A partir de cette seconde même, tu t'appelles Marion ! Marion, mon gars haha. Attends, je dois avoir du rouge à lèvres quelque part. Ne bouge surtout pas, ou je n'aurais pas d'autre choix que de te mettre un pruneau dans les guiboles, qui je te le rappelle, ne sont toujours pas d'Agen.

Il sort une trousse à maquillage avec une inscription « Whore Bag ». Il en sortit un rouge à lèvres rouge sang Dior et me tartina les lèvres avec. Je préférais me laisser faire plutôt que de prendre une balle.

- Tu as de grosses lèvres de pute, Marion. C'est véritablement génial. Gé-nia-li-ssime, regarde mon œuvre ! Tu pourrais même travailler dans ce bar à putes qu'on a pillé avec adresse.

Il me tendit un miroir et j'aperçus mon visage. Il avait dépassé mes lèvres comme un enfant qui ne respecterait pas les lignes à ne pas dépasser dans un cahier de coloriage. J'avais l'air d'un travelo qui n'avait pas dormi depuis 36 heures.

- Et... c'est comme ça que... vous comptez me prouver que vous êtes « LE gentil » ? rétorquais-je.

Il alluma une Lucky Strike.

- Bon Marion, petit un : ta gueule. Petit deux : j'ai étudié ton dossier. Tu es considéré comme dangereux. Pourtant, vu ta gueule de coléoptère, ton corps de mouette frisant l'anorexie, et ta dégaine de looser né, je suis à des années lumières d'avoir envie de chier dans mon beinard de peur.

- Si vous aviez un dossier sur moi, vous connaissiez donc bel et bien mon prénom ? Alors pourquoi me demander ?

Il rota.

- La vérité, c'est que j'hésite à te violer l'anus, Marion. Ton petit anus tout serré. Ou à te crever un œil et à foutre mon monument de bite dans l'orbite, bien pénétrer le jus d'œil qui en coule. Bref, vivre un précieux moment.

Il se resservit un verre.

- Je veux tout savoir sur les magouilles de Jephté. Tu vas tout

balancer, où je te balance par la fenêtre c'est clair ? Et je ne vais pas t'attacher car ici on n'est pas en Iran. Et pour la voiture, c'est parce que je n'avais pas la fermeture centralisée. Bref. Mais autant te prévenir aussi, j'ai un lance-flammes. Il s'appelle Gus. Et ça fait longtemps que Gus et moi n'avons pas fait un bon vieux barbecue. Et si tu t'enfuis de chez moi, c'est simple, il n'y a qu'une seule sortie : par devant. Dans mon richissime arsenal, j'ai plusieurs snipers et un lance-roquette. Oui mon pote un vrai lance-roquette, pas genre un truc qui balance de la salade. Salade. Roquette. T'as saisi ? Va donc te faire enculer, Marion. Il me baffe la gueule. Ce mec a complètement perdu l'esprit.

- Au passage, si t'as envie de chier, tu me dis, que je t'accompagne aux toilettes. Ou non, je te ferais peut être bouser délicatement dans une bassine. Je filmerai et je posterai ça sur un sympathique site scatophile. En attendant, passe-moi la cuillère à absinthe, Marion. Rapidement où je la prends moi-même et je te la fous sans ménagement dans le fion.

Je pris la drôle de cuillère et remarquais dessus du sang rouillé.

- C'est normal qu'il y'ait du sang séché sur ce truc ?

- Oui, j'ai déjà poignardé quelqu'un avec, mais j'ai éliminé le plus gros en mixant Paic Citron et White Spirit. J'ai fait ce que j'ai pu. Connard !

Il me tendit ensuite un verre d'Absinthe.

- Goûte-moi ce délice.

J'ai porté le verre à ma bouche et ai plongé le bout de mes lèvres dans l'Absinthe. C'était imbuvable.

- C'est bon, ma fille ?

Je répondais par l'affirmative en bafouillant.

- Je vais te présenter quelqu'un.

Il ouvrit un placard contenant une quinzaine de couteaux de différentes tailles. Il y'avait même une hache, une serpe et une machette. Il en sortit la serpe.

- Voici Serge la serpe. Dis bonjour à Serge.

- Bonjour...

- Toutes les 10 minutes, tu devras vider ton verre d'Absinthe.

Sinon Serge t'enlève une phalange. Au moins, tu me diras rapidement tout ce que je veux savoir avant d'arriver au coma éthylique. Ca doit te rappeler notre petite escapade, non ? Je bus une gorgée d'Absinthe, en pensant qu'au final la fille du bar à champagne était plutôt bien lotie comparé à moi.

- Travailles-tu pour Jephté, Marion ?

- Oui.

Je posais mon regard sur une lampe sans abat-jour.

- Fais-tu partie du Gang des Zombies ?

- Oui.

Grant mit des cendres de sa Lucky Strike entamée dans son verre d'Absinthe, et but le tout sans grimacer.

- Pourquoi tu te fais passer pour mort ? Pourquoi tu as tout quitté pour faire des conneries avec un vieux sénile puant, un sorcier Juif et un macaque stéroïdé ?

- Parce que je ne trouvais aucun sens à mon ancienne vie. Que j'étais prêt à tout pour voir autre chose.

Il m'embrassa sur la bouche. Je suis resté immobile d'étonnement.

- Oh ma Marion ! Par ta faute, je suis ému. Tu vas me faire chialer comme une gamine violée en double péné par son père et son oncle. Envoie la pâtée, Marion. Qu'est-ce qui ne te plaisait pas dans ton ancienne vie ?

- Tout. Travail, amis, entourage, la ville, la société, les gens...

- Je veux bien croire que tu aies souffert, mais ta situation c'est comme d'avoir échangé le cancer contre le Sida. Et de plus qu'est-ce qui te fait croire que tu vaux mieux que tout ça, mon gars ? Je veux dire, es-tu sorti du vagin d'une vierge ? Dis-le moi si c'est le cas, que j'en tiens note. As-tu comme Jésus dépucelé toi-même ta mère à l'accouchement avec ta tête ? Haha c'est des conneries tout ça, Marie c'était une chaude de la bite. Si tu imagines que Marie ne s'est jamais faite baiser, deux possibilités magiques s'offrent à toi : le Head fucking de son propre marmot, ou alors elle faisait de l'équitation. La Alexandra Ledermann de Bethléem. Bordel de merde ! PUI-SSANCE ! SUR-PUISSANCE ! JE

ME SUR-PASSE ! Bois ton absinthe ou Serge va te chatouiller sévèrement.

J'obéissais.

- Bon le Jephté, pour t'utiliser, il t'as promis quoi ? La pipe d'un veau ?

- Il m'a demandé de travailler une année pour lui, et je gagnerais l'équivalent de mon assurance vie plus de l'argent supplémentaire.

- Oh que tu es con ! Bois ton verre, ou je ne réponds plus de moi-même.

Ce chantage me faisait automatiquement penser au film *L'aile ou la Cuisse* et à la scène où Louis de Funès est forcé par un ancien propriétaire d'un restaurant à manger des plats abominables pour se venger d'avoir ruiné son ancien commerce. Je bus donc mon verre cul sec, qui passa très mal. Il m'en resservit un autre.

- Tu veux un citron pour mettre dedans ?

- Non ça ira.

- Tu veux je te mette le citron dans le cul ?

- Non plus.

J'étais très loin de ressentir un quelconque syndrome de Stockholm envers ce malade mental, et je n'avais qu'une envie : m'enfuir. Surtout que mes employeurs, ne pouvant plus me géolocaliser, doivent être actuellement à mes trousses et de toutes les manières, je risque de me retrouver avec une étiquette à l'orteil.

- Tu ne te sens pas manipulé ?

- Je connais Winnie. Il connaissait des gens de ma famille.

- Le sorcier ? Harry Potence ? Nan mais le Juif, ce qu'il veut c'est l'argent. Oxymore ? Merde, je ne me rappelle plus de la bonne figure de style. Bref, je vois que tu prêches pour ta nouvelle paroisse Marion, c'est bien. Mais tu n'es qu'un enfant de chœur et le curé Jephté a ta mouille sur les doigts. Bon, donc il t'a fourni des espérances d'argent et la pute là avec qui tu fricotes. La petite Angela. Broche à Kebab. Evidemment que y'a de la populace au balcon chez cette dinde. Et elle joue parfaitement

son petit rôle.

- Ca n'a rien à voir ça.

- Pour toi, ce n'est pas dans le deal.

- Non.

- Tu penses donc avoir été excellent dans le domaine de la drague ? Ta personnalité, ton charme, ton physique... Ce sont des critères qui l'ont séduit ? Tu l'as dragué comme un champion ? Tu penses avoir brillé dans le chapitre 3 ?

- ...

- La seule chose que tu risques de draguer correctement, c'est la rivière pour retrouver les membres que je t'aurais arraché, foutu con.

Il but une lampée d'Absinthe avant de reprendre avec véhémence.

- Mon dieu que tu es con. Donc comme par hasard, tu baisses la fille de tes rêves. Mais tu ne la vois pas l'arnaque ? Tu as vu comme t'es gaulé ? Un spaghetti. Bref. Elle est payée pour être en couple avec toi et te manipuler. Quand tu seras mort, elle récupérera ta caillasse, ni vu ni connu. Tu es conne, Marion. Conne au point que je ne sais vraiment pas ce qui me retient de te pisser dessus.

J'étais stupéfait, je ne savais plus quoi penser. J'ai bu une rasade d'Absinthe. Je m'y habituais un peu mais j'avais toujours eu du mal avec tout ce qui avait un goût de plante.

- Marion, tu as rejoint un centre aéré. Voire une secte. A régime communiste. Ca te fait quoi de régresser ? Pourquoi ne pas revenir au moyen-âge ? Je te vois bien avec une tenue de bouffon, Marion. Des petits collants bien sexy.

Il tira plusieurs lattes sur sa clope et regagna le centre de la pièce en pas chassés.

- On t'a promis l'Eldorado mon gars, mais tu t'es fait arnaquer. Véritablement couillonner. Résumons, ton truc c'est un peu comme une fête du travail perpétuelle, sauf que toi tu es le blaireau qui vend du muguet. Tu es binaire comme babouin. Deux turlutes d'une catin névrosée, et des promesses d'argent

suffisent à te faire faire n'importe quoi. Ils te tiennent par la queue.

Je regardais Serge droit dans la lame. Un verre d'Absinthe s'imposait.

- Tu commences à apprécier la précision Allemande, Marion. J'aime. Tu fais des efforts.

Sur le paquet de cigarettes de Grant était inscrit : Fumer peut nuire aux spermatozoïdes et réduit la fertilité. Tant mieux pour l'humanité. Grant s'amusa à faire des ronds avec la fumée qu'il recrachait.

- Je ne sais pas si tu as remarqué, mais souvent dans les romans dits « trash » ou parlant de la drogue, « ils » essaient de te vendre des personnages soi-disant fous, qui s'avèrent au final n'être que des faibles blaireaux souffrant d'addiction dans des hôpitaux psychiatriques, mais se croyant plus fort que les autres mais sont quand même logés à la même enseigne. Et ben toi Marion, tu es ce genre de personnage dépressif inintéressant. Tu serais le héros d'une belle merde. Mais revenons à nos moutons... Tu as confiance en l'équipe de Jephté ? Qui s'occupe de toi ?

- Winnie et Nyx.

Il se gratta une fois de plus les couilles.

- Ce Nyx. Le petit Amin Dada croit trop en son rôle d'intellectuel alors qu'il n'est que la guenon de Jephté. Pathétique. Je suis beaucoup plus instruit qu'Amin Dada, j'en mets mes couilles à hacher. Mais bon tu sais, je ne vais tout de même pas séquestrer Julien Lepers pour pouvoir se départager. Tout cultivé qu'il est, il reste un esclave. Il se met à l'échelle de ses ancêtres. Je lui pisse à la raie du cul.

- En quoi ça vous gênerait qu'il soit plus intelligent que vous ?

- C'est moi qui pose les questions, Marion ! Il faut que tu comprennes que tu travailles précisément pour les gens avec lesquels il ne *faut* pas travailler. Si ta notion de liberté est d'obéir aux ordres rocambolesques d'un vieillard psychopathe en état de décomposition avancée, je ne peux plus rien pour toi. On referme le polar, on le fout au bucher et on sodomise Ray Bradbury avec

une brosse à chiottes. Pendant que tu y es, rends-toi au Mont Fuji et fais toi sodomiser par un charmant gourou de Aum Shinrikyo. Ou fallait même carrément devenir témoin de Jéhovah, tu te serais éclater à faire du porte à porte. Ah mais non... J'oubliais... Y'a rien de spirituel dans ta démarche, c'est que le fric qui t'intéresse. Et ben ma poule, ça nous fait un magnifique point commun. Sauf que moi, je me ride en solo. Je fais la pâte moi-même, je répands la garniture et je fais chauffer le tout. Bois. Je bus une gorgée et laissais continuer mon hôte à débiter son monologue. Il inclina la tête et levais les yeux au ciel, comme s'il était dans une méditation profonde.

- As-tu déjà entendu parler du pasteur Jim Jones ?

- Pas vraiment.

- Bordel, mais ils vous apprennent vraiment rien à l'école, c'est fou ça ! Jim Jones est un charmant jeune homme qui a fondé une communauté intitulée « Le temple du peuple ». Il organisa le suicide collectif de sa secte, par ingestion de cyanure de potassium. Cela fit près de 900 morts. Je te résume ça vulgairement et brièvement, car je ne suis pas prof d'histoire. Et la secte Aum ? Une secte qui a manipulé ses membres afin de perpétrer plusieurs attentats criminels dont la fameuse histoire du gaz sarin dans le métro de Tokyo. Faut-il également que j'évoque l'ordre du temps solaire et sa multitude de suicide collectifs et d'assassinats ? Et Heaven's Gate ? Tu connais Heaven's Gate ? Cette secte d'abrutis finis. Les fidèles se sont suicidés collectivement dans l'espoir de rejoindre un vaisseau spatial transportant Jésus. Tu imagines ? Le mec passe de charpentier à capitaine du vaisseau Enterprise. Les mecs voulaient évacuer la Terre, putain partez plutôt en Thaïlande, les prix sont tellement attractifs en terme de location d'humains. Bref, vois-tu tous les exemples que je t'ai chié ? Et ben, Jephthé essaie d'imiter ces exemples. Un Raël de pacotille. Une secte sans but, à part torturer et se faire de l'oseille. Recyclage mental et endoctrinement sont ses armes de prédilection. Il faut savoir que ce mec est une sombre merde, il n'a jamais rien fait de sa vie, à

part manipuler des abrutis comme toi. Il choisit des jeunes atteints de confusion mentale, ayant des idées révolutionnaires ou anarchistes. Puis, dès qu'il les a utilisés, il les zigouille. Il te considère comme une balle perdue. Un dommage collatéral. T'es de la matière première. Tu es un consommable. Un fusible. Un rouleau de papier chiotte. Un Tampax. Tu vas te faire allumer, ma petite Marion. Et ça le roi des Juifs le savait. C'est moi le gentil, je te le dis et je te le redis. Tu devrais me payer pour que je te défende. Et je vais d'ailleurs te proposer mes services. Je peux assurer ta protection.

- Je n'ai pas d'argent. Je ne suis payé qu'à la fin de mon contrat. Il plissait les yeux, et une armée de rides apparut. Dehors, on entendait de la musique qui semblait avoir été mise par des jeunes en bas de l'immeuble.

- On peut s'arranger. Mais sache que Jephté va essayer de te tuer. Tôt ou tard. Tu ne toucheras jamais ton argent. Il faut donc que nous arnaquions Jephté pour piquer son fric et pour que tu sois libre.

Grant but une gorgée d'absinthe avant de répliquer :

- Ils trouveront n'importe quelle excuse pour t'éliminer. Tu verras. Ils vont chipoter sur n'importe quoi. Alors le petit conseil maison que je te donne : dès que tu te prends des remarques, fuis. Fuis le plus loin possible. Viens me voir et je te vendrais du matos.

Je hochais la tête négativement.

- C'est des conneries. Winnie ne me laisserait jamais crever. Et de toute façon, même si j'acceptais votre offre, Jephté a le bras trop long.

Il opina du chef. Je rêvais d'opinel.

- On va lui couper le bras, Marion. Et lui hacher les couilles. J'ai affronté bien pire que Jephté. Dans ma jeunesse, j'ai notamment affronté un réel psychopathe, qui se faisait surnommer « Le baiseur d'orbites ». Un chic type qui arrachait les yeux de ses victimes femelles pour les limer par l'orbite. Un fin limier haha. Putain. Bref, le fin mot de l'histoire : ne sous-estime pas mon

arsenal. Tu veux voir ma collection ?

- Non, ça ira.

- Si si, viens où je te coupe la main qui te sert à te branler.

Gaucher ou droitier ?

Je le suivis dans une petite pièce, une sorte de cagibi qui servait de surplus. Il y'avait une cinquantaine d'armes différentes. Des 9mm, des uzis, des Desert Eagle, des M-16, des Luger, des Long Rifle, une Winchester, des accessoires de visée infrarouge, de longs couteaux de chasses, des machettes, une tronçonneuse bien sympathique et même une caisse avec quelques explosifs.

- Marion, voici tous mes amis ! Et j'ai bien de la chance d'avoir des amis comme eux. Ils sont francs, ils ne me mentent pas et ne sont pas complètement faux-cul. Je bénis le bruit de déflagration d'une arme. J'ai de quoi commencer une guerre, je suis un état à moi tout seul. Démonstration ?

Sans demander mon approbation, il prit l'arme la plus monstrueuse qu'il avait en sa possession.

- Tu entends la musique de merde dehors ?

C'était du rap Français.

- Vous êtes vraiment une génération de peigne-culs. Je vais te montrer ce qu'on appelle « Puissance ». Mets-toi à l'autre fenêtre et admire.

Dehors, on voyait une bande d'une dizaine de jeunes, avec posé sur une voiture un ghetto blaster qui crachait de la merde, bref des égouts sonores.

- Marion, l'arme que je tiens en ma possession est un lance-roquettes RPG-2, utilisé en URSS pour faire sauter des chars d'assaut. Je rêve de me payer un RPG-7 mais le coût n'est malheureusement pas le même. Quant à la roquette, elle s'appelle PG-2. Tu pourras raconter tout ça en détail à tes futurs marmots comme ça.

Il arma la roquette, puis il enleva le socle métallique qui protégeait le viseur.

- Vous n'allez pas faire ça quand même ?

- Quand tu écoutes de la merde, il faut assumer ! DITES BONJOUR

À DANIEL !!!

La roquette partit, projetant Grant en arrière. Un bruit sourd fusa et la roquette explosa instantanément la voiture, le ghetto blaster, et la majorité des jeunes mélomanes. La violence du choc engendra une éjaculation d'hémoglobine si soudaine que je n'en croyais pas mes yeux. Des hurlements se faisaient entendre au loin. Les quelques survivants coururent en gémissant. Grant était mort de rire et je voyais ses lèvres articuler quelque chose, mais je n'entendais rien à cause de la violence sonore de l'impact de la roquette. Il s'enfilait une rasade d'absinthe et jubilait comme jamais.

- Merci Dany. Tu peux disposer. J'adore voir les entrailles sur le bitume, ça a un petit côté Pop Art pas négligeable.

Ce sont les premières phrases que je réussis à comprendre lorsqu'il rangea son lance-roquettes dans son cagibi. J'étais loin de partager son hilarité et commençais à avoir des haut-le-cœur.

- Tu vois Marion ? J'ai balancé ma salade hahahaha. Putain. Bon tu vas m'aider à choisir. J'ai une collection à compléter.

Il avait en main un catalogue d'armes.

- Les Irakiens font de très belles armes. Regarde-moi cette merveille de fusil d'assaut. Une œuvre d'art. Tu sais de quoi je rêve, Marion ? Je rêve d'avoir un tank. En attendant, je peux toujours accrocher des lance-roquettes sur chaque côté de l'Opel Astra. J'y pense depuis pas mal de temps. Je milite même pour l'invention d'un lance-lave. On ferait tout fondre, même les cœurs. Un Ferrero Rocher à Damas.

Dehors, on commençait déjà à entendre les sirènes de police et des camions de pompiers.

- Ils vont monter et nous coffrer, lui assénais-je, paniqué.

- On risque rien, pose ton cul sur une chaise et aide-moi à choisir. On doit également t'en commander pour que tu butes Jephté et toute son équipe de trisomiques. Ne bouge pas !

Il revient avec un fusil à lunette et me braque.

- Marion, je te présente Georgette. Georgette est d'une précision absolue. Elle peut viser le trou de balle d'un lézard à 700 mètres.

Démonstration ?

- Non merci, je vous crois.

- Je suis ta nouvelle religion, Marion.

Je bus une lampée d'Absinthe afin de garder mes phalanges intactes et eus le culot de lui demander :

- Où trouvez-vous toutes ces armes ?

- Un magicien révèle-t-il ses tours ?

- Vous n'êtes pas magicien.

- Nan mais sérieux, t'as aucun sens de l'humour, aucun sens de l'ironie, aucun sens du cynisme, du sarcasme, j'en passe et des meilleurs. Je devrais franchement rentabiliser mes joujoux en vidant un chargeur entier sur ton pauvre cul. As-tu déjà entendu parler du Deep Web, Marion ? On peut appeler ça aussi le Dark Net.

- Euh non...

Il alluma sa cigarette et répliqua :

- Putain. Bon en gros c'est, on va dire, la partie d'Internet auquel la masse n'a pas accès. Pas besoin non plus d'être un génie pour y accéder, mais quand tu vois que certaines personnes n'arrivent pas à télécharger de musiques illégalement... Bref, le deep web est la face immergée de l'iceberg qu'est Internet. Tu peux notamment engager des tueurs à gages. Dont moi, on me donne souvent du boulot via le deep web. On peut également acheter des armes à feu, de la drogue que ce soit drogues dures, viagra, champignons, amphétamines, et tout le tremblement, on peut également se procurer des faux permis, des faux papiers, des faux diplômes, programmer des mises sur écoute, revendre des numéros de carte bancaires, gérer le transport d'organes, accéder à des informations confidentielles, visionner des snuff movies, des rituels, des sacrifices humains, des sites à caractères déviants, pédophiles, zoophiles, cannibales, j'en passe et des meilleurs. Bref, c'est Disneyland. Internet permet de voir le vrai visage de l'être humain. Arrogant, prétentieux, violent, jaloux, haineux, manipulateur. Je suis une danseuse en tutu à côté. Mais comprends que ça me casse bien fort mes précieuses

couilles quand ton équipe de pieds tordus me coupe mon précieux accès. Le deep web pour moi, c'est Pôle Emploi. Mais même le Judéo-Maçonnique devait chialer, il a du perdre de l'argent avec son site de galurins et de sorcellerie et cela me réjouit au plus haut point. Bref, je résume, un accès Wi-Fi, le logiciel TOR, quelques clics et tu deviens un terroriste. Rien de bien compliqué en somme. Enfin, après il y'a bien des gens qui ne savent même pas télécharger des films, ces personnes je ne peux plus rien pour elles.

Toute cette merde tournait au monologue. Je ressentais l'ennui d'un cours de SVT au collège. Que je regrettais cette époque...

- Marion, as-tu déjà entendu parler de Pink Mayhem ?

- Pink quoi ?

Puis je me suis souvenu vaguement de la carte de visite que j'ai trouvé lors de l'incendie de la villa Goschmann.

- Pink Mayhem est la source de revenus principale d'Antonio Jephthé. J'ai donc le plaisir de t'apprendre que tu participes activement au développement et au financement de Pink Mayhem. Un service de torture et de meurtres pour milliardaires. Tu es donc l'artisan de la destruction, du massacre, de la pédophilie et d'autres fléaux. Bravo, ma petite Marion, tu participes donc au fascinant développement de films pédophiles, de snuff movies, de massacres organisés pour des milliardaires Russes, Allemands, Suisses, j'en passe et des meilleurs, des maltraitements sur animaux et beaucoup d'autres choses que... Même le dénommé Goschmann est de mèche, ce qui explique ce que tu as aperçu dans les sous-sol de sa baraque de tantouze. Pink Mayhem fait son beurre grâce au deep web. Jephthé t'a fait disparaître avec certaines fonctionnalités du deep web, pour l'effacement de ton identité. Ce mec n'a rien inventé, c'est simplement un opportuniste et une sombre merde.

Je n'arrivais pas à y croire tellement ça semblait gros.

- Mais bon sang de bonsoir, Jephthé t'a fait miroiter dix millions d'euros. Tu crois que la drogue et la prostitution suffisent à payer tous les employés des dizaines de millions ? Bordel mais t'es un

vrai mongolien. Ton problème, c'est que tu es atteint de la trisomie 21 mais tout le monde refuse de te le dire. Voici le vrai complot. La fameuse théorie du complot. Ce que le gouvernement nous cache précieusement. Ta trisomie. Et oui !

Je ne pus m'empêcher de rire tellement il surjouait.

- Tu ris, tu ris mais quand Harry Potence t'aura bien enculé avec sa petite baguette et ses tours de magie, il ne faudra pas venir chialer chez Monsieur Thomas, Marion. T'es prévenue, ma merde.

Jephté fera en sorte de te liquider avant que tu aies pu toucher ton argent liquide. Haha. Et as-tu entendu parler de la théorie des trois mois ? Au sein du gang des zombies, au bout de 3 mois 95% des membres pètent un câble et commettent des impairs. A ce moment-là, Jephté les élimine pour ne pas les payer. Je sais, c'est beaucoup d'informations à ingérer pour ton petit cerveau. Je vais donc résumer. Tu as rejoint une secte, perdu tous les gens qui t'aimaient, et tu participes à la prolifération des pires crimes sur la planète. Bois donc ce verre, où je balance une de tes phalanges au vide-ordures.

Le liquide à base de plantes parcourt ma gorge, et je commence à être bien atteint, ce qui me fait presque oublier ces jeunes qui ont éclaté en mille morceaux devant mes yeux.

- Tu as deux solutions, ma petite Marion, alors ouvres tes écouteilles. Soit nous sommes ensemble, on tue toute la joyeuse équipe de Jephté et on finit notre vie à défourailler toutes les catins de Thaïlande. Soit tu restes avec cette équipe de bras cassés, et fatalement tu meurs.

- Et combien me coûterait votre protection ?

- 75% de ce que tu toucheras.

- 75% ? Mais c'est de l'escroquerie, ce n'est pas légal.

- Je m'inspire des plus grands, tu sais. Ah, parce que t'es dans la légalité maintenant ? C'est nouveau ça.

- En plus de n'être pas satisfait par votre deal, je n'ai pas confiance en vous.

- La confiance n'a rien à voir là-dedans, Marion. La confiance est

par définition l'acceptation d'une vulnérabilité par rapport à l'action du tiers. Tu admets ta vulnérabilité, Marion ? Tu as peur de la trahison ? Mais qui es-tu pour que je ne te *trahisse pas*, MARION ?

- Ce genre de discours ne me donnera toujours pas confiance en vous.

- Je ne mendie pas ta confiance. Personne ne devrait faire confiance ou mendier la confiance. On parle d'être humain. Une espèce à qui on ne peut, par définition, PAS faire confiance. On arrive, on t'encule, on repart. Prie pour que tes bottes restent propres.

De moi-même, je me resservis un verre d'Absinthe.

- Le bien, le mal. Sempiternelle enculade manichéenne qui se finira de toute manière dans l'hémoglobine et le jus de bile. Mais je te l'ai dit depuis le début, mon gars. Ce n'est pas moi le méchant, Marion. Je suis le gentil. L'original. Le vrai. Le bien. La Sainte-Trinité, Marion. Je fais partie de leur crew.

Il se leva et chercha quelque chose dans un tiroir de son bureau. Il en sortit un dossier qu'il me tendit.

- Régale-toi !

C'était un dossier médical, au nom de Pascal Constant. Les différents diagnostics indiquaient clairement que cet homme était atteint d'un cancer de la prostate.

- Qui est Pascal Constant ?

- C'est moi, connard !

- Vous avez un cancer ?

- Tu vois que tu n'es pas si con... Tout comme toi, je suis un fantôme administratif. Le monde pense que je suis déjà décédé des suites de mon cancer.

J'étais soudainement submergé par l'empathie.

- Ne pleure pas pour moi, va ! Je ne crains pas la mort, seulement la pauvreté.

- Vous n'êtes pas chauve ?

- C'est une perruque. Belle came, n'est-ce pas ? Ca me fait un point commun avec ta petite copine.

- Angela ? Elle n'est pas chauve !

- T'iras vérifier, tu ne seras pas déçu. Tu te tapes Kojak. Classe.

Il se ralluma une cigarette puis enchaîna un nouveau monologue tout en rêvassant devant la fumée qu'il expirait.

- J'ai vécu, Marion. Je ne suis pas à plaindre. J'ai été l'homme le plus heureux de la terre. J'ai goûté toutes les drogues du monde, j'ai voyagé dans une multitude de pays, et j'ai baisé toutes les putes locales, mineures comprises. De temps en temps, je bute des gens. Qui sur Terre peut avoir une meilleure existence que moi ? Je vous les laisse vos vies de famille, vos marmots pénibles, vos pique-niques infects en famille et vos crèches. A quoi bon me marier ? Une heure par semaine avec une catin de luxe suffit à me rendre épanoui sur le plan sentimental. Je crache, je lui met un coup de latte et j'ai le même sourire que Marc Dutroux devant le DVD des Choristes ou dans un Disney Store. Je lui renifle les pieds et le trou de balle, lui baise le con, la gifle, lui déchausse les dents si elle se permet de ne pas respecter son client et tout est dans l'ordre. Le cœur des femmes est un océan de merde, alors je n'y plonge pas. Tremper mon artichaut dans un truc tiède me suffit. Je suis impérial, Marion, impérial ! Mais aujourd'hui, j'ai besoin d'argent pour finir décemment mes jours. Il est hors de question que je passe mes dernières années à me taper des prostituées Low-Cost ou à côtoyer tous les abrutis de la classe économique en avion. Je préfère être entouré à la craie qu'entouré de fils de putes. L'humain me fatigue.

- L'être humain est le facteur qui m'a poussé à maquiller ma mort.

Il acquiesce en se curant le nez.

- Je vois bien ton petit manège. Tu détestes tellement l'être humain qu'au final tu en es humaniste. Quant à moi, je ne le déteste pas, l'humain. Je l'ignore. Je l'efface. Il brille par son inutilité. Je ne vais donc pas me priver de briser des os qui sont donc inutiles pour ramasser les biftons. Tu veux savoir la différence entre Jephté et moi ? Le standing ! Je fais ça en atelier, lui en usine. Je fais ça en solo lui en équipe. Chez moi, il y'a un

vrai suivi, quelque chose d'artisanal. Et chez moi il n'y a pas de dommages collatéraux... Juste des dommages. Alors quand la haine commence à te pénétrer la gorge, telle une bonne vieille irrumation des familles, la seule solution est l'exil total. Tout d'un coup, Grant se mit à dégueuler sur le parquet. Des hurlements gutturaux sortirent de sa bouche, et il se mit à genoux au dessus de la flaque de vomi qui venait de se former. Je ne trouvais même pas ça dégueulasse, en comparaison de l'explosion à la roquette de tout à l'heure. Il eut la force de se lever et de partir dans une pièce que j'imagine être les toilettes pour cracher toute sa bile. Sans hésitation aucune, je pris mes jambes à mon cou. Je savais que dans son état, il ne pourrait pas me rattraper ou encore me dégommer à l'aide de Daniel, Georgette, Gus ou Sylvain. Je quittais donc l'appartement avec discrétion. Une fois dans le hall, je descendais les escaliers le plus rapidement possible. Je n'avais aucune confiance en cet ascenseur d'un autre âge. L'Absinthe m'avait complètement endommagé, et je voyais trouble comme lors de ma première cuite. L'air libre. La liberté. Des tâches de sang séchaient sur le bitume luisant, et un rat taille 46 reniflait ces entrailles avant de trotter jusqu'à dans une bouche d'égout.

J'ai trouvé une ruelle à quelques rues de chez Grant où j'ai vomi. J'avais réellement touché le fond. Pourtant, j'avais l'impression que je pouvais encore plus toucher le fond. Un double fond. J'attendais calmement que les effets de l'absinthe se dissipent. Je n'avais aucun moyen de contacter Nyx, Winnie ou Jephté. Il était trop risqué de se rendre dans un hôtel, et de toute façon je n'avais pas un seul centime sur moi. J'inspirais de profondes bouchées d'oxygène mais mon corps me brûlait. Chamboulé, ébranlé, le trop plein d'information acquis ces dernières heures me cramait les neurones. Je n'étais bon qu'à rendre l'absinthe sur la chaussée et à maudire le ciel. Ma seule prise de risque se soldait par un échec cuisant, c'était la pire erreur de mon existence. Au lieu de prendre le risque de me mettre en couple,

ou de monter ma propre entreprise, j'ai choisi cette connerie. J'étais irrécupérable.

J'ai essayé de m'assoupir dans un endroit reculé de la ruelle, tout en vérifiant qu'il n'y avait pas de pisse ou de rats dans le coin. Mais ayant déjà du mal à m'endormir dans un avion, il me semblait quasi-impossible de m'endormir ici. Je me réveillais sans cesse en sursaut par peur qu'on ne me prenne pour un clochard et qu'on essaie de me carboniser. J'ai levé les yeux au ciel, implorant une divinité quelconque. Puis, j'ai réussi à m'endormir. Une dizaine de secondes environ. Je n'avais pas envie de savoir si le Pyromane avait d'autres chats de Schrödinger à fouetter. Ou à flamber. Je suis donc remonté chez Grant.

Pink Mayhem

*« C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal »
Hannah Arendt*

Quelques jours s'écoulèrent, durant lesquels je ressentais une perpétuelle gueule de bois. Lorsque Grant me contacta, je fus, à ma grande surprise, soulagé, voire heureux, comme si le syndrome de Stockholm était rétroactif. Donc bien sagement, je me suis rendu à notre lieu de rendez-vous habituel.

- Pas de bâillon, pas d'absinthe et Sylvain pique un petit somme au fin fond de la boîte à gants. Ca te va, ma petite Marion ? Si oui, monte illico presto dans la Astra, on a une petite balade à faire.

Je montais à ses côtés et attachai consciencieusement ma ceinture.

- J'ai quelque chose d'assez intéressant à te montrer. Par contre, vu que tu es une petite nature, j'espère que tu n'as pas mangé avant.

J'avais mangé. Il se mit à me pointer du doigt en omettant de regarder la route.

- Au fait, merci beaucoup Marion de m'avoir abandonné l'autre fois. Merci infiniment... Tu n'étais même pas là pour me tenir les cheveux pendant que je dégobillais. Merci beaucoup, je te

revaudrais ça. T'aurais quand même pu faire ça pour ton camarade de beuverie. On dit qu'un ami, c'est celui qui nettoie ta gerbe. Connasse.

- Je suis remonté déjà. Et nous ne sommes pas amis à ce que je sache. Un ami ne menace pas son ami de lui couper les doigts.

- Tu chipotes pour des détails qui n'intéressent personne... Et je te signale que tu es le genre de personne qui n'écoute *personne*, qui te croit supérieur à tout le monde. Alors quelques menaces étaient fatalement nécessaires. Je ne comprends pas pourquoi tu ne m'apprécies pas plus, Marion. Notre collaboration ne te fait-elle pas penser à un bon vieux buddy movie ?

- Pas du tout. Et pourquoi avoir massacré ces pauvres jeunes avec votre arme de barbare ?

Son entrejambe semblait le gratter.

-T'es *encore* en train de me parler de ces gosses ? Bordel, change de disque ! Tu veux qu'on fasse quoi ? Qu'on organise une marche républicaine ? Passe à autre chose, Marion !

- Déjà, je ne m'appelle pas Marion. Et où va-t-on ?

Il marmonna quelque chose d'inintelligible dans sa barbe, avec un demi-sourire au coin des lèvres. Nous étions à 90 km/h en pleine agglomération. Cela me faisait vaguement penser qu'au Maroc, les gens avaient 30 points sur leurs permis de conduire. Dans le cas de Grant, il bousillera son permis Marocain en moins d'une semaine.

- Je vais te montrer quelque chose qui devrait te convaincre de fuir toute cette merde.

Huit paquets de clopes étaient entassés sur le tableau de bord. Un arbre magique jaune dansait devant mes yeux. Je sentais déjà venir la migraine.

Après une interminable dizaine de minutes, nous longeâmes une rangée de vieux immeubles délabrés.

- Nous y voilà, jouissait-il.

Une sorte de hangar sinistre se tenait face à nous. Aucune lumière ne filtrait du bâtiment. Il gara la voiture n'importe comment, éteignit les feux de croisement, enclencha le frein à

main et coupa le moteur. Un silence de cathédrale se faisait entendre.

- Récupère la pince monseigneur qui est sous ton siège, Marion.

Je palpais sous mon siège afin d'y trouver le graal.

- Le pied de biche là ?

- Oui c'est ça, mais ce n'est pas un pied de biche, mais une pince monseigneur.

Je haussais les épaules.

- C'est pareil.

- C'est pareil ? Alors arrête de te plaindre quand je t'appelle Marion, pauvre con !

Grant fit une grande démonstration de ses « talents », en ouvrant la grille d'entrée avec une facilité déconcertante.

- On ne refuse pas l'accès à un Monseigneur.

Puis, il retourna ranger son joujou dans le coffre de son bolide, pour en extraire à la place une sorte de pochette. Nous pénétrâmes dans le hangar, et Grant appuya sur un interrupteur qui éclaira l'entrée. Il s'alluma ensuite une cigarette. Une lourde odeur de renfermé m'agressa.

- Quel est cet endroit ?

- Un hangar qui appartient à cette tantouze de Jephté.

Je le suivis à travers de nombreux couloirs grisâtres. Grant se tripotait le lobe de l'oreille gauche et la fumée de sa clope partait en arrière, par conséquent directement dans ma tronche.

- C'est son vrai nom, Jephté ? lui demandais-je.

- Bien sur que non Marion, c'est beaucoup trop moche pour être réel.

- Alors ça vient d'où ?

Il tira une latte sur sa clope comme si c'était la dernière de son existence. Je ne comprenais pas pourquoi il persistait encore et toujours à m'appeler « Marion ». Je ne comprenais pas non plus l'intérêt de la pochette qu'il venait de prendre avec lui.

- Jephté c'est un surnom, vas mater sur Wikipédia, ça signifie « bouffeur de cul » en Araméen.

Je capitulais.

- Non en fait Jephté dans la Bible, c'est un des juges d'Israël. Va comprendre ce qui est passé par la tête de cet abruti, puisque le Jephté biblique est l'enfant d'une pute. Au final, parfaitement lucide le gars.

- Et Nyx, vous connaissez son vrai prénom ?

- Evidemment, mais je garde cette blague pour le jour où tu me paieras ta tournée d'Absinthe.

Des bruits inquiétants parvenaient des canalisations.

- On y est.

Il me montra d'un léger mouvement de la tête une porte peinte en jaune. Il éteignit sa cigarette avec les doigts et la remit dans sa poche avant gauche. Puis, il sortit quelque chose de sa pochette.

- Enfile ça.

Il me tendit une paire de gants en latex. Je refusais.

- Je suis allergique au latex.

- Merde Marion ! Tu fourres à vif ou quoi ? Comment tu fais avec une catin ? Bon ben tant pis, tu toucheras avec les yeux. Mets au moins ça.

J'enfilais le masque qu'il me tendait.

- Un vrai petit Chinois.

Il exécuta un Wai, le geste de salutation typique des pays tels que la Thaïlande ou encore certains pays d'Asie du Sud-Est. Il enfila lui aussi son masque. Il avait l'air au final aussi ridicule que les questions du formulaire d'entrée aux Etats-Unis.

- Je vais te montrer ce que des hommes puissants et immensément riches sont capables de faire. Ouvre grand tes bigarreaux, tête de truie.

Il ouvrit la porte. La pièce paraissait immense. Un faible soleil filtrait par une fenêtre, dévoilant des milliards de particules de poussière en suspension. Grant alluma la pièce. L'odeur était épouvantable. J'étais obligé de me pincer le nez pour ne pas vomir. Le masque n'avait aucun effet sur moi, tellement l'odeur était surpuissante. Lorsque les néons éclairèrent entièrement la

pièce, je vis le cruel spectacle qui s'offrait à moi. Je détournais immédiatement le regard.

Quand j'eus le courage de regarder, je vis une personne suspendue par les jambes. Par les hanches plutôt. C'était une femme. Une femme tronc plus précisément. Bras et jambes avaient été sauvagement coupés. Une immense flaque de sang gisait au sol et formait d'ignobles croûtes.

- Un vrai gigot, Marion. Tu peux faire bander Rocky Balboa avec ça !

Il commença à simuler une bagarre, à balancer des crochets contre un ennemi imaginaire, avant de s'éclater de rire. Il était difficile de se rendre compte de l'âge ou du physique initial de cette femme, tellement son corps avait été massacré. Elle était méconnaissable.

- Approche-toi, elle ne va pas te manger.

Des centaines de mouches se baladaient autour du corps et se posaient sur la chair à vif.

- J'aurais dû emmener mon foutu Baygon. C'est buffet à volonté pour ces bestioles de merde.

Il était impossible de résumer tout ce qui était arrivé à cette femme, tellement ses assassins – je présume qu'ils étaient plusieurs – ont insisté sur certains détails. L'ensemble était d'une atrocité absolue. Pêle-mêle, après divers vomissements, j'ai constaté que la victime a été éventrée, vidée de son intestin grêle, que la veine jugulaire a été déchiquetée. La malheureuse a été scalpée, le visage hautement défiguré, le crâne a été troué au niveau des tempes, de l'acide a été versé sur le nez et les lèvres, l'œil gauche a été énuclée, l'œil droit seulement crevé, les dents ont été arrachés une par une et ont été répandus sur le sol, dont certaines baignaient dans le sang coagulé. Grant me fit remarquer avec son œil expert que les seins de la victime avaient été tranchés, une ablation faite « dans les règles de l'art ». La victime avait subi une opération de chirurgie, une augmentation mammaire, en témoignent les implants de silicone retrouvés près des morceaux de seins tranchés, auxquels ils manquaient les

tétons, découpés forcément avant l'ablation. Du sperme avait séché à plusieurs endroits, notamment sur l'abdomen mutilé et dans l'orbite de l'œil crevé, où des asticots commençaient déjà à grouiller en nombre. Des objets coupants, du genre cutters ou Opinel ont été insérés violemment dans les oreilles afin de percer les tympans. Le clitoris de la victime a été soigneusement excisé. Enfin, au dessus des poils pubiens a été scarifié une inscription :

MONGOLIENNE

Avant d'avoir pu analyser tout ça, je suis sorti de la pièce vomir plusieurs fois, en prenant évidemment bien soin d'enlever mon masque.

- Quel être fragile. Nettoie tout ça, ne laisse pas ton ADN. Drôle de couleur, t'as mangé de la courge ?

Je me suis donc retrouvé à passer la serpillère alors qu'un cadavre gisait dans la pièce d'à côté.

- Tu aurais la coupe de ta pute, j'aurais pu t'appeler Monsieur Propre. Quelle maîtrise du balai brosse ! T'as fait sport étude Curling ? Dès que t'as fini, on y retourne.

J'ai traîné en longueur pour nettoyer mes œuvres, afin de repousser au plus tard ce nouvel affrontement avec l'horreur absolue.

- Pourquoi me montrer... ça ?

- Avant d'éclairer ta lanterne, j'ai besoin que tu t'imprègnes de ce que tu vois. Après, je t'expliquerais.

Grant continuait son analyse.

- Le crâne semble défoncé à la perceuse. Ils ont dévalisé le BHV à n'en pas douter.

J'acquiesçais sans aucune conviction.

- Pourquoi manque-t-il l'intestin grêle ?

De la paume de la main, il se caressa la barbe en observant le trou béant fait dans le ventre.

- Cette partie du corps est nettement phallique. Mets-toi dans la peau de ces tordus. Ils ont l'intelligence du mal, cette torture est métaphorique. Voilà ce qu'ils appellent « le rituel ». Rien à voir avec une vulgaire lapidation.

- Ok, mais ils en font quoi de l'intestin grêle ? Et qui c'est « Ils » ?

- Va savoir. Ils ont peut-être des Bergers Allemands, j'en sais rien moi. Peu importe qui ils sont, là n'est pas le problème. Déjà ce sont des gens riches. Mais nous y reviendrons après.

Il s'accroupit pour analyser le crâne du cadavre, déposant au sol sa pochette.

- Ils l'ont scalpée et ont détérioré son cerveau. Surement pour voir si quelque chose s'y trouvait dedans. Ce dont nous doutons tous. Unaniment.

Il désigne aux quatre coins de la pièce des personnes imaginaires.

- Tous unanimes, c'est bien ce que je dis.

L'ensemble de toutes les veines apparentes faisait penser à une carte routière Michelin, un véritable réseau autoroutier. De nombreuses brûlures graves, empêchaient de suivre le cheminement entier des veines.

- Tu analyses les brûlures ? me demanda-t-il en se relevant.

D'après ma petite analyse, ils ont balancé de l'acide sulfurique sur chaque partie tatouée de son corps. En effet, elle aimait les tatouages cette petite salope, elle a donc dû sacrément déguster. Grant se frotta l'aile du nez avec le pouce et l'annulaire, puis essaya de s'arracher des poils de nez. J'avais constamment ma main devant la bouche pour ne pas revomir. J'essayais d'articuler quelque chose.

- Enlève ta main de devant la bouche, je comprends tchi à ce que tu baragouines.

Un ange passa brièvement.

- C'est... injuste...

- La justice ? Tu me parles de justice ? Mais les gens s'en battent les couilles de la justice, ma petite Marion, ils n'aiment que les pique-niques en famille et les séjours au Cap d'Agde. Et ils veulent des faits divers bien sanglants et bien cracra pour se

rassurer à chaque moment où ils font leurs putains de piquenique à la con.

Nous sortîmes de la pièce, et Grant ralluma la cigarette qu'il avait éteinte avant d'aller voir le cadavre. Il ouvrit ensuite sa pochette et en sortit un dossier.

- Consulte ça si tu veux voir à quoi ressemblait la jeune fille.

J'ouvris le dossier, les mains tremblantes, et fronçais les sourcils.

- Euh... C'est un magazine people, vous avez du vous tromper de pochette.

- Non non, tu sais ce n'est pas mon genre de lecture. Regarde la brune de la couverture.

- Vous voulez dire que la victime... c'est elle ?

- T'as tout compris, la Marion. Ta jugeote n'a d'égal que la maigreur de tes bras.

Et il s'amusa à faire des ronds avec la fumée de sa cigarette.

Cette jeune femme était une star de télé-réalité très connue. Une brune, il fallait l'avouer, vraiment magnifique. Frange classique, corps parfaitement ciselé, un parfait réceptacle, la quintessence de la femme-objet. Je ne connaissais pas vraiment son « œuvre ». Tout ce que je savais, et que l'inconscient du peuple savait, c'est qu'elle était arrogante, superficielle et refaite (en témoignent les implants qui campaient devant mes yeux). Elle ne jugeait que par le physique, l'apparence et l'épaisseur du compte en banque. Un compte en banque peut-il réellement être épais ? Bref. Gratteuse de connections, icône absolue d'une génération décérébrée sur l'autel du néant, n'excellant que dans le commérage, blasphème vivant, corrompant la jeunesse et les pucelles tentant de l'imiter, d'accéder à sa pseudo-gloire, en étant méprisant avec les gens biens. Voilà le modèle prédominant dans une société où si tu n'es pas célèbre, tu ne peux attirer l'attention qu'avec des scarifications stylisées, ce que font donc les moutons de base au final, qui à défaut de présenter une personnalité, exhibent des dessins tribaux de mouton, et ce particulièrement parce que des abrutis de télé-réalité ont ouvert la porte. Considérée comme le

mal, ses assassins ont combattu le mal par le mal.

- Elle ne méritait pas ça.

- La bêtise engendre la bêtise.

- Comment peut-on faire ça ?

- Quand on n'est pas bon public ? Quand on s'ennuie ? Quand on a de l'argent à ne plus savoir quoi en faire ? Je peux t'en citer encore une vingtaine des comme ça.

- Quand on a de l'argent, il y'a des milliards d'autres choses à faire.

- L'argent, ce n'est pas tout. Il faut croire que la frustration te tabasse tellement en voyant ta rombière - celle qui va te voler la moitié de ta fortune si elle te gaule dans le cul d'une jeunette - allumer des bougies parfumées qu'un matin tu te prends de nouvelles passions comme tracer des pentacles avec le sang de jeunes vierges. Ca te tombe comme ça sur le coin de la gueule. Et puis pour eux, ça remplace le golf, le polo ou la chasse à cour. Et c'est moins physique que le squash.

Il fit semblant de donner des coups de raquette.

- Mais je te rassure, tous les hommes puissants ne font pas ça. Certains préfèrent enculer des enfants.

Décidément excité, Grant se mit à jongler avec un des implants de notre ex-starlette. Puis il eut la bonne idée de me le lancer comme un ballon de rugby, et comme je refusais de toucher cette immondice, la silicone explosa sur mes godasses.

- Les dessous d'un nibard. Ah tout de suite ça t'excite moins, Marion.

Regard d'approbation. Je devais ressembler à Droopy, puis je regardais, dépité, la silicone qui se répandait sur mes pieds.

- Une femme en plastique. Charcutée sûrement Low-Cost dans une clinique sordide des bas-fonds de Rio de Janeiro. T'as déjà entendu parler des collectes où ils récupèrent des bouchons en plastique pour fabriquer des fauteuils roulants ? Imagine combien on aurait pu en construire en recyclant cette femme. Il fallait comprendre cette victime de cette société des

apparences. Quand une femme n'a rien à dire, elle montre ses seins. Prouvé scientifiquement. Elles pleurent quand on parle de femmes objets mais elles rentrent inévitablement dans la caricature. Fascination sur le monde de la prostitution, icône ultime du féminisme, dictature du mode de pensée... Regardons certaines associations et publicités : n'importe quel prétexte est bon pour montrer ses seins. Les hommes se font décapiter, les femmes exhibent leurs nibards. Vive l'égalité des sexes. Bref, je m'égare.

Au fur et à mesure des minutes qui s'écoulaient, je commençais progressivement à m'habituer à l'odeur épouvantable qui émanait du cadavre. On s'habitue à tout, même à la pourriture. Grant plaçait ses doigts devant ses yeux comme si un appareil photo se trouvait entre ses mains. Il immortalisait la scène.

- Je trouve qu'ils ont été plutôt soft ceux qui se sont occupés d'elle. Des fois, c'est beaucoup plus dégueulasse à regarder, un véritable capharnaüm. Ici, on retrouve une certaine cohérence, un sens du rythme, de l'organisation et de la créativité. De l'art contemporain. Une condamnation de la société de consommation.

- Vous cautionnez ça ?

- Non, je ne cautionne rien du tout, je ne fais que constater, avec mes petits yeux d'enfant. On est confronté ici au mal, au vrai. Pas juste à un abruti qui tape sa femme, ou qui agresse une pauvre mémé dans la rue. Même moi je ne suis rien à côté, je te l'ai dit, à côté je suis Mère Teresa avec une belle bite de 17 cm. Encore qu'en ce moment, ça ne va pas très fort.

J'imaginai Mère Teresa avec un chibre bandé entre les jambes, voire un gode-ceinture, et la vue du cadavre me fit vite oublier cette autre vision pas forcément agréable à la pensée.

- Peu importe que la mort soit violente, tant qu'elle est RAPIDE. Pour la personne qui meurt, évidemment. Eux font évidemment durer la comédie.

Nous nous assîmes sur un banc placé non loin du cadavre, ce

style de banc que l'on peut retrouver dans les gymnases. Ce style de banc qui évoquait la sueur, l'effort et l'odeur de pieds. Nous n'en étions pas bien loin. Je feuilletais le tabloïd que m'avait passé Grant. On voyait notre victime au bord d'une plage à Saint-Barth, en maillot de bain, parfois en train d'exhiber son doux volume de polypropylène. Page suivante, on la voyait faire du karting. Qui peut franchement être intéressé par sa vie ? Quelque part, sa mort l'a finalement rendue humaine.

Grant tira une latte sur sa cigarette avant de répliquer :

- Vois-tu l'état de ce cadavre ? De cette même femme, qui a rendu le cerveau de notre jeunesse dans le même état. Elle s'est fait massacrer, c'est le retour de bâton pour avoir massacré notre beau pays et ses valeurs. Avoir un sac Louis Vuitton et se faire sauter dans la piscine devant des millions de personnes lobotomisés par un abruti fini couvert de tatouages, c'est malheureusement devenu les projets de millions de petites salopes abruties par ses programmes. Au final, c'est un combat de milliardaires. Certains massacrent physiquement des personnes que d'autres milliardaires ont massacrées mentalement.

J'aimerais tellement pouvoir m'enlever plusieurs côtes et m'auto sucer tellement mon raisonnement a de la gueule.

Vouté sur ce banc à côté d'un sociopathe et juste en face d'un cadavre suspendu, je ne savais plus quoi penser. Comment en étais-je arrivé là ?

- Tiens, Marion, régale-toi !

Il me tendit une sorte de prospectus. En en-tête, on pouvait trouver le logo « Pink Mayhem ». Sur ce torchon, était noté les différentes formules (dont l'alléchant menu « Modus Operandi »), les tarifs exorbitants qui montrent que ce genre de « passe-temps », bien plus que le golf, est bien réservé à un public élitiste et fortuné. On pouvait également consulter une liste précisant les différentes modalités :

* Les instruments de tortures ne sont pas fournis par l'établissement Pink Mayhem.

- * Il est interdit de ramener des membres humains de la séance, sans autorisation écrite au préalable.
- * Pink Mayhem nie toute responsabilité en cas de survie ou de fuite d'un des sujets.
- * En cas d'annulation de la séance, il est impératif de prévenir Pink Mayhem 48 heures à l'avance. Dans le cas contraire, la séance ne pourra pas être remboursée.
- * Pour des raisons d'hygiène et de sécurité, la douche est obligatoire en sortant de votre séance.

- Bordel, on se croirait à la piscine municipale, fus la seule phrase censée que je pus décocher.

Grant faisait tourner sa cigarette entre ses doigts.

- Regarde en bas du prospectus. Raison sociale, numéro de SIRET... Pink Mayhem est une S.A au capital de 5000 euros, appelée officiellement PM Events. Le mec il a rendu son établissement légal, et par la même occasion l'illégal légal aussi... Même l'intitulé du service est conforme, j'ai vérifié sur société.com : « Organisation d'évènements privés pour personnes aisées ».

Il me lance un regard plutôt dubitatif avant d'ajouter :

- Ce que toi tu as payé pour que quelqu'un d'autre le fasse, d'autres paient pour le faire. Le drôle de paradoxe que représente l'économie.

Grant savait-il sincèrement ce qu'il racontait ou partait-il dans des théories improvisées et stimulées par la surconsommation d'alcool à toute heure de la journée ? Quelle connerie de lui avoir raconté l'anecdote sur Vassili... Je faisais tourner mes deux pouces sur mes tempes pour essayer de retrouver des idées claires. Trop d'informations tuent les informations. Je n'arrivais pas à croire que pendant que des pauvres tuent pour de l'argent, certains millionnaires paient pour tuer. L'argent avait au final la vertu du silence : le crime du pauvre est surmédiatisé tandis que le crime du riche sera toujours passé sous silence. Seule exception faite du terrorisme où au final des clochards ont accès

à l'argent de l'élite.

- Les massacres dans ce genre nécessitent une certaine expérience. Savais-tu que les initiés ont régulièrement recours à un lecture d'un ouvrage conséquent intitulé « Comment tenir en vie les torturés ? ». Cet ouvrage a été écrit par Marc Levy.

- Hein ?

Il s'éclate de rire.

- C'est pour voir si tu suivais, Marion. Tu suis, alors fatalement je suis content. Par contre, en réel conseil de lecture, je te conseillerais « La Banalité du Mal » de la délicieuse Hannah Arendt.

Je potassais la courte liste de modalités avant d'interroger mon interlocuteur pour savoir si les « initiés » ramenaient régulièrement des membres humains chez eux.

- C'est fréquent. Dans ce cas-là, un médecin légiste serait capable de voir si ces enculés de fétichistes ont embarqué quelque chose, genre un rein, un bout de viscère, un truc à grailler, bref un petit souvenir. Comme les mini colisées vendus à bas prix par les Pakistanais que tu peux ramener de Rome. Mais bon on ne le saura jamais car la troupe de Jephté balancera sûrement ce soir cette connerie de merde dans la rivière pour nourrir les silures. Flashs de visite avec le collègue dans un aquarium. Présence d'une silhouette géante. Coup d'œil sur notre cadavre. Différents états : femme normale, icône, souffre-douleur, punching-ball, nourriture pour poisson. N'est-ce pas au final notre parcours à tous ?

- Tu sais ce qui me choque, Marion ?

Enfin du bon sens pour Grant ? Miracle ?

- Ce qui me choque ce n'est pas ce cadavre. Ca, peu importe, c'est bon enfant. Non, ce qui me choque c'est que l'autre pédé se fasse des sous là-dessus. C'est IN-SUP-POR-TABLE ! Puis, cela me rend dingue de penser à ces millionnaires en bonne santé qui n'ont pas d'autre passe-temps qu'égorgé des bimbos. Qu'ils se contentent de provoquer des burnout et d'agrandir leurs piscines, merde. Fausse alerte miracle. « C'est bon enfant. ». Je l'observais, et je

voyais qu'il était frêle, malade, mal en point. Ses épaules voûtées lui donnaient l'impression de porter sur lui toute la souffrance de la planète. Il laissa passer une bonne minute sans parler, à souffler sur sa tige, à regarder le brouillard de nicotine s'envoler dans la pièce, à coiffer sa chevelure Houellebecquienne. Puis, il glisse d'une voix douce.

- On n'est pas bien ici ? Il ne manque que le chant des cigales. Mes sourcils ont sursauté. J'avais besoin d'un Xanax, ou tout autre médicament aux mêmes propriétés.

Il jeta sa clope et en ralluma une dans la foulée.

- Il faut savoir que Jephté multiplie ses activités avec Pink Mayhem. Il organise les massacres, il organise également de simples viols. « Viol planner ». Pour des viols planés. Haha. Le pauvre mec se faisait décidément rire tout seul.

- Et surtout, tout ceci est filmé. Et cela lui rapporte un pognon fou. Les gens adorent les souvenirs, je ne vais pas encore te reparler des colisées vendus par ses foutus Pakistanais. Bref, Jephté participe parfois à ce genre de massacres, il se fait plaisir, c'est son petit Luna Park. Sans barbabapa ni churros. Même le propriétaire de la baraque que t'as fait flamber s'amusait de temps en temps ici.

- Goschmann ?

- Yes, Goschmann !

- Donc il cautionnait ce qui s'est passé dans son sous-sol ?

- Sûrement. Mais il n'avait sûrement pas prévu ta petite intervention. Bon allez, il est temps que je te montre les autres endroits du hangar.

Grant fourmillait d'impatience, comme un môme à la veille de Noël.

Nous traversions un long corridor pour enfin passer des portes battantes. Je fus stupéfait d'apercevoir un bloc opératoire. Un bloc opératoire glauque, bien loin des paillettes des séries Américaines se situant à l'hôpital. Grant alluma les néons et une

lumière blafarde nous éclaira, mettant en évidence tous les défauts de nos peaux. Evidemment, ce bloc opératoire ne respectait en aucun cas les conditions d'hygiènes obligatoires au traitement de personnes malades ou à opérer. La table d'opération était dégueulasse, avec de la moisissure et autres tâches multicolores. Le matériel était rudimentaire. Les scalpels étaient recouverts de rouille et de la même moisissure que sur la table d'opération. Dans un coin de la pièce, on pouvait trouver des scies circulaires, des tronçonneuses (sûrement le même modèle que celle prêtée à Vassili), des chalumeaux, et d'autres objets divers dont je connaissais pas l'utilité.

- Le plus intéressant est derrière, Marion.

Grant ouvrit une porte coulissante grise et nous arrivions dans une salle sombre, médiévale, ambiance bunker pendant la deuxième guerre mondiale. Du plafond, étaient pendues des lanières en cuir et des chaînes métalliques. On pouvait même allumer des torches à l'aide de vieux flambeaux. Un brancard vertical façon *Hannibal Lecter*, contre lequel on pouvait sangler sa victime, dominait la pièce. Au fur à mesure que nous avançons dans cette salle, Grant me présenta ce qui s'avérait être des instruments de torture inspirés de l'époque médiévale. Le séparateur de genoux, la poire d'étouffement, la fourche de l'hérétique, l'étireur de corps, l'écraseur de tête, la machine à empaler, j'en passe et des meilleures. Inutile de retranscrire ici les explications de Grant à propos de chaque machine, puisque j'ai failli revomir. Néanmoins, la façon dont il me présentait chaque instrument faisait vaguement penser aux coachs sportifs dans les salles de sports qui présentent les fonctionnalités de chaque machine de musculation.

- Et crois-moi que ces cons se régalent. Pas besoin de lunettes 3D pour les divertir ces gugusses. Mais le plus important n'est pas ici, on va y venir.

- D'ailleurs, voici le plateau cinéma. Les studios Universal. Des caméras étaient dispersées aux quatre coins de la pièce. Il

y'avait des lampes pour un éclairage professionnel, plusieurs perches pour les prises de sons, des trépieds et même un fauteuil pour le réalisateur.

- Ils tournent les snuff movies ici. T'as déjà entendu ce terme ?

- Oui, vaguement.

- On peut dire que le snuff movie est la phase terminale de la télé-réalité.

Je remarquais que Grant avait une cigarette dans la bouche.

- Pour qu'un snuff movie aie une quelconque valeur, il faut *impérativement* que la vie enlevée aie une réelle importance. Que le spectateur ait quand même une certaine empathie. Voilà pourquoi ils n'utilisent pas de clochards... Qui porte de l'intérêt à ses cloportes ?

- Et qui s'occupe de filmer ?

- Pink Mayhem a un réalisateur attiré pour ce genre de vidéos. Il est appelé Paulo mais je n'ai pas plus d'infos le concernant, à part qu'il est en freelance. Un artiste raté, qui se rattrape comme il peut.

- Donc ce Paulo est une « star » du snuff movie ?

- Ce Paulo est une star du snuff movie !

Je me grattais l'arête du nez, et une ambiance pesante régnait dans cette pièce, comme si tous les esprits de tous les morts étaient restés sur le lieu des crimes.

- Des gens sont prêts à payer pour regarder ça ?

- Des gens sont prêts à payer pour regarder ça !

- Réellement ?

- Réellement !

Un ange passa.

- Que faire pour lutter contre tout ça ?

- Rien. Il n'y a rien à faire. Nous sommes tous impuissants. Tu pourrais éjaculer des fruits confits que cela ne changerait rien à la trajectoire du monde. Et puis pourquoi veux-tu lutter contre ce business ? Tu es justicier maintenant ? C'est seulement cinématographique. Ce n'est pas pire que l'Unité 731 qui utilisait des cobayes humains pour des vivisections...

Je décidais d'oublier sa tirade sur les fruits confits. Et je n'avais aucune envie d'en savoir plus sur l'Unité 731.

- Vous en avez déjà regardé ?

- Brièvement. Pour me documenter. Dis-moi Marion... As-tu entendu parler ou vu le film « The Green Elephant » ?

- Non, qu'est-ce que c'est ? Le plus grand chef d'œuvre de ce Paulo ?

Il se cura le nez et observa son doigt à la recherche d'une quelconque œuvre nasale.

- Pour une fois, je te pardonne ton inculture. C'est un film d'art et essai sorti à la fin des années 1990. Il est considéré comme l'un des films les plus violents de toute l'histoire de l'humanité. C'est un condensé de tortures, massacres, viols, coprophilie, cannibalisme, de choses plus malsaines les unes que les autres. Ce film, à juste titre, a été interdit dans le monde entier et l'auteur, Russe, a été banni de son pays.

- Et ?

- Et le petit détail que j'ai oublié : l'auteur du film est une femme.

- Et ?

- Les femmes peuvent être pires que nous.

- Je ne crois pas. C'est nous qui faisons la guerre après tout.

Il se gratta l'arête du nez en marmonnant dans sa barbe ce qui ressemblait à du désespoir.

- Bordel Marion. Cesse de feindre l'amour inconditionnel alors qu'au final tu es juste flatté de la présence fréquente, mais tarifée, d'une starlette du X de troisième zone. Genre porno slave de faible mouture. Jephté te manipule avec le derche de Broche à Kebab, Marion.

- Vous n'en avez pas marre de m'appeler Marion ?

Il prit un air pensif.

- Non. Je ne pense pas me lasser un jour de t'appeler Marion. Tu n'as qu'à me donner un nom de fille toi aussi, je ne te l'ai jamais interdit. Nous formons un tandem, je te le rappelle.

Je n'allais pas me rabaisser à ça. Mais peut-être que... disons...

Chantal serait parfait pour lui. A étudier, à potasser. Il continua :

- Donc méfies-toi de l'autre pétasse. Arrête de penser avec tes bouliches. La femme n'est pas une solution, juste un passe-temps. Il fit une courte pause afin de se curer le nez.

- Et surtout arrête de me prendre pour un dingue. Je ne suis pas dingue ! Après tout, je ne fais *que* donner des noms à mes armes. Je suis tout seul, j'ai BESOIN de me protéger du mal qui rôde. L'humain est violent. Au lieu d'en avoir peur, j'ai décidé d'être beaucoup plus violent que la moyenne. Comme Marilyn Manson. Il est devenu ce dont il avait peur. Un brave gars.

Une violente toux interrompit Grant, et il mit une bonne minute à ne plus tousser et à retrouver une voix claire. La lumière blafarde émanant du tube de néon amplifiait la sensation de malaise qui émanait de cette conversation.

- Jephté n'a pas que Pink Mayhem comme corde à son arc. Blanchiment d'argent, trafic de drogues, capture de clochards pour en faire des hommes bonbonnes, achats de bébés Thaïlandais non déclarés pour en faire une main d'œuvre d'élite et hors du système pour dans quelques années, prostitution infantile... Son fond de commerce est le mal. Et le mal n'est pas forcément mauvais tu sais. Si tu enlèves le mal, tu doubles la courbe du chômage : tu mets à la rue des avocats, des juges, des magistrats, des poulets, des vigiles, des infirmiers, des docteurs, des psychiatres, des marchands d'armes, j'en passe et des meilleurs. En d'autres termes, quelque chose de sympathique et de convivial comme le terrorisme relance la croissance. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Angela et à la chaleur de son spacieux vagin. Une raison d'exister comme une autre. Une raison d'oublier tous les cinglés qui existaient sur Terre.

Nous fîmes chemin inverse, et nous sommes vite revenus à l'entrée, près de la salle où gisait la carcasse de la jeune femme. Grant commença à enlever chaussures et chaussettes.

- Bon je vais en profiter pour aller prendre une douche. Ca doit faire quatre jours que je n'ai pas ressenti la sensation de l'eau sur ma peau, et je sens que mes douces burnes commencent à

refouler sévère. Et puis, ça sera toujours quelques mètres cubes d'eau économisés. Tu veux en profiter toi aussi ?

Les deux mains en avant, la tête pivotant de gauche à droite, autant d'indices qui exprimaient mon refus net. Il se dirigea donc – en pas chassés – jusqu'à la salle où devait vraisemblablement se trouver les douches. Je l'attendis une dizaine de minutes sur un banc et à quelques moments je l'entendais au loin chanter, mais le bruit de l'eau qui coulait m'empêchait de distinguer la chanson qu'il fredonnait. J'en profitais pour utiliser un robinet, me rincer le visage et prendre une double dose de Xanax pour supporter l'horreur. Pour supporter le supportable, l'insupportable et la notion même de supporter.

Quand Grant avait fini d'enlever toute la crasse qu'il avait accumulé, nous ressortîmes dehors, et j'étais encore plus confus qu'à notre arrivée, les yeux rivés en direction d'un ciel dépourvu de nuages, de couleurs et de sens.

*

Installé sur une banquette rouge de mauvais goût dans une gargote quelconque à la décoration vaguement Américaine, j'attendais patiemment mon « rancard ». Je grignotais les morceaux de peaux mortes autour de mes ongles rongés pour passer le temps, en maudissant que mes ongles ne repoussent pas plus vite. J'avais encore des flashes de ce corps mutilé à l'extrême, autant dire que mes nuits étaient courtes et angoissantes.

Après une bonne dizaine de minutes, je vis enfin par la fenêtre, la poubelle de Grant arriver en trombe sur le parking quasi-vide. Soulagement divin de ne plus avoir à attendre. En effet, à une époque où nous sommes collés à nos Smartphone pour nous

occuper, nous avons définitivement perdu toute notion de l'attente. Bref, il se gara n'importe comment, comme à son habitude et descendit en jonglant avec ses clés de voiture, qu'il fit tomber au sol à peu près au sixième jingle. Il avait troqué son fidèle imperméable contre un perfecto en cuir beaucoup trop court, mais avait gardé sa coupe négligée et sa barbe de six jours. Il ramassa ses clés en marmonnant. Sa démarche indiquait un état avancé d'ébriété ; avait-il picolé ce matin ou était-ce les restes d'une cuite nocturne ? Le ciel était gris chartreux. Les cieux allaient bientôt ouvrir les vannes. Il allait flotter, c'était la seule certitude que j'avais dans cette chienne de vie. Il entra dans l'établissement. Un serveur lui souhaita la bienvenue, et Grant ne prit même pas la peine de le calculer. Il chercha ma table, et quand enfin il s'approcha, je l'accueillis avec un léger hochement de tête silencieux. J'avais une casquette de baseball vissé sur le crâne. Il s'installa sur une chaise en aluminium.

- Quelle merde ta casquette !

- Merci.

- Tu n'as pas laissé l'étiquette comme les blackos ?

Réponse par la négative. Il me souriait. Non loin de nous, deux badauds matinaux prenaient leurs petits déjeuners au comptoir, vissés sur des tabourets bon marché.

- Armé ? Lui demandais-je.

- Sylvain tape un léger somme dans la boîte à gants. Pourquoi ?

Aurais-je besoin de cacher un flingue dans les chiottes,

MARLON ?

Je haussais les épaules et ignorais cette pauvre référence au *Parrain*, tout en observant les allées et venues des clients.

- En tout cas, désolé pour mon retard, petit, j'avais un colis à aller chercher à la Poste.

Il posa sur sa table une enveloppe classique, genre « Lettre Max ». Il en ouvrit le contenu, et en sortit un petit sachet.

- Tu te doutes bien que je n'ai pas acheté une simple couscoussière sur Amazon. Voilà la petite merveille que j'ai dégotée sur Silk Road. Krokodil. Krokodil mon gars, il est pas bon

le nom ? C'est Russe. Krokodil car cette drogue a la capacité de te ronger, de faire les mêmes dégâts que l'animal du même nom. Trous dans la peau, trous dans la chair, trous dans les os, trous dans les trous, gangrène, empoisonnement du sang et autres effets abominables. Un produit en somme tout à fait charmant et délicat. Idéal pour jouer des mauvais tours à un bon fils de pute. J'examinais le sachet.

- Et vous avez récupéré ça à la Poste ? Ca ne craint pas ?

- Aucun risque, Marion. Avec l'avènement d'Internet, le gouvernement ne vérifie même plus le contenu postal. Puis Internet est toujours plus pratique que d'acheter de la drogue dans des bunkers glauques.

Que peut-il y'avoir de plus glauque que l'appartement de Chantal ?

- Oui, mais si par hasard, quelqu'un l'ouvrait ? Il pourrait remonter jusqu'à vous.

Il fouilla dans sa poche, et en ressortit... plusieurs cartes d'identités.

- Je suis irretrouvable. J'ai plusieurs identités. Regarde celle-ci, je m'appelle Paul Prédault. Le jambon, Marion, le jambon. Putain, ca me donne faim !

Et il était effectivement marqué ce nom sur l'une des cartes d'identité.

- Et encore, tu n'as pas vu tous mes différents passeports. Mon passeport Belge est hilarant, si tu savais... Ah la la, Internet c'est magique. Une immense poubelle mondiale. Et je suis le clochard qui fouille de temps en temps dedans pour trouver deux trois trucs à grailler.

Il me fit un clin d'œil complice. Je n'avais jamais vu Grant de jour, et la faible lumière émanant de dehors dévoilait une peau sale, grasse et boutonneuse, agressée par les poils qui repoussaient inégalement.

Un jeune serveur rouquin émergea du comptoir et s'approcha de notre box.

- Messieurs, qu'est-ce que je vous sers ?

Je regardais Grant d'un air hésitant.

- Commande petit, c'est Paul Prédault qui régale.

J'esquissais un léger sourire.

- Un croissant et un jus d'orange pour moi, s'il vous plaît.

- Un jus d'orange et un croissant pour le jeune homme et vous Monsieur ?

- Je vais prendre un bourbon. Sec, sans glace.

- Nous ne servons pas d'alcool à cette heure-ci.

L'horloge murale indiquait 9h40. Grant levait les yeux au ciel, en tapant du poing sur la table.

- Pays d'arriérés...

Il réfléchit longuement.

- Un café noir, sans sucre. Un jus d'orange. Et une omelette. Oh ouais, une putain d'omelette ! Baveuse comme mon humble foutre !

Je distinguais de l'écume blanchâtre aux commissures de ses lèvres. Le serveur prit note, acquiesça et repartit, tout en faisant mine de ne pas avoir compris la dernière phrase de Grant.

- Ben alors, tu as eu peur que je te saute lors de notre dernier rencard, Marion ? Tu m'invites dans cette gargote pourrave. Tu veux jouer à l'extérieur maintenant ? Et si tu te fais repérer ? Tu penses que ta pauvre casquette de merde est suffisante ?

Pendant que Grant me parlait, j'observais la décoration. Une fausse pompe à essence rouge typique Américaine siégeait telle la pierre angulaire de la pièce. Des plaques d'immatriculation de divers états Américains étaient disséminés un peu de partout. Des posters d'Elvis Presley ornaient les murs, comme si cet homme avait un quelconque talent.

- Regarde, encore un de ces cons qui a trifouillé sa mort, pour aller vivre reclus peinard à la Barbade.

Un premier coup de tonnerre retentit. Je remarquais que plusieurs paires de Converse avaient été balancées sur les fils téléphoniques aériens comme dans les ghettos Américains. Puis, je commençais à rentrer dans le vif du sujet avec une explication plutôt brouillon :

- Suite à mon absence injustifiée de l'autre soir, Nyx m'a expliqué que Jephté commençait à être mécontent de moi. Et il y'a quelque temps, j'ai demandé des nouvelles pour savoir si Flavia Goschmann s'en était sortie. Nyx a balancé à Jephté, qui trouve ça « inquiétant » que je me puisse me poser de telles questions. Bref ça commence à tourner au vinaigre, et j'aimerais commencer à préparer une éventuelle fuite.

Grant me tendit la main.

- ENFIN !!! Pink Mayhem t'a fait réfléchir aussi, n'est-ce pas ?
- Forcément. Mais j'hésite encore. Je ne peux pas croire que Winnie me ferait le sale coup de me laisser me faire exterminer. Il retira sa main tendue et leva les yeux au ciel en bougeant la tête frénétiquement. Au même moment, le serveur nous apporta notre commande.

- Attention Monsieur, c'est chaud.

- Encore heureux...

Grant commença sans plus tarder à dévorer son omelette, tandis que le serveur repartait s'occuper d'autres clients paumés. Quant à moi, je croquais sans conviction dans mon croissant. Sûrement un invendu de la veille, voire de l'avant-veille, voire de l'avant-avant-veille, voire...

- Donc tu es hésitant... Regarde donc cette omelette, Marion. Je zieutais son assiette. La bouffe chaude à cette heure-ci de la journée me donnait envie de gerber. Grant versa consécutivement trois sachets de sucre dans son café et fit virevolter sa cuillère à l'intérieur de la tasse. En arrière-fond sonore, de la country minable tournait.

- Regarde-la bien cette omelette. On ne fait pas d'omelette sans...?

Il me fixa d'un air interrogateur.

- Casser des œufs.

Il se mit à applaudir. Le serveur regarda avec étonnement dans la direction de notre box.

- Un vrai prix Nobel. La finalité de Jephté, c'est l'omelette. Et toi, qu'es-tu ?

- Un œuf ?

- UN ŒUF ! UN PUTAIN D'ŒUF ! BINGO MON COCO ! Et crois-tu que Jephté a un quelconque intérêt à garder la coquille ?

Je secouais la tête. Grant se tenait le cou.

- Foutues douleurs cervicales.

Je l'ai laissé se masser quelques instants son maigre cou tendineux afin de répliquer :

- Comment échapper à Jephté ?

- La vraie question est : Veux-tu échapper à l'autre sénile pour ta survie, ou veux-tu lui échapper et en même temps empocher de l'argent ?

- M'échapper et pouvoir recommencer une nouvelle vie ailleurs. Etre lavé de tout soupçon.

De la paume, il se tapote le front tout en fermant les yeux pour tenter de réfléchir à la situation.

- Es-tu prêt à zigouiller Amin Dada et l'homme de la kippa ?

Après tout, c'est tes chaperons, c'est eux qui te collent au derche.

- Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

- Tu penses maintenant ? C'est inédit ça...

Un juke-box braillait de vieilles chansons de Country, et de temps à autre des standards de Bob Dylan. J'avais rarement mangé un croissant aussi dégueulasse et rassis. Grant sortit une flasque de Vodka qu'il vida dans son jus d'orange, qu'il n'avait pas encore entamé. Le serveur avait évidemment tout vu.

- En tout cas, tu as deux solutions : rester et mourir, ou partir et mourir quand même. Le cul entre deux chaises électriques. Et oui, le monde est à l'image de cette omelette : dégueulasse.

D'ailleurs, heureusement que je n'ai pas Sylvain sur moi, sinon je pense que je serais allé buter sans ménagement ce foutu cuistot. Même en prison, c'est fichtrement meilleur.

Je voulais bien le croire, mais je n'avais pas envie d'aller vérifier s'il avait raison. Une serviette en papier campait dans le creux de la main de mon interlocuteur, qu'il troqua vite contre son paquet de cigarettes qu'il récupéra dans la poche intérieur de son veston bleu marine d'un goût plus que douteux.

Il alluma ensuite sa cigarette, ce qui fit venir immédiatement le serveur.

- Monsieur, c'est interdit de fumer à l'intérieur de l'établissement.

Grant grommela dans sa barbe et éteignit sa clope en la trempant dans son café, qu'il ne finira de toute façon pas.

- On ne peut plus rien faire de nos jours, c'est grave...

- Je ne fais qu'appliquer les consignes, Monsieur.

Et le serveur repartit, dépité, avec sûrement le regret de ne pas avoir fait d'études supérieures, qui lui auraient évité ce genre de situation.

- J'ai la nostalgie de ces lieux où l'on pouvait cloper pépère, et de ces talk-shows empreints de nicotine, vociféra Grant tout en se tripotant les cervicales. Mais revenons à nos moutons.

Il me considéra d'un regard plutôt calme, tout en décroisant ses jambes pour les recroiser dans l'autre sens. Un couple s'empressa de rentrer dans l'établissement, afin d'éviter les premières gouttes de pluie qui s'abattaient sur le bitume. Grant les observa puis enchaîna :

- Je suis triste Marion. Triste comme un morpion à l'ère des chattes rasées. Mélancolique comme un morpion qui regrette les bonnes vieilles touffes du Moyen-Âge. Voilà comment je me définis dans cette société Marion. Un morpion. Je n'y ai plus ma place. Je me sens vieux, inutile et dépassé.

Chantal commençait à se confier. Je la vis grimacer en buvant quelques gorgées de jus d'orange. La pluie battait contre la fenêtre. Un homme portait un t-shirt représentant un homard souriant éventrant quelqu'un de l'intérieur. La légende disait : « Le homard m'a tuer ». Est-ce que ce type se félicitait intérieurement de porter un tel t-shirt ?

- Tu sais, je suis prêt à tout pour rallonger mon existence et apaiser ma douleur. Je donnerais tout pour être en bonne santé. A part ça, au final, rien n'a franchement d'importance. Ce cancer est la chose la plus vraie qui me soit arrivée. La seule réelle sincérité qui m'ait été donnée de rencontrer. Quand tu connais

l'humanité, tu l'esquives au maximum.

Il touillait son café en regardant la pluie tomber par la fenêtre. Son visage était teinté de tristesse. Un silence gênant s'installait. - Putain, je me répugne... ajouta mon interlocuteur après une énième bouchée insatisfaisante.

Puis il changea de sujet :

- Tu voulais faire quoi dans la vie toi, avant de rejoindre le centre aéré de Jephthé ?

Je réfléchis un instant, laissant vagabonder mon esprit dans un espace-temps où j'avais encore des rêves et des désirs.

- J'aurais voulu être journaliste. Et écrivain. Créer quelque chose au final. Laisser une trace de mon passage sur Terre.

- Et au final, tu es dans la destruction. Quelle ironie ! De toute manière, difficile de faire ce que l'on aime vraiment dans la vie. Ou alors il faut vraiment s'en donner les moyens. Imaginons que le fantasque Henri Dès soit pédophile : Pim, il a charbonné dans la bonne sphère, à lui les groupies après les concerts.

Il ingurgitait une gorgée de café, tout en grimaçant, oubliant complètement les cendres qui s'y trouvaient. Puis, il s'essuya les lèvres avec une serviette en papier.

- De la pisse de phoque. On ne va pas tarder, j'ai *besoin* de me péter une clope.

Il palpa ses poches pour voir si un paquet de cigarettes s'y trouvait.

- Moi aussi, étant plus jeune, j'ai tenté d'écrire et de me faire publier. Mon ébauche s'intitulait « Onanisme onirique ». Ça pète comme nom, ne trouves-tu pas ? Mais c'était tout simplement mauvais. Mauvais comme la race humaine. Alors que j'étais persuadé de pouvoir devenir le nouveau Fitzgerald. J'avais plus de chances de palper l'infini en me mettant une amulette bouddhiste directement dans le fion. La postérité, je leur laisse, au mieux si c'est pour attendre d'être mort pour donner ton nom à un terminus de métro de banlieue...

Il regardait dehors ce qui se passait en parlant.

- La foutue morale, c'est qu'on n'a pas toujours ce qu'on veut. Tu

sais, je n'ai jamais été très gâté par la vie. J'ai toujours été considéré comme moche. Et dans ce monde, la laideur n'est seulement pardonnée qu'à la naissance. Alors au final je me contente de catins artériosclérosées. Et je ne m'en porte pas plus mal.

Il continua dans son délire solo, tout en postillonnant des morceaux d'omelette.

- Les femmes. Putain de cancer. Des hypocrites. Ces salopes veulent des mecs musclés pour les protéger soi-disant, elles veulent du biceps, du triceps, du quadriceps. Moi j'ai un fusil mitrailleur. Pourquoi j'irais trifouiller des haltères ? Qu'elles se godent avec, ces macaques. Raah, et puis l'attachement... A quoi bon s'attacher à ses punaises ? Pour qu'au moindre pet de travers, tu la mettes en apnée dans ses propres globules rouges. Puis, il observa les allées et venues des différents clients comme si cela avait un quelconque intérêt.

- La fuite. L'exil. Seules solutions valables. Tu sais, j'ai beaucoup voyagé, j'ai bourlingué à droite à gauche. Mais je reste en France, car dans le cas où je me ferais bicher, les lois Françaises sont les plus cools de la Terre. Tu peux trépaner quelqu'un à la scie gratuitement dans la rue, tu ne resteras pas longtemps derrière les barreaux. Dans d'autres pays, tu peux te faire couper une main, décapiter ou passer le reste de tes jours dans une cellule avec un Lituanien enragé sodomite sidaïque. Depuis que j'ai vu Midnight Express, j'ai cette hantise. La taule à l'étranger j'entends, pas le Lituanien séropositif.

Café aux cendres, Vodka-Orange et omelette se succédaient dans la bouche de mon interlocuteur.

- Evidemment, pour l'expatriation, il faut de l'ARGENT ! ARGENT ARGENT ARGENT ! C'est la seule chose en laquelle il faut croire. L'argent !

Il frotta son pouce contre ses autres doigts, pour désigner la cupidité. Je tentais timidement de le contredire :

- Et vouloir de l'argent, cela justifie de devoir tuer des gens ?
- Tu es tout blanc toi, peut être ?

- Je suis manipulé, et vous le savez très bien.
- Oui tu es manipulé, mais ce n'est pas si important si la carotte est grosse au bout. Tu es gêné par l'illégalité de tes missions. Mais après tout pourquoi obéir à une morale ? Le monde est-il régi par la morale ? Non ! Il est régi par... l'argent !!! L'obsession totale. Tout acte qui n'implique pas de transaction financière est une perte de temps. Regarde mes ongles, Marion. Tu vois ce gris sous mes ongles ? Ce n'est pas la crasse, c'est juste à force de gratter sans pièce et d'enrichir la Française des Jeux. Donc c'était la crasse.
- La seule chose que je désire Marion, c'est me faire rogner les couilles sous une température élevée. Des derches divers comme s'il en pleuvait. Et je ne dessoude pas du gueux à l'arme soviétique pour finir à crêcher dans un backpack de merde. Le problème quand tu n'as pas d'argent, c'est que tu n'as *pas* de place pour tes pieds dans l'avion, que tu es mélangé aux abrutis de la classe économique. Les femmes ne te calculent pas en discothèque. Les gens ne te respectent pas en général. On ne recherche pas que l'argent, mais également le respect. Le jour où je serais respecté, je ferais des économies en armes à feux. Mais sache une chose, ma petite : je ne suis pas envieux du fusil du voisin ! J'aime l'argent mais dans une certaine proportion : je ne vais pas lécher le cul d'un connard juste parce qu'il a une Rolex et un costard à 5000 boules. Certains ont du respect pour un type comme ça. D'autres, de la haine et de la jalousie. Moi je ne marche pas comme ça, petit. Je le BRAQUE ! Comme ça, ça t'apprend à rester à ta place, ça t'apprend que le verbe être DOIT vaincre le verbe avoir. Le retourner et l'enculer à sec. Mais bordel mec, qui sont tous ces gens ?
- Il finit sa flasque et afficha un profond désarroi. Je sentais qu'il pouvait péter un câble s'il n'avait pas immédiatement sa cigarette. La pluie se mettait à franchement tambouriner.
- Reparlons de ton cas. Ton drame est que tu vis dans un monde que tu aimerais contrôler, mais que seul une poignée de connards contrôle. Tout le système de Jephté marche sur un régime

totalitaire. Tu ne peux quitter la ville puisque pucé. Tu ne peux communiquer avec quiconque. Tu n'as pas accès à Internet, au téléphone, aux médias, aux journaux... En gros, tu es en Corée du Nord. Tu sais, Marion, je peux comprendre que tu aies voulu rejoindre le Gang des Zombies. Les dépressifs le deviennent car leur entourage est minable, ils n'ont accès à aucun réseau et n'ont donc aucune chance de s'élever. Tout n'est que réseau. Affaire de connaissances. De pistons. Alors quand tu es né au mauvais endroit au mauvais moment, que tu cotoies les mauvaises personnes, que te reste-t-il à faire ? Prendre l'argent et fuir. Alors oui, le Gang des Zombies est un réseau en quelque sorte. Mais ce réseau s'avère être un Al-Qaïda à la Française, on troque Burqa et Barbiche contre Béret et Baguette.

Il engloutit les dernières gouttes imaginaires de sa Vodka-Orange.

- Malheureusement au sein de ce réseau, tu ne représentes que dalle. Tu ne t'occupes pas de blanchiment d'argent ou d'arnaque boursière. Non toi, tu es du petit personnel. Un agent d'entretien. Et Jephté t'a converti à son paradigme, et te fait miroiter des choses qui n'arriveront pas. Alors si tu crois que tout est rose comme le lait des hippopotames, tu te fourres le doigt dans le fion avec mention Assez Bien. Tu as abandonné un bras dans le métro, tu as disparu une nuit sans bracelet de géolocalisation, tu as posé des questions gênantes... Tu veux qu'il fasse quoi l'autre dindon ? Te faire signer un CDI ? Voir pour te dégoter des tickets restos ? Il va te massacrer, voilà tout. Tu dois savoir que les employés de Jephté en manque de système sont purement et simplement éliminés.

- En manque de système ?

- En gros, le contrat moral signé avec Jephté ne peut être rompu. Aucun retour en arrière n'est envisageable. Donc tous ceux à qui leurs proches leur manquent, ou qui ne veulent plus exécuter les ordres qu'on leur donne sont rapidement butés.

- Ca ne me concerne pas, puisque j'obéis sagement, et je n'ai jamais dit à qui que ce soit que mes proches me manquaient.

- Peut-être. Mais le problème c'est que même certaines personnes respectant leur contrat se font au final buter par Jephté. Normal. Tu crois vraiment qu'il va donner des millions comme ça à des abrutis dans ton genre ? Quelle naïveté. Cet enculé trouvera forcément quelque chose pour te faire plonger. Un truc douteux. Un truc qui pue. N'importe quoi. Du moment que ton âme s'envole hors de ce monde. Bref, si on commence à te faire des reproches, commence à courir.

Il décroisa ses jambes, pour les recroiser dans l'autre sens.

- Si t'es malchanceux, tu peux même finir comme cobaye pour Pink Mayhem. Etre le suivant suspendu à une corde à devenir un puzzle. Où tes organes finiront implantés dans un millionnaire Hongrois. Rien ne se perd, tout se récupère !

Mon sang se glaça.

- Peu s'en sont sortis en un seul morceau, Marion. Mais moi je te propose ma protection. Je te protège, on zigouille Jephté, on prend le pognon qui t'est dû et tu m'en passes une bonne partie. Tu signes ?

Le deal me semblait douteux. Malgré tout son charabia, je n'avais pas une grande confiance en lui. Grant me semblait trop instable pour suivre un marché, pour respecter les termes d'un contrat moral.

- Et Nyx ? Il laisserait faire ça ?

- Le nègre ? Oh lui, tu sais c'est une exception. Il connaît le fonctionnement, le plan, le cheminement, les rouages... Il est de mèche. Les snuff movies, la pédophilie, les massacres, il a l'air de cautionner toute cette merde. Il obéit bien sagement à Jephté, un fidèle esclave car au final c'est peut-être le seul qui risque de vraiment avoir ce que Jephté t'a promis. Un petit privilégié. Je repensais à quelque chose qui me tarabiscotait depuis le jour de mon enterrement.

- Vous qui avez accès à toutes les informations, pouvez-vous me dire son vrai prénom ? Je me suis toujours demandé à quoi correspondait la première lettre de son prénom, qui est un F.

- Oui bien sûr, tu vas t'écrouler je pense. Sa famille, comme pas

mal de familles des DOM-TOM ou de certains pays d'Afrique, a pour habitude de donner au nouveau-né le nom du saint inscrit sur le calendrier qui correspond au jour de naissance.

- Et ? Ils lui ont donné un nom de fille c'est ça ?

- Il est né un 14 Juillet.

Je fronçais les sourcils.

- C'est la fête nationale, il n'y a pas de saint ce jour-là.

- Exact. Mais il est quand même écrit quelque chose sur le calendrier.

- Fête Nat. ?

- Yes. Ca s'écrit F-E-T-N-A-T.

J'esquissais un large sourire.

- C'est énorme.

- Comme tu dis. Un peu comme ma bite en somme.

Mais cette anecdote ne fit pas retomber la pression. J'étais complètement angoissé, je sentais mes jours comptés. J'allais devoir être fort physiquement et mentalement lors des semaines à venir. Je demandais à Grant :

- Pourquoi ne pas tout simplement fuir ? Braquer quelques établissements comme le bar à champagne et se casser à l'étranger avec une fausse identité...

- Tout simplement parce que Jephté *connaît* tout ton passé. Si tu lui échappes, il va commencer par kidnapper ta mère puis ton père. Quand ils se seront fait massacrer, découper, souiller, violer par des nécrophiles, manger par des cannibales... ils s'attaqueront à ta tante, ton oncle, tes cousins, tes cousines, tes amis les plus proches... Ils s'en serviront lors de messes noires, ils les tortureront, leur feront subir les pires atrocités...

Il s'arrêta, car visiblement la panique se lisait sur mon visage. Je n'avais jamais pu penser une seule seconde que des représailles pouvaient avoir lieu sur les personnes de mon ancienne vie. Il m'était impossible de pouvoir vivre une seule seconde de plus en imaginant que Jephté pourrait se venger et faire de *ma* famille un divertissement pour fils de putes fortunés. Toutes ces histoires de meurtres, de tortures, étaient impensables, inimaginables, j'en

avais des frissons, des vertiges, des nausées, j'avais envie de tuer tout le monde, ou de me suicider sur le champ.

- La seule solution pour que tu sois tranquille, Marion, c'est de tuer Jephthé, ensuite tu fais brûler toutes les informations qu'il a sur toi, et tu seras tranquille, paré pour commencer une nouvelle vie.

- Et comment procéder ? Comment déjà être sûr qu'ils veulent vraiment m'éliminer ?

- Je ne veux pas t'induire en erreur. Donc si tu veux être sûr, tu peux te servir de certaines failles. Savais-tu qu'au sein du Gang des Zombies, certains zouaves de ton espèce s'amuse à rendre visite à leurs anciens proches en se faisant passer pour des fantômes ?

Il sortit un papier chiffonné de sa poche.

- Regarde ce tract.

ETAT D'URGENCE :

Nous assistons de plus en plus à d'alarmantes disparitions. Beaucoup de personnes semblent apercevoir des gens censés être décédés. Nous ne croyons pas à une psychose générale. Il se passe réellement quelque chose. Les médias minimisent cette situation. C'est à NOUS d'agir ! Si vous voyez quelqu'un qui vous semble avoir disparu ou qui est légalement décédé, veuillez contacter ce numéro d'urgence.

Et un numéro de téléphone conclut logiquement ce texte, juste à côté du logo d'une association quelconque.

- Je te laisse ce papier pour méditer dessus. Au pire, tu te torches avec.

Je rangeais précieusement le tract dans ma poche.

- Le plan est simple, Marion : tu commences par identifier une cible, un mec qui travaille également pour Jephthé. Genre le monstre là, avec lequel tu as allumé un barbecue chez les Goschmann. Le travelo dégueulasse. Tu répètes au black ou au Juif que cette bestiole retourne voir des amis en tant que fantôme. T'as qu'à dire que ce truc s'est confié à toi, et qu'il t'a raconté qu'il retournait voir disons... un ex, un autre dégénéré de

son espèce, bref à toi de broder la story. Ensuite, tu n'as plus qu'à attendre quelques jours, et tu verras bien ce qu'il adviendra de lui. Et là, comme par enchantement, tu auras ta preuve, tu me croiras enfin, je débarquerais comme une fée pour tout sulfater et tu me paieras une tournée d'Absinthe pour féliciter la clairvoyance qui émane de mon corps d'apollon.

- Je n'ai pas envie de provoquer la mort d'un innocent.

- Mais genre t'en as quelque chose à foutre de ce machin ?

Réfléchis bien et tu verras *que...* effectivement tu n'en as strictement rien à foutre de cette chose. Et je ne dis pas ça parce que c'est une abomination de la nature. On a un plan à effectuer. Va y'avoir du sang, mais de toute manière je serais là pour t'aider. La violence se résout par la violence. Violons le violeur et retirons nous du monde de la même manière que tu te retirerais du fondement d'une Laotienne.

Effectivement, en y réfléchissant, la mort de Cyril m'importait peu. Seul comptait mon échappatoire.

- Je vais prendre 30% de la somme qu'on volera à Jephté. Qu'en dis-tu ?

- Ok, marché conclu.

Quelque part, j'étais soulagé d'avoir Grant, aka Chantal, de mon côté, même si effectivement cela me coutera beaucoup d'argent. Mais la survie n'avait pas de prix.

- Tu m'as fait comprendre plusieurs fois que ton ancienne vie était insupportable, que ton travail était ingrat et que ton entourage était malsain. Question non subsidiaire : ce nouveau monde te plaît-il mieux ?

Il me dévisageait, attendant peut-être que je réagisse ou que je m'énerve. Dehors, le monde se noyait. J'observais les parterres de fleurs qui bordaient les trottoirs. Pendant ce temps, le serveur continuait à essuyer les verres sans conviction, en regardant de temps en temps dans notre direction.

A ce moment-là, l'auto flagellation était aussi inutile que des boules de geisha dans la chambre du Pape. Mais pourquoi ai-je été aveuglé à ce point pour de l'argent ? Au point de sacrifier ma

famille, mon passé, ma vie... L'ironie du sort est que j'allais encore complôter pour de l'argent. Une boucle infernale.

Au moment où je franchissais le seuil du box, il me demanda :

- Comment peux-tu vivre avec cette négativité, Marion ?

Je réfléchis quelques secondes en me demandant s'il n'avait pas lu dans mes pensées.

- Je crois que c'est elle qui me fait avancer.

Il me regarda, soupira puis s'avança vers le comptoir pour aller payer l'addition. Du moins, c'est ce que je croyais. Très poliment, Grant s'adressa au serveur en glissant un sourire avec effusion de ses dents couleur poussin.

- Excusez-moi, jeune homme. A vrai dire, mon acolyte et moi-même n'avons franchement pas aimé le repas que vous avez daigné nous servir. Il me paraît fortement excessif, surtout au vu de la crise économique que nous traversons actuellement, de devoir dilapider quelques filaments de notre précieuse épargne pour ce genre de bouillie, indigne même de la pire des gargotes. Vous n'y verrez donc aucun inconvénient, à ce que nous franchissions la porte de cet établissement, en ne sortant pas un seul écu de nos modestes poches. Et bien sur, j'aimerais que vous nous remerciez – chaleureusement il en convient - de ne pas appeler illico l'hygiène pour contrôler vos cuisines et faire instantanément fermer cet établissement de malheur, et donc, car je n'ai pas fini, vous envoyer directement chez Pôle Emploi mendier un quelconque boulot similaire. Voilà, j'espère avoir été suffisamment clair, ce fut un peu long mais la concision n'est pas mon fort, je dois l'admettre et je m'en excuse ! Sur ce, passez une bonne journée... Et je ne vous dis pas « à bientôt », il en convient !

Le serveur mit quelques secondes à réagir, éberlué par le discours pompeux de Grant. Il posa l'assiette qu'il tenait dans sa main sur son bar et déclara :

- Monsieur, quand on consomme, on doit payer, c'est la règle.

Grant avait gommé instantanément son sourire, et ravalé toute

gentillesse sur son visage. Les regards des quelques clients présents étaient tous tournés vers nous.

- Votre omelette était infâme.

- Pas si infâme que ça apparemment puisque vous avez pourtant fini votre assiette.

Quelle insolence ! Le regard qu'a fait à ce moment-là Grant me fit vivement penser que le serveur avait fait une très grosse erreur sur le coup, le genre d'erreur qui lui ferait regretter une fois de plus de ne pas avoir fait d'études supérieures. Puis, il se frotta l'arête du nez, pouce et majeur à l'unisson avant d'abdiquer.

- Bon je vais chercher mon argent dans la voiture, mon ami reste avec vous, ne vous inquiétez pas, j'en ai pour une minute.

Une voix beaucoup trop mielleuse pour être sincère. J'étais prêt à parier qu'il allait chercher Sylvain. Il aurait été impensable que Grant puisse dessouder ce pauvre serveur uniquement pour cette raison. Mais que pouvais-je faire ? Et Grant me considérait-il vraiment comme son « ami » ? Le serveur me dévisageait, et j'essayais de détourner le regard pour ne pas qu'il retienne mon visage, au cas où ça dégénèrerait. Je vivais un grand moment de solitude, pas de smartphone en main pour pouvoir détourner l'attention, juste la pluie à regarder tomber par la fenêtre. Il était amusant de voir Grant se prendre la saucée et courir comme un dératé jusqu'à la poubelle qui lui servait de tire. Il cherchait quelque chose dans son coffre. Qui cacherait son porte-monnaie dans son coffre ? J'avais un très mauvais pressentiment. Mauvais pressentiment confirmé en quelques secondes. Il tenait quelque chose à la main mais cela ne ressemblait pas à Sylvain. Ni à un porte-monnaie d'ailleurs. Il traversa le parking d'un air déterminé, puis il fit tinter la porte d'entrée. Dès que la porte se referma, Grant me montra du pouce la voiture, visible à travers la vitre de l'entrée. Il tenait... une grenade.

- MARLON ! VOITURE ! FISSA PRESTO ! ISAAC VA FAIRE SA LOI !!!

Je ne me fis pas prier et prit la poudre d'escampette sous une pluie battante, tandis que Grant, après s'être époumoné,

dégoupilla son nouveau jouet et le posa sur le bar. J'ai donc tapé un sprint que n'auraient pas renié les plus grands champions de l'histoire de l'athlétisme, alors que mon esprit était complètement déboussolé par la situation, notamment dû au fait que Grant m'ait appelé sur le coup « Marlon ». Je passerais outre le fait que sa grenade porte le doux sobriquet de Isaac, et je vis Grant battre à son tour un record de vitesse en direction de sa tire. Nous étions complètement trempés. A peine nous étions installés dedans, qu'une déflagration ravagea notre lieu de déception culinaire. Un immense jet de flammes surgit de l'intérieur, suivie par une interminable colonne de fumée grise. Je n'osais plus regarder en arrière, je ne voulais pas voir cette scène où des policiers commenceraient à nous prendre en chasse. De plus, j'étais complètement sourd à cause de l'explosion. Je voyais les lèvres de mon chauffeur articuler quelque chose – sûrement une connerie – mais impossible de savoir ce qu'il disait. J'appuyais sur mes oreilles pour lui montrer que je n'entendais pas ce qu'il baragouinait. Il fouilla dans sa boîte à gants et me tendit un paquet de chewing-gum à la Chlorophylle. Je le remerciais d'un bref mouvement de tête. Nous roulions le plus loin possible du lieu du crime, jusqu'à arriver sur le périphérique. Les voitures engagées roulaient prudemment avec la pluie, nous étions l'exception. Mes oreilles se débouchèrent. Une odeur de chien mouillé envahissait l'habitacle. Grant commença à aboyer :

- Imagine que quelqu'un était aux toilettes à ce moment-là à poser une pêche. Boom. Pas de chance. La chiasse qui tue. Le ventre qui te lâche au mauvais moment. C'est con la mort. Le mec finira de se torcher au ciel.

Après une bonne vingtaine de minutes de route, où le silence régnait en maître dans l'habitacle, Grant se gara sur une aire d'autoroute, et se ralluma une clope. Puis, après quelques bouffées, il me tendit quelque chose de métallique.

- Tiens, garde la goupille en souvenir de ce beau moment. Le prépuce d'Isaac. Tu peux même en faire un pendentif.

Je secouais la tête en guise de remerciement et glissais la goupille au fin fond de ma poche, aux côtés du tract sur les disparitions de personnes censées être décédées. Beaucoup d'hommes ressemblant à des chauffeurs poids-lourds fumaient leurs cigarettes en s'abritant aux toilettes de l'aire d'autoroute. Je voyais tous les camions garés, avec leurs plaques d'immatriculations de différents pays : Suisse, Allemagne, Belgique, Autriche, Italie... De quoi motiver encore plus la fuite. Il serait si facile de changer de pays avec l'aide d'un chauffeur-routier. Pas besoin de papiers. Pas besoin d'argent. Une solution à étudier au cas où. La voix de Grant me sortit de mes réflexions.

- J'ai même un deuxième cadeau pour toi, ma petite Marion.

Il farfouilla dans la boîte à gants en m'écrasant la jambe avec un de ses coudes. Puis il en ressortit le livre d'Hannah Arendt « La Banalité du Mal » dont il m'avait parlé dans le hangar de Pink Mayhem et me le tendit.

- Un pavé difficile à ingérer, mais tu feras beaucoup de liens entre Eichmann et ta vieille pomme.

- Merci.

Le livre était corné, et en le feuilletant brièvement je vis beaucoup de pages contenant des annotations au crayon papier. Le camion Allemand quitta l'aire d'autoroute pour retourner affronter la pluie sur les routes.

- Et comme je suis l'homme le plus généreux de la voie lactée, j'ai même un troisième cadeau pour toi. Peut-être le plus beau cadeau des trois. Ouvre le livre et sors le papier qui fait office de marque-page.

Sur ce morceau de papier, était marqué une adresse, située dans l'arrondissement le plus bourgeois de la ville.

- A qui correspond cette adresse ? La sœur du videur de l'autre fois ?

Il esquaissa brièvement ce qui pouvait se rapprocher le plus d'un sourire.

- Voyons Marion, réfléchis un peu ! Par rapport au moyen de pression que Jephté a sur toi, penses-tu être le seul à avoir une

famille ? Ne crois-tu pas que cette couille molle, aussi moche soit-il, a quand même pu se reproduire à un moment ou un autre ?

Mes yeux s'illuminèrent ; ce mec était un génie ! A chacun son moyen de pression.

- Je ne sais pas quel est votre plan, mais je marche à 100%.
- Relax Max ! On va déjà commencer doucement, tu as un travelo à faire exécuter. D'autres questions avant que l'on reparte ?

Je pris une grande respiration.

- Pourquoi ne pas avoir utilisé directement votre lance-roquette au *diner* ? C'était assez dangereux une grenade. Imaginons que la fuite se passe mal, une mauvaise chute...
- Tu utiliserais le marteau de Thor toi pour monter un meuble Ikea ?

Ca se tenait.

- Alors pourquoi avoir des armes telles que des lance-roquettes ?
- Parce qu'on ne dégomme pas un drone avec une arbalète.

Monsieur avait réponse à tout.

- Et il ne faut jamais demander à un fusil de faire des blessés. Je peux t'en chier encore une quinzaine dans ce ton, j'espère que tu n'as pas sommeil. Une dernière question encore ?

- Je peux vous appeler Chantal ?
- Quoi Chantal ? C'est le nom de ta grand-mère ? Elle suce ?
- C'est le prénom que j'ai envie de vous donner. Vous m'aviez dit que j'avais le droit de vous donner un prénom de femme.

Il inspirait quelques bouffées en plissant les yeux.

- Et si je te noyais dans les chiottes à la Turque de cette aire d'autoroute ? Ca te dit que Sylvain et moi testions tes aptitudes en apnée ?
- Ca serait bien qu'on noie surtout Jephthé...
- Ne t'inquiète pas fiston. On va tous les pendre en même temps. On appelle ça de l'omnipotence.

Et Grant alluma une énième cigarette, n'ouvra pas les fenêtres, ralluma le moteur et nous plongeâmes dans un brouillard de nicotine. Exister éternellement dans la maladresse et l'auto-

apitoiement. C'était mon projet de fin d'année. Mais avant de digérer la masse de tirades et d'informations que Grant m'avait cuisiné, j'avais un croissant à aller gerber.

9

Sous le vernis

« Je ne comprends décidément pas pourquoi
il est plus glorieux de bombarder de projectiles une ville assiégée,
que d'assassiner quelqu'un à coups de hache. »

Fiodor Dostoïevski

« Tout commence en mystique et finit en politique »

Charles Péguy

Je sors de nulle part. Je n'ai plus de passé. Je suis *Kaspar Hauser* à l'ère du numérique. Résultat des courses : mon corps s'était allégé de 21 grammes.

Vagabonder dans des ruelles d'incertitude. Se lever avec la sensation que mon biopic ne sera qu'un navet. Rêver de siroter du Darjeeling dans un pays lointain, avec une femme quelconque que je pourrais éventuellement aimer. Toutes mes conversations engagées et virulentes avec le plafond de ma chambre n'ont menées à rien. Je prie la peine de contempler le ciel par la fenêtre et n'y vit rien de franchement prometteur. J'avais besoin d'un Dieu. N'importe lequel.

Réminiscence de quelques souvenirs d'enfance où une figure paternelle – était-ce mon père ou une des innombrables conquêtes de ma mère ? – m'emmenait le dimanche après-midi pêcher. Voilà ce qui me venait en tête lorsque je regardais ce transsexuel nommé Cyril. Voici mon ver au bout de l'hameçon. Aucune allusion sexuelle, je vous rassure. Mais Cyril est mon appât, et il va me servir à vérifier si les dires de Grant sont exacts.

En effet, sur les conseils de Grant, j'ai confié à Winnie et Nyx que Cyril venait régulièrement se confier à moi. « Il m'a parlé d'un de ses ex-petit ami auquel il pense tout le temps, et au final il n'a pas pu résister à l'envie d'aller lui rendre visite, lui avouant toute la supercherie dans laquelle il s'est fourré. » Suite à mon témoignage, les deux compères en étaient devenus malades, et

Winnie avait directement appelé Jephthé pour savoir ce qu'il devait faire. Je n'avais plus eu de nouvelles pendant plusieurs jours, ce qui m'avait permis, après une demi-journée où j'avais été réquisitionné pour faire du Swatting avec Patricia, de voir toute la filmographie de *Spike Lee* et de *Gregg Araki*. Je commençais à étouffer et à ne plus pouvoir supporter le Sanatorium. Ils parlaient de millions d'euros, mais n'ont pas réussi à trouver d'endroit plus décent. Y'avait-il de l'amiante dans ce putain de lieu ?

- Nous avons besoin de toi, Marlon. Nous allons t'emmener à un endroit que nous avons nommé « Atlantis ».

Evidemment, vissé sur mon éternelle place arrière de la voiture, dont le cuir ne sentait plus le cuir, je me doutais bien que Winnie et Nyx ne m'emmèneraient ni à Dubaï, ni aux Bahamas. A mes côtés, se trouvait l'homme/la femme au patrimoine immobilier dans les implants. Cyril regardait par la vitre le paysage défilé, rêvassant à je-ne-sais-quelle opération chirurgicale.

- Atlantis ? Qu'est-ce que c'est ?

- Les profondeurs du monde. La face cachée de notre société.

Nyx possédait à la main une bouteille d'eau *Fiji*. Dehors, le ciel était bleu *Bombay Sapphire*. Une brume fluviale semblait s'élever. Sur l'autoradio, *Wilson Pickett* succédait à *Smokey Robinson*.

- Alors ça existe vraiment cette connerie de société souterraine ?

- Tout comme nous, nous existons. Ce n'est pas parce que tu ne vois pas certaines choses qu'elles n'existent pas. Ces gens vivent comme nous à l'écart du monde. Leurs doctrines sont différentes mais le fond reste le même.

- Mais qui y vit ?

- Des marginaux, des drogués, des junkies, des anciens taulards, des anciennes prostituées, des SDF, des dépressifs. Tous les rejetés de la société, à qui ce monde ne manquera pas. Et puisque nous sommes appelés « Les Zombies », nous les avons surnommés « Les Vampires ».

- Un genre de Zadistes ?

- Non, ce ne sont pas des réactionnaires, bien au contraire, c'est des gens qui n'ont aucune réaction. Ils mangent, ils chient, ils dorment. Une armée de petits chatons.

Puis Winnie et Nyx commencèrent à partir dans leurs délires habituels, nous excluant complètement de la situation. Je n'ai donc pas osé demander la raison de notre visite. Cyril se remaquilla. Cela fera faire des économies à l'embaumeur.

- C'est quoi ce délire avec Starbucks Coffee ? Y'en a de partout, et je ne parle pas que de la France. Je ne comprends pas l'engouement.

- Si tu savais toutes les choses pour lesquelles je ne comprends pas l'engouement, on va y passer des heures.

- Dis toujours.

- Game Of Thrones. La télé-réalité. Maxime Chattam. Les émissions de cuisine. Les Mojitos. Les Îles Canaries. Youtube. Les Louboutins. Sydney. Les falafels. Les polars Nordiques. Le sexe. H&M. Les chichas. Le Canada. Stromae. Je continue ? Ca peut durer des heures encore, tu sais...

- Non ça ira, déjà que j'ai mal dormi. J'ai rêvé que j'allais à Disneyland avec Vladimir Poutine. Rêve sans intérêt.

- Tu ne feras pas plus con que ce rêve, enfin plutôt ce cauchemar, où je me retrouve attaché à un poteau, à me faire lapider par des handballeurs de l'Equipe de France. Et crois-moi, ils sont sacrément précis.

- Je me demande ce que Freud en déduirait, de nos rêves à la con...

- Freud n'est pas un peu surestimé dans son domaine ?

- Si tu pars par là, tout le monde est surestimé.

- Sauf Nietzsche.

- Je ne vois pas pourquoi Nietzsche aurait le droit à un traitement de faveur. Tu n'aimes pas les falafels ?

Un gros blanc vint entacher la conversation. Mes yeux étaient rivés sur les nuages paludéens de ce ciel qui n'apportera jamais aucune réponse. « Les Zombies » et « Les Vampires », tout cela me donnait l'impression d'être dans une mauvaise saga de romans

pour adolescents.

J'avais survolé un livre écrit par un certain *James C. Scott*, un anthropologue enseignant à *Yale*, qui parlait d'un endroit nommé Zomia. Sous ce drôle de nom, se cache une sorte de zone-refuge insoumise d'une superficie de deux à trois fois supérieure à la France, se situant dans des montagnes d'Asie du Sud-Est et échappant à toute emprise d'un quelconque Etat. Cette communauté vieille de deux mille ans boycotte le progrès et semblerait vivre très bien loin de toutes les contraintes de notre société actuelle. Zomia prône notamment l'égalité sociale. J'avais également entendu parler d'une zone libre se situant à Copenhague, appelée Christiania. A cet endroit, les habitants n'étaient pas sous la juridiction de l'état Danois, par conséquent tout était autorisé, dont la drogue en grande quantité.

Les « Vampires », comme on les appelle, ont apparemment décidé de reproduire ces schémas. Mais entre nous, je pense que c'est assez difficile pour eux. Les habitants de Zomia, eux, n'ont jamais connu le progrès et la vie dans une civilisation sous contrôle, et s'accommodent donc de ce qu'ils ont. Alors que les buveurs de sang ont déjà connu la technologie, l'alcool, la drogue, l'argent, le sexe et la décadence.

Nous avons roulé au moins une heure en pleine cambrousse, dans un No Man's Land indescriptible. Nyx et Winnie avaient arrêté leurs conversations sans sens. Même le GPS avait rendu l'âme. Il régnait un silence de mort au sein de l'habacle de la Bentley, ne laissant entendre que le doux ronronnement du moteur. Nous nous sommes garés près d'une rivière. Nyx éteignit la radio alors qu'une chanson de *Sade* venait de démarrer. Allaient-ils noyer Cyril ? Je pouvais m'attendre à tout.

Winnie portait des lunettes de soleil *Louis Vuitton* qui ont l'air fortement inspiré du style d'Yves Mouroisi, une montre *Tag Heuer* au poignet, et paradoxalement il arborait une paire de chaussures de marque *Nao*, des pompes fabriquées au Brésil à

partir de matériaux de récupération.

- Vous êtes sur qu'on est au bon endroit, les chouchous ? Ca a l'air vraiment abandonné comme endroit, on est dans le trou du cul du monde.

Première phrase de Cyril, et espérons la dernière.

- Aucun lieu abandonné n'est *réellement* abandonné.

Nous étions pourtant au milieu de nulle part. Je balayais le sol du regard, pour chasser mes poussiéreuses incertitudes.

Atlantis se trouvait dans une sortie des eaux usées. Un endroit complètement abandonné et déserté, où personne ne venait jamais. La planque idéale pour monter une communauté. Le lieu ne se trouvait pas sous juridiction policière, par conséquent personne n'avait de motif valable pour venir perquisitionner l'endroit. Il fallait néanmoins surmonter les odeurs d'égouts qui émanaient dès la devanture. Nous vîmes bien vite, que deux types gardaient la porte, à l'aide d'une mitraillette chacun, dont Grant connaîtrait sûrement la référence de l'arme, et de trois bergers Allemands qui avaient nettement l'air de crever la dalle. Evidemment, les chiens se sont mis à aboyer à l'unisson dès qu'ils nous ont repérés, et les gardes nous ont instantanément tenus en joue. Ils observaient notamment Cyril et semblaient décontenancés par la touche du bonhomme. Winnie, en bon diplomate, expliqua que nous avions rendez-vous avec un dénommé « Le Christ ». Un des gars rentra alors dans la planque pour sûrement vérifier la véracité des faits relatés par Safed, et ne réapparut qu'une dizaine de minutes plus tard. Ils décidèrent donc de nous laisser rentrer au sein de leur communauté. Les chiens ne s'arrêtaient pas d'aboyer mais n'attaquaient pas. L'intérieur ressemblait à un bunker, mais je compris vite que nous étions dans des conduits d'égouts. Les gens qui y vivent avaient-ils la faible espérance de vie des égoutiers ?

Je décidais d'essayer d'y voir plus clair.

- Pourquoi ils nous laissent rentrer comme ça ? Qui est « Le

Christ » ?

- Tu poses trop de questions, l'Effergan. T'occupes !

Je pestais en silence et commençais à en savoir sérieusement plein le cul que, de tous les côtés, personne ne réponde clairement à mes questions. Nyx s'arrêta de marcher et, droit dans les yeux, répliqua :

- Tes questions commencent sérieusement à nous gêner, Marlon. Le fait que tu m'aies demandé à plusieurs reprises des nouvelles de Flavia Goschmann contrarie vraiment le patron. Déjà que tu étais réticent à effectuer la livraison du « colis »... Ce fameux colis, qui au final, n'a pas été entièrement livré.

Ils savaient. Et ils avaient enfin trouvé leur excuse. Le signal d'alarme est lancé. Allaient-ils essayer de me caner dans ce type de vestibule ?

- Désolé. Ça ne se reproduira plus.

Malgré le stress, j'éclatais de rire intérieurement en repensant au vrai prénom de cette personne qui me faisait des menaces déguisées.

- Flavia Goschmann est morte. Puisque tu insistes tant. En voilà une de réponse.

Nyx observait ma réaction et j'étais obligé immédiatement de faire une « poker face ». Mes visions d'elle en flammes étaient donc justifiées.

- Marlon, es-tu en manque de société ?

Je fronçais les yeux et secouais la tête.

- En manque de société ? Comment ça ?

Grant m'avait bien averti que les membres du Gang des Zombies en manque de société étaient purement et simplement éliminés.

- Est-ce que ton ancienne vie te manque ?

- Pas du tout.

Un tube au néon bourdonnait. Nous continuâmes à déambuler dans les différents couloirs, qui s'imposaient comme de plus en plus glauques et humides. L'endroit semblait hors du temps, et l'accoutrement vestimentaire de Winnie était le pire anachronisme. Après quelques minutes de marche, un grand

terrain s'offrit à nous. Comme si nous étions dans une usine géante désaffectée. Une usine sans fenêtre, et avec très peu de lumière. Je pouvais aisément comprendre pourquoi nous les appelions « Les Vampires ».

Winnie et Cyril partirent en éclaireurs voir le Christ. Nyx et moi sommes restés près d'une immense cabane. Assis sur une chaise, comme s'il était en train de prendre le soleil sur une terrasse, un homme nous observait. Il portait une capuche et ne pipait mot. Il avait une barbe apparemment rousse, une chemise à carreaux style bûcheron, et un froc beige. Il mâchait quelque chose tel un bovin. Au fur à et à mesure que nous nous rapprochions de la cabane, nous apercevions qu'elle était remplie de paire de chaussures suspendues. Il y'en avait facilement plusieurs milliers. Un Foot Locker ferait pitié à côté. Evidemment, il y'en avait dans tous les états. Nyx décida d'aller fumer une clope en retrait, et je me retrouvais face à face avec l'homme à la capuche.

- Une sacrée collection.

- Toujours mieux que de collectionner des timbres, non ?

J'approuvais. Son argument se valait.

- A qui appartiennent ces chaussures ?

- A des gens morts.

- C'est-à-dire ?

- Ces chaussures étaient toutes au pied de différentes personnes lorsqu'elles sont mortes. Je fais la collection des chaussures portées par des gens au moment même où ils sont morts. Ça donne un sens à ma vie. C'est assez clair ?

C'était très clair. Mais comment ce mec avait-il pu en récupérer autant ? Y'avait-il de nombreux massacres au sein de cette communauté souterraine ? Je n'étais plus très rassuré. Pour me changer les idées, j'observais les chaussures et reconnut de nombreuses marques telles que Nike, Adidas, Puma, Jordan, Asics, Fred Perry, Reebok, Calvin Klein, Palladium, Bikkembergs, New Balance, Umbro, Fila, Ellesse, Dr Martens, Kickers, Vans, Converse, Kappa, Timberland, Armani, Boss, Diesel, Le Coq Sportif, Bape, Ipanema, Feiyue, des tongs Havaianas, ainsi que

beaucoup de chaussures de ville dont il m'était impossible de déterminer la marque. Il y'avait même des Geox, et c'est assez paradoxal de penser qu'un homme qui ne respirait plus portait les fameuses chaussures qui respirent. L'homme à la capuche avait même accroché dans un coin spécial une paire d'escarpins Louboutin. Sûrement des hors-séries pour lui. Ce qui signifiait que les femmes aussi se faisaient buter sans ménagement. Néanmoins, je n'arrivais pas à voir si des paires taille enfant complétaient la collection. Bref, la morale bien simpliste était que l'on n'emporte que dalle dans sa tombe. Tous à égalité. Tous autant désirés par les asticots. Mes yeux commençaient tout doucement à s'habituer à cette pénombre.

- Faut vraiment avoir rien à foutre pour collectionner des merdes pareilles.

Nyx venait de balancer son mégot, et ayant scruté le panorama à base de chaussures qui pendaient, il donna son avis tranchant comme un couperet. L'homme à la capuche se raidit. Un regard noir émana de ses yeux, d'un bleu Powerade goût Ice Storm. Nous prenions donc congé, et je saluais timidement l'homme à la capuche, comme pour me désolidariser des propos de Nyx.

- Autant les mecs qui collectionnent des Sneakers rares ou des éditions limitées d'Air Force One, je peux comprendre, que là c'est vraiment du n'importe quoi. Tu imagines l'odeur de pied qu'il doit y'avoir à l'intérieur de sa cabane ? Mieux vaut collectionner les montres, regarde la mienne. C'est le patron qui me l'avait offert pour mon dernier anniversaire, elle n'est pas belle ?

La montre était de marque Longines. Je la regardais brièvement. Et je n'avais pas forcément envie de donner mon avis. J'essayais seulement de trouver une solution pour me sortir de ce pétrin. Grant allait-il pouvoir me retrouver ?

Une musique industrielle, sortie tout droit des compilations estampillées Goa se faisait entendre.

- Une fête à cette heure-ci ? On est l'après-midi.

- Ils n'ont pas la notion de l'heure. Puis qui a décrété que faire la fête était réservé à la nuit ?

Nous fûmes surpris de voir des éclairages professionnels par centaines, des stroboscopes, du matériel de DJ, de la décoration phosphorescente, un impressionnant système de sonorisation, ainsi qu'une vingtaine de canapés rouges, genre invendus de Cuir Center. Sur la piste aménagée, une centaine de personnes était en train de se défouler et de gesticuler dans tous les sens, comme s'ils avaient des termites qui leur grignotaient l'anus. Les femmes étaient plus nombreuses que je l'aurais pensé. Elles donnaient tout ce qu'elles avaient sur le dancefloor, ce qui ne changeait pas trop de la vie en surface. Elles portaient très peu de tissu, beaucoup de simili cuir, et semblaient carrément être dans un état second, voire catatonique.

Il y'avait deux bars à disposition des fêtards : un classique avec différentes bouteilles d'alcool, et un autre moins classique avec le matériel adéquat pour la défonce. Je vis une jeune femme piocher dans une soupière remplie de seringues vides. J'appris un peu plus tard que l'abus de Méthamphétamine lui avait complètement bousillé les dents. Résultat : elles se déchaussaient toutes seules, elles se faisaient la malle et il n'était pas rare de voir de l'émail sans émail au sol. Mais cela ne la décourageait guère, et elle s'attelait consciencieusement à faire chauffer au briquet la pointe d'une seringue. Je ne pouvais m'empêcher de regarder les os de ses hanches qu'on voyait malheureusement trop nettement. Elle avait également un piercing à la langue ; elle aurait pu avoir un granulome inguinal à la place que ça m'aurait fait le même effet. Je demandais à Nyx :

- Elles sont malades ? Elles ont des têtes vraiment bizarres...
- Non, c'est juste qu'elles ne se maquillent pas.
- Ah ok...

A la drogue et l'alcool, s'additionnait également le sexe. Il régnait au sein de cette fête une ambiance libertine, et certains se laissaient aller à la vue de tous. Des pipes à crack circulaient. Des « crackées » en circulation pipaient. Les clichés avaient la peau dure. Comme par hasard, des personnes quittant la société pour se réfugier dans les égouts et ainsi monter une société utopique,

forment au final un groupe où tous sont *forcément* des junkies. Il y'avait une superposition d'odeurs de transpiration, une juxtaposition de clichés sur les drogués qui potentiellement, faisaient disparaître énormément d'argent dans leurs veines. Les gambettes fatiguées, je décidais de me reposer sur un invendu Cuir Center. Evidemment, quelques minutes après, je fus rejoint par un type portant des lunettes genre Steampunk et un t-shirt sur lequel était marqué en lettres argentées « Sex is wack ».

- Vous arrivez à voir dans cette pénombre avec vos lunettes de soleil ?

- L'œil s'habitue à la lumière qu'on lui habitue quotidiennement. Là c'est trop avec les éclairages. Beaucoup trop. Je m'appelle Rodrigo et toi ?

- Marlon.

- Enchanté Marlon.

Il me tendit une main que je refusais poliment. Je ne savais pas s'il était judicieux de dévoiler mon vrai prénom, mais j'avais peur de paraître con si j'avais prétexté m'appeler Bryan et que Nyx, Winnie, voire Cyril, me rejoigne en m'appelant Marlon. Il commença tranquillement à préparer tout son matos pour la défonce.

- Alors il paraît que tu vas bientôt faire partie de notre communauté ?

J'écarquillais les yeux.

- Comment ça ?

Il réfléchit un instant.

- Personne ne t'a rien dit ?

- Non.

- Alors excuse-moi, j'ai dû me tromper.

Se reconcentrant sur ce qui l'intéressait le plus au monde, il serra son poing pour trouver la veine et enfonça la seringue prête à l'emploi. Un râle de soulagement sortit, et ses yeux se révulsèrent légèrement. Il me proposa en serrant les dents :

- Un fixe ? me demanda-t-il en me tendant la seringue.

Je refusais poliment.

- Chacun son échappatoire. Ce que je me suis injecté ne rend pas tellement dépendant.

Comme si ça m'intéressait... Les conversations stériles de mes anciens collègues à la machine à café me manquaient soudainement. Néanmoins, il était toujours étonnant de voir que certains drogués devenaient carrément experts en pharmacologie à force de se droguer au même titre que les cultureux des salles de musculation sont dorénavant plus calés en nutrition que les diététiciens eux-mêmes. Je remarquais que le bras gauche de Rodrigo était constellé de marques de piqûres. Il vit que je vis.

- En surface, j'aurais été obligé de cacher ça. Au même titre qu'un tatouage lors d'un entretien d'embauche.

J'admirais son non-sens de l'esthétisme.

Un type qui semblait être le barman s'approcha de nous. Il nous tendit à chacun un petit seau, comme ceux utilisés par les gosses pour faire des pâtes de sable. Trois pailles dépassaient de chaque seau.

- Sizzurp.

- Sizzurp ? C'est quoi ça ?

- Sirop pour la toux à la Codéine + Sprite. Bois ça doucement sinon c'est l'overdose.

- Vous n'avez pas de la Vodka plutôt ?

Il me regarda d'un air méprisant.

- Vous êtes vraiment des trous du cul.

Et il repartit comme si de rien n'était.

- Excuse-le, il n'a jamais vraiment apprécié les gens en dehors de notre communauté. S'il le pouvait, et s'il avait un quelconque pouvoir, il pratiquerait la tolérance zéro concernant les visites ici.

Le mec me traitait de trou du cul, alors que c'est lui le vrai trou du cul qui fait le mec hors de la société, et qui au final me tend une boisson à base de *Sprite*. Il ne manquerait plus que ce mec me ramène du *Dr Pepper* goût vanille ou encore du *Kool-Aid* directement des Etats-Unis. J'étais par conséquent quasi sûr que dans une heure, j'allais apprendre qu'ils rangent leurs sapes dans

des sacs *Louis Vuitton* et qu'ils font des achats en ligne sur *Amazon*. On était franchement très très loin de Zomia. De la fumée enveloppait l'atmosphère.

Nyx attendit que Rodrigo dégage enfin pour prendre sa place, et ainsi goûter la boisson à base de sirop pour la toux.

- Il t'a dit quoi le Junkie ?

- Rien du tout, il m'a proposé de me droguer. On est venu faire quoi alors ?

Il aspira sa paille puis grimaça.

- On va leur faire payer une protection. Il faut savoir que la majorité des établissements, principalement les bars et les restaurants, sont contrôlés par une sorte de mafia. On ne voit pas pourquoi ce souterrain dérogerait à la règle.

- Donc en gros, on vient les racketter ?

Il soupira, voulant éviter de répondre à toute question.

- Ils n'ont pas vraiment de monnaie en fait. Pas au sens propre. Peut-être qu'ils troquent des objets, je n'en ai aucune idée au final.

- Le rat est devenu la monnaie d'échange, un truc dans ce genre ?

Il me sourit, avec effusion de toutes ses dents, blanchies par l'argent blanchi, provenant de la blancheur de la cocaïne et de la virginité des prostituées.

- Dois-je en déduire que tu as lu *Zbigniew Herbert* ou *Don DeLillo* ? Je discernais un ton de sarcasme dans son discours.

- Tu peux en déduire que j'aime les films de *Cronenberg*.

Il se caressa la barbe en levant les yeux en l'air puis répliqua :

- Tu es un type foireux, le Doliprane. Vraiment foireux.

Sa voix semblait beaucoup plus aiguë, sûrement à cause de la boisson.

- S'ils n'ont pas de monnaie, que vient-on chercher ?

- De la drogue. Ils ont des chimistes qui en fabriquent. Des minis *Walter White*. Ils ont même une drogue synthétique nommée « Mister Nice Guy ». Un truc super répandu chez les Marines US et l'armée Israélienne du Tsahal.

Tout ce marchandage me faisait penser à un article que j'avais lu

sur le commerce de la Jade entre la Chine et la Birmanie. Les différentes transactions pouvaient se faire en kilos d'héroïne voire en seringues jamais utilisées.

- Pourquoi n'utilisent-ils pas une monnaie locale ? Pleins d'endroits en France ou même en Belgique utilisent des monnaies différentes de la monnaie nationale.

- Je crois tout simplement que le terme « monnaie » leur donne envie de gerber. Et puis qui dit monnaie dit hiérarchie sociale, riches et pauvres. Ils vivent dans un régime communiste. Puis tu sais, les monnaies locales, c'est de la couille, ça a pour seul but de favoriser l'artisanat, rien de plus. La seule vraie solution serait de revenir à l'or et l'argent, ça serait la seule alternative à peu près honnête trouvable.

Par chance, Winnie n'était pas dans les parages pour argumenter sur le sujet. Un type quelconque, en marcel blanc et aux biceps hypertrophiés s'approcha de nous :

- Le patron va vous recevoir.

Nous le suivîmes jusqu'à une sorte de carré V.I.P où un homme au physique complètement banal nous reçut. Winnie était déjà à ses côtés. Nous échangeâmes une poignée de mains tout sauf chaleureuse.

- On me surnomme « Le Christ ». Bienvenue dans notre communauté. Je suis un ancien curé, voilà d'où me vient ce surnom. Je sais, ça peut paraître dur à croire.

Je restais fixé sur son menton proéminent, puis sur son cou tendineux. Le type en marcel blanc restait dans les parages, tout en faisant de temps en temps des tractions ridicules à l'aide d'une canalisation. Le Christ, comme si nous étions venus pour sa thérapie, commença à évoquer son passé d'homme d'église. Il avait quitté ce monde fantastique où les charpentiers ressuscitent, où les vierges enfantent, où les zoophiles bâtissent des arches, où les serpents tapent la discussion, où la retraite est à environ 170 ans. La belle parole de Dieu. La parole de Dieu à huit grammes.

- Au fil du temps, j'ai perdu progressivement la foi. La première

raison fut la multitude d'attentats qui frappa ce pays. Voir des gens tuer pour Dieu. Au nom de Dieu. Après moult réflexions, j'ai compris que je *gâchais* ma vie pour Dieu. Gâcher sa vie pour un hypocrite en plus. Même le pari de Pascal ne me paraissait plus crédible. Je commençais à douter de tout. Le 11 Septembre, la Shoah, les divers attentats, les vaccins, le gouvernement, la victoire des Bleus en 1998... Je ne pouvais pas différencier négativisme et négationnisme. La deuxième raison est que je commençais également à voir dans les yeux des gens des regards accusateurs. A cause de cette mode de la pédophilie chez les hommes d'églises. Je me sentais particulièrement visé, alors que je n'ai jamais touché un seul enfant, ni même eu de pensées impures. Je ne pouvais même plus supporter les petites bourgeoises qui amenaient des victuailles au centre paroissial. J'en avais marre de leurs caquètements et de leurs problèmes stupides que je me farcissais au confessionnal. J'ai carrément perdu foi en l'humanité. J'ai quitté les ordres quelques mois après avoir découvert l'héroïne. Il faut croire que les *Notre Père* ne suffisaient plus. Au début, je mentais, je restais dans mon rôle pour être logé et nourri gratuitement. Je détournais l'argent de la quête pour me faire un pactole pour ma future vie. Jusqu'au jour où j'ai entendu parler de cet endroit nommé *Atlantis*. Alors j'ai dit adieu à l'église qui m'a accueilli pendant plus de vingt ans. Et adieu à l'Eglise, institution la moins puissante de cette cinquième république. Et un jour, cette église sera détruite. Toutes les églises seront détruites et les terrains seront utilisés pour faire des malls et des sex-shops.

J'avais sincèrement besoin d'alcool fort. Ou d'un Valium. Ou des deux. Il enchaîna sur le fait que l'amour de Dieu avait supplanté le savoir, par conséquent certaines personnes pensent qu'avoir Dieu leur donnait l'excuse d'être cons. Mais n'importe qui d'un peu censé sait très bien que le problème n'est pas la religion, mais ceux qui la pratiquent. De plus, je ne comprenais pas cette fâcheuse manie qui régnait ces dernières années à penser que la Shoah n'était que fabulation. Comme si les gens voulaient se

voiler la face de l'horreur du siècle dernier. Un jour, nous nierons tous tout. Nous nierons même que nos parents nous ont conçu. Mais pour l'instant, il fallait supporter le discours à sens unique de ce Raël en bois.

Le Christ commença à sermonner.

- Le siècle des lumières a laissé place au siècle des ténèbres, c'est-à-dire la victoire écrasante du capitalisme. L'humain condamné à acheter, consommer et se vanter. Alors je vous le dis, votre société de consommation ne nous intéresse pas. L'homme se consume au fur et à mesure qu'il consomme. Votre système financier basé sur la dette, votre condamnation à être endettés depuis la naissance, votre aptitude à vous battre à mort pour quelque chose qui n'existe pas, votre propension à ne pas comprendre que le capitalisme est la culture du néant. Nous vivons sans Dieu, ni icône, ni modèle. Vous n'êtes que des abrutis qui ne veulent qu'une seule chose : posséder. Vivre à travers l'acquisition de montres, de bijoux, de sacs qui ont une valeur seulement parce que *quelqu'un* l'a décidé... Votre faux libéralisme, votre multiculturalisme grotesque... La victoire à venir de l'ultra-matérialisme, l'élévation d'une armée d'ultras-consommateurs, tout ceci menant à la déliquescence des réelles valeurs. Regardez, déjà, en surface, vous ne respectez rien. Ni votre prochain, ni vos voisins, ni votre propre famille et vos propres amis. Tout ça pour des rêves chimériques. Nous ne voulons pas de vos fast-foods et de vos films pornographiques. Winnie se permit de rajouter son petit grain de sel.

- Tu sais, Le Christ, un des chefs du Mossad a dit un jour une phrase similaire.

- Le Mossad ? Qu'est-ce que c'est ?

- Oublie.

Pour couronner le tout, le Christ commença à nous vendre sa nouvelle vie de merde. Je regrettais d'avoir laissé mon seau de Sizzurp à la table de Rodrigo.

- Ici, j'ai trouvé une communauté soudée, Nous sommes dans l'hédonisme le plus total. Les enfants spirituels et spiritueux de

Dionysos.

J'étais désespéré puisque je n'avais plus d'ongle à manger
- La frustration engendre l'abomination. Les frustrés
d'aujourd'hui sont les violeurs de demain. Nous avons donc bâti
un monde sans frustration. Ici, pas de critères de beauté,
d'argent, de position sociale. Ici, les gens ne font que s'amuser.
Tout le monde se parle, tout le monde se rend service, tout le
monde couche avec tout le monde... Nous sommes une
communauté libertaire et libertine. Nous baisons entre nous.
Vous nous voyez sûrement comme des sauvages. Mais vous, c'est
votre société qui est libertine. Votre culture. La femme-objet.
L'image de la mère souillée par les publicités, les clips de
musique, les films, les séries, la télévision, la mode, les
prostituées devenant icônes, la pornographie démocratisée. Votre
société ne pense qu'au cul, mais vous ne baisez pas. Vous vous
branlez, vous consommez vos divertissements basés sur le sexe,
et vous rentrez chez vous, migraine, et vous ne baisez pas. Drôle
de paradoxe.

Merde, leur seule forme de rébellion c'est d'aller baiser en groupe
et de se camer, mais qu'est-ce qui ne tourne pas rond ? Personne
ne peut être *réellement* libre ? De plus, je ne comprenais pas
pourquoi Winnie ne sortait pas une arme pour l'abattre
directement. Une odeur douteusement fécale se répandit dans
l'atmosphère tandis que j'observais incrédule le talk-show qui
s'offrait à mes yeux.

Personne ne goûterait au fruit défendu si c'était un Durian.

Le Christ commença à nous chier son couplet complotiste. Nyx et
Winnie étaient en train de ressentir tout le mal que j'avais
lorsque je les écoutais débattre de sujets inintéressants pendant
les sempiternels trajets Sanatorium/Lieu de travail. Aucun des
deux n'avait aujourd'hui le courage de clouer le Christ.

- L'humanité est devenue encore plus folle avec votre Internet.
On est en plein 1984 ! Ils veulent tout voir. Ils savent dorénavant

tout le temps où vous êtes. Jetez vos merdes de téléphones, de tablettes et d'ordinateurs ; ils vous géolocalisent à outrance. Démontez vos détecteurs de fumée ; vous avez toutes les chances d'y trouver des micros. Boycottez votre foie gras aux antibiotiques et toutes les marques alimentaires les plus connues ; elles contiennent des ingrédients qui vous détruisent à petits feux et qui provoqueront cancers et arrêts cardiaques. Pareil pour votre eau soi-disant potable qu'ils empoisonnent. Ils vont vous inoculer des nouveaux virus avec des soi-disant nouveaux vaccins obligatoires. Les molécules des médicaments les plus répandus vous tueront à petits feux. En effet, l'élite mondiale veut procéder à un grand dépeuplement. Il faut donc trouver des moyens de se débarrasser de vous tous le plus vite possible, c'est le but final pour l'avènement du Nouvel Ordre Mondial.

Le Christ critiquait Internet, mais il serait surpris de voir qu'Internet était infesté du même genre de conneries complotistes, où des personnes de divers horizons devenaient paranos à cause de triangles isocèles. Il ferait donc un excellent Troll. Au final, Je comprenais qu'à part quelques explosions et effusions de sang, le monde tournait autour d'incessants bavardages menant toujours à la même issue.

Je glissais discrètement à Nyx :

- Y'aurait pas moyen que vous lui tiriez dessus ?

Il esquissa un sourire, me faisant comprendre qu'il pensait la même chose. A son tour, il me susurra à l'oreille :

- Si je l'abats, il n'y aurait aucune chance qu'on ressorte d'ici vivants. Ils ont des armes. Ils ne sont pas complètement arriérés.

- Et Cyril, où est-il ?

- On s'en fout de lui. T'occupes.

Etonnamment, j'avais carte blanche pour rôder où je voulais dans ce souterrain. Je pus obtenir du barman un Whisky-Coca et un regard dédaigneux. Cela ne changeait pas trop d'en surface. Sirotant tranquillement ma boisson durement acquise, et à la

recherche d'une place libre sur un invendu de magasin de meubles de zone industrielle, j'aperçus l'homme à la capuche qui s'approchait de moi. Il avait l'air plutôt décontenancé par l'ambiance qui régnait. Il posa sa main sur mon épaule et me glissa à l'oreille :

- Peux-tu venir à l'écart ? Il faudrait que je te parle pendant que tes deux collègues sont occupés.

Je le suivis donc jusqu'à sa cabane, en gardant mon verre d'alcool, qui pouvait toujours me servir d'arme en cas d'éventuelle agression de la part de l'homme à la capuche.

Angela me manquait. Il me tendit une chaise pourrie en osier sur laquelle m'asseoir et commença à me dire :

- Je dois te révéler quelque chose car je ne me sens pas en harmonie avec ce qui va arriver. Parce qu'il va arriver quelque chose.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Je te le révèle à condition que tu me ramènes une paire de chaussures rare.

Je remarquais qu'il avait quelques dents qui se chevauchaient.

- Je vais voir ce que je peux faire.

Il observait ma paire de baskets, mais avec un faible intérêt ; il devait déjà les avoir.

- Les deux personnes, le petit au gros nez, et le grand black, ont pour mission de tuer le transsexuel.

Cela confirmait clairement mes dires.

- Je vends la mèche car le noir a osé chier sur ma passion. Petit, ils doivent également s'occuper de toi.

J'en tombais des nues. Mon cœur commença à s'emballer.

- QUOI ? Comment ça ?

- Oui mais apparemment, le petit culpabiliserait de te tuer. Ils vont donc te forcer à rester prisonnier dans notre communauté.

En gros, ils sont venus avec une nouvelle drogue de synthèse là... Un truc violet. C'est leur monnaie d'échange pour que le Christ te garde.

Cela faisait donc plusieurs jours qu'ils avaient pris la décision de

me mettre sur le banc de touche.

- Mais je ne veux pas rester ici, ne le prenez pas mal. Mais pour moi c'est impossible, j'ai besoin de ma liberté. Que puis-je faire pour m'en sortir ? Pouvez-vous demander aux deux personnes de l'entrée de me laisser sortir dès maintenant ?

- Je ne peux pas t'aider à t'enfuir. Si je les trahis, ils vont détruire ma belle collection de chaussures. Je vis pleinement ma passion ici, je ne peux pas tout gâcher. Comprends-moi. Je suis déjà sympa de te l'avoir dit. En tout cas, désolé petit. J'espère pour toi que tu as un ange-gardien qui pourrait te sortir de là.

J'avais bien un ange-gardien, mais il devait sûrement être en train de s'étouffer dans son vomi, après son 14^{ème} verre d'Absinthe Allemande.

Je ne sais pas combien de temps il s'était écoulé entre la fin de la conversation avec l'homme à la capuche et la découverte macabre du cadavre calciné de Cyril. Je découvris avec stupeur qu'il avait été carbonisé sans pitié par je-ne-sais-qui. Il était quasiment impossible de l'identifier, puisqu'il ressemblait à un plat cuisiné qu'on aurait laissé trop longtemps au four. Je ne pus m'empêcher de penser à Flavia qui avait du connaître le même sort. Je retenais une éternelle envie de vomir, que je réfrénais en essayant de ne pas regarder le corps flambé et en alternant phases d'apnée et phases de dégoût nasal. Encore une mort de plus sur la conscience. De plus, j'étais décidément servi en terme de morts différentes ces derniers jours. Je commençais à avoir ma dose de cadavres, aux souffrances les plus abjectes les unes que les autres. On était bien loin de bizutages d'école de commerce. Nyx, Winnie, Le Christ et le mec en marcel formions un losange autour du corps de Cyril. Mes acolytes ne semblaient pas spécialement perturbés par cette découverte, comme si ils ne risquaient pas de finir dans le même état. Cela prouvait bel et bien que l'homme à la capuche avait eu de bonnes sources. Grant, lui aussi, avait eu raison. Je ne savais pas comment Winnie et Nyx allaient aborder mon cas, et je commençais à avoir

des sueurs froides.

- Apparemment, avant d'avoir été brûlé, Cyril a été violé.
- Merde, qui est assez tordu pour violer Cyril ?
- C'est un grand manque d'ouverture d'esprit que de blâmer les personnes qui aiment coucher avec des transsexuels.
- Ok, mais on parle pas de coucher ici, mais de *viol*er.
- Ne chipote pas sur les mots, Mechouga. Ce n'est pas le moment d'être cérébral.
- Vous ne semblez pas très ému par ce qui lui est arrivé.

Il s'arrêta et avoua :

- On devait se débarrasser de lui, petit. Je n'aurais pas cru que sa mort serait aussi violente, j'en suis évidemment peiné. Mais je ne fais qu'exécuter des ordres.
- Vous allez faire quoi de moi alors ?

Je mettais Safed Winnickberg au pied du mur. Il allait devoir me faire son coming-out.

- Jephté veut qu'on se débarrasse de toi. Mais je te connais d'avant, et je ne peux pas faire ça. On va donc te laisser ici, tu seras bien ici. J'ai payé le Christ pour qu'il te garde, tu fais officiellement partie de leur communauté.

- Je préfère que vous me tuiez.

Il écarquilla les yeux de surprise.

- Comment ça ?

- Tuez-moi. Je refuse de vivre parmi tous ces gens. Dans mon ancienne vie, j'avais déjà envie de mourir, alors que j'étais parmi des gens normaux. Ici, c'est les bas-fonds de la merde humaine. Je préfère crever, alors abats-moi.

Il se racla la gorge, comme si un morceau de pollen le gênait.

- Hors de question, petit. Si tu veux mourir, suicide-toi dans ce souterrain. Les portes du suicide te sont grandes ouvertes. Les portes du suicide. Suicide Doors. Les portes de bagnoles Américaines qui s'ouvrent dans l'autre sens. J'allais crever parce que je voulais revenir dans mon ancienne vie. Tout était inversé.

J'errais sans but dans les souterrains de la mort en tant que

nouveau Vampire. La meilleure chose qui pouvait m'arriver dorénavant : une mort rapide. Souffrir n'était pas dans mes plans, je n'avais rien d'un martyr. A ce moment-là, je n'avais plus aucune perspective d'avenir. J'allais donc finir en roue libre. Je suis donc retourné à l'endroit où la fête battait son plein. Rodrigo me vit m'asseoir sur la place où nous étions précédemment assis. Il m'amena un verre.

- Tu voulais de la Vodka, alors je t'ai amené de la Vodka. Je le remerciais d'un sourire sincère. Etait-il soudainement possible qu'au final rester ici soit une bonne chose ? Après tout, peut-être me ferais-je des amis et arriverais-je à vivre une existence paisible. En y réfléchissant, je savais que ce lieu serait le rêve de beaucoup de jeunes désœuvrés, qui aimeraient consacrer leurs existences à l'alcool, la drogue et la baise. J'avais entendu parler dans un reportage d'un lieu nommé Vang Vieng perdu au fin fond du Laos, dans lequel alcool et opium sont les seules préoccupations des touristes. Atlantis ne différerait pas spécialement de ce lieu, en ajoutant la fin des inégalités sociales, mais enlevant évidemment le soleil et les paysages. Etait-il possible que sur la durée, j'arrive à prendre possession de ce lieu afin d'en faire un endroit payant pour touristes débauchés ? Mon esprit vagabondait avec des baluchons de conneries. Je n'arrivais même pas à trouver une tactique pour me débarrasser des gardes d'entrée, et je spéculais déjà sur un éventuel changement de pouvoir. Je décidais de poser ce verre de Vodka, qui n'arrangeait rien.

Je voyais les deux enculés qui m'avaient exploité, sur la piste, en train de danser avec plusieurs jeunes filles. Ils s'amusaient, comme si de rien n'était, comme si ils n'avaient pas commandité le décès atroce d'un être humain. Je rêvais de voir les deux fils de putes nommés Safed Winnickberg et Fetnat Moustier morts. Rodrigo battait du pied en même temps que les booms-booms de l'espèce de house Albanaise que le DJ avait cru bon passer.

Puis, tout d'un coup, la musique s'arrêta.

S'en suivit quelques protestations et insultes à l'égard du DJ, qui proclama son innocence en assurant qu'il n'y était pour rien. Quelqu'un avait débranché le matériel. Puis, le DJ fut éjecté de son piédestal et remplacé par la silhouette la plus familière qui soit.

Mon sauveur. Mon ange-gardien. Grant.

Il était armé de ce qui ressemble dans mon imaginaire à un AK-47.

Plus que la surprise de le voir débarquer à cet instant-même ou j'avais perdu tout espoir, je fus étonné de son accoutrement. Il était intégralement couvert de film plastique, le genre qui sert à couvrir les valises dans certains aéroports. Puis quelques secondes après, ce ne fut plus ce qui me stupéfia le plus, puisqu'à mon grand étonnement, je vis qu'il n'était pas seul. Deux drôles de types étaient à ses côtés. Ils n'étaient pas armés, mais portaient eux aussi du film plastique.

Winnie, qui me rejoignit comme si nous étions encore en bons termes, me glissa à l'oreille :

- Grant parle beaucoup mais ne fait pas grand-chose. On ne risque rien. C'est le genre de mec qui est capable de se mettre une pièce de deux centimes d'euros dans l'urètre devant tout le monde juste pour se faire remarquer.

Winnie était complètement à l'ouest, puisqu'au final si je ne connaissais pas Grant, il tomberait à pic pour que je me fasse descendre rapidos. Mais le voir débarquer m'avait redonné une pétillante envie de vivre.

Je l'observais, et je lisais une inquiétante détermination dans ses yeux. Il n'allait donc jamais s'arrêter. Du haut de la place du DJ, il fixa son auditoire, et observa chaque individu, à la manière d'un artiste de one-man show qui recherche une cible ayant une particularité physique afin de la vanner et d'en faire le fil rouge du spectacle. Certains Vampires n'hésitaient pas à lui demander qui il était, voire à l'insulter, ce qui allait à n'en pas douter le rendre vert de rage.

- MESDAMES ET MESSIEURS, VOTRE ATTENTION S'IL VOUS PLAÎT...

Silence de cathédrale. Il éclata de rire avant de continuer à s'adresser à son auditoire.

- JE M'APPELLE THOMAS GRANT. OU N'IMPORTE QUEL AUTRE NOM DE MERDE. CELA DEPEND DE MON PASSEPORT DU MOMENT... DESOLE DE GACHER VOTRE PATHETIQUE FETE DE MERDE ! JE TIENS A SIGNALER A TOUS ET A TOUTES QUE L'ON M'A FAIT UN JOLI VIREMENT SUR MON COMPTE A LA BANK OF CHINA POUR EXTERMINER TOUTE LA JOLIE POPULASSE DES EGOUTS. VOUS, EN L'OCCURRENCE. ETANT DONNE QUE J'AIMERAIS ENORMEMENT – J'INSISTE SUR LE ENORMEMENT - ME FAIRE MASSER LA RONDELLE AU CAMBODGE ET AINSI RELANCER LA CROISSANCE DE CE PAYS, DISONS... LE MOIS PROCHAIN, J'AI DONC ACCEPTE DE VOUS MASSACRER SANS AUCUNE RETENUE.

Douche froide générale. Il reprit son souffle.

- AYANT DES VALEURS MILLENAIRES, JE VOUS LAISSE A TOUS ET A TOUTES TRENTE PRECIEUSES SECONDES POUR VOUS ENFUIR, A PARTIR DE LA FIN DE CETTE PHRASE, PASSE CE VRAIMENT TRES GENEREUX LAPS DE TEMPS JE DEGOMME SANS SOMMATION.

Et il commença son compte à rebours à haute voix, comme un enfant qui jouerait à cache-cache.

Panique totale. Tout le monde a commencé à courir dans tous les sens. Certains cherchaient des cachettes, d'autres battaient le record de vitesse d'Usain Bolt, dont Nyx qui fit dégager fissa presto sa carcasse. Les plus téméraires étaient en route pour aller chercher des armes pour faire face à Grant, mais il était improbable qu'ils reviennent armés *avant* que ce dingue ait commencé à faire feu. Certains se piétinaient, d'autres attrapaient leurs copines pour s'enfuir le plus loin possible. Grant avait sorti un chiffon pour nettoyer son arme, pendant qu'il faisait le décompte à haute voix. J'ai fait signe à Grant pour qu'il ne me vise pas, mais difficile d'anticiper les balles perdues. Je me

suis donc caché derrière une vingtaine de cartons de bières, faute de mieux. Je n'avais plus qu'à croiser les doigts. Grant termina le décompte et prononça la sentence.

- LES TRENTE SECONDES SONT ECOULEES. DITES BONSOIR À HADES.

Le chahut de la fuite des « Vampires » fut interrompu par des bruits apocalyptiques de fusillades, des déflagrations ininterrompues rythmées avec les rugissements de Grant. Pluie de plombs, grêle de balles. Le boucan des rafales me tétanisait et je ne pouvais qu'assister à la chute d'une dizaine de corps, qui tombaient tous sous les rafales comme de simples dominos. Grant s'amusait à tirer à cloche-pied et à pivoter sur lui-même. Son arme était simplement le prolongement de son corps. Mon cœur battait à deux cents à l'heure, au rythme du bruit des projectiles pénétrant la chair. Je finis par me mettre en position fœtale derrière un invendu jusqu'à ce que le silence revienne. Un silence de cathédrale, seulement troublé par des sanglots, des gémissements, des bruits de pets et des râles de douleur.

- JE VOMIS DANS LES CONS MOISIS DE VOS GENITRICES.

L'index de Grant venait de clôturer l'existence d'une trentaine de personnes.

« Grant parle beaucoup mais ne fait pas grand chose. »

La pièce de deux centimes passait mal.

Il boucla donc sa fusillade par une roue et me rejoignit, en prenant soin de ne pas marcher sur les cadavres.

- Je suis souple pour mon âge quand même, tu ne trouves pas ?

Je n'avais jamais vu autant de cadavres dans un si petit périmètre. Quant à sa souplesse, il fallait l'admettre.

J'acquiesçais donc pour lui faire plaisir, d'autant plus que je commençais à connaître l'animal. Flatter un petit peu son égo permettait de se le mettre temporairement dans la poche.

- Très souple.

Il shoota d'un grand coup de pied dans la tête d'une des victimes, laissant glisser tranquillement sur lui le compliment.

- C'était nécessaire ce... massacre ?

- Déjà j'ai une répulsion pour les gens aux cheveux gras. Puis il faut bien que je rentabilise Hadès, t'es marrant toi ! Ce brave gars ne connaît pas la retenue et ne fait pas dans la *dentelle*. Tiens moi ça, faut que je m'allume *de toute urgence* une clope.

Grant me tendit Hadès. S'en suivit tout le rituel de la cigarette jusqu'à ce que la fumée m'arrive en pleine tronche.

- Ce qui est magnifique avec ces charlots, c'est qu'il n'y a aucune chance qu'il y'en ai un d'entre eux qui gueule « Pitié, j'ai une famille ! ». De toute façon, ce n'est pas en me tendant la photo d'une petite teigne blonde que je vais épargner qui que ce soit. Au contraire. Une photo d'un marmot et hop je canarde sans ménagement. Rien à battre. Le protocole des sales du fion, tu connais ?

J'observais le panorama des cadavres qui gisaient sur le sol comme j'aurais pu regarder le détroit de Gibraltar. Chapelets de cadavres, chapelure macabre, et je vis que malheureusement Rodrigo n'avait pas survécu.

« Grant parle beaucoup mais ne fait pas grand chose »

Il aboya :

- GALAGA, MARION... GALAGA ! NAMCO PUTAIN !

Grant était en pleine euphorie post-massacre.

- Je te promets Marion, c'est meilleur que le sexe. Largement meilleur. Galaga, Marion. Ce n'est pas de ta génération, Galaga ! C'est un jeu d'arcade des années 80. Produit par Namco. Toute ma jeunesse. J'en ai pété des records.

Il avait une lumière morte dans chaque iris mais exultait. Puis il imita le jingle de la radio Nostalgie. Ce mec touchait le fond alors qu'une odeur de merde se dégageait de Rodrigo.

- Les gouvernements pratiquent l'assassinat de masse sans aucun remord, alors pourquoi *moi* je devrais avoir des remords d'avoir zigouillé huit trisomiques qui dansent sur du ska dans les égouts ? Que va-t-on me faire ? Le gouvernement va m'arrêter ? Hahahaha. De toute manière, ils n'existent plus légalement ces choses, on peut donc s'en servir comme de vulgaires cibles, il n'y

a rien de répréhensible. On ne va quand même pas me coffrer pour avoir shooté dans des boîtes de conserve ?

Il me donna un coup de coude signifiant qu'il attendait mon approbation. Et j'acquiesçais car je n'oubliais pas que ce mec venait de me sauver la vie. J'allais retrouver ma liberté, à laquelle j'avais renoncé l'espace d'une heure. Mais il est vrai que la question m'effleurait l'esprit : est-ce qu'un meurtre dans une non-zone donc non régie par des lois est-il quelque chose de préjudiciable, si on enlève évidemment tout le côté moraliste ? Si un astronaute en tue un autre dans l'espace, s'expose-t-il à des poursuites judiciaires ? Vous avez quatre heures !

- En tout cas, votre voiture n'était pas trop difficile à suivre. Tout a marché comme sur des roulettes, bravo Marion, excellent travail !!! Alors comme prévu ils ont zigouillé l'Escargot ?

- L'Escargot ?

- Ben, le travelo là.

Je l'avais oublié, l'espace d'un instant.

- Mort ? Décédé ? Liquidé ? Numéro plus attribué ? Clé rendue ? Boutique fermée ?

J'acquiesçais, puisqu'il ne faut pas oublier que j'ai un certain talent pour ça.

- Ils l'ont transformé en torche humaine. Et vous êtes arrivé à temps, puisque Winnie et Nyx ont demandé à leur leader de me garder prisonnier au sein de leur communauté.

Mon histoire ne semblait pas spécialement intéresser Grant qui se dirigea vers le bar pour piocher allégrement dans les bouteilles d'alcool. Après quelques dizaines de secondes de recherche intensive, il extirpa d'un tiroir une bouteille, qui s'avéra être de l'Absinthe. Grant arbora un sourire étincelant, comme si quelqu'un lui avait annoncé sa victoire à la loterie. Il s'amena avec deux verres et la bouteille bénie, et commença à nous servir.

- A ta liberté, mon poulet ! La rigueur Allemande !

Nous trinquâmes, et à ce moment-là, j'en avais strictement rien à foutre d'être entouré de plusieurs dizaines de cadavres. Tout en

grimaçant à ma première gorgée d'Absinthe, je vis que le Christ gisait au sol, en triste leader assassiné. Le sang qui coulait près de ses cheveux lui avait fait un tye and dye. Quant au mec en marcel blanc, tant de tractions, de pompes et d'abdominaux pour finir en passoire.

- Fini la finesse. Le temps des kalachnikovs planqués dans des étuis pour violoncelle est révolu. Marion, sais-tu que mon idole ultime s'appelle Inaki de Juana Chaos ? Un brave type. Ce mec a fait plus de victimes que d'années de prison. Il porte bien son nom en plus. Tu sais, tuer quelqu'un, c'est enlever un privilège à Dieu. Alors tuer toute une troupe, c'est carrément lui pisser au cul. Même principe si tu tronches une bonne sœur. T'arrives carrément à surpasser sa foi, à surpasser Dieu. Le vrai paradis, en somme ! D'où mon euphorie. Tu piges ?

Et il s'enfila cul sec son verre, qui était déjà son deuxième.

- Qui est votre employeur ? Vous l'avez évoqué lors de votre discours pré-fusillade.

Il écartait les douilles qui le gênaient du bout des pieds.

- Personne. C'était seulement une excuse. J'ai d'autres projets pour ces gens. Mais sincèrement, le gouvernement Français aurait très bien pu me donner cette tâche, je mérite largement la légion d'honneur pour avoir fait un tel ménage.

Je voyais les deux acolytes de Grant en train de s'affairer autour des cadavres. Ils sortaient du matériel et l'obscurité m'empêchait de distinguer ce qu'ils étaient en train de maquiller.

- Qui sont ces gens ?

- Que je suis mal poli ! J'ai oublié de faire les présentations. Voici Docteur Merde et Docteur Trouducul. A vrai dire, je ne connais pas leurs vrais noms et je m'en tamponne littéralement le coquillard comme ce n'est pas permis. Ce sont deux médecins ratés qui vont grandement nous aider.

Le silence qui régnait faisait que forcément les Docteurs avaient entendu les propos de Grant. Les deux ne bronchèrent pourtant pas à l'évocation de leurs nouveaux noms. Ils devaient sûrement avoir déjà l'habitude du personnage. On s'habitue au sadisme.

Grant m'expliqua brièvement l'histoire de ses deux personnages.

- Docteur Merde a été banni de l'ordre des médecins pour alcoolisme et charcutage. Une décision tout à fait incompréhensible, car nous savons tous qu'un petit verre avant d'effectuer un boulot donne un indéniable courage. Quant à Docteur Trouducul, il n'a tout simplement pas fini ses études de chirurgien, suite à une syphilis. Il a des bases solides mais manque d'expérience est égal à manque de précision. Mais peu importe. Quand on se pointe chez le coiffeur et qu'il nous mette aux mains d'une débile mentale qui va couper les cheveux d'un homme pour la première fois, le patron du salon n'a pas spécialement de scrupules. On va faire la même.

- Et ils vont faire quoi ?

- Ils vont nous aider à récupérer des organes. Rien ne se perd, tout se récupère. Tu ne le sais pas, Marion ? L'argent est sous tes yeux, et tu ne le vois même pas.

Je bus une gorgée d'Absinthe, ne sachant plus quoi penser.

- Rien de plus florissant que le trafic d'organes. Si on veut monter une armée pour éliminer Jephté, il nous faut récupérer des organes frais, afin de les revendre au marché noir. Il y'a pleins de types pleins aux as, qui ont besoin d'un cœur ou autre, et qui snobent la fameuse liste d'attente de greffe d'organe, pour se trouver au black un gentil petit cœur bien sympathique, bien palpitant, n'attendant que d'être sagement transplanté. L'argent, l'argent, l'argent. Tu seras bien content d'avoir de l'argent plus tard Marion pour toi aussi te faire transplanter des organes en bon état et ainsi gruger la place des pauvres bidonneurs.

- Mais il n'y a pas de risques que certains soient... malades ? Ce sont quasi-tous des Junkies qui se piquent toutes les dix minutes...

- Parce que tu crois que je fournis en plus de la prestation un service après-vente ? Si la viande est daubée, tant pis pour eux, la découpe est facturée.

- Peut-être mais bon même l'endroit est sale donc...

- Tu peux très bien faire de l'excellente bouffe en ayant des

cuisines très sales, tout comme tu peux avoir des cuisines très propres et servir de la merde.

Sur le coup, ça se tenait.

- ALLEZ DEPECHEZ-VOUS. Les bitcoins ne vont pas se créditer tout seuls, cons de vos MORTS. Toi t'as le beau rôle Marion ! Tu regardes, t'en branles pas une... Tu me fais penser aux blaireaux qui ne rangeaient pas les poteaux de Volley au collège.

Effectivement, je faisais en sorte de ne jamais ranger les poteaux de Volley au collège. Quant aux docteurs, ils avaient prévu des glacières, dont une d'entre elles possédait un autocollant *Ricard*, afin de mettre les organes récupérés. Des litrons de sang étaient également récupérés. Insensibles aux insultes proférées par Grant, ils effectuaient les différents prélèvements avec un sérieux glacial et inquiétant.

- Hey petit !

Je reconnaissais cette voix. C'était l'homme à la capuche. Grant dégaina immédiatement Hadès et braqua le collectionneur. Il leva instantanément les bras, sans flipper plus que ça.

- Laissez-le, baissez votre arme, il est de mon côté.

Grant baissa immédiatement Hadès, ce qui au premier abord m'étonna. Sans poser de questions sur l'identité de cet homme, il se resservit un verre d'Absinthe et se concentra sur sa biture. L'homme à la capuche regardait avec amusement ses anciens collègues quitter leurs corps. Puis, pas plus surpris que ça, s'adressa à moi.

- Je voulais juste t'informer que le noir s'est échappé, et que l'autre s'est pris une balle dans la jambe, donc il est en train de ramper. Si vous voulez le terminer... A vous de voir !

Je le remerciais et sans demander son compte, il retourna à sa cabane retrouver son surplus de godasses. Grant s'amusait à regarder à quoi ressemblaient les cadavres.

- Oh regarde-moi cette MEGA VACHE ! Elle est tellement grosse, elle peut contenir au moins vingt-quatre personnes en elle. Comme Billy Milligan. Putain.

Je n'avais pas compris la référence. Du bout du pied, il souleva la jupe d'une autre morte, qui avait l'air plutôt pas mal, pour voir si elle avait un string dessous. Négatif.

- Quel gâchis ! Les putes sont comme les bons vins : elles moisissent dans les caves. Bon Marion, je finis mon verre et on va crever le Juif ?

- Définitivement.

Je venais de commanditer un meurtre. Je vivais donc un moment important de mon évolution. Grant reboucha la bouteille d'Absinthe à contrecœur et vérifia les munitions qu'il lui restait.

Safed Winnickberg s'était trouvé une jolie vocation de lombric. Il rampait avec une grâce infinie, faisant oublier l'énorme traînée de sang qu'il traînait derrière lui. Thomas Grant lui barra la route, et pointa Hadès contre son front.

- Winnickberg ! Le prix Renaudot des fils de putes !

Je n'avais jamais vu Winnie dans cet état, et au fond de moi, je me délectais de cette scène inédite.

- Alors le tueur de prophète, on essaie d'enfermer un enfant dans un souterrain avec des débiles mentaux ? Tu veux l'argent de Jephthé pour toi tout seul, c'est ça ? Tu ne partages pas hein ? T'es un peu à l'image de ton état chéri non ? Grâce à moi, tu vas perdre tout ton argent, et je sais que c'est comme t'amputer de te dire ça...

Winnie prit un air offusqué.

- Le sang de ta mère est moisi, je le donnerais même pas à boire aux hyènes. Je vais te chier à la gueule du phosphore blanc.

Winnie essaya de s'adresser à moi. Il m'implorait.

- Marlon aide-moi. Raisonne ce mec...

Comment osait-il sérieusement m'implorer, en sachant qu'il avait tout prévu pour que je me suicide quelques minutes plus tôt ?

- Je t'aide de la même façon que tu m'as aidé, Winnie. Tout ça c'est de ta faute. J'ai ruiné ma vie, juste parce que tu m'as racolé au Crystal Palace. Crève, j'en ai rien à foutre.

Il devint blême, et passa de la lividité à la translucidité.

- Marlon, je...

Une détonation se fit entendre, m'endommageant sérieusement les tympans. J'entendis le bruit de son crâne qui percutait violemment le sol. Je n'ai pas daigné regarder le spectacle. J'étais nerveusement épuisé et je ne pensais qu'au doux bruit de vagues au bord de la mer. Bientôt. Bientôt. Bientôt.

« Grant parle beaucoup mais ne fait pas grand chose. »

Les yeux de Winnie se révulsaient pour laisser place à du blanc, et rien ne s'envola car cet enfant de putain n'avait pas d'âme. Ses sphincters se relâchèrent, et il lâcha un pet monumental, résumant à merveille toute l'œuvre du bonhomme. Grant s'éclata de rire puis souffla sur la fumée qui sortait de Sylvain, comme dans les vieux Western.

- On allait s'endormir, putain. Il a de la chance que les balles coutent cher, sinon je l'aurais perforé 24 fois pour qu'il ressemble à un putain de calendrier de l'avent.

Cet homme appréciait visiblement Noël. Il commença à s'agenouiller à califourchon sur Winnie, tout en faisant attention de ne pas entrer en contact avec le sang qui se répandait sur le sol.

- Mais... Que faites-vous ?

- Rien de nécrophile, Marion, si ceci peut avoir pour vocation de te rassurer. Je récupère la montre, pardi. Ca vaut au moins 4000 euros cette grosse merde Suisse, j'ai des receleurs, grands fans d'horlogerie, qui vont se frotter les mains. Mon seul désir est d'avoir de la place pour mes délicats petons dans l'avion, et mes côtes loin des coudes des bouseux. Et ce n'est pas gratuit, dois-je te le rappeler ?

Il sortit de sa poche un mouchoir et nettoya le cadran de la montre, tout en élocubrant de nombreux propos antisémites.

- Merci Safed Winnickmerde. Tu vois, Marion, pas besoin de travailler à la douane Américaine pour fouiller des trous de balles.

Et il éclata de rire, comme à son habitude, avant de mollarder sur le cadavre encore fumant de Winnie. J'avais des haut-le-cœur. Si

j'étais payé au prorata de ce que je vomis, je pourrais être propriétaire de la Palm Jumeirah. Mais au final, bon débarras, puisque Winnie me gonflait autant à m'appeler « mechouga » que Grant lorsqu'il m'appelle Marion. L'odeur de pourriture ne semblait pas déranger Grant, ni même Docteur Merde et Docteur Trouducul.

- Nyx s'est enfui par contre.

- Ne t'inquiètes pas, Marion ! On le zigouillera au prochain chapitre. J'ôte d'avance tout suspense.

- Tu viens Marion ?

- Attendez-moi à la voiture, j'arrive.

- Ouais ben pas trois plombs, hein. Magne-toi le derche. Le compteur tourne. En plus, j'ai les deux mongoliens à ramener. J'observais les deux inséparables et, comme d'habitude, ils ne bronchaient pas. Aucun mot ne les atteignait. Je suis retourné dans la salle principale où avait eu lieu la fête pré-fusillade, où je me suis servi un dernier verre pour la route. J'observais le panorama, tous ses cadavres qui jonchaient le sol. Voilà ce que ma vie était devenue.

En revenant vers le corps de Safed, je le déchaussais, snobant l'odeur de merde émanant de notre ancien e-vendeur de kippas. En arrivant à la cabane, j'ai tendu les baskets Brésiliennes de Winnie au collectionneur.

- Voici votre paire rare. Désolé pour les tâches de sang.

Il analysa la paire de chaussures et esquissa un sourire sincère.

- Merci pour ma collection, petit ! Fais attention à toi... Tu traînes avec des gens pas commodes.

Cela faisait longtemps que l'on ne s'était pas soucié de moi, donc j'appréciais ces quelques mots de gratitude et de solidarité.

- Je suis désolé pour les autres, balbutiais-je. Ce n'est pas de ma faute, je n'y peux rien.

- Tu n'as pas à t'excuser petit, si ton ami n'avait pas fait le boulot, je les aurais sûrement dégomés moi-même un jour ou l'autre.

Tu sais quand on est collectionneur, on est prêts à tout pour

rajouter de nouvelles pièces à sa collection. Pour ça qu'on dit qu'un vrai passionné finit par se détacher des gens qui ne comprennent pas sa passion.

J'avais du mal à savoir si je venais d'assister à une véritable leçon de sagesse ou à un vrai morceau de psychopathie. Désireux de monter un réseau en vue de l'assaut final, je me décidais à lui demander.

- Est-ce que par hasard vous seriez joignable ?

- Oui bien sur. J'ai un portable que je cache. J'adore jouer au Snake, c'est mon péché mignon. Mais ne le répète pas au Christ, petit.

Je ne savais pas comment lui annoncer la nouvelle.

- Lui aussi est mort, Monsieur. Vous êtes libre de faire ce que vous voulez.

Il me serra la main pour me remercier et j'essayais de durcir ma poigne.

- Merci. Pourquoi désires-tu mon numéro, petit ?

- J'ai bien l'impression qu'il va y'avoir de nouvelles chaussures disponibles pour vous dans les jours à venir. Et il y'a donc de fortes chances pour que vous puissiez en trouver des inédites pour votre collection.

Il jubilait. J'espérais seulement que ce ne soit pas les miennes. J'avais un besoin urgent de retrouver la civilisation et de retrouver la lumière naturelle du monde. Je fis donc marche arrière, puis à l'entrée, j'enjambais les cadavres des deux gardes et des trois bergers Allemands. Deux paires de chaussures de plus pour l'homme à la capuche. Evidemment, la voiture de Winnie et Nyx avait bel et bien disparue.

- LE FILS DE PUTE !!!

J'accourais voir ce qui se passait. Grant et les deux docteurs étaient accroupis autour de la sempiternelle Grantmobile.

- Que se passe-t-il ?

- LE BLACKOS M'A CREVE UN PNEU !!! JE VAIS LE BUTER AU PROCHAIN CHAPITRE !!! SORTEZ LA ROUE DE SECOURS ET CHANGEZ-MOI VITE CETTE MERDE.

Docteur Merde et Docteur Trouducul s'exécutèrent, dégainèrent cric et roue de secours et changèrent fissa presto la roue crevé. Une fois la roue changée et Grant rassuré, il se déplaça en pas chassés et sortit une flasque qui contenait forcément un liquide alcoolisé.

- On va déposer les deux merdes pour commencer. Puis ça te dit qu'on aille se prendre une petite Escort bien sympathique pour s'humidifier allègrement le poireau ? J'ai une forte envie de me délester d'un peu de margarine corporelle. Je te l'avance. Ses sourcils dansèrent de haut en bas, comme pour me mettre au défi.

- Posez-moi au Sanatorium...

- T'as sincèrement cru que j'étais ton taxi, Marion ?

- Je dois aller chercher Angela avant de m'enfuir. Elle risque elle aussi d'être tuée.

Il s'essuya les yeux.

- Bordel, t'arrêteras jamais avec ce truc ? Elle a une vulve en diamant ou quoi ? Si oui je veux ma part du clito.

Et il s'éclata de rire. Je m'étais de toute manière habitué au personnage.

- Je suis obligé de prévenir Angela, je ne vais pas la laisser se faire tuer par Jephté.

- Ok, en route, grommela-t-il. Et cesse de dénigrer ma tire.

- Je dénigre rien du tout.

Le mec savait lire dans les pensées. Il démarra donc en trombe sa poubelle, passa frénétiquement les vitesses et après une quarantaine de minutes de route, nous rejoignîmes rapidement et rageusement un flot insupportable de voitures.

*

Je fus déposé au Sanatorium. Grant sortit de la boîte à gants un porte-médicament de poche, ouvrit le compartiment indiquant « J » et goba plusieurs cachets s'y trouvant, avant de noyer tout

ça avec le contenu de sa flasque.

- 17H, c'est l'heure de ma pause Whisky. Fais ta vie, je reste dans le coin.

- Ok, merci beaucoup.

- Allez ouste, laisse-moi biberonner en paix, con de ta mère.

Et il s'enfila une rasade d'extraterrestre pendant que je claquais la portière.

En rentrant par une autre entrée du bâtiment, je remarquais avec stupéfaction la présence d'une cabine téléphonique. Après avoir analysé le cadran et le combiné, je compris qu'il n'y avait ni besoin de pièces ni de carte téléphonique pour pouvoir appeler un numéro. Pris d'impulsivité, je décidais de décrocher le téléphone. J'avais le pouvoir de stopper toute cette mascarade en quelques secondes. Si j'expliquais à ma mère ce qui s'était passé, nous pourrions trouver une solution rationnelle pour que je m'en sorte. Je décidais donc de composer son numéro de portable, que je n'avais pas oublié. Je pianotais donc les dix chiffres sur le cadran puis attendis. Aucune tonalité. Je décidais de réessayer. Ça sonnait. Je commençais à avoir une bouffée de chaleur.

- Allo ?

Mon cœur s'est littéralement fendu en deux.

- Allo Maman ?

- ...

Je sentais des larmes perler instantanément sur mes joues.

- Maman ? C'est Marlon. Je sais que ça va te sembler difficile à croire mais...

Elle raccrocha.

Je décidais de réessayer d'appeler. Le téléphone était sur occupé. J'attendis quelques minutes pour rappeler, mais le téléphone de ma mère restait sur occupé. La connaissant, elle ne voulait plus qu'on la dérange. Mon visage était trempé. Dans ma poche, j'avais le tract que Grant m'avait donné. Dans le désespoir, je décidais d'appeler. On verrait bien ce qui se passerait. Je composais donc le numéro du tract. Plusieurs sonneries. Une

personne répondit, et je commençais à exposer mon problème. Je fus très vite interrompu :

- Marlon ? Vous n'êtes pas autorisé à appeler ce numéro.

Je reconnus instantanément la voix de Patricia. J'étais repéré. Il fallait que je décampe d'urgence. Tout me revenait maintenant : les canulars, le Swatting... Ma mère avait dû subir d'incessants canulars pendant ces dernières semaines, elle a donc cru à un canular de plus avec mon appel. Ce fils de pute de Jephté était vraiment malin.

Je courus donc pour avertir Angela en priant qu'elle ne soit pas sortie. Impossible de savoir si Patricia avait pour consigne d'avertir directement Jephté pour envoyer des hommes s'occuper de mon cas. Au pire, j'avais Grant en garde du corps. Mais serait-ce suffisant ? Avait-il assez de munitions pour repousser les éventuels assauts des hommes de Jephté ? En attendant d'avoir des réponses à mes interrogations, j'arrivais à l'étage de la piaule d'Angie. Je savais où se trouvait sa chambre, mais je n'y étais jamais entré auparavant puisqu'elle ne m'y avait jamais invité. A première vue, aucun signe ne pouvait indiquer qu'il s'agissait ici d'une chambre de fille. Son bureau était un foutoir pas possible, avec notamment une multitude d'articles de journaux découpés et de nombreux cahiers. Ils étaient entièrement griffonnés, et l'écriture d'Angela, en admettant que ce soit la sienne, s'avérait franchement effrayante. Des milliers de phrases de haine, aux propos tous plus violents les uns que les autres, des mots raturés, des citations écrites dans tous les sens, des paragraphes reliés entre eux par des flèches, des parties encadrées, des dessins glauques, des textes de loi et même des taches de sang... Il était impossible de comprendre la cohérence et le lien entre tout ce qui était écrit dans ses différents cahiers.

Je décidais de visiter sa salle de bains. Une drôle d'odeur baignait dans l'atmosphère. Quelque chose qui me faisait vaguement penser à la villa Goschmann. Je savais que certaines femmes abusaient sur le nombre de produits de beauté qu'elles

possèdent, comme cette génération de youtubbeuses qui achètent compulsivement des produits pour en faire des sujets de vidéos. Mais là, c'était véritablement inhumain. Les étagères regorgeaient de packagings différents, de couleurs flashy, de shampooings en tout genre, de produits pour se blanchir la peau, de dizaines de boîtes de gouttes pour les yeux, des centaines de Gel Douche à tous les parfums imaginables... Dans un sac, des vêtements et des serviettes s'y trouvaient. Une épouvantable odeur de brûlé s'en dégageait. Dans un autre sac, je fus surpris de voir plusieurs perruques de différentes couleurs. Enfin, il y'avait plusieurs paires de chaussures près d'un bidet, qui me paraissaient étrangement grandes. J'en soulevais une ; c'était du 46. Angela ne faisait pas cette pointure de pieds, d'ailleurs existait-il réellement des femmes qui font cette pointure ? Mes yeux se posèrent enfin sur une espèce de gaine. Tout cela n'était à rien y comprendre. Sur une feuille agrafée à côté du lavabo, se trouvait un tableau de son cycle menstruel. Sûrement pour connaître d'un coup d'œil ses disponibilités quand un client voulait prendre rendez-vous avec elle.

J'entendis tousser. Elle était revenue. Lorsqu'elle me vit sortir de la salle de bains, elle m'adressa un regard qui ne présageait rien de bon.

- QUE FAIS-TU DANS MA CHAMBRE ?

Je levais les mains par réflexe, comme si Grant me braquait avec Sylvain.

- QUE FAIS-TU DANS MA CHAMBRE ? DEUXIEME EDITION.

Je réussis à balbutier quelques mots tout en fixant le Chapelier Fou qui campait sur son bras.

- Je suis venu t'avertir, Jephté a voulu me tuer et il va sûrement t'arriver la même chose. Il faut qu'on s'enfuie et vite !

- Je n'irais nulle part.

- Tu ne m'as pas écouté ? Il a voulu me TUER. Et il va faire la même chose avec toi.

- Je peux me défendre seule, je n'ai pas besoin de toi.

- Mais... je tiens à toi. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce

soit. Partons ensemble... Winnie est mort, tu sais...

- Bon débarras. Qu'il crève en enfer, cet enfant de salope.

- S'il te plaît, pars avec moi. On s'enfuira à l'étranger.

Elle s'alluma une cigarette et m'asséna ses quelques paroles d'un ton monocorde :

- Je ne t'ai pas aimé une seule seconde, Marlon. C'est Jephté qui m'a payé pour être « ta femme ».

- Quoi ?

- Il m'a payé pour que je sois avec toi. Pas bien compliqué à comprendre. Et franchement, je trouve que c'était *vraiment* mal payé.

Grant avait vu juste. Comme toujours au final.

- Tu es un raté, Marlon. Un putain de raté. Aucune femme censée ne pourrait accepter d'être en couple avec toi.

Le genre de phrase qui fait toujours plaisir à entendre.

- Tu es incapable de faire quoi que ce soit tout seul. Même pour rentrer dans une discothèque, il t'a fallu l'aide de l'autre malade mental. T'inquiètes pas que je l'ai vu te faire des signes, j'ai tout de suite compris, je ne suis pas dupe. En plus de ça, tu passes ta vie à te plaindre. Ton idéalisme est crispant. Tu t'accroches à moi comme une roue de secours. Tu me considères comme une grande sœur mais ça s'appelle de l'inceste, Marlon. Même sexuellement, tu n'assures pas. Tu es d'une telle arrogance... Une arrogance sans limite par rapport au monde qui t'entoure alors que tu devrais d'abord gommer tous tes défauts avant de vouloir gommer ceux des autres. Si tu veux une femme, il y'a des millions de victimes du système dans ce pays qui seraient ravies de trouver un petit gars sympathique comme toi. Tu es faible, ce qui se passe autour de nous te dépasse. A la moindre goutte de sang, tu dégueules. Tu n'as pas de personnalité propre, tu absorbes juste toutes les informations que tu captes autour de toi. Tu n'es rien. Je refuse de faire partie de ton arbre généalogique. Je réfute toute assimilation avec toi. Je veux que personne ne puisse nous voir ensemble, que personne ne puisse nous imaginer ensemble ne serait-ce qu'une nanoseconde. Tu es une perte de temps. Tu es

un raté et un lâche. Tu as tous les défauts du monde, Marlon. Je m'en prenais plein la gueule mais ce qu'elle ne comprenait pas, c'est que nous n'avions PAS le temps de s'attarder sur ce genre de discours.

- Maintenant, casse-toi, je peux me défendre toute seule !

- Ah, et tu vas te défendre comment ? Avec ton cul et tes seins ?

Comme pour rentrer en boîte ?

J'étais content de ma tirade.

- Je suis le Pyromane.

Un ange passa.

- Nan sérieusement, il faut qu'on s'enfuie de toute urgence.

- Tu ne me crois pas ? Ca ne m'étonne pas, même les médias n'ont pas imaginé une seule seconde que le Pyromane puisse être une femme. Les mentalités ne changeront jamais. Pour eux, ça ne pouvait être qu'Al Qaeda.

Je décidais donc de la laisser à son délire et d'abandonner toute tentative de sauvetage d'un autre cul que le mien, retournant déambuler dans les sinistres couloirs du Sanatorium pendant que je l'entendais vociférer au loin que je ne la croyais pas et d'autres insultes peu flatteuses pour mon égo. Je pris quelques sous et quelques objets dans ma chambre. J'entendais un bruit de voiture qui se garait, et par réflexe je me suis caché dans l'angle de la fenêtre façon Malcolm X tout en observant à travers les stores vénitiens. Un mec au crâne rasé descendit de voiture. Puis deux. Puis un troisième, chevelu lui. Pas de traces de Nyx. Les trois possédaient en main des petits frères de Sylvain. Si je recroise un jour Patricia, je lui ferais couper la langue par Vassili. Je reconnaissais un des mecs qui avait transporté le cadavre du Roumain qui m'avait subrogé.

- Monsieur Jephté désire te voir. Tu vas me suivre bien tranquillement, suis-je clair ?

Ma tentative de m'enfuir par une des ailes du bâtiment avait évidemment échoué. Le chevelu me contraignit à rejoindre sa voiture. Il fut néanmoins surpris de ne pas trouver ses deux

collègues. Nous attendions donc devant le véhicule. Il avait posé son arme sur le siège passager, voyant bien que j'étais inoffensif, et en profita pour se taper une clope. Je regardais le Sanatorium avec le sentiment que je ne le reverrais plus jamais. Le bâtiment n'avait pas de personnalité propre, au contraire des établissements Américains tels que le Waverly Hills dans le Kentucky, d'ailleurs considéré comme hanté. La légende parle d'une chambre 502 hantée par les esprits de deux infirmières qui se sont suicidées dans cette pièce même.

Une apparition fantomatique se dressa soudainement devant nous. C'était Grant, couvert de sang. Il avait dans sa main droite une hache maculée de globules rouges. Sans trop laisser de suspense, il s'élance sur le chevelu et sans que ce dernier ait eu le temps de réagir, il le décapita net d'un violent coup de hache. Je détournais la tête alors qu'une immense traînée de sang me gicla sur le visage, façon Kill Bill. Je m'effondrais par terre, n'osant même pas regarder quoi que ce soit autour de moi. J'entendais seulement vociférer :

- HOME RUN ! HOME RUN ! LA PUTAIN DE VOS MORTS !!!

Quand j'osais enfin rouvrir les yeux, je ne vis qu'un corps sans tête, secoué par de violents spasmes. Grant était en train de jubiler. De la bave s'échappait de sa bouche. Il bomba le torse et continua son carnaval.

- Charles Ingalls, Marion ! Charles Ingalls !

« Grant parle beaucoup mais ne fait pas grand chose. »

Il exultait comme jamais, libérant des milliards de postillons à chaque mot prononcé, tout en se déplaçant comme... un crabe.

- Désolé pour le côté Hollywoodien. Voilà de l'improvisation comme on l'aime ! Freestyle ! Je n'avais plus de balles... Et même l'infatigable Sylvain était fatigué.

Forcément, puisqu'il avait tout gaspillé à Atlantis. Il alluma sa première cigarette post-décapitation.

- Il n'a pas souffert, j'ai fait ça nettement. Un vrai homerun. Je pourrais être largement batteur chez les Yankees. Au Moyen-Âge, j'aurais fait un bourreau de qualité. Travail d'orfèvre, précis,

millimétré. Enlèvement de côtes, auto-fellation. Ça me ferait des abdos en béton ça...

Le corps décapité était toujours pris de convulsions et blanchissait à vue d'œil.

- Je vous remercie, mais un tel massacre était-il... nécessaire ?

- Mais qu'attendais-tu d'autre de moi, Marion ? Je suis Français de père et de mère, par conséquent je suis descendant d'un peuple qui a eu pour grande passion de décapiter les rois. Alors excuse-moi de *seulement* perpétuer les traditions... J'ai juste troqué les rois contre des couilles molles. On a l'époque que l'on mérite. En tout cas, j'ai battu mon record de morts aujourd'hui, donc dans le même temps, j'empêche les coroners de battre leurs records à *Candy Crush Saga*. Les vases communicants. Bref, je ne suis plus très loin de *Thug Behram*. Imagine-toi un peu l'injustice de ce monde... Les mecs qui massacrent des athées à la machette ont le droit à une magnifique couverture média. Alors que moi, je suis l'anonyme de la barbarie. Condamné à être dans l'ombre, à faire des exploits sous le parasol !

Encore une référence que je ne comprenais pas et que je n'avais de toute façon pas envie de comprendre dans l'immédiat. Une odeur de whisky flottait dans les airs, et montait dans le ciel comme pour flirter avec la troposphère.

- Récupère la tête.

- Pas moyen... C'est hors de question !

- Tu te vexes car je n'ai pas dit « S'il te plaît » ?

- Je ne touche pas ça, rétorquais-je non sans trembler.

- Taffiole ! Triple fiotte !

Il attrapa la tête par les cheveux blonds du mort et l'exhibait non loin de mes yeux écarquillés.

- Tu veux y garder en trophée ? Ça pourrait être sympa au-dessus d'une cheminée, dans ta future villa aux Maldives.

Grant s'avavançait un peu, mais la perspective des Maldives me plaisait assez. Sauf avoir la tête du macchabée au-dessus de la cheminée. De toute manière, va faire passer ça à la douane...

Il mit la tête du chevelu dans son coffre, en tant que trophée de

guerre. Puis, il m'observa le visage avec attention.

- T'as les yeux rouges, Marion. Une décapitation ça t'émeut ? Je peux le comprendre, la beauté du geste...

- J'ai essayé d'appeler ma mère.

Il me sourit avec classique effusion de ses dents jaunies par les excès.

- Oh Marion, t'es comme ça toi ? Tu chiales dans les jupes de ta mère ? Allez, viens faire câlin.

Et il me prit vaguement dans ses bras. Ca avait l'air sincère. Des mois, voire des années que cela ne m'était pas arrivé. Ce moment de tendresse anachronique était baigné par des effluves de Whisky et l'odeur du sang qui séchait sur nos peaux et vêtements.

- Et ton tapin ? Tu n'as pas convaincu ton tapin ?

Rien qu'à la vue de mon visage, il n'avait pas besoin de réponse pour comprendre.

- Vous aviez raison.

Il soupira.

- Outch, le dur retour à la réalité. J'ai toujours raison, petit, sache-le ! Des culs, ce n'est pas ce qui manque, Marion. Mais avant qu'on se casse et qu'on en casse – des culs – tu dois prendre une décision sur la suite des événements. Je te regarde et je me dis qu'au final, tu aurais pu partir faire le Jihad en Syrie. C'est des gamins comme toi qui se font manipuler. Sauf que toi, c'est une mafia Judéo-Conard qui t'a exploité. Tu quittes la civilisation pour des raisons censées et au final tu deviens un animal.

Regarde-moi ces zoulous dans les égouts, à part se faire des buckets gratuits de rats, où est l'avantage ? Je sais que t'as encore des doutes malgré Pink Mayhem. Ta vie en France, tu ne pourras la continuer que dans un lieu comme ça, surtout sans argent. Ca te branche ? Tu veux devenir junkie ? Tu veux finir sans dents ? Et encore je te parle de vivre, mais dans le cas bien sur où Jephté ne te retrouverait pas. Tu n'as pas le choix, Marion ! Il faut affronter ce fils de pute et lui prendre son fric. En tout cas, maintenant, Jephté va vraiment vouloir t'éradiquer. Dans le cas

où tu ne voudrais pas l'affronter, il va falloir fuir loin. Loin loin loin. Tu viens avec moi au Cambodge ? On va se fendre la poire, je te le promets ! Tu vas kiffer voir deux tranches de citron vert se galocher autour de ton gland de compétition... Et faut que je t'emmène aussi jouer à Galaga. Namco, mon gars, que des hits ! On en a des projets, la Marion !

- Je ne partirais pas sans être payé.

Il hocha la tête comme pour signifier son approbation formelle, avec un léger sourire au coin de la bouche.

- Bordel, Marion, je t'aime si fort. C'est la première phrase censée que tu dis depuis le premier instant où on s'est rencontré. J'aime quand mes discours fonctionnent à la perfection. Alors dégageons *manu militari*. Allons récupérer LE FRIC !!! Mais commençons par le commencement. Tu me passes le *Hannah Arendt* ?

Je lui tendis le bouquin et il récupéra le marque-page. Après avoir consciencieusement réglé son GPS, il alluma son poste radio, et inséra un disque dans le lecteur CD. Après quelques secondes de chargement, la chanson « Money » du groupe Abba envahit l'habitable. Nous reprîmes la route et Grant chantait à tue-tête.

- On l'a enfin, notre buddy movie, Marion.

Et il m'ébouriffa les cheveux, comme un père aurait pu le faire à son enfant. Puis, il démarra en trombe, comme à son habitude. J'avais bien l'impression que cette nuit allait être très longue. Et qu'un plan machiavélique naîtrait lorsque la lune ira se pieuter.

De l'herbe poussait entre les rails du tramway. Une once d'espoir subsistait... Je n'étais plus très loin des cocotiers et du sable chaud.

La personne la plus sage est celle qui regarde les autres s'entretuer.

« Si le soleil et la lune se mettaient à douter,
ils s'éteindraient sur le champ. »
William Blake

« Un gouvernement est une entreprise criminelle. »
Don DeLillo

Il était temps d'énucléer le mauvais œil.

Je m'appelle Marlon. Marion pour les intimes. Revendiquer mon identité était nécessaire pour ne pas tomber soudainement dans la démence. Qui étais-je ? J'étais la réincarnation de *George Metesky*, ce *brave* homme qui voulait se venger de son ex-employeur, en posant des bombes de partout dans la petite bourgade bien sympathique de New York. Connus sous le doux sobriquet de *Mad Bomber*, il posa la bagatelle de trente-trois bombes, qu'il dispersa dans des endroits publics tels que le métro ou des cinémas. Respect !

Mais Metesky n'était pas un criminel à la base. C'est son renvoi injuste qui l'a rendu dingue. Des problèmes de santé dus à son travail l'ont fragilisé. Résultat : licenciement. George n'a fait que lutter contre une injustice dont sont victimes des millions de salariés à travers le monde. Mais malheureusement il est mieux vu dans ce monde de rester à sa place, de sucer patron et parents des conjoints, et bien entendu de fermer sa gueule.

J'étais donc hors du monde. Le reste n'était qu'anecdote et vestige du passé. Je vivais un réel cauchemar, moi qui voulais mourir en rêvant. Mon existence était en ruines. Une véritable noyade permanente dans un crachat. J'étais constamment enlisé dans des sables mouvants et j'allais sauter à pieds joints dans mon cercueil. Je voulais faire de ma ville le miroir de mon existence. Ma haine était servie dans des ramequins de mollards dont je rêvais que le peuple se délecte avec le plus grand des appétits. J'avais abandonné les gens que j'aimais : je ne vois donc pas pourquoi je ressentirais une quelconque pitié envers des anonymes. J'étais la parfaite définition du contraire de l'ataraxie. Il me semblait déjà très loin le temps de l'immobilisme sur le sommier.

Si je voulais être libre, c'était forcément au détriment d'autrui.

Tout ne tenait finalement qu'à un fil. Si cet enculé de Winnie ne m'avait pas racolé, voire si Jephté n'avait pas donné l'ordre de m'enfermer à vie dans une sombre communauté souterraine, je ne serais pas habité par une soif de vengeance que seule la mort du chef du Gang des Zombies pouvait épancher. Cette effusion de sang aurait pu être évitée tellement facilement, par exemple en arrêtant de me prendre pour un pantin, en cessant de vouloir sempiternellement me laisser cloîtré sur le banc de touche. Société ou pas, il y'avait toujours quelqu'un de disponible pour essayer de m'enculer, de m'arnaquer ou de me prendre pour une chiffre molle. Ma situation me faisait penser à celle d'un artiste raté qui officiait avant la seconde guerre mondiale. Un mec qui voulait tout simplement peindre. L'extrême vérité est que si les Beaux-Arts n'avaient pas refoulé Adolf Hitler, si certaines institutions n'avaient pas crée en lui cette frustration, peut-être qu'ils auraient empêché la mort de six millions de personnes dans des camps de la mort. Tout ça pour des critères élitistes. Des critères élitistes qui d'ailleurs dominent maintenant le monde. Dont la beauté, concept Nazi. Je commençais donc à taffer sérieusement sur mon futur didacticiel de dictateur frustré.

J'ai pourtant pensé à tout abandonner, à mettre fin à tout ça. Echapper à Jephté, à Grant, retrouver ma famille en me persuadant qu'ils comprendraient, tout recommencer à zéro, retrouver un travail, une petite amie, me construire un futur... Pendant que Grant piquait un somme, je suis allé sur Internet et me suis documenté brièvement sur le programme de protection des témoins. Mais tout ceci semblait tellement aléatoire, surtout en France où ce programme n'existe que depuis 2002, et je risquais même avec toute la plus grande franchise du monde, d'écoper d'une jolie peine de prison. Je pris évidemment le soin d'effacer l'historique de navigation, réflexe aussi machinal que manger, pisser ou chier. L'heure de mon émancipation arrivait. J'en avais marre d'acquiescer à tout bout de champ comme un vendeur de fast-food bien docile.

Nous étions chez Grant. Etant en entière immersion dans son mode de vie et son habitation, il n'y avait aucun doute possible sur le fait qu'il souffrait du syndrome de Diogène, dû sûrement à de longues années de solitude et de son obsession perpétuelle à vouloir gagner de l'argent. Il accumulait un incalculable nombre d'objets, dont des magazines, des livres, et plus troublant, de l'électroménager en pagaille. Tout en contemplant les drôles de tâches d'humidité au plafond, et les quelques toiles d'araignée qui ornaient les angles de la pièce, je zappais pour voir ce qu'il y'avait à la télévision, et je fus étonné de voir qu'il ne possédait que les premières chaînes hertziennes. Le poste diffusait un reportage sur le Jihad. La propagande continuait. Il fallait savoir qu'historiquement, le monde n'avait jamais été aussi peu violent qu'à notre époque, mais les médias nous donnaient l'illusion que le monde est un véritable chaos puisque chaque petit élément mauvais est amplifié, notamment par les chaînes d'information en continu, que Grant ne recevait apparemment pas. Le documentaire en question parlait du moment où l'Etat Islamique s'était attaqué aux monuments de *Mossoul*, *Nimroud*, et la cité *Parthe* de *Hatra* en *Irak*.

- Marion, arrête de regarder des reportages médiévaux, et viens m'aider.

Je trouvais ça étrange de s'attaquer au patrimoine de leurs propres cultures. Si j'étais eux, je m'attaquerais plutôt aux édifices dits « Branlette de carte postale ». Le vrai terrorisme serait donc de déchirer au cutter *La Joconde*, de tagger la *Chapelle Sixtine*, de faire fondre la *Tour Eiffel*, de balancer des seaux d'excréments sur la *Maison Blanche*, d'amputer le *Christ Rédempteur* de *Rio de Janeiro*, de décapiter la *Statue de la Liberté*, j'en passe et des meilleurs. Et lorsqu'on y réfléchit bien, même la construction peut devenir du terrorisme : réhabilitation des camps de concentration, reconstruction du Mur de Berlin, prolifération de nouveaux magasins Promod, Primark et Camaïeu...Le summum du terrorisme étant bien sur l'éducation

de nos enfants par les élites pédophiles. On ne peut pas trouver pire figure de style.

- J'aime ces mecs, fils. J'ai énormément de respect pour ces personnes. Je lis en eux beaucoup de qualités telles que le dévouement, le don de soi, la fidélité, l'abnégation, la persévérance, ou encore la détermination. Ce sont des personnes vraies, sans aucune hypocrisie ni fourberies. Ils sont à mille lieux de ces gens qui disent t'apprécier, mais te cisailent par derrière, qui te promettent de t'inviter à dîner juste par politesse mais qui ne t'envoient jamais d'invitation. La plupart des personnes qui se considèrent comme des « gens biens » sont belliqueux, abjects, faux-cul au possible, mauvaises langues, irrespectueux. Aux antipodes de ces mecs tant diabolisés. Puis tu sais, je peux tuer pour une place de parking, alors je peux largement comprendre qu'on puisse tuer pour des croyances. Surtout lorsqu'on est sous protection gouvernementale, mais bon je ne vais pas m'étendre... La seule chose que je peux leur reprocher, et pas des moindres, c'est leurs mauvais goûts vestimentaires. Merde les gars un petit effort, vous êtes médiatisés, engagez des stylistes. Et petit conseil, balancez un petit quelque-chose pendant le Festival de Cannes, cela pourrait être assez sympathique.

Grant faisait tranquillement l'apologie du terrorisme et cela ne me médusait même plus. Puis, il s'affaira à chercher je-ne-sais-quoi dans une boîte à outils rouillée. En côtoyant Nyx, Winnie, puis Grant, je comprenais au fur et à mesure que le concept de bien et de mal est juste une manière de voir les choses.

- Pourquoi vous persistez encore et toujours à m'appeler Marion ? Il éclata de rire, laissant entrevoir ses dents jaunes couleur cérumen.

- Tu te fais passer pour mort et tu désires qu'on t'appelle par ton vrai prénom ? Mais tu n'es pas un peu con sur les bords ? Je demande juste.

Grant était en train de démonter une chaîne hi-fi. Six autres se trouvaient encore dans leurs emballages respectifs. Il anticipa

d'avance l'éventuelle question que j'allais lui poser dans les minutes qui suivaient.

- Non, je ne cherche pas à ouvrir un Darty, con de tes morts. Regarde plutôt l'intérieur de plus près.

Dans les entrailles de la chaîne-hifi, se trouvait un pistolet mitrailleur Uzi.

- C'est évidemment plus discret pour les envois postaux. Voilà pourquoi j'ai autant de grille-pain, de cafetière à dosettes, et de chaînes-hifi dans la casbah. Nos hommes sont déjà prêts pour l'assaut final, ils ne leur manquent plus que leurs armes de poings. On partage évidemment la main d'œuvre, tu me rembourseras quand on aura les sous de l'autre putain. Aide-moi donc à démonter ces bidules.

Nous avions concocté un plan plus que minutieux. Chaque minute me rapprochait de la liberté, la vraie. Bientôt, je n'aurais plus qu'à observer aubes et crépuscules sous une latitude différente.

- Même dévisser tu galères. Tu n'es vraiment pas doué de tes dix doigts. Je te les trancherais, ça serait le même résultat.

Il s'accorda une pause bien méritée, se saisit d'une bouteille de cognac et avala une lampée de cosmonaute, tout en épongeant son front luisant de transpiration.

- Vous pensez que c'est vraiment le moment de boire comme un trou ?

Ses paupières papillotèrent.

- C'est le plus gros coup de ma carrière, con de ta race de tes putains de morts. J'ai BESOIN d'être à 12 grammes 8, pour pouvoir gérer *au mieux* cette putain d'expédition de mes couilles. Alors qu'il eut fini de siroter son élixir, il disparut dans sa chambre avant de revenir avec un immense carton couleur Baileys. Il le déballa, s'amusa brièvement à percer le papier à bulles, et jeta dans tous les sens des morceaux de polystyrène.

- Je vais te présenter notre atout charme majeur.

Après deux bonnes minutes pour se dépatouiller de l'emballage, il sortit un... lance-flammes en aluminium, doté d'un long

cylindre avec de multiples trous et une énorme étiquette rouge de sécurité.

- Marion, j'ai l'honneur et le privilège de te présenter la délicieuse Soraya. Princesse au tempérament de feu. Modèle XM42, portable, simple d'utilisation, portée plutôt sympathique de 8 bons mètres, plastique impeccable, légal dans 49 états Américains, répond à toutes nos attentes en ce qui concerne les déneigements, les barbecues, les feux de cheminées et la pyromanie à la chaîne. Un joyau de technologie à une somme tout à fait acceptable. J'avais Gus à la base, mais il est très peu efficace comparé à la belle Soraya.

Je décidais de prendre quelque chose à boire dans la glacière de Grant. Plusieurs canettes de sodas et de bière, des bouteilles de Corona et d'alcool s'y trouvaient. Je remarquais un drôle de truc à côté que je n'osais pas toucher.

- Qu'est-ce que c'est ? Dans la glacière, à côté des bouteilles...

- C'est un simple rein. Je n'ai pas réussi à le refourguer. Fais-y toi cuire si tu veux, avec de la purée ou de l'aligot, ça peut être hyper sympa. Tu veux une casserole ? En Centrafrique, il paraît qu'ils mangent du Musulman. C'est peut-être super tendre comme viande. Faut avoir l'esprit ouvert, ma fille.

Je refermais immédiatement la glacière sans prendre à boire. Grant embraya sur le sujet du staff qui nous aidera à effectuer notre mission commando. Il avait déjà commencé à contacter quelques Roumains avec qui il avait déjà travaillé, et qui d'après ses dires, sont d'une redoutable efficacité. L'expérience Vassili m'avait permis de valider cette thèse. Il m'indiqua que le principal avantage était que la main d'œuvre est peu coûteuse, thèse que je ne validais cette fois pas.

- Tes anciens impôts ont financé leurs venues et leurs aides sociales. On a parfaitement le droit de les exploiter et de les sous-payer. C'est même un devoir, rien que pour le fait de supporter leurs dialectes primitifs.

Grant avait également une théorie plutôt simple à comprendre. Si on faisait un historique grossier de l'immigration sous la

cinquième république, ce fut d'abord les Italiens, les Espagnols et les Portugais. Les Français de souche cauchemardaient comme jamais, face à cette immigration latine. Ensuite, ce fut le tour des Noirs d'Afrique et des Arabes. A chaque fois, les immigrés se faisaient chier dessus, et trente ans après ils deviennent à la mode. Par conséquent, dans trente ans, vos enfants ou petits-enfants sortiront avec des Roumains parce que ça sera hype, et cela vous rendra fou.

- Et toi ? Tu as besoin de quelque chose pour ta partie du plan ? Un appareil à raclette ? Une sonde anale ? Une sculpture représentant un gnou ?

- J'ai besoin de drogue. Cocaïne de préférence.

- Tu crois que c'est le bon moment pour t'y mettre ? La coke chez les gens normaux, tu commences au CM2.

- Faites-moi confiance.

- Ok facile, j'irais voir le dealleur qui traîne à deux rues. Une châtaigne dans les guiboles et le mec me cédera même les croûtes de testicules de son père le SS.

Puis, il réfléchit de longues minutes à l'élaboration de notre plan, afin d'être sûr que rien ne phagocyte le rendu final. Deux verres de gnole plus tard, il me tendit une enveloppe blanche, avec une certaine fierté.

- J'ai l'honneur de t'annoncer que j'ai reçu tes nouveaux papiers. Tu es évidemment super moche dessus. Fausse carte d'identité, faux passeport, faux permis de conduire, un compte bancaire ouvert à l'étranger... Bref, à toi la liberté ! A nous le Cambodge ! Je m'appelais dorénavant Enzo Marion. Il s'éclata de rire quand il vit le léger tressaillement de mes paupières lorsque je vis mon nouveau nom.

- Je n'ai pas été trop taquin cette fois, au début je voulais t'appeler Stanislas Anal. Tous les douaniers de la planète se seraient foutus de ta gueule à l'unisson.

Je relativisais, puisque s'appeler Stanislas Anal était à n'en pas douter un lourd handicap pour recommencer une nouvelle existence.

- Je veux bien un peu d'Absinthe avant de partir. Y aller à jeun me paraît impossible.
 - Je suis fier de toi. Tu as acquis des réflexes élémentaires qui te mèneront à n'en pas douter au sommet.
- Après deux verres, et alors que la nuit commençait à tomber, il fallait se mettre en route.
- Ne devrait-on pas redonner à manger à la fille pendant qu'on n'est pas là ?
 - Je peux lui filer mon poireau, ça me dérange pas tu sais...
- En fouillant dans le frigidaire de Grant, j'ai réussi à trouver de quoi faire un sandwich plutôt rudimentaire à notre convive, enfermée dans la chambre du propriétaire. Je n'arrivais pas à la regarder dans les yeux. Un dommage collatéral de plus...

*

« L'avenir appartient aux foules » disait Don DeLillo dans Mao II. Je ne voulais pas d'avenir.

La fête des Lumières...

Noël approchait, ainsi que l'hypocrisie ambiante qui allait avec. Des millions de lampions étaient allumés sur les fenêtres des habitants de la métropole, en l'honneur de la vierge Marie qui aurait apparemment sauvé cette foutue ville de la Peste ; cette pucelle aurait mieux fait de sérieusement s'abstenir... De mon vivant, j'étais une des rares personnes à en avoir rien à foutre de cette fête hypocrite et sans intérêt, consistant à disséminer dans toute la presqu'île des spectacles visuels et pyrotechniques au faible intérêt, qui réussit néanmoins à conquérir le cœur de toute une population, pourtant allergique à toute notion de culture ou visite de musée. Le vrai problème en soi n'était pas le rituel, mais le monde qui y assistait. Les rues, dans lesquelles on entendait mugir et beugler, étaient bondées comme jamais. Le centre ville était telle une fourmilière, et des hordes d'abrutis de toutes

classes sociales paraient fièrement. Toute cette effervescence me donnait une belle envie de gerber, et Dieu sait que je gerbais assez fréquemment ces derniers temps. Je ne pouvais que constater l'accumulation des taxis qui se frottaient les mains en ce jour saint pour le commerce. Les gens ne pouvaient même pas rentrer dans les métros. Les queues s'étendaient jusqu'en dehors des stations. Le cauchemar de l'agoraphobe de base. Mais cela ne semblait pas déranger la masse populaire. En effet, le peuple était heureux, voire conquis, voire même au bord de l'orgasme, à l'idée de se mélanger, de mêler leurs odeurs fétides de transpiration et de parfums qui tournent. Les amoureux se tenaient la main, avec l'intime conviction de vivre un moment d'exception. Cabarets, cafés théâtres et autres boui-boui étaient tous pleins pour l'occasion. Les restaurants se frottaient les mains et pouvaient enfin ressortir avec triomphe leurs produits avariés pour les touristes étrangers. En effet, Allemands, Suisses et Anglais se sont déplacés pour voir cette mascarade pyrotechnique. Ce n'était même pas étonnant puisqu'au final, dans certains pays, des gens allaient jusqu'à payer pour visiter des prisons. Alcatraz, attraction préférée des touristes à San Francisco. Alors oui, pourquoi les gens ne paieraient-ils pas pour venir voir la prison qui m'entourait depuis ma naissance ? L'humanité perdait franchement son temps.

- Foutue fête de mes couilles, ce n'était pas comme ça à l'aller cette putain de circulation de merde. Ah ce peuple à la con ! Cela fait bien longtemps que j'ai arrêté l'humain. Laisse-les se branler sur trois lumières, sur le Beaujolais Nouveau, sur les œufs de Pâques, sur Roland Garros, sur la Saint-Valentin, sur la galette des rois, sur le Tour de France, sur le Téléthon, sur le 14 Juillet, sur la journée – attends, je vomis - de la femme, sur Noël, sur la fête de la Musique, je continue ?

Grant mettait de gros coups de klaxon, qui ne changeraient rien de toute manière. Pour ne rien arranger, il y'avait des travaux de rénovation de la chaussée, et il y'avait *toujours* des putains de

travaux dans cette putain de ville. Mes yeux se portaient sur l'affiche d'un film, un péplum plus précisément, où une sorte de colosse stéroïdé semblait affronter une horde de hipsters enragés. Grant essayait de gratter quelques places en roulant sur les zébras, ce qui nous valut à chaque tentative des dizaines de klaxons de zombies lobotomisés par trois lampions. Je dus le calmer plusieurs fois, puisque sous la frustration de la lenteur de la circulation, il était prêt à descendre de voiture pour faire parler Sylvain. Je ne pus m'empêcher de fixer la raie rectiligne qu'il arborait, comme si aujourd'hui était un grand jour où il fallait être impeccable. Pour essayer de se détendre, il commença à parler de ce qui venait de se passer.

- Le con de majordome qui s'est lippé dans le falzar. A mourir de rire ! Ouverture automatique des vannes.

- La balle dans sa jambe était obligatoire ?

- Tu n'as vraiment pas le sens du rythme, Marion. C'était pour le mettre direct dans l'ambiance. Comme un gros classique de la Funk en ouverture de soirée.

- Vous n'auriez pas pu l'épargner ? Il ne méritait pas de finir brûlé.

- Tu crois que Jeanne d'Arc méritait de finir brûlée ? Peu importe, pas de chance, il n'est pas tombé sur le bon employeur. Soraya ne fait pas de tri sélectif. Avoue que cette petite t'a impressionné ! Je te l'avais dit qu'elle a un tempérament de feu !

Avec l'aide de Soraya, la vendetta a commencé en foutant le feu à la baraque de Jephté. Et il est vrai que Soraya m'aurait été d'une aide précieuse lors du barbecue de la villa Goschmann. Notre armée, composée de cinq roumains dotés d'uzis, n'avait rien réussi à dégoter d'intéressant dans la maison, à part quelques œuvres d'arts, et quelques milliers d'euros trouvés dans un tiroir insignifiant. Nous avons ensuite perquisitionné les locaux de PM Events, où nous n'avons rien trouvé d'intéressant. Le feu a permis de faire disparaître les bases de données de Jephté, et son éradication commençait tout doucement à prendre forme. Mais

nous ne savions toujours pas où il se trouvait. A chaque lieu que nous visitions, nous espérions mettre la main sur lui, mais pour l'instant nous n'avons pas eu assez de chance. Nous avons même essayé la boutique de Tuning dans laquelle Winnie m'avait emmené après mon enterrement, et nous en sommes ressortis bredouille. Mais cela n'inquiétait nullement Grant qui s'amusait comme un petit fou avec Soraya. Il me fit essayer, en me prêtant des lunettes de protection. Puis ensuite, il fit partager le plaisir en faisant essayer à toute notre petite troupe, dans un esprit assez rare et inattendu de camaraderie. Nous étions assez sereins dans nos exercices de destruction puisque les forces de l'ordre étaient largement occupées par la fête des Lumières. En effet, grâce à l'éternel plan Vigipirate, des milliers de CRS étaient déployés dans le centre-ville, aux endroits névralgiques. C'était donc le bon moment pour frapper fort aux alentours. Cela me fait penser à cette anecdote que j'avais entendu sur la police de Rio de Janeiro, dont la relève se déroulait de 18h à 20h, laps de temps où, comme par magie, les crimes se multipliaient. Il était temps de mettre le cap sur le *Crystal Palace*, un des derniers endroits potentiels où nous pourrions trouver Antonio Jephthé et son argent sale. Grant surveillait régulièrement dans le rétroviseur que nos alliés nous suivaient toujours, tout en snobant la vérification fréquente des angles morts. Il restait décidément fidèle à sa poubelle, n'envisageant pas de la changer un jour en cas de grosses sommes d'argent, mais semble vouloir faire durer son véhicule le plus longtemps possible, comme la population Cubaine, qui à cause de l'embargo Américain, ne peut changer de voiture et doit donc rester fidèle aux vieux modèles. Alors que les blaireaux n'arrêtaient pas de signifier leur mécontentement à chaque dépassement avec cette symphonie de klaxons en Ré mineur, et que Grant, clope au bec, calait des doigts d'honneur à qui en voulait, je ne pus m'empêcher de regarder le bord du fleuve que nous longions et dans lequel la lune se reflétait. En cas de succès, j'étais certain de quitter cette ville. Je ne reverrais plus jamais ce panorama, qui m'a tant

dégoûté pendant plus de deux décennies. Je préparais donc mes adieux à ces rues sordides d'inspiration gothique et à son peuple de veaux. Dans l'indifférence la plus totale, un clochard était à moitié mort sur les pavés, baignant dans une flaque de vin. Un boeuf Bourguignon pour cannibale.

Grant gara son dépotoir motorisé sur le parking de la boîte. La file d'attente était déjà immense. Un gros détail changeait tout par rapport à d'habitude : tout le monde était déguisé. On pouvait donc trouver à vue d'œil des infirmières, des super-héros, des vampires, des pompiers, des policiers, bref tous les costumes classiques et sans imagination de rigueur avec ce style de soirée. Cela avait été étudié par Grant, puisque être masqué était notre seule chance de rentrer incognito dans l'établissement et de pouvoir dégoter Jephthé, en admettant qu'il se soit bien réfugié ici. De plus, le fait de se déguiser me permettait d'éviter d'être reconnu par d'éventuelles personnes que je connaissais, puisque dans mon ancienne vie, je squattais régulièrement cet endroit de malheur. Grant sortit de son coffre un sac, qui se situait juste à côté de Cindy. Il en extirpa plusieurs masques. Chaque masque était différent et représentait un président de la République Française. Nous avions donc à disposition un masque de François Hollande, de Nicolas Sarkozy, de Jacques Chirac, de François Mitterrand et de Valéry Giscard-d'Estaing.

- Choisis le président qui t'inspire le plus, Marion. On filera nos trois derniers masques à nos collègues Roumains, ils vont adorer se familiariser avec l'histoire de la Vème république. Au début, j'ai failli commander des masques d'Anonymous, mais je me suis dit que plusieurs conards d'adolescents prépubères porteraient sûrement ces masques ce soir.

Après quelques dizaines de secondes de réflexion, j'optais pour le masque de Jacques Chirac, qui me paraissait le président le plus sympathique que j'ai connu dans ma courte vie. Grant opta pour le masque de Valéry Giscard-d'Estaing. Grant prit dans sa boîte à gants un marqueur rouge et décida un petit trait sur les fronts

des cinq masques, afin d'être sur de se reconnaître dans la boîte, et de ne pas tomber sur un éventuel petit malin qui aurait eu lui aussi l'idée de génie d'apporter le masque d'un ancien chef d'état Français. Les Roumains nous ont ensuite rejoints sur le parking, pour enfiler leurs tenues de combat. Le gang des Présidents pouvait enfin agir et lever cet enculé d'Antonio Jephté et son nom de merde.

Pas de traces de Nyx à l'entrée. Nous avons donc pris notre mal en patience et une demi-heure après, nous sommes rentrés dans la boîte, en précisant que nous connaissions Nyx et Jephté, pour justifier le nombre d'hommes que nous étions. Je retrouvais à l'intérieur l'ambiance que je connaissais bien auparavant, et je priais pour ne rencontrer personne de mon ancien entourage. Nicolas Sarkozy et les deux François se mêlèrent à la fête, tout en restant prêts au cas où cela dégénérerait. Grant ne put s'empêcher de faire une somptueuse roue au milieu du dancefloor, geste applaudi par quelques demoiselles sûrement mineures. Un type déguisé en Dark Vador me demanda si j'étais venu accompagné de Bernadette. Je répondais par la négative en prétextant que mon adorable épouse était occupée avec un abruti de judoka à récolter des pièces. Je vis juste à côté de moi François Hollande commencer à danser avec une quelconque gazelle sans grâce, ce qui au final reflétait parfaitement la réalité. Une fois la foule traversée, nous trouvâmes une porte au fond du Crystal Palace qui menait à une sorte d'arrière-salle, dans laquelle nous avons pénétré sans hésiter. Un long corridor s'offrait à nous, et Valéry Giscard-d'Estaing avait déjà dégainé un fusil à canon scié pour parer à toute éventualité. Il sifflotait le tube de Gala tout en se déplaçant en pas chassés, une mise en scène donc parfaitement ubuesque. Quand tout d'un coup, nous vîmes sortir Nyx d'une porte quelconque et nous nous retrouvâmes face à face. Il dégaina directement son arme à notre simple vue.

- Qui êtes-vous ? Baissez votre arme !

Grant, bien évidemment, ne s'exécuta pas.

- Tu ne me reconnais pas ? Je suis Valéry Giscard-d'Estaing, j'ai été président de la République Française de 1974 à 1981. Je ne sais pas si tu étais déjà né lorsque j'ai accédé à la présidence de l'Etat. J'ai quelques romans que j'ai écrit qui doivent être disponibles dans toutes les bonnes librairies mon petit, parce que je sais que tu aimes bien lire. Maintenant, je te demanderais de baisser ton vulgaire petit pétard car en tant qu'ancien chef de l'Etat, j'ai accès au bouton nucléaire. Je me fais comprendre ? Moi qui pensais que Grant n'était pas ce soir d'humeur volubile...

- Je connais cette voix...

- Ben oui tête de cul, je viens de te dire que j'étais Valéry Giscard-d'Estaing, vingtième président de l'histoire de la France.

- Enlevez vos masques, et je baisse mon arme.

Nous nous exécutâmes, et Nyx semblait surpris lorsqu'il vit ma tête apparaître à la place de celle de Jacques Chirac. Il ne baissa pas pour autant son arme, et je savais que Grant détestait les fausses promesses.

- Où est Antonio Jephté ?

- Je ne sais pas. Pourquoi vous le cherchez ?

Grant semblait fortement exaspéré.

- Où est Antonio Jephté ?

- Je ne sais pas, je dois te le répéter en quelle langue ?

Grant se tourna vers moi et me demanda :

- Marion, tu me promets que tu ne vomis pas ?

- Hein ?

- Tu promets ?

J'acquiesçais sans réfléchir d'un faible hochement de tête. Grant tira immédiatement dans la tête de Nyx, une cartouche gicla de sa chambre et le recul de l'arme le fit tomber instantanément en arrière. La tête de Nyx explosa instantanément, et la déflagration laissa place à une éruption de morceaux de cervelle et de globules rouges. L'ensemble forma un drôle de test de Rorschach. D'inaudibles onomatopées sortirent de la bouche de Grant, concernant notamment sa roue crevée. Le corps de Fetnat était

parcouru de longs spasmes. Impossible de voir ses paupières bouger pour la dernière fois de son existence, puisque l'emplacement de la tête formait une simple bouillie. J'ai failli ne pas respecter ma promesse. Tout était enfin terminé.

- Cette cible était bien trop tentante pour Reynald. Modèle Tchécoslovaque. Et tu connais ma légendaire fascination pour le pop art, saloper le sol avec des entrailles est une entière satisfaction.

Une légère fumée émanait de Reynald.

- Tant de livres lus pour finir comme ça. Tant de piqures au Synthol pour finir en bouillie. C'est dans ces moments-là qu'on voit le peu d'intérêt que représente la vie.

Et il éclata de rire. Nyx baignait dans une flaque noire. Rigidité littéraire transformée en rigidité cadavérique. J'étais plutôt content de ne pas avoir eu envie de vomir. Une promesse est une promesse. Néanmoins, je décidais de ne pas regarder plus longtemps le cadavre de Nyx pour ne pas tenter le diable. J'avais soudainement peur que la détonation ait pu alerter d'autres gardes. Mais le silence apparent dans les couloirs semblait indiquer qu'il n'y avait vraiment personne dans les locaux. Nous n'entendions qu'en arrière plan la musique généraliste qui vrombissait au cœur de la salle principale du Crystal Palace. Avant de quitter le cadavre de Nyx, Grant piqua la montre à son poignet puis remit son masque de VGE et s'adressa à notre défunt avec un cinglant :

- Au revoir !

Il était toujours surprenant de voir la violence des armes à feux dans la vie réelle. Au cinéma, dans les blockbusters Hollywoodiens, les acteurs prennent des balles dans les jambes, dans le torse, dans le dos, dans les bras, mais ne bronchent pas d'un iota. Au pire, ils se mettent à respirer beaucoup plus fort. Le fossé est tellement immense avec la réalité, puisque rien qu'avec l'arme à feu la moins puissante du marché, une balle dans une jambe réussit à la faire éclater, provoquant ainsi une douleur absolue. Dans les films, les héros gémissent dix secondes et

passent à autre chose. La réelle question à se poser est donc : faut-il tirer des balles sur les réalisateurs Américains afin qu'ils se rendent compte de la réelle souffrance des impacts de balles, et par conséquent se mettent à faire des films beaucoup plus réalistes et moins « foutage de gueule » ? Vous avez quatre heures, cinq si vous êtes dyslexique.

Quand nous avons pénétré par hasard dans son bureau, Jephté était en train de manger tranquillement des sushis. Son dernier repas. Il sursauta alors que du poisson cru était en train de dériver dans sa gorge d'arnaqueur. Grant s'avança vers lui accroupi tel un membre du SWAT. Il mit directement Reynald sur la tempe du gourmet ce qui fit changer ce dernier de couleur. Après l'avoir tenu en joue une bonne vingtaine de secondes, Grant me prêta Reynald et me demanda de le tenir braqué sur Jephté. Je priais pour qu'il ne m'oblige pas à tirer, puisque même si je rêvais de voir mort l'enculé qui se trouvait en face de moi, je n'avais pas le cran nécessaire pour appuyer sur la gâchette. Heureusement, les plans de Grant étaient tout autre, puisqu'il s'empara des baguettes et du plat de Jephté, et commença à manger les sushis restants. Je retirais mon masque et Jephté fut encore plus étonné que Nyx en me voyant. Cela prouvait que personne ne me voyait capable de faire tout ça. Rien que ça était une raison suffisante pour appuyer sans ménagement sur la détente et faire exploser la courge d'Antonio la salope. Pour l'instant, nous devons le garder en vie jusqu'à ce qu'il nous mène à son argent. Grant se bâfrait, comme si son dernier repas remontait à l'élection de l'homme dont il revêtait aujourd'hui le masque. Puis, il mâcha le dernier sushi restant et le cracha à la gueule de Jephté.

- Je veux deux millions pour le gosse, et deux millions pour moi. Toi comprendre ? Et je les veux tout de suite, j'ai une masseuse au Cambodge qui est déjà en train de préparer le gel de massage Nuru.

- Vous perdez votre temps, je n'ai pas cet argent.

- Je suis détective privé, bâtard de mes deux boules. Je SAIS que tu as plusieurs millions de côté, tu te débrouilles, tu appelles tes banques et tu t'occupes de tout ça. On ne te lâchera pas tant que tu ne nous auras pas donné toutes tes pépettes.

- Je n'ai pas cet argent, je vous dis. Vous perdez votre temps ! Grant sortit un paquet où il était inscrit en bleu Stuyvesant, en sortit une tige et un briquet, et s'alluma illico une cigarette. Il repéra sur une étagère une bouteille de Hibiki 12 ans d'âge, ce Whisky que l'on peut voir dans *Lost In Translation* de Sofia Coppola. Il s'en empara ainsi que deux verres à Whisky et nous servit à chacun une dose de ce breuvage. Grant me força à trinquer devant les yeux de Jephté et il engloutit d'une traite le contenu de son verre. Je fis de même.

- Au passage, on a tué ton nègre de maison. Regarde ! Et il exhiba la montre de Nyx qu'il avait mis à son poignet, puis se resservit un verre de Whisky. Jephté changea encore de couleur.

- Bon où est ton argent ?

- Vous perdez toujours votre temps...

- Ok. Marion, sors la clé USB pendant que je pisse.

Et effectivement, Grant se mit à pisser dans une poubelle près du bureau de Jephté. Je sortis la clé USB tout en cherchant un éventuel ordinateur pour la brancher. Puis, je repérais le poste de télévision et un lecteur DVD qui se trouvait en dessous. Après avoir inspecté si le lecteur contenait un port USB, j'allumais le tout pendant que Grant remontait sa braguette après avoir poussé des râles de soulagement. Je cherchais le bon canal, puis brancha la clé USB. Un menu apparut, m'indiquant le fichier vidéo que je voulais lancer. Je tentais de le démarrer quand à l'écran apparut cette phrase :

Ce format n'est pas pris en charge.

A la vue de cette phrase, Grant récupéra immédiatement Reynald et le braqua sous le nez de Jephté.

- Tu as très exactement huit secondes, pas une de plus, pour me trouver un ordinateur où tu perds l'usage d'une main. Ah que je regrette ma bonne vieille Betamax.

Assez conciliant et désireux de garder sa main, Jephté ouvrit un tiroir et en sortit un MacBook. Une musique retentit et après une minute de démarrage, je pus insérer la clé USB. La technologie avait le don de foirer tous les meilleurs effets. Je lançais le fichier vidéo.

La fille de Jephté était en train de pleurer. Ses vêtements semblaient avoir été lacérés, et son maquillage avait coulé, formant des traînées noires sur son visage apeuré. A côté d'elle, se trouvait la tête décapitée du chevelu, un des hommes de main de Jephté. Ce dernier se leva, tapa du poing sur la table et se mit à nous insulter de tous les noms.

- Bande d'enculés, que lui avez-vous fait ? Fils de putes, relâchez là immédiatement.

Grant, au regard plus noir que jamais, lui mit Reynald sur les lèvres, et força pour tenter de lui mettre dans la bouche.

- Ma mère n'est pas une pute, sache-le ! Retiens cette donnée, bouffe-daube ! Si j'entends encore un vilain mot sortant de ta bouche de suceur de zèbres, je te déchausse toutes tes dents, pigé ? Maintenant, tu restes sagement assis, et tu regardes le film, afin d'admirer les tribulations du fruit de tes bourses, en bénissant le seigneur que je ne t'ai pas demandé 11 euros pour le prix de la place, con de tes semi-vivants.

La fille de Jephté tenait devant elle le journal du jour, pour montrer que nous l'avions bien aujourd'hui, et surtout parce qu'apparemment, Grant avait vu cette technique dans un film. Une minute plus tard, deux hommes entrèrent dans la pièce. Ils avaient chacun un masque qui leur cachait le visage : l'un arborait le visage de Woody Woodpecker, l'autre un personnage des Animaniacs, celui à la casquette. Je ne pus m'empêcher d'esquisser un sourire.

- Vous n'aviez pas mieux comme masques sérieusement ?

- J'aurais pu leur donner Sarkozy et Hollande, mais j'aurais

trouvé ça vraiment trop glauque, j'en aurais fait des cauchemars. La suite ne méritait pas vraiment d'être détaillé. La fille de Jephté se faisait violer et violenter par les deux personnages de cartoon. Les positions les plus dégradantes s'enchaînaient, tous les orifices étaient sollicités, et Jephté ne pouvait plus regarder l'écran. Des larmes perlaient sur son visage tandis que sa fille hurlait. Comme si quelques larmes de sa part allaient nous émouvoir et nous faire culpabiliser... Grant se lança dans une analyse de l'œuvre.

- Nous aussi, nous savons tourner des films, fils de pute. C'est le dénommé Paulo qui a réalisé cette œuvre. Tu vois, à force d'engager des mercenaires intéressés seulement par l'argent comme lui et moi, au final tu te fais niquer de tous les côtés. Ce qu'on ne peut pas reprocher à ce Portugais, c'est que l'éclairage est superbe en tout cas. Le filtre utilisé fait bien ressortir la couleur des couilles.

Je trouvais pourtant que les effets de caméras n'étaient pas géniaux. J'étais très pointilleux sur la technique, à force de m'être ingurgité les intégrales des réalisateurs les plus talentueux du siècle dernier. Des travellings avants n'auraient pas été de refus par exemple. Lorsque la scène s'acheva sur l'éruption finale de Woody Woodpecker et de son acolyte sur le visage de la progéniture de Jephté, je récupérais la clé USB. Je ne pus m'empêcher de rajouter mon grain de sel à mon tour.

- Grâce à cet épisode tragique, ta fille sera obligée de voir un psychanalyste toute sa vie. Ça te plairait que son futur psy revende son dossier à un gros connard dans ton genre ? Mais Jephté ne calculait pas ce que je venais de dire. Il était désespéré, mystifié et tout simplement perdu.

- Toujours pas décidé à nous dire où est ton pognon ? Prochaine étape pour ta fillette : lui trancher les mains. Ça lui fera les pieds. Haha !

La quête du vide avait le goût du sang.

Lorsque je pénétrais dans cette brasserie insignifiante, je repensais vaguement au serveur du Diner qui, par sa proximité avec Isaac, la grenade de Grant, a dû exploser en mille morceaux, ce qui me faisait également penser à James Frey. Après avoir balayé du regard toute la salle, je vis qu'elle était au rendez-vous. Elle correspondait parfaitement à la description que m'en avait faite Grant, lorsqu'il l'a cherché tout simplement sur Facebook. Une brune plutôt pas mal, le teint mat, hérité forcément de sa mère vu la blancheur de Jephté, des yeux noisette, et un physique très proche des standards que la société actuelle nous impose. Mon acolyte m'attendait patiemment dans sa poubelle, accompagné de sa sempiternelle flasque contenant un liquide à quarante degrés minimum. Je rejoignis sa table et me présentais brièvement.

- Bonjour, excusez-moi de vous déranger. Je m'appelle Bryan, je suis la personne qui vous a donné rendez-vous.

- Bonjour, enchantée.

- Je vous précise d'entrée que c'est un faux prénom par sécurité. Je travaillais avec votre père, Monsieur Jephté. Etes-vous au courant des diverses activités dont il s'occupe ?

Elle passa ses mains dans les cheveux.

- Je ne suis pas dupe, je sais très bien que mon père trempe dans des affaires pas nettes, depuis ma tendre enfance. Lorsque j'étais petite, j'ai vu défiler un nombre incalculable de types louches qui sont venus manger à notre table. A vrai dire, je ne lui parle plus depuis plusieurs années. Mais il n'oublie jamais de me laisser des messages sur mon répondeur pour mon anniversaire. A part ça, c'est le néant total. Pas même une lettre ou un petit chèque...

- Ma question est simple : détestez-vous cet homme ?

Un serveur arriva pour prendre ma commande. J'optais pour un Coca-Cola Life. Mon interlocutrice s'était déjà laissée tentée par un

Monaco.

- Oui, je déteste cet homme !

- Parfait. Grâce à ses magouilles, votre père palpe énormément d'argent. Nous aimerions le piéger. Si vous nous aidez, vous toucherez évidemment une part de l'argent que nous récupérerons. Qu'en pensez-vous ?

Sur un ton hésitant et après quelques secondes de réflexion, elle me demanda :

- Mon père vous a fait quelque chose ?

- Il m'a menti, afin de me séparer de ma famille, il m'a fait renoncer à une existence normale, m'a forcé à transporter des membres humains dans le métro, à faire des choses horribles, et comme remerciement, il a voulu me faire enfermer dans des souterrains avec une armée de Junkies.

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

- Ah quand même...

- Et encore... Soi-disant il m'aimait bien... Bref. A vous de répondre à ma question maintenant. Seriez-vous prête à piéger votre père afin que nous puissions tous les trois lui extorquer le plus d'argent possible ? Sachez d'avance que vous ne courrez aucun risque à nos côtés.

Je tentais de la rassurer, mais elle semblait vraiment hésitante. Le genre de femme qui a toujours fuit les décisions importantes.

- Si je refuse, qu'allez-vous faire ?

Je bus une gorgée de Coca, puis tout en remarquant le ventilateur qui tournait au plafond, alors que nous étions en hiver, je lui répondis en tentant de ne pas être trop menaçant :

- Le problème est que vous avez vu ma tête. Je serais limite obligé de vous éliminer si vous n'acceptez pas. Question de sécurité ! Même si vous m'imploriez à genoux, que vous me juriez que vous ne répétez rien, je serais quand même forcé de vous assassiner. C'est d'ailleurs votre père qui me l'a appris. Où alors l'homme qui m'attend dans la voiture me suggérerait de vous laisser la vie sauve mais de vous crever les yeux. Mais je ne suis pas comme tous ces fils de putes de base, je préfère que nous arrivions à un arrangement qui nous

convienne à tous. Ce que je vous propose est convenable, vous allez suivre mon plan et nous repartirons tous les trois les poches pleines, et vous vous serez vengée du même coup de votre père.

Elle se tenait le visage entre les deux mains, prise de panique.

- Je vous promets que tout se passera bien...

Une larme perlait sur une de ses joues.

- Que vais-je devoir faire pour vous aider ?

- Mon ami, qui est détective privé, m'a appris que vous fréquentiez des lieux libertins. Est-ce exact ?

- Oui, c'est exact, mais quel est le rapport ?

- Nous aimerions que vous fassiez l'amour avec deux hommes devant une caméra, en faisant semblant que vous vous faites violer.

Mon interlocutrice en tombait des nues. Après quelques minutes de tractations et de réflexions, elle comprit vite qu'elle aurait très bien pu être forcée à se faire REELLEMENT violer... Elle accepta donc le marché, en ayant bien conscience qu'elle n'avait de toute façon plus trop le choix.

Je l'escortais donc jusqu'à la voiture de Grant, et elle prit place sur le siège passager avant. Je la laissais faire tranquillement connaissance avec mon acolyte, tout en la plaignant profondément. Sur le parking, je dégainais de ma poche un téléphone jetable et composa le numéro que j'eus autrefois marqué sur un bras, tout en regrettant à ce moment-là de ne pas fumer. Je tombais sur un des deux types de la villa Goschmann, qu'on pouvait considérer comme des chanceux et des miraculés.

- Allô ? Oui, bonjour c'est Bryan. Vous m'avez donné votre numéro à la villa Goschmann. J'ai un travail plutôt fun pour vous. En échange, je vous file ce qu'il me reste en cocaïne. Vois avec ton pote si vous êtes partant.

Mon interlocuteur semblait conquis, et sa voix indiquait que mon plan allait bientôt pouvoir fonctionner à plein régime. Il ne me restait plus que Paulo à contacter. Et la boucle sera bouclée... Le vent m'avait complètement décoiffé.

Jephté semblait capituler. Grant continuait à enquiller tranquillement la bouteille de Hibiki sans piper mot. Après quelques minutes de réflexion, où Grant se creusait la cervelle et où j'observais Jephté chougner, le propriétaire de Reynald décida d'aller chercher les autres membres du gang des Présidents avant de faire sortir Jephté de la boîte, pour qu'il nous conduise enfin à son magot caché.

- Je vais chercher les autres, et le sac mortuaire que j'ai dans le coffre, pour pouvoir faire sortir ce trou du cul sans trop attirer l'attention des autres trous du cul. Je te laisse Reynald, au moindre mouvement brusque de sa part, tu lui tires dans une patte. Capice ?

- Capice !

Il sortit donc de la pièce en claudiquant, et claqua la porte. J'étais enfin en face à face avec mon pire ennemi. J'avais une forte envie de lui tirer directement dans la tronche, et lui faire ainsi connaître le même sort que Nyx. Mais de l'argent était en jeu, et quitter cette existence sans un sou serait le pire aveu d'échec.

Jephté retrouva instantanément la parole, dès l'instant où Grant avait quitté la pièce.

- Ecoute Marlon, je sais que nous n'avons pas beaucoup de temps, nous devons faire vite avant qu'il revienne. Je sais que j'ai pris de très mauvaises décisions. Mais mets-toi à ma place, je gère un gros business à l'équilibre fragile. Le moindre grain de sable peut tout compromettre et m'envoyer derrière les barreaux. Quand Nyx m'a rapporté tes inquiétudes concernant la fille Goschmann et ton manque d'implication dans le peu de tâches que nous t'avons confié, j'ai eu peur que tu craques et que tu ailles nous dénoncer. J'ai même voulu en accord avec Safed faire une exception à la règle et t'épargner. Je t'apprécie Marlon, tu es un bon petit gars qui veut juste s'en sortir. Je peux te donner cette occasion, mais pour cela il faut qu'on s'enfuit ensemble. Et tout

de suite ! Le mec avec qui tu traînes est un malade mental, un véritable psychopathe qui tue des gens gratuitement. Quoi qu'il obtienne, il nous TUERA. Et il ne fera pas exception avec toi. Il prendra l'argent et nous laissera pour morts.

Je n'avais évidemment aucune confiance en cet homme, mais il est vrai que je n'avais pas forcément confiance en Grant. Je n'étais au final pas à l'abri d'un éventuel coup de couteau dans le dos en clôture de notre collaboration. Il était évident que Jephté utilise cette faille, c'est-à-dire le fait que Grant soit un homme solitaire, impulsif et imprévisible, pour me déstabiliser et me faire réfléchir. J'hésitais, mais au final, l'important était de m'enfuir coûte que coûte avec l'argent.

- Et pourquoi je devrais vous faire confiance ?

- Tout simplement parce que je ne veux que la liberté de ma fille, et je préfère te donner l'argent à toi, que donner l'argent à l'autre et qu'ils nous tuent et toi et moi et ma fille. Il va réellement tous nous tuer, et tu le sais au fond de toi. Je sais que tu as peur de lui. Et dis-toi que si nous partons maintenant, il n'aura aucune chance de nous trouver car il ne saura pas où chercher...

Antonio Jephté marquait un point : si je pouvais m'échapper maintenant, Grant ne me retrouverait jamais. De plus, j'avais pris soin de prendre sur moi mes nouveaux papiers, ce qui me permettait de pouvoir m'enfuir très rapidement du territoire. Je décidais donc de me fier à mon instinct, et de choisir la méthode qui me semblait la plus sûre : m'enfuir avec Jephté. Je laissais mon masque de Jacques Chirac sur son bureau.

- Ca marche, allons-y. Mais au moindre coup fourré, Reynald vous rendra paraplégique à vie...

Il me regarda avec un léger sourire.

- Ce mec a vraiment déteint sur toi. C'est une arme que tu tiens, pas une personne.

Laissant couler cette petite remarque insignifiante et seulement intéressé par l'appât du gain, je le suivis à travers les dédales jusqu'à une sortie de secours. Une brise plutôt glaciale nous accueillit dehors, et la sortie menait sur une petite ruelle sans

intérêt où deux voitures étaient garées. Jephthé déverrouilla une Audi, et nous démarrâmes pour affronter le flot infernal de circulation. J'avais l'impression de rêver, en voyant A.J en train de conduire, puisque ce changement brutal de camp me troublait beaucoup. Je faisais confiance à mon instinct, en espérant avoir pour une fois fait le bon choix. L'heure étant plus tardive, la circulation se faisait beaucoup plus fluide. Je surveillais toutes les dix secondes le rétroviseur afin de voir si la voiture de Grant était à nos trousses. Mais rien du tout. Je vérifiais également assez régulièrement que j'avais bien mes faux papiers sur moi. Le pire silence de mort hantait et habitait ce foutu habitacle, et en visualisant l'Arbre Magique qui pendouillait du rétroviseur, je me mis à penser à Nyx et à Winnie avec leur débat complètement farfelu et grotesque sur les différents senteurs commercialisées des Arbres Magiques. Je commençais à avoir les yeux fatigués, et rouler de nuit était quelque chose qui m'endormait à coup sur, d'autant plus que la conduite de Jephthé était plutôt souple, donc parfait pour somnoler. Mais je devais faire un dernier petit effort pour réussir à niquer tout le monde.

Après une bonne dizaine de minutes, Antonio Jephthé se gara devant un Kebab quelconque. Evidemment, vu l'heure tardive, il était fermé. S'étant fait faucher ses sushis par Grant, avait-il une forte envie d'agneau ?

- Voici le premier commerce que j'ai ouvert, il y'a de cela quinze ans.

Comment, en quinze ans, Jephthé avait-il pu passer de la gestion d'un Kebab à l'organisation de meurtres pour milliardaires ?

Nous pénétrons dans les cuisines du restaurant, par une porte dans une rue adjacente. Une odeur persistante de graisse agressait mes sinus. L'intérieur de l'établissement ressemblait à n'importe quel Kebab existant, rien ne le différenciait spécialement des autres. Tout d'un coup, je vis trois personnes me braquer.

- On inverse les rôles, Marlon.

Je fus obligé de poser Reynald au sol. Je m'étais apparemment

fait avoir comme un débutant. Les hommes armés m'emmenèrent dans un bureau et m'obligèrent à m'asseoir sur un tabouret.

Jephté ne put s'empêcher de la ramener :

- Mon pauvre Marlon, que tu es manipulable... Ton malade mental d'acolyte ne te retrouvera jamais. Et même s'il te retrouvait, il t'exterminerait immédiatement pour ta trahison. Tu sais, les gentils ne gagnent jamais. Ils se réfugient dans leurs baraques à crédit, mangent du bœuf bourguignon mais restent des victimes.

J'étais braqué par trois armes en même temps. Sueurs froides, respiration coupée, tremblements intempestifs, je ne pesais pas bien lourd face aux sbires de mon ennemi juré. Mes yeux me semblaient peser une tonne et mes aisselles suaient comme jamais. Mettez-moi une balle dans la tête que je puisse enfin m'endormir !

- Faisons le bilan, mon petit Marlon. Tu as brûlé ma maison, les locaux de PM Events, et commandité le viol de ma fille. Je ne vais pas te tuer, mais il est évident que je dois tuer trois membres de ta famille pour que l'on soit quittes... Laisse-moi donc le temps de trouver leurs adresses. Et quand j'aurais tué les trois membres de ta famille, tu n'auras aucun moyen de me dénoncer, car si tu me dénonces, je balance ton homicide du contrôleur du métro, ton incendie meurtrier, et je peux également te mettre facilement la mort de Nyx et de Safed sur le dos. Nous ferons tous les deux une peine de prison à perpétuité, et je ferais en sorte que tu te fasses sodomiser par des taulards tout le restant de tes jours. Mes nerfs lâchaient complètement. Je peinais à déglutir. Je mourrais d'envie de massacrer ce fils de pute. Certains humains méritaient de finir en charpie. Je voyais Jephté en train de faire ses recherches sur Internet, pendant que les trois esclaves me tenaient en joue, comme si j'étais la personne la plus dangereuse de la planète. Jephté commença à m'énumérer des adresses qui concordaient parfaitement avec celles de ma mère, de mon père, et même de mon cousin Aaron. Mon chemin était au final jalonné de fils de putes ; je savais que les files d'attentes en Enfer seraient

interminables. J'espérais seulement que mon ange-gardien allait se dépêcher.

Et le miracle semblait avoir lieu, comme d'habitude. Puisque tout d'abord, un exaspérant crissement de pneus résonnait dans la rue. Puis quelques secondes plus tard, un bris de glace se fit entendre. Deux des hommes de main de Jephté se dirigèrent à l'avant du Kebab, à l'endroit d'où venait le raffut. J'entendis de multiples coups de feux, et je n'avais aucun doute sur qui venait de buter qui dans le vestibule d'entrée. Valéry Giscard-d'Estaing.

- Dans l'hypothèse où cette couille molle est bien dans sa boîte de paysan, dans l'hypothèse où cet enculé ne veut pas nous dire où est son argent, dans l'hypothèse où voir sa fille en DivX se faire déboîter le caisson par les personnages de Cartoon les plus daubés de l'histoire de l'animation ne lui fait aucun effet, j'ai une excellente idée. Je prétexte n'importe quoi pour que tu restes seul avec ce trou de balle. Connaissant l'indigène, il va tenter de négocier avec toi, il va chier sur moi en t'assurant que je t'enculerais à la fin, et il va te proposer de te mener à sa cachette secrète pour partager seulement avec toi. Si le scénario se passe comme ça, tu n'hésites pas tu acceptes, tu poses le masque de Chirac sur son bureau, je vous ferais faire suivre par nos deux autres hommes qui resteront en voiture en cas de filature. Evidemment, l'enculé te piégera là-bas, tu joues la comédie, tu chougnasses et tu m'attends patiemment. Capice ?

Dans le bureau de Jephté, j'étais en proie au doute. Mais Grant, au final, ne m'avait jamais déçu. Il dégomma sans sommation le dernier des mohicans et braqua une fois de plus Antonio Jephté, devenu tout d'un coup transparent.

- Le petit a essayé de t'arnaquer !

Grant, n'appréciant pas que Jephté se permette d'émettre des mots, récupéra Reynald près d'un cadavre, et explosa la tête de Jephté à l'aide de la crosse, qui tomba directement de sa chaise. Il tenta de se relever, et un immense filet de sang coulait de son arcade. Il ne me manquait qu'un verre de Whisky pour pouvoir

apprécier encore plus pleinement la scène. Grant lui asséna un revers dans la mâchoire, et Jephthé retomba au sol, provoquant un bruit sourd. Alors que le silence revenait, il jeta quelques coups d'œil circulaires dans la pièce afin de guetter l'éventuelle présence d'une caméra de surveillance. Puis, il se fendit d'un grand sourire glacial.

- Marlon, tu vas te venger. Tu vas lui faire un Glasgow Smile !

- Un Glasgow Smile ?

- Tu lui élargis la bouche au couteau, c'est sympa tu verras. Et après, si Monsieur ne donne pas l'emplacement de son argent, on enchaîne avec un sourire Kabyle. Tu lui coupes la bite et les couilles, tu l'égorges, et tu mets les parties génitales dans la plaie. Et après, on fait un selfie de groupe, ça peut être hyper sympa !

Je refusais catégoriquement. Jephthé pouvait me remercier, car il savait pertinemment que si je n'étais pas là, Grant le ferait à coup sûr sans hésiter.

- Tu DOIS te venger de cette couille molle !

- Ce qui nous importe, c'est l'argent.

Grant prit Jephthé par le col et l'assit sur sa chaise. Il sortit un cutter de sa poche, et exhiba la lame devant les yeux de notre gérant de Kebab. Puis, il commença à appuyer la lame du cutter sur le front, ce qui fit saigner et hurler Jephthé.

- STOP STOP JE DIRAIS TOUT !

Mais mon ange-gardien continua à déplacer le cutter sur le front sanguinolent d'Antonio Jephthé. Ce dernier, en sang, hurlait en implorant sa mère, et je doutais fortement que sa pute de génitrice puisse lui être d'un quelconque secours. Grant s'arrêta puis nettoya le sang qui coulait sur le front de Jephthé. Après avoir tamponné un mouchoir une bonne trentaine de secondes, il recula à mon niveau pour regarder Jephthé de loin. Une moue dubitative gangréna son visage.

- PUTAIN CA REND RIEN ! J'ai essayé de dessiner une bite, mais ça rend rien du tout...

Il semblait réellement désespéré, et j'étais inquiet puisqu'il

semblait oublier complètement ce pour quoi nous étions ici. Grant passa une heure à torturer Jephté : il lui arracha les dents de devant avec la crosse de Reynald, lui donna quelques coups de cutter par ci, par là. Mais rien n'y faisait. Jephté démentait avoir une forte somme d'argent. Il cachait un coffre-fort contenant à peine 10 000 euros. Jephté souffrait le martyr et semblait au final dire la vérité, puisque même quand Grant avait feinté de lui couper un doigt, sa version ne changeait pas d'un iota. Il déclarait que ses investissements se déroulaient en partie dans le Crystal Palace, et nous montra des relevés de deux comptes en banque, contenant des sommes que n'importe qui pouvait économiser au final. Grant se rendit donc à l'évidence : il n'y avait pas d'argent à en tirer dans l'immédiat. Et il aurait été beaucoup trop louche et risqué de le forcer à vendre carrément le Crystal Palace pour en retirer de l'argent. Grant tomba immédiatement dans des abîmes de dépression. Il se tenait en position fœtale sur le sol, et désespérait, élucubrant toutes sortes de mantras et d'onomatopées incompréhensibles. Quant à moi, tout en vérifiant si j'avais toujours mes faux papiers dans la poche, je voyais carrément toute ma vie défiler. C'était la fin des haricots ; j'avais fait tout ça pour rien. Des sacrifices, des délits, des meurtres... Tout ça pour récupérer 5000 euros, soit à peu près quatre pauvres mois de salaire dans le foutu torchon qui m'avait embauché. A défaut d'empocher, je n'étais plus très loin de me faire embaumer. A ce moment précis, j'avais tout perdu. Jusqu'à ma dignité. Vaguement vaseux, je n'avais qu'un seul souhait : m'éteindre.

- PUTAIN DE MERDE ! ON VA EN FAIRE QUOI DE CE TROU DE BALLE ?

Bonne question... Evidemment, il était impossible de laisser ce mec survivre, vu les menaces proférées contre ma famille. Je savais que si nous le libérions, il filera immédiatement se venger en exterminant mes proches. Je décidais de proposer que nous vendions ses organes, comme il l'avait fait dans la communauté

souterraine des Vampires.

- Le trafic d'organes ? Tout est pourri chez lui, on peut rien revendre. Même un homme tronc ne voudrait pas hériter de ses organes moisis. Il nous a bien eus ce gros fils de chien ! Et encore même un chien n'arriverait pas à pondre une merde pareille. J'observais Grant. Une foudroyante haine semblait lui venir du fin fond des orbites. Tout d'un coup, il écrasa violemment le mégot de sa Stuyvesant, qu'il avait allumé à peine une minute plus tôt, sur la paupière gauche de Jephté qui hurla. Puis, il en ralluma une immédiatement pour tenter de calmer ses nerfs, pendant que Jephté continuait à gémir.

Grant ruminait tout en vérifiant machinalement son appui-tête. Sa poubelle se frayait tranquillement un chemin à travers une circulation largement moins dense qu'il y'a quelques heures. Je vis sur le siège passager arrière Cindy, puis que Grant avait embarqué le MacBook et la bouteille de Whisky de Jephté pour, je cite, « se torcher assez sévèrement ». Antonio Jephté, lui, se trouvait actuellement dans le coffre, et s'était fait mettre complètement K.O par Grant, qui avait interprété un mouvement brusque tout à fait banal comme une tentative d'attaque. Et nous roulions dorénavant bien vite, oubliant les flèches sur le sol, les règles contemporaines et la frontière entre bien et mal. La veilleuse du plafonnier semblait être ma seule lueur d'espoir.

- On le tue comment ? Il lui faudrait une mort spéciale pour marquer le coup. On peut le crucifier si tu veux.

Je n'avais pas le cœur à chercher des morts saugrenues. Je voulais seulement empocher une forte somme d'argent ; c'était l'unique perspective qui me gardait en vie.

- La morale et l'éthique t'empêchent d'être un dominant et te confortent dans ta position de dominé. Par exemple, les gens de l'élite sont des gros fils de putes, des têtes à claques, des merdes de chien, des chiottes d'aéroport... mais ils restent l'élite. Une partie de la population adore être dominé : quelques matchs de football par an, deux selfies devant la piscine de l'ami d'une

cousine et un weekend à Disneyland suffisent à leur faire croire qu'ils sont meilleurs que toi. Oublie un peu la morale, et démembre ce type.

Je pouvais à la rigueur lui fracasser le crâne à coups de pelles comme dans le clip *Flashing Lights* de *Kanye West*. Nous venions justement de nous arrêter, après une bonne dizaine de minutes de route, sur les hauteurs de la ville, un lieu similaire au clip cité. La vue était superbe, j'étais forcé de l'admettre. C'était le soir idéal pour admirer le panorama, qui scintillait de mille feux à travers les lampions de tous les pigeons de l'agglomération. D'où nous étions, nous pouvions même voir le *Crystal Palace*, qui n'était au final pas si loin.

Grant entama un nouveau paquet de clopes tout en prenant soin de jeter au sol le film plastique, qui s'envola immédiatement sous l'impulsion d'un vent léger. Après avoir allumé sa cigarette avec difficulté et ainsi traité son briquet de « sodomite », il récupéra la bouteille de Whisky et deux gobelets en plastique. On pouvait entendre Jephté donner des coups dans le coffre, mais Grant n'y prêta pas grande attention. Il nous servit à chacun un verre et nous trinquâmes, sous une pleine lune livide.

- Santé !

- Santé...

Il enquilla son verre en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, puis se resservit instantanément et machinalement. On pouvait facilement discerner d'immenses auréoles de transpiration dépassant de ses aisselles. Je regardais en direction de la Lune dans une quête désespérée d'idée pour tirer de Jephté une somme d'argent conséquente. Mais contempler cette profusion d'objets célestes dans le ciel ne m'aidait pas à trouver une solution rationnelle. Quelques minutes plus tard, Grant interrompit ma méditation.

- Nous avons laissé de nombreuses traces de notre passage au Crystal Palace. Il va falloir détruire les preuves. Afin de boucler l'ordre Néron.

- On va devoir y retourner ?

- Pas besoin.

Il fourragea dans sa voiture, démontra le siège arrière, fouilla dans le coffre, sortit quelques papiers dans la boîte à gants. Je ne comprenais pas du tout ce qu'il était en train de maquiller, alors je décidais de me resservir un verre de cet excellent Whisky Japonais, pour abandonner tout espoir d'avoir des idées claires. Grant s'amena vers moi avec un immense sac de sport, qui contenait... un lance-missile. Il fit un deuxième aller-retour pour aller chercher la très convoitée Cindy.

- Je vais te donner l'occasion unique de rentrer dans l'histoire. Le premier ATTENTAT au lance-missile de l'histoire de cette ville. Je n'avais pas forcément prévu que j'accéderais à l'immortalité dès ce soir. J'observais, sans croire vraiment à ce que je voyais, Grant insérer le projectile dans le lance-missile et l'armer. Puis, il me le tendit. Après quelques secondes d'hésitation, je l'attrapais précautionneusement. L'engin était beaucoup moins lourd que je le pensais. Il me montra comment bien le tenir afin que je ne me brûle pas les mains lorsque j'activerais le lancement de Cindy. Il m'apprit à me servir du viseur, et j'essayais d'avoir le *Crystal Palace* dans ma ligne de mire. Puis, alors que je galérais à stabiliser la bête sur mon épaule, il exposa devant moi plusieurs feuilles remplies de schémas et d'équations.

- J'ai tout calculé. Angle et portée de l'impétueuse Cindy. Savais-tu que j'ai l'équivalent d'un bac Scientifique ? A l'époque, lorsque tu avais le bac, tu étais un cadreur, un colosse, un enculeur de raptors. Maintenant, ce bout de papier ne vaut pas mieux qu'un poil de fion de dromadaire.

A ma grande stupéfaction, Grant ouvrit le coffre et en fit sortir Jephté. Je compris bien vite qu'il désirait lui montrer en direct la destruction du dernier édifice qui lui restait. L'impuissance qu'allait ressentir Jephté, était exactement ce que je vivais lors de mon ancienne vie. L'impression d'être exclu du présent, le sentiment de ne pas avoir d'avenir, d'assister à tout ce qui se passe sans pouvoir interagir.

Enfin, Grant me donna le feu vert pour tirer. Je me concentrais

pour être bien sur de viser la boîte de nuit où j'avais claqué tellement de mon salaire d'esclave dans des bouteilles ridicules. Il m'ordonna d'appuyer sur le bouton. Je m'exécutais et je sentis bien vite une flamme immense dans mon dos, le missile partit droit sur sa cible et avec le recul je faillis m'immoler avec Cindy. Mes oreilles bourdonnaient tandis que je regardais Cindy s'écraser contre le *Crystal Palace* et une forte explosion retentit. Les flammes commençaient à dévorer le bâtiment. Après une bonne minute, on pouvait apercevoir une impressionnante pile de gravats, d'où se dégageait une colonne de fumée. L'insipide boîte de nuit était littéralement éventrée, vidée de son fœtus de débilité. J'avais donné au peuple de quoi alimenter les fabuleuses conversations stériles à la machine à café. Grant obligea Jephté, complètement sous le choc, à danser une valse pendant deux bonnes minutes. Dès que la danse fut terminée, il remit Jephté dans le coffre, rangea le lance-missile qui, étrangement, n'avait pas de prénom. Il nous resservit deux verres pour fêter la destruction du *Crystal Palace* et jeta la bouteille désormais vide dans un fossé. Grant resta néanmoins très silencieux, et il s'affairait sûrement à trouver une solution raisonnable pour empocher de l'argent. J'hésitais à appeler le collectionneur de chaussures pour lui annoncer qu'il y'avait sûrement quelques nouvelles paires disponibles aux alentours du *Crystal Palace*. Faisons quelques statistiques : si un humain meurt toutes les deux secondes sur la planète, combien de paires de chaussures potentielles se retrouvent dans la nature chaque jour ? Chaque mois ? Chaque année ? Evidemment, cette statistique sera évidemment faussée par le nombre de personnes mortes pieds nus ou en chaussettes. De plus, que font les hôpitaux des vêtements des morts ? Se retrouvent-ils donnés à des surplus Emmaüs ? Vous avez quatre heures, cinq si vous êtes dyslexique, dix si vous êtes Eve Angéli.

En regardant brûler le *Crystal Palace*, je repensais à la villa Goschmann. A Flavia Goschmann. A cette soif de vengeance qui

nous anime lorsqu'on perd un être cher. Puis, une idée me vint. Pierre Goschmann, qui participait à des réunions Pink Mayhem, désirerait sûrement se venger de l'homme qui a commandité l'assassinat de sa fille. S'il était prêt à payer pour tuer des innocents, il serait sûrement prêt à payer très cher pour buter cet enculé de ses propres mains. J'exposais cette idée à Grant, alors que l'on pouvait entendre le hurlement des sirènes de police et des ambulances retentir au loin.

- Tu es une génie, Marion ! Mais je n'ai pas confiance en ce genre de personne. Et puis comment trouver son numéro de téléphone ?

- Rien de plus simple.

- Accouche.

- Un des deux mecs que nous avons contacté pour le faux viol de la fille Jephté est le cousin de Flavia Goschmann, par conséquent le neveu de Pierre Goschmann. Un simple texto et il m'enverra le numéro.

- Comme par hasard. Tu n'as pas un peu l'impression que cette situation fait genre excuse à deux balles pour bâcler la fin d'un roman ?

- Si un peu... Mais le hasard fait bien les choses.

- Dégote le numéro et je l'appelle !

Grant bafouillait et écorchait certains mots. Le laisser prendre les rênes de l'appel ultime serait un véritable suicide. Je décidais donc de le raisonner calmement :

- Laissez-moi l'appeler. Vous avez trop bu et cela va se sentir au téléphone. Il faut absolument que cet homme ait confiance en nous.

Il capitula directement et me laissa aux commandes de la phase finale de l'opération. Il semblait nettement au bout du rouleau, et je remarquais que ses joues n'avaient jamais été aussi creusées, puisque je voyais bien qu'il négligeait de s'alimenter. Je m'éloignais donc afin de pouvoir m'adresser tranquillement au neveu, puis à Pierre Goschmann, notre unique chance de nous en sortir.

Billie Holiday miaulait en fond sonore. Sur la route, quelques gyrophares bleus tournoyaient. Grant avait battu un record de vitesse et nous arrivâmes en avance au rendez-vous avec Goschmann. Sur le parking, alors que l'on entendait encore Jephté se débattre dans le coffre, Grant s'alluma une cigarette, protégeant comme d'habitude la flamme d'un vent quelconque. Il émit un râle de soulagement lorsqu'il entendit le tabac crépiter et souffla sa fumée dans l'atmosphère.

Cinq minutes d'attente plus tard, une Rolls Royce noire approcha puis s'arrêta devant nous. Un homme d'un certain âge, mais élégant, en descendit, anticipant l'attention de son conducteur, qui n'eut pas le temps de lui ouvrir la portière en premier.

- Bonsoir Messieurs, je suis Pierre Goschmann.

Il me serra la main, puis tendit la sienne à Grant, qui ne semblait pas enclin à serrer la menotte de qui que ce soit. J'étais intérieurement furax contre lui, car il pouvait quand même faire un petit effort de courtoisie, vu l'importance du deal.

- Alors il paraît que vous avez un présent pour moi ?

Grant ouvrit le coffre et en sortit Jephté comme s'il s'agissait d'une serpillère. Je me permis de faire la présentation :

- Monsieur Goschmann, voici l'assassin de votre fille. Antonio Jephté.

Goschmann commençait déjà à se frotter les mains à la vue de sa future victime. Il l'observa minutieusement comme s'il s'agissait d'un cheval de course. Jephté se débattait mais Grant le remettait systématiquement en place. Dans un élan de désespoir, il hurla à l'attention de Pierre Goschmann :

- Ne le croyez pas, c'est lui qui a tué votre fille, c'est lui qui a mis le feu à votre maison.

- Le petit m'a tout raconté, je sais tout.

Je me mis à sourire. Tout fonctionnait à merveille. Pour la première fois de mon existence, un plan allait marcher. Je jubilais intérieurement. C'était enfin la fin de ce dictateur format timbre poste, de ce gourou sans idées, de cet hédoniste sans orgasme. Il pouvait prier à s'en faire des croûtes aux genoux, tous

les saints du calendrier ne pourraient pas sauver cet enculé. Deux gorilles s'occupèrent de récupérer Jephté.

- Je vais m'occuper de vos transactions bancaires. Tout sera opérationnel sous trois jours. Marlon, je suppose que tu vas sûrement partir loin. Si tu as besoin d'être tranquille à l'autre bout du monde, j'ai un hôtel à Kuala Lumpur en Malaisie, près des tours Petronas, tu es le bienvenu.

Je le remerciais. Faire appel à Goschmann me permettait d'avoir une autre solution que de devenir un homme bonbonne et d'ingérer des milliers de billets dans mon estomac.

- Vous allez vous occuper de Jephté ce soir ?

Il me montra la Rolls Royce, et je vis que d'autres personnes, en plus du chauffeur, étaient installées.

- Oui, j'ai quelques amis qui vont m'aider.

Rivers Of Babylon...

Un seul humain pouvait avoir cette sonnerie. Et Bruno Renard, au milieu d'autres personnes en costard, apparut devant moi. Il me tendit sa main que je serrais en tentant de durcir ma poigne.

- Félicitations, mon petit Marlon. Pierre m'a tout raconté. Tu as enfin laissé ta foutue morale aux vestiaires et compris qu'il n'y a rien de plus lucratif que la mort.

Je vis que Grant regardait de haut en bas Renard avec un certain dédain assumé. Je le remerciais timidement, mais ne désirait pas forcément parler avec lui. La règle originelle était claire : il m'a reconnu, par conséquent je devrais le tuer, et enterrer son cadavre dans la forêt.

- Pierre m'a dit que tu ne voulais pas t'éterniser. Dommage, nous aurions pu fêter ton succès autour d'une coupe de Ruinart.

J'en avais au final rien à foutre que ce type soit potentiellement un tueur d'enfants, tant que l'on me donnait mon dû. Je sentais que Grant mourrait d'envie de lancer une fusillade, et de buter ces quelques richards qui se pavanaient avec leur argent. Mais pour une fois, la raison l'empêchait d'agir. Je m'adressais à Goschmann :

- Est-il possible que je récupère les chaussures et la montre de

Jephté ?

- Pas de soucis, je te laisse faire.

Grant m'aida gentiment à récupérer ce que je voulais, tandis que les deux hommes de main de Goschmann empoignèrent avec force Jephté. Il embarqua pour lui, une bague et une gourmette en or que Jephté exhibait sans cesse. Je savais que les chaussures de Jephté, des pompes cirées qui doivent valoir la peau du cul, feront énormément plaisir au collectionneur des souterrains.

- Je peux te poser une petite question, jeune homme ?

- Oui, bien sur.

Grant s'allumait une énième cigarette, et observa la scène avec un calme qui ne lui ressemblait pas.

- Pourquoi tu ne participes pas avec nous ? Tu *DOIS* te venger, tu as cette occasion unique.

Je ne saurais expliquer pourquoi mon premier réflexe fut de baisser les yeux. Puis, je refusai poliment.

- Pourquoi refuser ?

- J'avoue en mourir d'envie. Mais si je me venge, si je le massacre, j'ai peur de sombrer définitivement.

Il semblait parfaitement comprendre et n'insista pas.

- Et vous, Thomas ?

Il répondit d'un non timide qui ne lui ressemblait pas. Puis ajouta d'une voix légère :

- Je tue pour l'argent, pas pour le fun.

Que lui arrivait-il tout d'un coup ? Il avait perdu toute flamme dans les yeux, toute excentricité, toute motivation, voire même tout charisme. Il semblait vouloir se faire tout petit, et disparaître. Il commença à rejoindre sa voiture, décrétant que le deal était désormais conclu et qu'il n'avait plus rien à faire ici.

- Tu viens, Marion ?

La question que je redoutais...

- Je suis désolé mais je ne repars pas avec vous. Monsieur Goschmann a prévu une voiture qui va me ramener.

Il s'éclata de rire, et balança son mégot de cigarette sur Bruno Renard, qui venait d'en allumer une il y'a quelques secondes.

- Arrête tes conneries, c'est l'heure de partir !

- Je ne plaisante pas, je ne repars pas avec vous. Je vous remercie pour votre aide, mais je vais repartir avec Goschmann.

Je vis bien que Grant se retenait fortement de fulminer. Il regarda toute l'assemblée avec un regard noir. J'avais prévu d'assurer mes arrières, car Grant est un personnage tellement lunatique que j'ai préféré anticiper une éventuelle trahison de dernière minute pour empocher tout l'argent. Il savait à quel point je suis manipulable, et il aurait été tellement facile pour lui de m'arnaquer et de me buter, d'autant plus que je n'existe plus, par conséquent ma mort n'aurait aucune conséquence. Mais j'étais conscient que dans le cas contraire, j'allais le décevoir fortement.

- Très bien, espèce de connard !

- Je suis désolé, mais c'est mieux ainsi.

Il ne daigna même pas me regarder. Je fus surpris de voir que je l'avais blessé. J'essayais de lui parler normalement pour prendre la température.

- Vous allez au Cambodge alors ?

Il tira sur sa tige, tout en traînant des pieds, et me répondit les yeux rivés vers le lointain.

- Je dois te faire une confidence... Je suis très fatigué. Je n'ai qu'une seule envie c'est de me reposer.

Cela me faisait énormément de peine de le voir comme ça. Il paraissait transfiguré.

- Je vais arrêter de me négliger et essayer de penser un peu à ma santé. J'ai assez d'argent dorénavant pour recevoir de bons soins. Grant avait l'éternelle pudeur de ne pas parler de ce qui le tracassait. Il n'avait jamais évoqué autrement que par l'humour, le problème des Troubles Obsessionnels Compulsifs qui le rendait malgré lui exubérant. Idem pour son cancer.

- Alors notre bromance s'arrête là, petite merde ?

Je confirmais d'un léger mouvement de tête. Il s'approcha et soudainement, me serra dans ses bras. Une étreinte paternelle. Il semblait maîtriser une certaine émotion, et je fus complètement

étonné de son comportement, lui qui pourtant était détracteur de la moindre manifestation d'affection. Comme d'habitude, je gâchais tout avec les gens qui m'appréciaient. Quand il me lâcha, la seule phrase que je pus lancer fut :

- N'oubliez pas de délivrer la fille de Jephté.

Il me sourit.

- Pas de soucis. Bonne continuation, Marlon !

Il adressa des doigts d'honneur et quelques jurons au reste de l'assemblée, qui ne manifesta aucun étonnement. Quand Grant démarra sa voiture, il gueula à travers la vitre en ma direction :

- Et cesse définitivement de dénigrer ma tire !

Et la dernière chose qui troubla le silence fut un crissement de pneus. Sur le chemin du retour, je fondis en larmes. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Tout était bien trop vrai. Il n'y avait aucun retournement de dernière minute, façon M. Night Shyamalan période Bruce Willis. Je n'avais pas rêvé. Je n'étais pas non plus le créateur schizophrène de Pink Mayhem. Je n'estimais pas être un monstre ; juste d'avoir répondu de manière équitable au système. Nous étions quittes. Balle au centre. Le monde avait disparu ; j'étais libre.

*

Je zieutais l'heure sur la Rolex de Jephté. Puis je me concentrais sur mes nouveaux papiers, afin d'assimiler parfaitement ma nouvelle identité.

- Elle est jolie, votre Rolex.

Ce compliment venait de ma voisine de siège. Je rêvais de lui dire qu'elle aussi, était jolie, mais évidemment je n'osais pas.

- C'est un signe de réussite, d'après ce type-là... Je ne me souviens plus son nom...

« Si tu n'as pas tué un homme avec une Rolex, tu as raté ta vie... ». Je n'ai pas eu le temps de demander à Jephté si contribuer à la mort d'un homme avec une Rolex, rentrait dans les critères quand même... Est-ce réussir sa vie ou pas ? Tentant

de chasser mes idées macabres, je souris à la demoiselle. Tout n'était que viscosité, polyamide et élasthanne. L'humanité m'échappait complètement.

- Je m'appelle Jessica. Et vous ?

- Enzo.

- Enchantée Enzo. Ne vous inquiétez pas, je ne ronfle pas. J'esquissais un léger sourire.

- Que Dieu bénisse la classe Business.

J'acquiesçais.

- Que faites-vous dans la vie, Enzo ?

Qu'allais-je répondre ? Rescapé d'une secte ? Apprenti-pyromane ? Martyre ?

- Je travaille dans l'immobilier. J'investis, j'achète, je vends.

- Vous avez de sacrées cernes Enzo, vous ne devez jamais arrêter de bosser.

Tu n'as pas idée. Je la gratifiais d'un sourire poli, tout en me rendant compte que je ne lui avais pas demandé à mon tour ce qu'elle faisait dans la vie.

- Vous allez à Singapour ?

- Non, à Kuala Lumpur.

- Oh la Malaisie. J'adorerais y aller.

- Si vous vous arrêtez à Singapour, alors vous êtes juste à côté. 1h de vol, pas plus.

- Ce n'est pas faux.

L'hôtesse au teint diaphane nous servit du saumon sauce oseille et du riz, accompagné d'une tasse de Darjeeling. Jessica demanda un verre de vin dont le nom du cru ne m'évoquait que le néant. Elle semblait enjouée à l'idée de goûter son verre, et j'enviais ce genre de personnes qui avaient l'extraordinaire don de s'accommoder du néant, de vivre pleinement une vie dénuée de sens.

Je n'existais pas. J'avais disparu comme le vol MH370 de Malaysia Airlines. A travers le hublot, je ne voyais que du blanc. L'avion tanguait, pas à cause des perturbations, mais du trop

grand nombre de mignonnettes ingurgitées. Puis, je m'endormis.
La suite ne sera plus qu'un songe.

*Pourquoi vois-tu les grains de sciure dans l'œil
de ton frère, alors que tu ne remarques pas
la poutre qui est dans le tien ?
(Matthieu 7:3)*

Nous sommes plus de sept milliards sur cette foutue planète. Et ce chiffre évolue à chaque seconde. Pourtant, je ne me suis jamais senti autant seul.

Ce monde est la lèpre sur mon visage.

Homme triste rêvant de demander réparation.

Je regrettais de ne plus avoir de photos de mon ancienne vie. Je n'avais aucun souvenir de ce à quoi ressemblaient les gens que j'aimais. J'aurais aimé contempler des tonnes de photos réparties dans plusieurs boîtes à chaussures, et voir certains polaroids jaunir comme de vieux ongles de pieds.

Que reprochais-je à mon ancienne vie ? La stupidité de l'être humain peut être ? Je savais dorénavant qu'elle était omniprésente, dans toutes les classes sociales, que ce soit chez les gens honnêtes ou chez les derniers des enculés.

Lors d'un vol Bombay – Kuala Lumpur où je me rappelle avoir maudit la frugalité du plateau-repas complètement indigne d'une Business Class, j'ai lu un article sur le syndrome Indien. Ce fameux mal qui touchait certains occidentaux lorsqu'ils se rendaient pour la première fois en Inde. L'omniprésence de la mort est telle là-bas, que certains touristes sont soudainement pris d'angoisse, sont sujets à d'étranges malaises et crises de panique, allant même jusqu'à développer un sentiment océanique, une envie de communier avec le reste de l'univers qui leur fait oublier jusqu'à leur identité propre. Se rajoutent la pauvreté, le sentiment perpétuel d'insécurité, le bruit des klaxons et de la circulation ainsi que le brouhaha de la foule, les odeurs, les ordures, le climat étouffant, les animaux, le regard des gens, l'omniprésence du mysticisme, voire même la présence fréquente de cadavres au bout des routes, qui accentuent ce sentiment de mal-être et de malaise. Certains sujets de nationalité Française

auraient même tentés par désespoir de rentrer à la nage, ce qui explique le fait que notre pays brille toujours dans les compétitions internationales de natation. Certains ont même complètement disparu. La région du Kerela, gérée par des communistes, m'a immédiatement fait penser à la communauté souterraine des Zombies et à Zomia.

Bref, je voyais tout simplement des parallèles avec ma vie. Un syndrome Indien en continu.

Puis dans le même magazine, comme un signe du destin, il y'avait un reportage sur cette jeune femme, ancienne strip-teaseuse et modèle Cam, du nom de Myriam, prise au piège par une secte appelée « Le gang des Zombies » dont certains membres se seraient retournés contre le fondateur de ce mouvement, Antonio Jephté, propriétaire d'une boîte de nuit et surtout d'une entreprise qui fournissait des services de meurtres et de tortures pour milliardaires. Cette secte embrigadait des jeunes sans repères et leur promettait une nouvelle vie aisée, en effaçant toute trace de leur ancienne vie et en échange de différents services. Un parallèle est possible avec le Djihad. Myriam a donc rebondi dans la vie, et est devenue mannequin. Jean-Paul Gauthier, De Castelbajac et deux-trois autres homosexuels ont déjà fait appel à ses services. Et enfin, dans les dernières pages, se trouvait l'interview d'un mec qui faisait le buzz sur le réseau social *Instagram* en postant régulièrement des photos de ses repas avant et après vomi.

Je suis donc arrivé en Malaisie. L'aéroport de Kuala Lumpur était immense. Le ciel avait toujours la couleur du Valium. Les immeubles avaient la couleur Climaston. Les tours *Petronas* dominaient la ville, symbole d'une nouvelle réalité phallique et capitaliste.

Après avoir posé mes valises à l'hôtel, j'ai fait un bref tour à Chinatown où je n'ai pu retenir mes larmes devant toutes les échoppes de souvenirs, qui m'ont fait comprendre que je n'avais plus personne à qui en ramener. Après avoir retrouvé un

semblant de plénitude en allant me chercher à boire dans un 7-Eleven, j'ai dévalisé le *Louis Vuitton* du *Suria KLCC*, le centre commercial des tours *Petronas* afin de te tenter d'alléger ma douleur. En rentrant à l'hôtel, je me suis connecté au Wi-Fi pour regarder les informations dans mon ancien mouvoir. Par hasard, je suis tombé sur cet article qui m'a énormément amusé :

UN HOMME TUE DES PASSANTS EN LEUR ROULANT DESSUS ET RECUPERE LEURS CHAUSSURES

En voilà au moins qui s'amusait et qui vivait sa passion à fond. Il avait apparemment décidé de prendre sa vie en main, et de rendre sa collection à laquelle il tenait tant, véritablement unique. Une véritable leçon de vie !

Le soir, j'ai rejoint Pierre Goschmann dans un club de strip-tease plutôt confidentiel du centre de Kuala Lumpur. Rien de très surprenant ou d'exotique à l'intérieur : des néons roses et violets, des barres verticales, des podiums, des jeunes femmes tentant de gagner leurs vies, des bouteilles d'alcool, des barmans sans sourire. La routine. Nous échangeâmes quelques banalités puis j'engageais la conversation sur Angela.

- Ah oui j'ai vu ça. J'étais éberlué quand j'ai vu le tour de passe-passe avec lequel elle a floutée tout le monde. La grande gagnante au final, la seule à être retournée dans le monde des vivants. La manière dont les médias se sont accaparés du phénomène, j'ai trouvé ça tout simplement consternant. Puis, de toute façon ce n'est pas la première fois qu'*ils* mettent des putes au premier plan.

- *Ils* ?

- Tu sais très bien. Et le pire, c'est qu'elle continue à brûler des bâtiments. La femme fait ce qu'elle veut...

- Lorsqu'elle m'a dit qu'elle était le Pyromane, je ne l'ai pas crue. Il se caressa la barbe, le regard dans le lointain. Puis, il me demanda :

- Ce Grant, il ne te faisait pas peur ?
- C'est une personne simplement malade. Qui au fond de lui désire simplement de la compagnie.
- Est-ce que tu savais que la fille de Jephthé a été retrouvée morte dans son appartement ?

Mes yeux s'écarquillèrent.

- Morte comment ?
- Morte de faim.

Je fus rassuré.

- Il l'a simplement oublié. Il est tête en l'air.

Un ange passa. Pierre enchaîna sur un autre sujet :

- Comment vis-tu ta nouvelle existence ?
- Je n'ai pas de passé. Il me paraît difficile de recommencer ma vie sans avoir de passé. J'ai réellement l'impression d'être un fantôme.

Je pensais particulièrement à cette fille que j'avais rencontrée dans l'avion. A peine la conversation entamée que je devais déjà mentir à foison.

- Comment pouvez-vous me pardonner pour ce qui est arrivé à Flavia ?
- Ce n'est pas de ta faute. Si tu ne l'avais pas fait, ç'aurait été un autre qui s'en serait chargé.

Il but un verre entier de Whisky puis commença à se confier :

- Tu sais, je me rappellerais toujours de cette petite anecdote. Quand Flavia avait cinq ans, je lui ai fait peur car j'ai gueulé sur sa mère. Je faisais de grands mouvements amples, je parlais avec les mains, je le menaçais verbalement en décrétant que c'était *moi* qui commandais, que l'homme *est* le patron. Ceci est toujours resté dans sa tête. Quelques jours plus tard, Flavia m'a demandé :

- Pourquoi c'est les Monsieur qui commandent, Papa ?

Je lui ai expliqué que les hommes, de par leur force physique, avaient pour rôle de veiller sur leurs familles, ils sont considérés comme les chefs car ils sont les protecteurs du foyer familial. Elle m'a répondu :

- Vu que vous commandez, c'est pour ça que le ciel est bleu ?

- Je ne sais pas, ma puce.

- Le jour où les femmes domineront le monde, le ciel deviendra rose alors, Papa ?

Et j'ai donc dû lui apprendre le sens du mot « Jamais ». Que les humains se battent parce qu'ils ne comprennent pas ce mot. Ils pensent que tout leur est acquis. Ils ne supportent pas que certaines choses n'arrivent jamais. Alors ils se mettent à tuer, magouiller, voler, violer... J'ai complètement perdu foi en l'humanité ensuite. Je n'ai plus jamais jugé personne. J'ai fait ma vie. Je ne cautionne pas ce que certaines personnes font, mais je laisse faire. La seule chose qui comptait était ma fille. Mon unique fille. J'ai perdu ma fille. Mon unique enfant. J'ai même perdu toutes les photos d'elle, alors j'essaie de la faire survivre dans ma mémoire. Je ne reverrais plus jamais le sourire de ma fille. Je n'entendrais plus jamais sa voix. Je ne pourrais plus jamais tenir sa main. Vivre n'a plus d'intérêt. Mais je survis pour honorer sa mémoire, pour rire à chaque fois que je pense aux bons moments passés avec elle. C'était une brave gamine. Je n'ai plus goût à rien. Je ne refonderais jamais de famille. Mes meilleurs moments sont passés. Mais toi Marlon, seul le pire est passé, tu as tout le bonheur devant toi. Et le bonheur est dans des petits moments éphémères.

Et je vis ses yeux se voiler de larmes. Les strip-teaseuses continuaient à gagner leurs vies. Un jour, elles emmèneront leurs enfants chez Disneyland.

Des cadavres en décomposition se meuvent autour de moi. Ils ne me voient pas, mais moi je les vois, car j'ai passé l'essentiel de ma vie à vivre à travers le regard des gens, comme si toutes ces personnes avaient une quelconque importance, comme si leurs avis ou ce qu'ils pensaient de moi pouvaient changer quelque chose à ma trajectoire. J'ai longtemps maudit tous ces gens de ne me pas me juger de la façon dont je devrais être jugé, j'ai fui leur contact tout en espérant secrètement des mains tendues, que je m'empresserais de couper presque immédiatement pour une

somme d'argent aléatoire, argent qui me servirait à être mieux vu par toutes ces personnes qui me cataloguent, qui me stigmatisent. Je ne veux pas de leur amour putride, je les méprise mais il y'aurait méprise si je disais que je ne veux pas qu'ils m'aiment. Je veux qu'ils m'aiment, pour mieux les écraser en retour, pour les poignarder, pour leur dire « tu vois tu m'aimes » mais moi je ne t'aime pas, je te hais même, mais la chose que je ne te dirais jamais, c'est que j'aurais le cœur meurtri si tu ne m'aimais plus. J'aimerais que des gens que j'aime vraiment puissent être témoin de l'amour à sens unique que l'on pourrait se porter, cet amour que je refuse de mendier mais dont je rêve éperdument. Mais la vérité est que rien de tout ça ne se réalisera. Les gens ne m'aimeront pas, ils n'ont pas de raison de m'aimer, ils détestent ce que je fais pour la simple raison que c'est *moi* qui les fait. Et cette déception ne pourra être partagée avec personne puisque je n'ai plus de passé, je suis décédé, mort et enterré. Pourtant, je continue à déambuler, je continue à sentir le sang couler en moi, je sens mon cerveau bouillir, mes os craquer, mes yeux me piquer. Je continue à exister dans l'ombre, condamné à errer seul, à regretter le peu d'amour que l'on a daigné m'accorder. Et je donnerais tout pour retrouver des moments sincères avec des personnes qui m'ont aimés. J'ai hypothéqué l'amour contre des chimères parce que cette société a imposé l'argent comme seul maître. J'avais perdu toute valeur et mon argent par la même occasion n'en avait pas non plus. Je n'étais sincère qu'envers moi-même. Je voulais apprendre à m'aimer. Etre la première personne qui m'aimerait d'un amour total. Jamais je ne me suiciderais. Car la beauté du monde ne t'apparaît que lorsque tu as touché le fond. Je touchais l'éternité et le néant. Et dans ce mouroir géant, la pluie est ce qui me manquera le plus. Mon unique repère. J'étais une goutte de pluie parmi tant d'autres. Nous étions tous des gouttes de pluie. Condamnés à naître, à tomber, à mourir... J'allais vivre encore longtemps. A n'en pas douter. Et j'allais persister à haïr les autres. A haïr la race humaine. A haïr ce que

**je suis. Et tout ceci encore longtemps. A n'en pas douter...
Et tout ça à cause des autres... Des autres...**

REMERCIEMENTS

**Je remercie l'univers qui a conspiré à ce que j'arrive à cette
salope de dernière page, et mon créateur sans lequel je ne serais
que NEANT. Puissent vos âmes être purgées du mal, du
matérialisme et de la bêtise.**

**Quant à mes détracteurs, je pleure toutes les larmes de mon
corps de ne pas être doué du don d'ubiquité ; je violerais toutes
vos mères et incendierais vos fœtus.**

